

SMYRNE EN CE TEMPS-LÀ...

Ce que mémoire oublie n'a pas été vécu.

LİBRA KİTAP: 244

Histoire: 231

© Libra Kitapçılık ve Yayıncılık

Couverture
Çağlar Yalçın

Photo couverture
Famille Gilbert D'Andria à Izmir, 19 Juin 1949, archive Bernard D'Andria

Mise en page
Şevket Eroğlu

1 ère édition 2018

ISBN 978-605-2380-46-8

Imprimé par
Dijital Düşler Basım San. ve Tic. A.Ş.
Seyrantepe Mah. Nato Cad. Çınarlı Sk. No: 17
Kağıthane-İstanbul
Tel: 212-279 64 44
Certificat No: 12922

Libra Kitapçılık ve Yayıncılık Ticaret A.Ş.
Ebekızı Sok. Günaydın Apt. No. 9/2,
Osmanbey, İstanbul
Certificate No. 15705
Tel: 212-232 99 04/05
Fax: 212-231 11 29
E-mail: info@librakitap.com.tr
www.librakitap.com.tr

All rights reserved. No part of this publication may be transmitted in any form or by any means, electronic or mechanical, including photocopy, recording or any information storage and retrieval system now known or to be invented, without permission in writing from the writer, except by a receiver who wishes to quote brief passages for inclusion in a magazine, newspaper, or broadcast or academic publication.

SMYRNE EN CE TEMPS-LÀ...

Ce que mémoire oublie n'a pas été vécu.

MÉMOIRES



GILBERT D'ANDRIA

BIOGRAPHIE DE GILBERT D'ANDRIA

Gilbert D'Andria est né le 20 Mars 1901 et a décédé le 22 Octobre 1970 à Izmir. Son tombeau se trouve au cimetière de *Karabağlar* à Izmir.

Après des études primaires à *L'École Évangélique* et chez les *Pères de Sion* à Izmir et des études privées à la maison, il poursuivit des études secondaires à l'Ecole d'Athènes en Grèce. Le père Euzet le qualifiait de « jeune érudit ». Il parlait couramment sept langues et connaissait à fond le Latin et le Grec ancien.

De retour à Izmir, en 1926, il s'employa à *l'Eastern Carpets Ltd* et devint un de ses fondateurs de pouvoirs, société qui fusionna ultérieurement pour créer *l'Oriental Carpet Manufacturers Ltd. (OCM)*, la plus grande compagnie du monde de production et de commercialisation de tapis orientaux, avec des actions cotées à la bourse de Londres.

En 1935 il fonda au Narmanlı Han, Beyoğlu à Istanbul, la société *Antikus*, un magasin qui se spécialisa en œuvres d'art, livres rares et anciens et de dessins et tableaux. Il se maria avec Aspasia Takopulos à Istanbul en 1937 en mariage civil et puis en 1955 à Izmir en mariage religieux dans la Chapelle de l'Ecole Italienne. Ils eurent trois enfants : Bernard (1940), Flavia (1942) et Rose-Marie (1945). Après la Seconde Guerre Mondiale, en 1948, il ferma boutique et rentra à Izmir.

De son retour à Izmir jusqu'à sa mort il s'occupa de commerce international, de déblocages de fonds et de compensations privées.

Dans son jeune âge, autour de l'Alliance Française il côtoya d'autres jeunes intellectuels, dont il parle dans ses mémoires et qui étaient versés dans la littérature et la poésie, dont le futur éditeur parisien Henri Filipacchi créateur du *Livre de Poche*.

Gilbert était avant tout un poète. Il classa ses poèmes en trois recueils : *Rêves de Veille*, *Glossolalie* et *Histoire, histoires*. Ecrivain prolifique il publia beaucoup d'études et de contes dans *Le Journal d'Orient* sous le pseudonyme de Germain Arland ou G.A.

Willy Sperco (Jean de Peyrat) dans ses *Chroniquettes* du 10 août 1962 toujours publiés dans le *Journal d'Orient* décrit Gilbert D'Andria comme suit :

L'écrivain qui se cache sous le pseudonyme élégant et bien français de « Germain Arland » est un ami que je connais bien.

Spirituel, érudit, il écrit des contes à la manière de Guy de Maupassant mais saupoudrés avec le poivre rouge usé par Panay Istrati, le fameux conteur français d'origine gréco-romaine qui eut l'honneur d'être présente au public par Romain Rolland et dont les ouvrages Kyra Kyralina, Les Chansons du Barayan, Kato sto yallo, se lisent encore avec infiniment de plaisir.

*Je ne dévoilerai pas le nom vrai de Germain Arland puisqu'il ne souhaite pas de popularité et se contente d'avoir beaucoup lu, beaucoup retenu et, à ce qu'on m'a rapporté, de pouvoir réciter par cœur sans hésitation tout *Cyrano de Bergerac*.*

Je tiens à dire cependant que si cet écrivain de langue française, enfant du pays, ayant été très probablement élevé et éduqué par les prêtres ou des frères des missions françaises, voulait bien envoyer ses contes à Paris, il trouverait, sans nul doute, un éditeur intelligent prêt à les lancer.

Car les personnages qu'il met en scène sont vivants, amusants comme ceux de Georges Courteline, réalistes comme ceux d'Emile Zola et son style pénétrant, mordant, est bien celui d'un maître de la plume.

Les études et contes que Le Journal d'Orient a publiés ne sont qu'une faible partie des écrits que Germain Arland doit conserver chez lui. J'aurais bien voulu les lire, sûr d'y trouver des pages de psychologie, la peinture des mœurs d'une société que nous coudoyons.

Et j'aurais bien voulu aussi rencontrer le distingué écrivain pour lui dire toute mon admiration pour son talent incontestable de conteur. Peintre coloriste et scrutateur d'âmes.

Je dédie ces mémoires de mon père

À

Jean-François de Andria, mon cousin issu de germain

*En signe de reconnaissance, pour le grand travail qu'il
entreprit de déchiffrer*

*Les manuscrits de Gilbert D'Andria, d'une écriture
presque illisible.*

Sans sa contribution

Ces mémoires n'auraient jamais vu le jour.

Bernard D'Andria

TABLE DE MATIÈRES

PRÉFACE.....	13
--------------	----

LIVRE 1

I - Une ville cosmopolite.....	17
II - Mes origines paternelles.....	20
III - Le milieu social (1848-1878).....	22
IV- Vie urbaine et domestique.....	30
V - Les Héritiers.....	36
VI - Ma famille maternelle.....	41

LIVRE 2

I - Ma naissance.....	47
II - Premiers contacts avec le monde extérieur.....	47
III - Première enfance	54
IV Enfance	66
VI L'imbécile.....	68
VII Tenue à table.....	73
VIII Le décès de la grand-mère.....	76
IX Éducation et scrupules religieux	80
X À l'école.....	84
XI À Patras	95
XII Choses et gens de la Légation	100
XIII L'Armistice (1918)	107
XIV Autour du choix d'une carrière	111
XV Excursion à Delphes- Itéa.....	116
XVI Un rendez-vous	118
XVII Ernie retrouvée	127

LIVRE 3

I M. Demoizé.....	129
II M. Euzet.....	129
III Stepho Michel.....	142
IV Le groupe Gouyoudjian.....	144
V Une conférence de M. Pittakis.....	145
VI Une conférence d'Albert Hazan.....	147
VII Une conférence de René Letayf.....	149
VIII De François d'Assise à François Ansaldo.....	150
IX Luc Madanian.....	153
X François converti et relaps.....	155
XI À l'âge des amours.....	157
XII Arsène Akjali.....	161
XIII La famille Theuma.....	165
XIV Une imposture (Avril 1919).....	167
XV Le docteur Richard Mirzan.....	172
XVI La bibliothèque de l'École évangélique.....	177
XVII Vente de livres.....	181

LIVRE 4

I Prêtres et Prélats.....	185
II Funérailles de M ^{gr} Marengo.....	185
III M ^{gr} Zucchetti.....	187
IV Le chanoine Ernest Mirzan.....	189
V M ^{gr} Vallega.....	190
VI Entrevue avec M ^{gr} Vallega.....	190
VII Dom Tonna.....	194
VIII Intronisation de M ^{gr} Tonna.....	196

LIVRE 5

I L'incendie de Smyrne.....	203
II 15 Mai 1919 – Un épisode inconnu.....	207

LIVRE 6

LEXIQUE	245
Phrases grecques :	247
ANNEXES	249
I Lettre de Sylvaire D'Andria à Gilbert.....	249
II Lettre de Gilbert envoyé d'Athènes à sa maman.....	251
III Lettre de réclamation à l'Archevêché Catholique de Smyrne	253
IV Nécrologie de Gilbert D'Andria par Angèle Loreley	255
V Synopsis Par Gilbert D'Andria Pour Ses Mémoires	257
ASCENDANCE DE LA FAMILLE D'ANDRIA	267
DESCENDANCE DE PANTALEONE D'ANDRIA.....	269
<i>Certificat de Pedigree en latin</i> In Nomine Domini Amen.....	270
Traduction Du Testament De Stefano D'Andria.....	275
ALBUM.....	279
INDEX.....	335

PRÉFACE

Gilbert D'Andria n'a pas donné un titre à ses mémoires. C'est moi qui ai choisi « Smyrne en ce temps-là... », parce qu'il décrit et dépeint si minutieusement une époque et des personnages de Smyrne du début au milieu du XXe siècle.

Le synopsis que le lecteur trouvera dans les annexes donne le plan de ce que Gilbert voulait écrire. Certaines parties de ce synopsis qui ne se trouvent pas dans le présent livre, sont englouties quelque part dans les malles que j'ai trimballées à travers le monde pendant cinquante ans. Elles attendent d'être déchiffrées par quelqu'un, à l'instar de ce qu'a fait Jean- François de Andria.

Je me souviens d'avoir vu mon père au milieu de la nuit, ses feuillets tout éparpillés sur la table de la salle à manger, écrire avec férocité au crayon ou au stylo d'une écriture sténographiée et aujourd'hui très difficile à lire. Les tiroirs de la bibliothèque ouverts, des dossiers éparpillés sur les fauteuils, il pliait les feuilles de papier en paquets pour séparer les chapitres. La plupart restent encore toutes pliées.

Il refusait de publier ses œuvres de son vivant. Lorsque je lui demandais quand il pensait publier tant de travail, il me répondait : « Je te laisse t'en occuper ». Et j'ai fait de mon mieux. J'ai publié en 2009 sous le titre *Rêves de Veille* un choix de ses poèmes qu'il avait prévus en trois recueils : « Rêves de Veille », « Glossolalie », « Histoire, histoires » et en 2011 un roman avec des contes *L'Île aux Cent Jours*.

Je sais aussi qu'il travaillait sur une « Vie de Saint Paul » enfouie quelque part dans les malles. Ses seules publications, articles ou contes, étaient faites au *Journal d'Orient*. Souvent il signait sous le

pseudonyme de « Germain Arland » ou « G.A ».

A l'âge de quatorze ans, Gilbert perdit son père, disparu du bateau qui le ramenait de Marseille à Smyrne d'un voyage d'affaires. Ce tragique évènement l'affligea beaucoup. La disparition de son père l'affecta au point de ne jamais m'en parler. De même, il n'en parle pas non plus dans ses mémoires. C'est par ma tante Mireille que j'appris cette disparition des années plus tard.

Comme orphelin, Gilbert a reçu toute l'attention de sa mère, ses tantes, ses oncles Sylvaire, Baptistin et Etienne, qui veillèrent sur lui de son enfance à son adolescence. Il devint un libre penseur, agnostique, non conformiste, incurablement sceptique et fier l'être.

Peintre de personnages et de personnes, il aimait la pompe de l'église catholique et savourai sa liturgie. Il ne ratait jamais une messe pontificale. Cela provenait de son enfance chez les Pères de Sion, qui lui avaient inculqué l'obsession de la damnation, obsession qui finit par tourner au fétichisme et confina la folie. Dans le chapitre des « Scrupules religieux » Gilbert décrit les phases dans lesquelles passa son jeune âge et donne trente-cinq ans plus tard dans son poème « Les Chemins Rebattus » ces alexandrins :

Cet arbre défendu qui n'est qu'un arbre à pommes,
Et ce péché mortel gros comme un éléphant !

Gilbert était avant tout un poète. Il écrivait d'un jet un sonnet au revers d'un menu de restaurant. Mon père me racontait des anecdotes de notre famille et de la vie à Smyrne de ce temps-là. Il parlait du café *Costi*, du café *Kraemer*, café de *Paris*, de la pâtisserie *High Life* du *Sporting Club* ou de la rue *Franque* et des promenades sur les Quais.

Je me rappelle une histoire de mon oncle Sylvaire, un des frères de son père, que je n'ai pas trouvée dans les manuscrits et que je vais rapporter ici parce qu'elle est intéressante et décrit un épisode significatif de l'époque à Smyrne.

Sylvaire avec son épouse Hélène D'Andria (née Maggiar) décida, pour subvenir aux besoins de la communauté des catholiques de Smyrne

dans le besoin, d'utiliser les domestiques de leur maison pour produire des pâtisseries et pour recueillir de l'argent en les vendant aux membres du club.

Un jour Sylvaire arrivant avec sa femme au club, quelqu'un dit : « Voici le pâtissier D'Andria »

Bien entendu, on rapporta immédiatement le commentaire à Sylvaire. Il demanda qui était l'auteur. On lui indiquât l'homme qui était assis à une table avec des amis. Il alla vers lui, lui demanda de se lever et lui dit : « Vous m'avez qualifié de pâtissier. Vous l'avez fait pour m'insulter. En conséquence je vais vous gifler ! » Et paf, il lui donna une gifle devant tout le club et retourna à sa table.

A l'époque ce genre d'incident se réglait au tribunal du consulat d'Italie. L'homme porta plainte et Sylvaire fut convoqué au consulat. Il expliqua au consul ce qui était arrivé et le consul le condamna à payer une amende d'une livre d'or. Il tendit la livre d'or, salua le consul et quitta la chambre du tribunal.

Alors qu'il descendait les escaliers du consulat, le plaignant les montait pour participer à la séance. Sylvaire l'arrêta et lui donna une autre gifle. Il fit demi-tour, remonta les escaliers, entra dans la chambre du tribunal, et dit au consul : « Je viens de rencontrer le plaignant et lui ai octroyé une autre gifle, qu'est-ce que je vous dois ? »

Le consul lui rétorqua que, comme il n'y avait pas de nouvelle plainte, il ne devait rien pour le moment.

Bernard D'Andria
Atlanta, GA
2 février 2018

NB : *Le lecteur de « Smyrne en ce temps-là... » trouvera dans le texte les signes suivants : (...), (?), [], (mot illisible). Ces signes sont pour des mots qui n'ont pas pu être déchiffrés ou on n'est pas sûr de leur signification ou vouloir-dire.*

LIVRE 1

Pour servir d'introduction

I - Une ville cosmopolite

Pour situer et comprendre ce qui va suivre, quelques explications sont nécessaires.

Smyrne, où je suis né, fait partie de la Turquie d'Asie. Cependant, à l'exemple de plusieurs villes turques du Levant, elle offre des conditions sociales et ethniques particulières.

Smyrne était, dans l'antiquité grecque, une vieille cité ionienne qui, entre d'autres héros mythologiques, faisait remonter ses origines à Tantale. L'occupation romaine y introduisit l'élément latin. Smyrne devint alors une ville grecque cosmopolite, comme on en voyait tant dans le monde romain, et où les Latins, mêlés aux Grecs, côtoyaient des races hétérogènes sous les Antonins. Smyrne florissante voulut disputer à Éphèse son titre de première ville de l'Asie. Après les massacres barbares, son importance diminua. Diverses dominations s'y succédèrent et elle traversa diverses vicissitudes. Mais elle ne connut jamais, comme Éphèse, Pergame ou Millet, le sort des villes mortes. Diminuée à certains moments au point de n'être plus qu'une bourgade, souvent détruite, elle surmonta les épreuves et releva toujours ses ruines. Elle était devenue ethniquement byzantine, et le fut souvent politiquement. Mais l'occident ne perdit jamais tout contact avec elle. Elle continua d'attirer et de tenter les Latins déjà installés dans l'Archipel et qui y firent des incursions. Les Italiens, et notamment aux XI^e et XIII^e siècles les

Génois, y obtinrent des terres et des privilèges. On trouve encore dans le pays les traces de leur passage sous forme de bastides et de donjons à moitié écroulés.

Au déclin de Byzance, les chevaliers de Rhodes s'en emparèrent. Latins et Grecs s'y retrouvèrent mêlés. Mais les chevaliers eurent à essayer la grande ruée mongole de Tamerlan. Une partie de leur armée fut jetée dans la mer. L'autre fut faite prisonnière. Mille captifs furent, dit-on, décapités et avec leurs crânes, Tamerlan construisit une pyramide sur le rivage. Après avoir rasé la ville et massacré les habitants, Tamerlan se retira. Les conquérants nomades combattaient pour la rapine et la gloire et n'avaient cure des habitants. Smyrne tomba alors au pouvoir d'un chef de bande turc jusqu'au moment où les Turcs osmanlis, sous le règne du sultan Ahmed II la lui enlevèrent et s'y installèrent définitivement.

À la prise de Constantinople, il se produisit un revirement considérable. Les sultans, dans toute l'étendue de leur empire, se montrèrent favorablement disposés envers les vaincus. Ils octroyèrent aux Grecs des privilèges et une sorte d'autonomie morale. Le patriarche de Constantinople fut promu chef suprême de la communauté. Bientôt, l'attitude bienveillante des sultans encouragea les Latins. Le proche Orient, éternel point de mire et théâtre de tant d'exploits ne cessait pas de les fasciner. Les marchands vénitiens et génois revinrent à Constantinople et à Smyrne. Attirés par les avantages commerciaux offerts par le pays, des négociants hollandais, français et anglais les rejoignirent. Les Grecs, disséminés dans les provinces de l'empire, affluèrent vers le littoral. Enfin, des Arméniens du Caucase et de l'Asie Mineure, des Juifs d'Espagne fuyant les persécutions s'installèrent graduellement dans le pays et y fondèrent des communautés.

Certes, la généreuse bienveillance des sultans envers les étrangers et les Grecs fut dictée par l'intérêt. Les Grecs, par exemple, les métiers et les arts, tandis que les vainqueurs étaient exclusivement des guerriers. Il ne faudrait pas cependant imaginer les premiers

sultans sous le jour inhumain des tyrans légendaires et leur refuser toute noblesse morale, tout amour du bien ou, pour le moins, cette vanité qui pousse aux gestes magnanimes et à laquelle n'échappent point les puissants.

Il n'en est pas moins vrai que, cultivateur à l'intérieur du pays, le Turc n'était, partout ailleurs, que soldat ou fonctionnaire.

Les Juifs et les Arméniens accaparèrent avec les Grecs les métiers et le petit trafic. En général, les Européens étaient négociants, les Grecs, les Arméniens et les Juifs artisans, marchands ou intermédiaires. Tout ce monde prospérait sans doute. Les vainqueurs ne pouvaient, dans le fond, que mépriser ces infidèles et les fonctionnaires, à l'occasion, ne se faisaient pas scrupule de rançonner le Grec, le Juif ou l'Arménien. Mais, en dépit des tracasseries, leur existence était somme supportable et les contraintes compensées par des avantages pécuniers. Ils en acquirent graduellement de nouveaux. Leurs privilèges furent élargis. Les Grecs élevèrent partout des églises et fondèrent des écoles destinées à maintenir et à transmettre parmi les Grecs leur culture et l'idée de nation.

Au XVI^e siècle, les Français d'abord, puis les Européens, obtenaient une autonomie juridique. Leurs différends furent tranchés par les tribunaux consulaires conformément aux lois en vigueur dans leur propre patrie.

L'influence française devint prépondérante. Dès les premières années du XVI^e siècle, la France avait conclu avec le sultan des traités qui lui concédaient une sorte de droit de préséance sur les autres nations. Lorsque les Européens catholiques eurent à leur tour construit des églises et fondé des écoles, la France en assura la protection.

Chaque communauté eut en définitive ses institutions vers la fin du siècle dernier. Les Grecs, possédaient rien qu'à Smyrne quinze églises et dix écoles, les Arméniens deux églises et une école, les Juifs deux écoles, deux synagogues, les Européens six écoles dont quatre françaises, et huit églises dont deux temples luthériens, sans compter les associations philanthropiques grecques, juives

et arméniennes, les institutions européennes de propagande, les clubs et les hôpitaux.

À la date de ma naissance, la politique générale des sultans avait abouti aux résultats suivants : Smyrne sur deux cent vingt mille habitants, comprenait soixante-cinq mille Grecs, plusieurs milliers de Juifs et d'Arméniens et plus de seize mille Européens aborigènes, constitués en communautés autonomes. Les communautés étaient réparties par quartier, séparées ethniquement, petites cités dans la cité même.

Les Turcs, souverains de la ville, à peu près étrangers à l'activité du pays, étaient retranchés sur le mont Pagus et à l'extrémité sud de la ville.

II - Mes origines paternelles

Ma famille franque – milieu social et niveau d'instruction

Ma famille paternelle, originaire de Gênes, s'était établie à Chio en 1565. C'est du moins ce qui ressort des renseignements figurant aux archives de l'archevêché de l'île. Ma famille, dont les armoiries comportent une tour, un aigle et une couronne à fleurons, nourrissait quelque prétention nobiliaire.

Chio, en 1346, avait été enlevée aux Byzantins par quelques nobles génois qui avaient quitté leur patrie pour échapper aux persécutions des démocrates. Mais, assurément, la présence d'une occupation génoise dut, au cours des deux siècles qui suivirent, attirer dans l'île des émigrants génois de toute condition.

Notre nom Andria, ainsi que la particule qui le précède, ne doivent pas non plus faire illusion. Andria est une ville de l'Italie méridionale et la seigneurie d'une famille illustre du patriciat napolitain, mais elle est sans liaison historique ni logique avec Gênes. Quant à la particule, elle n'est pas nécessairement chez les Italiens un apanage de noblesse. Elle joue souvent le rôle d'une simple proposition. C'est la forme qui reviendrait à dire en français : l'oncle

d'Amérique ou le cousin de Normandie. Elle détermine des plus communément une provenance. Or, précisément, on trouve, juché au sommet d'un rocher à proximité même de Gênes, un obscur village de pêcheurs nommé aussi Andria, et dont l'aspect, m'assure-t-on, est si farouche qu'il ressemble à un nid d'aigle. Si ce village existait déjà au XVII^e siècle, on se trouverait possiblement en présence du lieu dont ma famille tire son origine et son nom et je serais ainsi, non pas le descendant des preux du Moyen Âge, mais le rejeton avancé d'une humble souche de marins.

En 1566, soit un an après l'arrivée du premier d'Andria à Chio, l'île fut attaquée et enlevée aux Génois par les Turcs ottomans qui, loin de pousser à l'exode les populations subjuguées, leur créèrent des conditions de vie favorables. Plusieurs familles génoises demeurèrent donc dans l'île, y commercèrent et s'enrichirent.

Mais en 1820, les Grecs ayant voulu prendre part à la guerre d'indépendance, de sérieux troubles s'en suivirent.

Plusieurs familles génoises, dont la mienne, émigrèrent à Smyrne. L'intention des émigrants était sans doute de regagner une fois l'ordre rétabli leur patrie d'adoption. Mais les événements, en tout cas, les en détournèrent.

En 1822, un massacre épouvantable, suivi de destructions systématiques, rendit l'île à peu près déserte. C'est l'évènement consacré par « les Orientales » de Victor Hugo :

*Les Turcs ont passé là, tout est ruine et deuil
Chio, l'île des vins n'est plus qu'un morne écueil*

Les Génois de Chio n'y revinrent plus.

Mon grand-père Stefano d'Andria, était donc italien, ou plus exactement pour employer le langage politique de l'époque, sujet du roi de Sardaigne. La famille devait jouir à Chio d'une certaine aisance. Il faut croire qu'en s'expatriant, elle avait emporté avec elle des capitaux. Mais ce fut à Smyrne, surtout, que les d'Andria prospérèrent. Mon grand-père, d'abord en association avec ses frères Jean

et Antoine, ensuite seul, acquit une fortune assez considérable. Son négoce était ce qu'on appelle au Levant la « manufacture », c'est-à-dire l'importation et la revente en gros des tissus. D'autres d'Andria, cousins ou parents de mon grand-père, s'enrichirent dans la fabrication¹ des tapis. Notre nom reste attaché, de nos jours aussi, aux annales et aux fastes de cette industrie.

En 1847, mon grand-père épousa mademoiselle Catherine Adèle de Portu, âgée de quinze ans et de seize ans plus jeune que lui.

Entre 1848 et 1869, onze enfants dont huit garçons et trois filles naquirent de ce mariage. Le huitième seulement, Octave, mourut en bas âge.

L'aîné des garçons s'appelait Hercule, un autre Alcide. Sans doute, mes grands-parents ignoraient qu'Alcide n'est qu'un surnom d'Hercule. Un troisième s'appelait Ulysse. Je ne sais d'où venait à mes grands-parents le goût de ces noms mythologiques. Mais il est à observer que, pareillement, dans la famille de mon grand-oncle Antoine, un des fils s'appelait Hector, un autre Pâris.

Mes tantes portaient par contre des noms bourgeois ou romantiques : Marie, Betsy, Edla.

Également romantiques ou bourgeois étaient les noms des autres quatre fils : Pierre, Edmond, Sylvaire, et Paul, qui fut mon père.

À ma naissance, mes trois tantes étaient en vie, mais je n'ai connu que deux oncles : Pierre et Sylvaire.

Alcide était toujours vivant, mais j'ai, jusqu'à une certaine époque, ignoré même qu'il existât. En effet, depuis de nombreuses années, il était fou et vivait enfermé à l'hôpital.

III - Le milieu social (1848-1878)

Déjà, à l'époque du mariage de mon grand-père, la population, tout comme en 1901, était répartie par quartiers. Elle se composait

1 Le commerce dans d'autres versions.

de Turcs, de Grecs, de Juifs, d'Arméniens et de 'Francs'. Les Européens étaient en effet désignés sous ce nom générique. Toutefois, il s'appliquait plus particulièrement aux catholiques. Les protestants anglais, hollandais ou allemands étaient plutôt connus sous la désignation 'd'Anglais'. Parmi les Francs figuraient également les catholiques sujets turcs. C'était pour la plupart d'anciens Arméniens catholiques qui s'étaient insensiblement attachés au rite romain. Dans le nombre, il y avait peut-être quelques Européens naturalisés, mais ils étaient rares. Les catholiques turcs, ou « latin-rayasi », ainsi qu'ils étaient officiellement dénommés, ne prenaient guère au sérieux leur nationalité officielle. A leurs yeux, ils étaient simplement 'francs'. Quand on demandait à l'un d'eux : «de quelle nationalité es-tu ?», ils répondaient avec beaucoup de naturel : «franc».

Les Italiens également ne conservaient que de vagues attaches avec leur patrie d'origine. Avant que d'être Italiens, ils étaient catholiques, ou plutôt la religion leur tenait lieu de patrie, en remplissant les fonctions et en concentrant les besoins. C'est par elle que les catholiques, à quelque nation qu'ils appartenissent, se rejoignaient par des traits communs.

Ils ne reprenaient conscience de leur nationalité particulière que pour goûter, à égalité de sympathies, le charme d'une parenté plus sensible avec leurs co-nationaux en vertu et par la force de cette tradition sentimentale et mystique qui entraîne plus d'intimité et une sorte de coalition entre compatriotes. En somme, un compatriote n'était qu'un catholique plus complètement conforme à soi-même. La dégradation du sentiment national était plus marquée chez les Italiens que chez les autres Européens de Turquie. En effet, alors que les Français, les Anglais, les Hollandais étaient en état de migration et de mutation constantes, les Italiens, acclimatés au Levant depuis des siècles, y vivaient comme en une patrie naturelle. En Italie, ils se seraient sentis étrangers. En sorte que Smyrne était bien leur patrie effective : c'est là qu'ils trouvaient cette atmosphère qui la compose et, en définitive, la constitue : l'aspect familier des gens et des lieux, l'analogie des conceptions et des croyances, le

point de l'espace où se dresse le foyer, avec tout ce qu'on lui prête ou qu'il comporte.

Les Italiens et, en général tous les catholiques aborigènes, formaient une conglomération unifiée par l'emploi commun de la langue grecque. Cette particularité était due au fait que, depuis leur exil en Turquie, ils s'étaient trouvés être en relations constantes avec les Grecs. Ceux-ci se trouvaient partout mêlés aux catholiques. Ils étaient leurs voisins de quartier. Les domestiques qui servaient dans leurs familles, les bonnes auxquelles ils confiaient leurs enfants étaient grecs. Les marchands avec lesquels ils étaient constamment en rapport pour les besoins du ménage : le boulanger, le boucher, de même aussi la couturière, la blanchisseuse étaient grecs. Pour le commerce alimentaire, chaque élément pratiquait dans sa propre zone. Mais le 'Franc', étant essentiellement bourgeois, n'exerçait pas les industries populaires. Comme il vivait entouré de Grecs, ceux-ci s'accumulaient dans le quartier. On n'y trouvait pas de marchand turc. Ils ne songeaient d'ailleurs guère à y concurrencer les Grecs : on eut certainement donné la préférence aux chrétiens. Les protestants anglais ou hollandais qui habitaient généralement la campagne parlaient aussi le grec pour les mêmes raisons que les catholiques, avec cette différence que ces derniers ne connaissaient mieux aucune autre langue. Tel était généralement le cas des aborigènes catholiques et particulièrement des Italiens.

Parallèlement, les protestants, anglais, hollandais ou allemands étaient souvent indistinctement désignés sous le nom d'Anglais par le commun.

Le grec parlé par les francs était le grec populaire, tel que le temps l'avait lentement corrompu et tel à peu près qu'il est parlé en Grèce, de nos jours encore, par la populace. Certes les mots en étaient légèrement déformés et des vocables italiens et turcs, peut-être même déjà – plusieurs expressions françaises s'insinuaient dans leur langage en lieu et place des mots grecs correspondants. Il y en avait qui finissaient par avoir cour chez les grecs eux-mêmes.

Cependant, à cause du grec savant enseigné dans les écoles et du contraste qu'il offrait avec celui qu'ils utilisaient, les Francs s'ingéniaient à parler un patois sans beaucoup de rapport avec le grec authentique alors qu'ils employaient la langue vivante telle que l'évolution l'avait transformée et telle qu'elle devait, un jour, assujettie à quelques règles de grammaire et épurée de certains éléments étrangers, supplanter la langue artificielle et pédante que les puristes avaient essayé d'imposer. Toutefois, bien que le grec soit la langue maternelle des étrangers catholiques, ceux-ci ne savaient ni la lire, ni l'écrire. En leur qualité de Latins, ils apprenaient, pour leur servir de langue enseignée, quelquefois l'italien, et le plus souvent le français. Mais la grande majorité ne possédait du français que des rudiments. L'instruction acquise était primaire. Ils éprouvaient des difficultés à le parler, leur vocabulaire était très pauvre. Ils le lisaient assez péniblement et l'entendaient peu à la lecture. Nul d'entre eux, néanmoins, n'aurait songé à étudier le grec aux dépens du français ou de l'italien. Il entraînait en cela une question d'amour-propre racial et religieux. Un catholique ne pouvait se comporter comme un Grec. Il se fut donné à lui-même l'impression d'agir en renégat. Car, entre ces catholiques fidèles au pape et ces Grecs qui reconnaissaient le patriarche pour souverain et se considéraient par rapport aux catholiques seuls chrétiens parfaits, existait un antagonisme irréductible et la haine agressive des familles divisées.

Les Grecs entre eux appelaient 'chiens de francs' les catholiques. Cet antagonisme, cependant, était sourd. Il se dissimulait derrière des sourires et l'aménité des manières. Grecs et Francs se réservaient les quolibets pour quand ils s'étaient tourné le dos. Ils s'épluchaient alors. Chaque parti dénonçait les travers et les ridicules de l'autre. Chaque parti relevait les ridicules de la religion de l'autre, y opposant, par contraste, le bon sens de la sienne. Ils ne s'accordaient que pour critiquer le Turc ou le Juif, auquel cas ils étaient heureux de sentir entre eux des affinités et de se laisser entendre qu'ils étaient en somme de la même famille. Pourtant, s'ils éprouvaient à l'égard du non baptisé une sorte de répulsion

chrétienne, ils étaient plus animés d'hostilité envers eux-mêmes qu'envers les non-chrétiens. C'est que les uns étaient des étrangers et que les autres étaient des rivaux.

Par opposition donc au grec qui était la langue nationale des schismatiques, le français tenait lieu de langue officielle aux Latins. Comme c'était la langue étrangère dont l'influence avait le plus pénétré en Turquie, les catholiques, qu'ils fussent Français ou non, l'adoptaient comme langue enseignée.

Incapables, cependant, à cause de leur instruction généralement précaire, de s'en servir avec aisance, (le grec était leur langue naturelle et la seule qu'ils pratiquaient entre eux), ils prirent l'habitude de tenir leur correspondance privée, leurs livres de comptes, les notes en langue grecque, mais en se servant des caractères latins. Ainsi se forma un grec spécial à l'usage des Latins, connu sous le nom de franco-chiote, sans doute parce que les Italiens originaires de Chio l'utilisaient principalement ou l'avaient utilisé les premiers.

Le franco-chiote avait réussi à devenir une langue autonome, et en vue de permettre aux catholiques de Turquie de suivre les offices et comprendre les exercices de piété, il s'était formé des manuels religieux écrits en grec et imprimés avec des caractères latins. J'en possède moi-même un ou deux exemplaires. Ils sont rédigés en très bonne langue populaire, mais assez malaisés à déchiffrer pour qui ne connaît pas la valeur des voyelles et des consonnes latines dans leur correspondance conventionnelle avec les voyelles et les consonnes grecques. Dans la bourgeoisie franque, les hommes, sans exception, savaient lire et écrire les consonnes grecques².

2 L'orthographe en est singulière : le j, par exemple équivaut au ç et au γ grecs. Les diphtongues dh, th correspondent au δ et au θ. U se prononce 'ou'. Cette orthographe n'est d'ailleurs pas immuable. Elle varie et se simplifie selon les auteurs et les dates. Voici une phrase reproduite ici en caractères grecs et latins. Elle est extraite d'un manuel 'chemin de la croix' écrit, porte le titre, par le père Léonard de Port-Mam et imprimé en 1820 à Constantinople.

Dans la bourgeoisie franque, les hommes, sans exception, savaient lire et écrire, ayant tous plus ou moins étudié le français. Mais il n'en était pas de même pour les femmes. La génération qui précéda celle de ma grand-mère comptait beaucoup d'illettrées. On en avait l'exemple dans notre famille. Mon arrière-grand-mère maternelle ne savait ni lire, ni écrire. Son père, paraît-il, en avait décidé ainsi pour que, privée de moyens, elle ne put pas écrire des billets doux aux amoureux. Une pareille complexion mentale paraît à peine croyable. Mais il faut considérer qu'à cette époque et surtout dans le Levant, on n'accordait pas le caractère inévitable, dogmatique et sacramentel qu'elle a acquis de nos jours dans la bourgeoisie et même dans le peuple. Un bourgeois qui, à présent, refuserait l'instruction à sa fille, paraîtrait insensé ou criminel. L'instruction a reçu de nos jours, une sorte de consécration définitive. C'est un dogme. Du temps de ma grand-mère, appliquée à la femme, l'instruction était un accessoire, un luxe qu'il était admissible de s'accorder, mais qui faisait figure de superflu.

Ma grand-mère, néanmoins, apprit à lire et à écrire. Elle n'alla jamais à l'école. Elle reçut à domicile les leçons d'un professeur particulier. Ses études ne furent guère poussées bien avant. Elle parlait le français médiocrement et avait l'élocution pénible. Comme toutes les dames franques de son milieu, elle conversait en grec, n'utilisant le français que par contrainte, par exemple en voyage ou en compagnie d'un étranger, quelquefois en présence d'un domestique, lorsqu'elle désirait n'être pas entendue. Plus tard, lorsqu'il lui fallut correspondre avec ses filles, ce fut au franco-chiote qu'elle eut recours. Mon grand-père avait probablement un peu plus de culture enseignée. Cependant, il tenait ses livres en franco-chiote et, plus tard, lorsqu'il écrivit son testament, ce fut en franco-chiote.

Il ne faudrait pas cependant présumer de la catégorie sociale des familles franques comme on pourrait le faire aujourd'hui d'après le niveau moyen de leur instruction. Ma grand-mère, aussi bien d'ailleurs que ma bisaïeule, appartenait à une bonne famille. Encore faudrait-il s'expliquer ici sur la valeur des hiérarchies sociales et leur

caractère particulier. La bourgeoisie à laquelle appartenait mes grands-parents avait beaucoup de traits communs avec le peuple. C'était, à vrai dire, une bourgeoisie rustique. Les conventions ou code international mondain, qui prêtent une sorte de vernis uniforme aux individus relevant d'une même catégorie sociale avaient peu d'emprise sur eux. Leur parler, copié sur celui du peuple, était plein d'expressions populaires et semé d'adages. Les gestes, la tonalité de la voix, bien qu'amendés, étaient sensiblement ceux du peuple. Leur politesse aussi avait quelque chose de populaire. Leur accueil, leurs expansions avaient la rondeur campagnarde.

Mais ils se distinguaient du peuple par d'autres côtés. Leur délicatesse était mieux assimilée et souvent plus de raffinement se reflétait dans leurs sentiments. Ils étaient ce qu'on appelle des gens de bonne compagnie et ils vivaient chez eux comme de vrais bourgeois. Ils avaient une table bien servie, des domestiques, un intérieur spacieux et confortable. Ils aimaient bien s'habiller, choisissant d'ordinaire les meilleures étoffes et les meilleurs draps, des marchandises durables et solides. Leurs femmes étaient coquettes. Elles adoraient le luxe et éprouaient beaucoup d'attrait pour les bijoux. Elles portaient de massives chaînes ornées de lourds pendants, des bagues surchargées de pierres précieuses.

Leur langage, comparé à celui du peuple, était très réservé. Les jurons, les expressions triviales étaient mal vues et soigneusement évitées. Dans la famille de ma grand-mère, une grande réprobation s'étendait sur l'emploi des 'mauvaises paroles' qui étaient les paroles inconvenantes. Ceux qui en faisaient cas étaient traités d'« hommes ordinaires », ce qui voulait dire roturiers.

Le mariage faisait de l'épouse une maîtresse dame, lui conférant, aux yeux de l'époux, une dignité qui lui valait de sa part tous les égards et lui donnait droit aux égards des autres.

Les hommes de la génération de mon grand-père étaient sérieux et probes. Ils avaient des propensions à la justice et le souci du devoir. Ils s'appliquaient à ne jamais nuire à leurs semblables, à vivre,

autant que possible, en bonne harmonie avec leur prochain. Tels étaient du moins certains des principes qui constituaient leur morale et dans le sens desquels ils exerçaient leur bonne volonté. Ils étaient catholiques à la manière dont on était légitimiste. Ils remplissaient leurs obligations envers l'Église avec la soumission dont ils auraient fait preuve envers le roi de Sardaigne, eussent-ils été aussi loyaux sujets que fidèles chrétiens. C'était par respect des puissances établies et attachement aux traditions.

Leurs femmes, par contre, étaient dévotes avec moins de mysticisme et plus de sens religieux superstitieux. Elles avaient des prédilections personnelles à l'égard de tel ou tel saint. Fort assidues aux offices, elles consacraient de longues heures aux oraisons, non seulement à l'église où, à genoux, elles marmonnaient sans trêve, mais chez elles où la prière leur tenait lieu parfois d'occupation. Leur piété se manifestait surtout par un attachement aux pratiques. Les vœux, les jeûnes, les exercices du chapelet, la récitation de certaines prières propitiatoires, la dévotion à certaines images de saints, la foi en la vertu opérante de certaines médailles constituaient principalement leur univers religieux.

Dans cette vaste communion catholique et bourgeoise, toutes les familles, d'un point de vue social, n'occupaient pas le même rang. Il était tenu compte de l'ancienneté, des affiliations, de l'humilité des origines. Telle famille, présentement riche et aisée, n'était pas aussi bien cotée que telle autre, attendu que le père ou le grand-père de l'actuel négociant avait débuté simple boutiquier ou cordonnier dans la rue franque. Un libraire, un pharmacien, un peintre ou même un professeur étaient socialement moins bien considérés qu'un exportateur, même si l'importance de son trafic fut petite. Ne faisaient exception que certaines carrières libérales, comme celles, par exemple, d'avocat ou de médecin.

Dans cette échelle des valeurs sociales, ma famille occupait un des premiers rangs, peut-être même le tout premier dans le monde des catholiques, si l'on excepte deux familles d'un patriciat avéré : les Gius-tiniani du côté des Italiens et du côté des Hollandais, les Hoche-pied.

IV- Vie urbaine et domestique

Les mœurs de cette bourgeoisie franque étaient patriarcales et austères. L'homme était le chef de la famille et le seigneur souverain de la maison. Le matin, tandis qu'il se rendait au marché, la femme s'occupait des travaux du ménage. Il rentrait en général à midi et repartait. Au coucher du soleil, il fermait son magasin et regagnait sa maison. Dès son arrivée, la maison se ressentait et s'imprégnait du respect de sa personne. Les enfants cessaient de faire du bruit, les femmes qui vivaient sous son toit – épouse, belle-mère, sœur – lui témoignaient toutes sortes d'attentions. L'usage était d'être rentré à la tombée du jour et une sorte de couvre-feu groupait les membres d'une même famille. Lorsqu'ils étaient tous réunis, on fermait les volets de fer, on poussait la barre de fer à la porte d'entrée. Dehors, les rues sans réverbère étaient plongées dans l'obscurité. Les passants attardés qui traversaient la rue en silence ils tenaient une lanterne à la main.

On dînait d'ordinaire à huit heures, et à dix heures, d'habitude, tout le monde était couché. Le dimanche et les jours fériés venaient rompre la monotonie des jours. Le dimanche particulièrement, Grecs, Arméniens et Francs chômaient (ensemble), ce qui n'arrivait, pour les autres jours fériés, qu'en des occasions exceptionnelles, les Grecs et les Arméniens suivant le calendrier julien. Les dimanche ou jours de fête, les catholiques, hommes et femmes, se rendaient le matin à la messe, dans leur paroisse respective. Les hommes qui s'en absteinaient étaient souvent un sujet de perplexité et de secrète humiliation pour leurs proches. C'était la mauvaise herbe mêlée à la bonne dans le champ patrimonial.

Au retour de l'église, les femmes s'absteinaient de main d'œuvre et particulièrement de la couture, du repassage et autres travaux dont on peut se dispenser. Un plat plus raffiné que celui des jours de la semaine figurait au repas de midi. On profitait de l'après-midi pour faire une promenade, et la plupart des fois, on finissait la journée au café. Smyrne à cette époque ne possédait pas encore la ceinture de

ses quais de pierre. Sur leur emplacement actuel, il y avait des cafés bâtis sur pilotis. Ils étaient presque exclusivement fréquentés par des chrétiens, de sorte qu'on s'y retrouvait en confiance dans une atmosphère honnête et intime. Des troupes de variété internationales venaient fréquemment s'y exhiber : des chanteuses italiennes ou françaises, des danseurs excentriques, des pitres, des mimes, et aussi des prestidigitateurs, des ventriloques et des acrobates.

Les divertissements extraordinaires étaient constitués par le spectacle et le bal. Smyrne possédait un petit théâtre garni de loges, où, une ou deux fois l'an, des troupes d'opéra ou de vaudeville venaient distraire les Smyrniotes. Les bals étaient donnés pendant le carnaval au 'Casino' qui, à proprement parler, était un club fondé par les Européens du pays. Le théâtre et surtout le bal offraient aux dames franques l'occasion d'arborer des toilettes, de faire assaut de luxe et de bijoux.

Le Casino contenait de vastes salles de danse, richement décorées, qu'éclairaient de grands lustres à bougies. Une ou deux fois l'an, elles rassemblaient une foule étincelante où les habits noirs et les gilets blancs des hommes se mêlaient aux épaules nues et aux robes de bal multicolores. La présence de ma grand-mère y faisait, paraît-il, sensation. D'après l'idée approximative que j'ai pu m'en faire par ouï dire, elle était brune, petite de taille mais gracieuse de port, et bien proportionnée. Ce qui plaisait le plus en elle était, semble-t-il, l'excessive et séduisante douceur de ses traits. Les portraits, cependant, ne rendaient guère cette espèce de charme. Ils accusaient un visage régulier et grave que j'avais pris, étant enfant, pour celui d'un homme.

Le bal, dans une société sévère, était comme une vision de rêve un instant entrevue. En sortant de là, on retombait dans la réalité. Les rues en ville étaient mal pavées, petites et sombres. Avant les incendies de 1841 et 1845 qui avaient détruit plusieurs quartiers, elles l'étaient encore davantage. Ma grand-mère, qui avait neuf ans en 1841, se souvenait fort bien de cette ancienne ville où certaines

rues étaient si étroites que, d'une fenêtre faisant face à une autre, on pouvait se passer des objets. La reconstruction des quartiers incendiés n'y avait pas introduit beaucoup plus de confort urbain.

Il n'existait pas de fiacres de louage. À peine connaissait-on une ou deux voitures de maître. Leur passage était un événement : Dès que le fracas de leurs roues, mêlé au pas rythmé des chevaux, résonnait sur les dalles, on courait se poster aux fenêtres pour les voir passer. En ville, toutes les têtes se tournaient à leur passage. Les épouses des consuls utilisaient des chaises à porteurs et se faisaient conduire au bal, précédées par des valets portant flambeau. Mais les dames aux habitudes modestes, comme ma grand-mère, allaient au bal et s'en retournaient à pied. Ce n'est pas que les moyens de mon grand-père l'eussent empêché d'avoir sa voiture, mais il n'y songeait pas et aurait trouvé une telle formule de sa part excessive de luxe. Il eut, à juste titre, redouté qu'on ne la jugeât disproportionnée à sa personne, prétentieuse et même risible. Dans le milieu de mon grand-père, un consul, et en général tout étranger occupant une charge officielle faisait l'effet d'appartenir à des sphères supérieures et sans rapport avec eux. On le considérait comme d'une essence différente et d'une anthropologie distincte.

Néanmoins, mon grand-père, qui n'aurait jamais songé à s'acheter une voiture, n'aurait pas refusé à ma grand-mère des plaisirs plus coûteux, mais plus conformes aux habitudes du milieu qui était le sien.

L'argent lui était abondamment dispensé. Il lui est arrivé d'avoir dans son tiroir une provision de huit cents napoléons économisés sans privations sur l'excédent de l'argent du ménage.

Mon grand-père et elle firent plusieurs voyages en Italie, en France et en Angleterre. Ils visitèrent la Rome des pontifes sous le règne de Pie IX. Dans le Paris de Napoléon III, ma grand-mère consulta Mousseau. Elle courut aux spectacles : elle conservait un souvenir ébloui des ballets de l'Opéra. En Angleterre, mon grand-père voyageait surtout pour affaires. Il visitait Manchester, cité manufactu-

rière où sans doute il s'approvisionnait. Cependant, il ne manquait jamais de s'arrêter à Londres. Ce qui y frappa le plus ma grand-mère fut le musée Tussaud.

Les affaires se traitaient alors dans une ambiance et des conditions dont ne sauraient donner une idée l'ambiance et les méthodes d'aujourd'hui. Un négociant qui recevait une commande avait plusieurs mois devant lui pour l'exécuter. Tous les trois mois à peu près, des navires à destination de Livourne, de Marseille, d'Amsterdam ou de Londres, venaient mouiller dans le port. L'arrivée d'un vaisseau était un événement considérable. Lorsqu'un navire était signalé, les commerçants et les badauds s'assemblaient sur le rivage et, le jour du départ, on le suivait des yeux jusqu'au moment où, au loin devenu un point imperceptible, il se fondait dans l'horizon. Les navires séjournaient entre deux ou trois mois dans le port. Sa marchandise expédiée, le négociant avait trois mois devant lui pour payer ou s'occuper du prochain chargement. Les transactions s'effectuaient dans une atmosphère relativement paisible. L'exportateur qui venait d'effectuer son chargement quittait pour sa maison de campagne, n'ayant plus rien à faire en ville pour un certain nombre de semaines. Certes, il avait des soucis : le sort de sa marchandise, l'impossibilité d'en avoir des nouvelles le préoccupaient.

Sans doute est-ce à des préoccupations de la sorte que se rapporte cette locution proverbiale grecque : 'songer à ses vaisseaux' qui est courante dans le pays, employée dans le sens d'être préoccupé. Lorsque étant enfant, mes parents me trouvaient rêvant dans le vague, ils me demandaient si c'était à mes vaisseaux que je songeais. Il était admis qu'à mon âge, je ne pouvais avoir de soucis, d'autant plus qu'en l'occurrence, on n'en concevait que d'une seule sorte, les soucis matériels.

La vie à Smyrne avait cependant ses agréments spécifiques et ses mauvais côtés. Les tremblements de terre étaient fréquents. Des incendies ravageaient souvent des rues et parfois des quartiers entiers. La sécurité dans les villages et même aux environs immé-

diats de la ville était constamment menacée par les brigands. Le choléra et la peste, à des époques et avec des intensités variées, décimaient alternativement ou conjointement la population. Ceux qui en avaient les moyens désertaient alors la ville et se réfugiaient dans les îles ou à la campagne. La promiscuité des agglomérations pauvres qui abritaient plusieurs familles à la fois et l'existence de rues dépourvues d'égout facilitaient la contagion. De nombreuses constructions de bois, tassées les unes contre les autres, offraient des terrains propices aux incendies. Ceux de 1841 et 1845 eurent pour avantage final d'assainir la ville en entraînant l'élargissement des rues, la construction d'égout et de nombreuses maisons en pierre, et s'il y eut encore des incendies et des épidémies, du moins se firent-ils moins violents et plus rares.

De cette Smyrne d'un autre temps et d'un autre monde, un seul trait avait survécu jusque dans les premières années du vingtième siècle et semblait détaché des récits d'autrefois. C'était les brigands. Celui qui occupait les imaginations à l'époque de ma naissance et dont j'ai si souvent entendu parler était le modèle exact de capitain Andreas et autres seigneurs qui alimentaient les récits du temps de ma grand-mère. Il s'appelait Tchackidji Ali. Ce n'était pas un vulgaire et sanglant détrousseur de route. C'était un chef intrépide en révolte ouverte contre l'autorité et les lois, un chef de bande d'une inégalable bravoure, qui vivait sur les montagnes, entouré d'acolytes d'une fidélité aveugle et d'une vaillance éprouvée. Il accomplissait ses exploits dans les villages ou sur les routes, s'attaquant toujours au riche ou à l'autorité, représentée à ses yeux par les gendarmes. Parfois, avec ses acolytes, il opérait une descente dans un village, s'emparait d'un notable, gros fermier ou riche propriétaire, l'emportait sur les montagnes, dans sa tanière, et exigeait une rançon. Un émissaire était chargé d'aller négocier le rachat de l'otage. Durant ce temps, celui-ci était traité par les brigands avec les égards dus à un hôte de marque. Il était logé le mieux possible et nourri de mets délicats. Mais si la rançon était refusée, si l'émissaire était fait prisonnier, l'otage était impitoyablement mis

à mort. Dans le cas contraire et moyennant paiement de la somme réclamée, il était relâché au jour, à l'heure et dans les conditions convenues, car Tchackidji Ali tenait à honneur d'exécuter scrupuleusement ses engagements. Pas une fois, il ne manqua de parole. C'était un brigand chevalier.

L'autorité avait à compter avec des hommes de cette trempe. Elle leur proposa souvent la paix avec des garanties pour leur personne et pour leurs biens, offrant pour les chefs, par-dessus le marché, des distinctions et des titres. Il y en eut qui, alléchés, se laissèrent convaincre. Mais l'inactivité leur pesait. Souvent, au bout d'un certain temps, ils reprenaient leur fusil et s'échappaient dans la montagne. Lutter, combattre était pour eux un besoin. Le brigandage qui, au début, leur servait de moyen, n'était plus à la longue qu'un prétexte. Ce qui les intéressait le plus, c'était le plaisir de vaincre et celui de se venger. Lorsqu'un gendarme qui les avait poursuivis, un paysan qui les avait dénoncés, leur tombaient sous la main, ils leur tranchaient la tête. Puis ils allaient la suspendre aux branches d'un arbre sur la place ou aux environs d'un village, afin que ce sanglant trophée servit d'avertissement et d'exemple à leurs ennemis.

Mais il leur arrivait aussi bien de se montrer bienfaisants et pitoyables. Parfois, au crépuscule, capitaine Andreas entra dans un village suivi de ses acolytes et demandait l'hospitalité aux paysans. Assis au milieu d'eux sur la place, il s'enquêrait de leur récolte et de leurs affaires. Tel qui lui exposait ses embarras d'argent recevait une bourse remplie de pièces d'or. Tel autre, qui l'avait hébergé la nuit, obtenait un pistolet orfèvré ou tout autre cadeau précieux. Il protégeait les veuves, dotait les orphelins, secourait les besogneux. Ce qui ne l'empêchait pas, quelques jours plus tard, de faire une descente dans un village récalcitrant et de s'en aller après avoir égorgé les habitants et mis le feu aux récoltes.

À Smyrne, le récit de ses exploits alimentait les veillées de l'hiver et les histoires que les vieux racontaient aux jeunes gens dans les cafés. Comme il défrayait la chronique depuis de nombreuses

années, et que la plupart de ceux qui parlaient de lui ne l'avaient jamais vu, qu'on le savait cependant toujours vivant et qu'on apprenait, de temps en temps, quelque nouvel exploit qu'il venait d'ajouter à la série des autres, il était devenu un personnage de légende à la fois réel et fantastique, le héros fabuleux d'une épopée régionale que lui composait à son insu le consensus inconscient et complice de l'imagination populaire.

Ses continuateurs, en le prenant pour modèle, instituèrent le code de vertu des brigands. Ils fondèrent ainsi une chevalerie en vertu de laquelle leur fut permis de considérer tel acte comme noble et conforme à l'honneur, tel autre comme indigne et méprisable. Cela leur procura l'avantage de pouvoir s'estimer ou se justifier au milieu de leur genre d'entreprise. Car ne peut vivre sans morale qui veut.

V - Les Héritiers

Mon grand-père mourut en 1878.

« Je déclare, disait-il dans son testament, mourir comme j'ai vécu, dans la religion catholique et apostolique, et je remets mon âme à Dieu, en demandant pardon à tous ceux que j'ai pu offenser, volontairement ou involontairement, »

Ce texte solennel était sans doute emprunté à des formules testamentaires courantes. Il laissait sa fortune, à parts égales, à sa femme et à ses dix enfants. Il stipulait toutefois qu'il désirait que, du vivant de sa femme, aucune propriété immobilière ne fut liquidée et qu'elle continuât à en encaisser les revenus, subvenant, elle-même, aux frais de toute la famille. Les titres de propriété des bâtisses étaient d'ailleurs à son nom, mais mon grand-père prenait soin de signaler qu'en dépit de cette particularité cadastrale, elles lui appartenaient en propre.

Son testament finissait par des exhortations et des recommandations solennelles : « Je recommande à mon épouse fidèle de toujours prendre soin de nos enfants, ainsi qu'elle l'a fait de mon vivant et

d'avoir toujours recours aux conseils de mon frère, Antoine d'Andria, et à mes enfants, en ma qualité de père, de respecter et d'aimer leur mère tant qu'elle vivra, parce que, tant qu'ils agiront ainsi, ils auront ma bénédiction, l'aide et la protection de Dieu. Ceci est ma volonté dernière et mon testament que j'ai, en pleine possession de mes moyens, écrit de ma propre main ».

Mais sur les dix enfants que laissait en mourant mon grand-père, cinq étaient de grands fils dont l'âge variait entre vingt-cinq et trente ans. Ils lui en imposèrent et elle se laissa mener par eux. J'ai entendu dire qu'elle avait mal été conseillée par son beau-frère Antoine. De bons conseils, en tout cas, n'auraient peut-être servi à rien, ce qui arriva est plutôt imputable à l'humeur agitée des fils, au caractère naturellement involontaire de ma grand-mère, et, plus encore, à son extrême faiblesse maternelle. Mes oncles, à des degrés et des égards divers, étaient ce que des personnes pondérées appellent des têtes chaudes et des esprits exaltés. Ils se lancèrent dans des combinaisons d'affaires qui tournèrent mal et engloutirent beaucoup d'argent. En outre, ils étaient gaspilleurs et ne résistaient pas à leur plaisir. Finalement, quand ils eurent sérieusement entamé le fonds commun, chacun d'eux réclama son indépendance et sa part. On dut liquider une grande partie des propriétés pour rendre le partage possible. Depuis, les malheurs devinrent des désastres et continuèrent en série.

HERCULE

L'aîné de mes oncles, Hercule, s'associa avec un individu qui, paraît-il, 'le roula' et lui fit perdre toute sa fortune. Désespéré et se considérant perdu, il se rendit au domicile de son associé avec l'intention, dit-on, de le tuer et de se tuer ensuite. Ne l'ayant pas trouvé, il se tua d'un coup de revolver. Ce jour-là, ma mère qui avait neuf ans et était en train de jouer avec les enfants dans la cour de l'école, entendit tout à coup une détonation. Elle apprit dans la soirée qu'un d'Andria s'était suicidé devant la maison attenante à l'école.

ULYSSE

Mon oncle Ulysse était le type du garçon joyeux et bon vivant, prodigue, insoucieux, volage et boute-en-train des parties folles. Don César de Bazant avant la ruine :

« Tous les soirs, danse et fête au vivier d’Apollo,

Et cent musiciens faisant rage sur l’eau

À tous moments gala, masques, concerts, fredaines... »

Il était beau garçon, mais un peu bègue, ce qui contribuait à le rendre amusant. Il jouissait d’une grande popularité. Il était la providence des cochers, et aussi des musiciens dont, souvent, il allait traînant une bande à sa suite. Le soir, déambulant avec eux dans la rue, il s’arrêtait sous des fenêtres pour faire la sérénade tantôt à l’une, tantôt à l’autre au gré de sa fantaisie et de son humeur souvent changeante.

Il avait des amis dans toutes les couches sociales. Un jour il invita en bloc à un banquet tous les habitants du quartier populaire grec de Sainte Catherine. Il fit dresser en pleine rue une table qui en occupa toute la longueur et autour de laquelle vinrent s’installer les convives. Il aimait les filles du peuple. C’est visiblement à leur intention qu’il avait organisé cette parade.

De nombreuses anecdotes circulaient sur son compte. Une de ses aventures demeure célèbre et se raconte encore à Smyrne. Il paraît qu’en rentrant une nuit, il fut appréhendé dans la rue par des aigrefins qui, après lui avoir enlevé son argent, sa montre et son revolver, lui demandèrent pour quelle raison il portait sur lui une arme. À quoi Ulysse répondit que c’était pour s’en servir en cas de besoin, à quoi les bandits répliquèrent judicieusement qu’il n’aurait pu trouver une occasion meilleure.

Il mourut des suites d’une pneumonie. Comme, peu de jours avant sa mort, son médecin lui conseillait de mettre de l’ordre à ses affaires, n’assurant non point qu’il fut dangereusement atteint, mais

par prudence humaine. Ulysse promena sur le docteur un regard noyé d'une inexprimable détresse et bégaya : « Docteur, je crois que je suis dans la merde ». Les funérailles eurent lieu au milieu d'un si grand concours d'assistance que, tandis que la tête du cortège pénétrait dans l'église, de la maison distante d'environ quatre cents mètres, il y avait encore du monde qui sortait.

ALCIDE

Oncle Alcide, bien que vivant plusieurs années après ma naissance, je ne le vis jamais. Lui aussi fit de mauvaises affaires et dilapida son héritage. De plus, il avait souffert d'une typhoïde qui avait, paraît-il, atteint son cerveau. Quoiqu'il en soit, il fut, à partir d'une certaine époque, en proie à une perpétuelle mélancolie. Il demeurait sans parler des heures entières, assis immobile dans un coin. Ce fut par ces signes précurseurs que débuta sa folie et que sa raison graduellement s'altéra. Sa taciturnité, son excessive tristesse s'accrurent et prirent les formes d'une véritable maladie mentale. Son intelligence devenait trouble, partiellement désagrégée. On avisa au moyen d'en épargner le spectacle à ma grand-mère. Les médecins qui l'examinaient arrivèrent à la conclusion qu'il ne passerait pas plus de deux ans. Il existait à Smyrne un hôpital, fondé et entretenu par les catholiques : l'hôpital Saint Antoine. On y interna Alcide, moyennant une somme forfaitaire que ma famille versa, contre laquelle l'administration entreprit de l'entretenir à vie et de lui réserver un régime privilégié.

Dans les premiers temps qui suivirent son internement, ma grand-mère allait souvent le voir. Mais s'étant aperçue qu'il ne la reconnaissait plus, elle coupa court aux visites, chargea des tiers de lui faire parvenir régulièrement des cigarettes et des friandises, et ayant déclaré qu'elle ne voulait plus le revoir, ni en entendre parler, à moins qu'il n'arrive à guérir, elle tint parole, et pas une fois depuis ne demanda à le revoir, mais s'enquêrait de ses nouvelles.

EDMOND

Quant à mon oncle Edmond, ce fut une autre histoire. Edmond était le phénix de la famille et l'enfant prodige de la couvée. Il voulait se faire médecin. On l'envoya faire ses études à Paris. J'ai en mains ses diplômes. Il était bachelier es lettres et es sciences. On conservait chez ma grand-mère comme un document glorieux deux petites lignes que lui avait adressées Léon Gambetta sur sa carte de visite. C'était pour s'excuser de n'avoir pu lui procurer une invitation.

Mon oncle Edmond fit la vie à Paris et gaspilla son patrimoine 'avec les femmes'. Du moins est-ce ainsi que la tradition de la famille racontait l'histoire de l'oncle Edmond. Il est en tout cas certain qu'ayant dilapidé sa part d'héritage, il dut avoir recours pour achever ses études à l'assistance des siens. Trois mille livres turques lui furent avancées sur la part des trois cadets. Il devait rembourser ce montant à son retour à Smyrne sur le revenu de ses honoraires.

Devenu docteur en médecine, il quitta Paris et revint à Smyrne pour exercer. En peu de temps, il acquit une grande renommée et la réputation d'être le meilleur médecin de la ville. Il aurait sans doute réussi à rembourser l'argent qu'on lui avait prêté. Mais il avait, assure-t-on, rapporté de la vie dépravée qu'il avait menée à Paris des maladies 'dont il était pourri'. Six mois à peine après son retour, il fut atteint d'un point de côté qui entraîna aussitôt des complications plus graves. Il eut immédiatement conscience de son état. Le premier janvier, il reçut, alité, les vœux de ma grand-mère, lui parla avec douceur et lui donna des conseils comme un homme qui prend de suprêmes dispositions. Il mourut quelques jours plus tard. La consternation que cette mort produisit sur la famille qui fondait sur ce garçon tant d'espérance filtrait toujours à travers le récit qu'on m'en faisait trente ans après.

VI - Ma famille maternelle

Mon grand-père maternel, Polycarpe Sergio était originaire d'Angora. Malgré la désinence italienne de son nom, il n'était pas Italien, ni originaire d'Italie. Turc de nationalité et catholique de confession, mon grand-père selon toute vraisemblance descendait d'une de ces familles arméniennes qui s'étaient insensiblement ralliées au rite latin. À Angora, en effet, les Arméniens catholiques étaient nombreux. En 1890, le vilayet d'Angora comptait sur 118 000 chrétiens 94 000 Arméniens, dont 9000 Arméniens catholiques étaient venus de la Perse, du Kurdistan et du Caucase³ aux XVe et XVIe siècles. Sergio pourrait être la corruption de Serjapan, qui signifie fils de Serge (Serge ou Sersso étant un prénom fort porté chez les Arméniens, et cela expliquerait pleinement la nationalité turque de mon grand-père). Il est du reste à relever que ses parents l'envoyèrent faire ses études chez les Mékitaristes de Venise, et en l'occurrence, le choix en Europe d'une école arménienne catholique est à lui seul révélateur.

Les traces d'une origine arménienne pouvaient se retrouver jusque dans les traits physiques de ses filles. Une de mes tantes, surtout, a acquis en vieillissant un de ces visages protubérants à peau grasse accentué de bajoues que j'ai connus à d'authentiques douairières arméniennes. Je ne donne pas ces particularités comme des arguments concluants, je les signale comme des indices concordants.

Mon grand-père entra au service d'une importante maison de commerce, la firme C. Whittall & Cie alors en pleine prospérité. Il était préposé principalement aux achats d'huile dans l'intérieur du pays. On lui servait de bons appointements, car il connaissait bien son article et, en outre, comme les Whittall traitaient généreusement leur personnel, il recevait souvent des gratifications. Mon grand-père aimait bien vivre et vivait en effet largement mais, comme il était en même temps mesuré et raisonnable, il réalisa

3 M. Vital Cuinet : *la Turquie d'Asie*, Tome I, Paris 1890, Ernest Leroux éditeur.

des économies. Il avait épousé Dominie Braggiotti, demoiselle italienne d'une famille qui, dans le cercle des Européens aborigènes, occupait un rang équivalent à la petite bourgeoisie. Pour mieux préciser sa nuance sociale, je dirai qu'elle appartenait à cette catégorie de femmes qui, bien que nées à une époque où l'on recevait déjà quelques rudiments de langue enseignée en avait reçu si peu qu'elle ne parlait pas du tout le français. J'ai même cru qu'elle ne savait ni lire, ni écrire. Je me souviens de la stupeur heureuse avec laquelle je la vis tracer au crayon le mot 'tomate' sur son carnet de ménage. C'était une personne équilibrée, le type même de la femme de bon sens, telle que la conçoit l'opinion commune, et elle resta pareil à elle toute sa vie.

Mon grand-père mourut le 24 janvier 1893 dans une petite localité de l'intérieur où il se trouvait en mission. Il se proposait de rentrer à Smyrne pour passer en famille le 26 janvier, jour de la saint Polycarpe, qui était celui de sa fête onomastique lorsqu'il mourut subitement frappé d'apoplexie. Le 25 janvier, veille de sa fête, on rapporta son corps chez lui. Mon grand-père était attendu ce jour-là. Ses filles avaient passé leur journée à essayer les nouvelles robes qu'elles se proposaient d'inaugurer le lendemain.

A en juger d'après la réputation qu'il a laissée dans sa famille, mon grand-père était bon époux, bon père, brave homme, riche de ces qualités que les hommes acquièrent après leur mort. C'était, en somme, un bourgeois d'une extraction obscure par rapport à celle de mon grand-père paternel, ayant probablement de moins que lui l'autorité morale et la prestance que la considération et la fortune confèrent à la personnalité, mais il était d'un type social à peu près similaire. Pourtant il était plus instruit. Ma mère en mettant un jour de l'ordre dans ses tiroirs retrouva et me montra un carnet lui ayant appartenu et où se trouvait le brouillon ou le projet d'une lettre qu'il destinait à ses patrons. Je m'apercevais que mon grand-père possédait une écriture formée et non une écriture écolière, je ressentis de la surprise, mais en même temps une grande fierté. C'était à peu près comme si, ayant de tout temps tenu mon grand-père pour un

ouvrier tourneur, je venais subitement de découvrir qu'il avait été fabricant et négociant en cuivre. Ses phrases, je crois, étaient d'ailleurs correctes. Mais à mesure que ma mère lisait, je tremblais de les voir se détraquer. J'osais à peine regarder le texte de peur de n'y découvrir des fautes d'orthographe, bien que je fusse loin d'en être moi-même exempté. Je redoutais une déception à peu près à l'égal d'une catastrophe, rien ne m'aurait en ce moment-là coûté davantage que de voir se renverser l'idole que je venais d'ériger.

Le fait est que comme la plupart des femmes de la génération de mon grand-père connaissaient à peine le français et que, par contre, les dames de la génération de ma mère le possédaient toutes, j'avais fini par établir mentalement et subconsciemment une règle générale, aux termes de laquelle les premières devaient toutes l'ignorer et les secondes toutes le connaître. Or, cette même impression, je l'étendais aux hommes, avec des correctifs, sans doute connaissaient-ils le français, mais un français si incorrect qu'on ne saurait les entendre s'exprimer sans rougir. C'est que le mariage se présentait à ma conscience d'enfant (plus) comme une alliance fortuite entre individus isolés que comme une conjonction matérielle et préétablie d'individus d'une même essence.

Le bon souvenir qu'il avait laissé dans la famille était – de toute manière en partie – déterminé par le bien-être qu'il lui avait dispensé. Dans l'ancienne bienséance au Levant, le mari qui se montrait large en ménage acquérait plus facilement le renom d'un époux modèle. Comme mon grand-père était grand gourmet, le caviar, la boutargue et, en général, tous les mets délicats figuraient souvent à sa table. Son cellier regorgeait de provisions. Cette abondance alimentaire était considérée comme l'adjuvant indispensable d'un ménage heureux. Ce matérialisme propre à l'Orient avait, dans une certaine mesure, gagné la société chrétienne, mais il était beaucoup plus tranché dans ma famille maternelle et aussi, vraisemblablement, dans quelques autres familles d'origine orientale, et où l'on prisait, comme dans la mienne, avec une sensualité particulière et nettement caractérisée, tout ce qui rehausse la richesse de la vie.

Mes grands-parents avaient eu deux garçons, qui moururent en bas âge, et quatre filles. Comme la plupart des bourgeois orientaux, mon grand-père éleva ses filles dans une extrême sévérité. Elles devaient être rentrées chez elles au coucher du soleil. L'usage voulait qu'il soit déplacé pour une jeune fille convenable, de circuler dans la rue après le soleil couché. Il ne leur était pas non plus permis de causer avec des jeunes gens sur le pas de la porte. Mais on leur accordait par contre de donner des réceptions et de grouper des amis. Ceux-ci devaient faire preuve envers elles d'une grande réserve et peser leur moindre propos. Un jeune homme s'étant un jour permis de passer la main sur les longs cheveux de ma mère, mon grand-père s'en étant aperçu devint furieux. Il n'était pas loin de considérer pareil acte comme un attentat à la pureté de sa fille. On l'apaisa, mais il fit savoir au délinquant de bien se garder de recommencer.

À sa mort, ma grand-mère introduisit dans le ménage un régime minutieux d'économie et réduisit au strict nécessaire le train de la maison. Même, elle retira du pensionnat la plus jeune de mes tantes dont l'éducation était encore incomplète. Mon grand-père, en mourant, lui avait laissé un capital d'environ deux mille livres. Ma grand-mère en fit divers placements et s'arrangea pour vivre de son seul et modique revenu. Deux de ses filles travaillèrent à des ouvrages de broderie qu'elles revendaient pour subvenir à leurs dépenses de toilette et à leur argent de poche. Leur maison, nonobstant, était gaie et bien fréquentée. Elles avaient une coterie de jeunes filles très liées entre elles qui recevaient chez elles à tour de rôle. Elles réunissaient des jeunes gens de bonne famille. Mon père fut introduit dans leur groupe par des amis. C'est ainsi qu'il connut ma mère et devint un des familiers de la maison. On lui faisait bon accueil, car il était par sa situation de famille, sinon encore par sa position personnelle, un bon parti.

Ses rapports avec ma mère ne rencontrèrent pas la même sympathie dans l'autre famille. L'éventualité d'une pareille union y fit l'impression d'une mésalliance. On jugea que ma mère, de par sa

famille, n'était pas du même rang. Peut-être furent-ils aussi simplement fâchés de voir mon père aspirer au mariage, raison qui fortifie souvent toutes les autres et aide à les découvrir.

Entre-temps, un événement important intervint. Mon père obtint une place bien mieux rétribuée chez Georges Marcopoli, considérable négociant en huile et raisins secs, dont le fils Ignace venait d'épouser Hortense, sa cousine germaine, fille de l'oncle Jean. Sa situation se trouvant améliorée, mon père, passant outre aux résistances de sa famille, se fiança. En ce temps-là, dans le milieu bourgeois et prudent de ma grand-mère, les fiancés n'étaient jamais laissés seuls. À la maison, quand mon père venait faire sa cour, un membre de la famille, occupé à quelque ouvrage, se tenait sans paraître faire attention, sentinelle vigilante, dans un coin écarté de la pièce. Les amoureux, assis côte à côte sur le canapé, n'avaient que la liberté de chuchoter entre eux. En ville, ils ne sortaient que chaperonnés. Cette tactique se prolongeait jusqu'au jour du mariage.

Celui de mes parents eut lieu en juillet 1899. Le soir des noces, ma grand-mère paternelle, restée jusqu'au bout réfractaire à cette union, se rendit à l'église assister à la cérémonie et celle-ci terminée, rentra chez elle. Ce fut le premier pas vers la réconciliation qui ne tarda pas à s'opérer.

Mon père et ma mère firent leur lune de miel à Cordelio, village situé en face de la ville sur la rive opposée. Puis, après avoir habité quelque temps la campagne avec les parents de ma mère, s'en vinrent, toujours en famille, s'installer au quartier Hadjistan, habité en majeure partie par des catholiques, dans une maison sise rue Pharaon où je naquis.

LIVRE 2

Enfance

I - Ma naissance

Je suis né le mercredi 20 mars 1901.

Ma mère m'enfanta au prix de grandes souffrances, après un accouchement laborieux. À mesure que sa position s'aggravait, on faisait appel à de nouveaux médecins. Si bien qu'au moment où je naquis, à 7 heures et demie du matin, il y en avait cinq à son chevet.

On me déposa, sans s'occuper davantage de moi, sur un canapé, chacun déclarant qu'il fallait avant tout s'empresser de secourir et de sauver la mère.

On avait dû faire intervenir les forceps. J'étais lamentable. Mon oreille fendue saignait. Frappé d'une paralysie faciale, je pleurais et grimaçais d'un seul côté du visage, tandis que, de l'autre, mes traits demeuraient fixes et mon œil toujours ouvert. J'avais le crâne défoncé si profondément que le poing d'un enfant aurait pu tenir dans la cavité. Mon père exprima la crainte que mon esprit n'en fut plus tard affecté. Les diverses infirmités disparurent une à une et rien n'en restait visible quand j'atteignis un an.

II - Premiers contacts avec le mode extérieur

Premiers états de conscience

À compter de ma naissance jusqu'en 1908, ma famille occupa trois différentes maisons. Je ne puis localiser avec certitude que des as-

pects et des événements se rapportant à la dernière. Des visages de domestiques confus et presque indistincts, des visions instables et grises d'intérieur, un couloir obscur où je me vois engagé et où je distingue par terre des amphores, surtout une sortie en compagnie de ma grand-mère paternelle dont le souvenir demeure précis, tous ces détails s'ils ne sont pas transposés ou imaginaires, pourraient remonter à ma troisième année. Voici maintenant une scène qui se passe dans le vestibule de la troisième maison, en présence d'une ou deux dames et de la bonne. Ces dames lui font me demander mon âge. Je récite automatiquement :

- Deux ans et deux mois.
- Deux ans et deux mois ! s'empresse de démentir la bonne. Un gaillard de cinq ans !
- Tiens, j'ai donc cinq ans, me dis-je intéressé d'apprendre mon âge.

Mais je suis en même temps déçu. Car si j'ai déclaré avoir deux ans et deux mois, ce n'est pas que j'en sache quelque chose, mais parce que, en grec, les mots deux ans et deux mois rythment et riment entre eux et que leur son flatte et amuse mon oreille. On aura employé cette formule à mon propos ou à celui d'un autre enfant et je l'ai retenue indépendamment de son sens exact, mais à cause de sa musique.

Ainsi donc, l'enfance de l'homme recommence celle du monde, ou plutôt, l'enfance du monde se reproduit en lui.

Les mots rythmés ou rimés, aussi bien que les enfants, attirent les peuplades primitives. Les proverbes populaires expriment leur part de sagesse à l'aide de formules rythmées ou rimées. Et la danse, le chant, la littérature, à leur début, sont nés des fascinations de la mesure et du son.

Je ne sais parler que le grec et tout le monde me parle grec à la maison.

Le français est la langue relevée que parlent mes parents, que ne parlent pas les bonnes, et que les enfants inférieurs et ignorants comme elles ne connaissent pas.

Et voici, à présent, les membres de ma famille, personnages familiers qui habitent avec moi et qui ont des titres : papa, maman, grand-maman, tantes. Leur importance et les droits qu'ils ont sur moi s'ordonnent selon une hiérarchie définie. En premier lieu vient mon père : de grandes moustaches, m'embrasse bien fort en me piquant, mais ne reste presque jamais à causer avec moi. Il trône au-dessus de tout le monde à la maison. La personne qui l'approche le plus délibérément, c'est ma mère. Il m'en impose. Il est mon père à la façon d'un patron pour le commis. Il n'est pas dur envers moi, mais je le sais sévère. Sa présence me glace un peu comme celle d'un étranger. Il contrarie mes caprices. Je garde de lui le souvenir d'un homme qui, en ce temps-là, me fait surtout des réprimandes.

Et voici ma mère : elle ne m'en impose pas autant que papa ; elle s'occupe de moi plus souvent que lui. Cependant, je ne suis pas suffisamment à l'aise avec elle. Elle occupe un rang élevé encore dans la hiérarchie. Mais déjà, je me sens plus libre d'allure avec ma grand-mère, qui a moins d'autorité sur moi, qui me protège à l'occasion et me console quand ils grondent : c'est une bonne personne courtaude, largement bâtie, aux cheveux poivre et sel, avec laquelle je me sens en confiance.

Il y a enfin mes tantes, avec lesquelles je me sens tout à fait à l'aise. Elles sont trois : tante Esther, l'aînée, tante Marie et tante Léontine. Je préfère cette dernière parce qu'elle est très gentille et aussi la plus jeune, et qu'auprès d'elle, je suis moins sensible à l'inégalité de mon statut d'enfant subordonné aux grandes personnes.

Et voici la maison : à l'entrée, un vaste vestibule, fermé au fond par une porte vitrée. La salle à manger se trouve en entrant à gauche. Le salon de réception, d'ordinaire fermé et « réservé aux visites » est à droite. À côté du salon de réception, il y a le « petit salon ». C'est une pièce qui sert également de salon à manger. Elle est moins spa-

cieuse, moins bien meublée que la première et obscure. Mon père, ma mère et moi prenons nos repas dans la première. Ma grand-mère et mes tantes prennent les leurs dans la seconde. Lorsque nous avons du monde à dîner et les jours de fête, ma grand-mère et mes tantes prennent place avec nous à table dans la grande salle à manger.

Du fait que ma grand-mère et mes tantes mangent d'ordinaire à part, je tire l'impression, un peu mortifiante, qu'elles occupent, par rapport à nous un rang subalterne. Mais elles font nettement partie des maîtres, quoiqu'elles soient quand même des maîtres inférieurs à papa et à maman.

Derrière la porte vitrée du fond, il y a une cour, la cuisine où se concentrent les bonnes, et de vagues corps de bâtisse où je ne pénètre jamais. Derrière la grande salle à manger, se trouve la déserte, pièce longue, étroite et obscure, à côté l'escalier qui conduit au premier étage.

Le premier étage de notre maison comprend un long et large corridor bordé des deux côtés de chambres, comme un hôtel. Celle de mes parents où se trouve un grand lit double, est immense. Au fond, contre le mur, particularité unique et qui me paraît admirable pour une chambre à coucher, il y a une cheminée. Elle est en stuc blanc pareil à de la porcelaine. Cette chambre communique avec une autre qui sert à mes parents de cabinet de toilette. Il est évident que ce sont les plus grands personnages de la maison, puisqu'ils ont deux chambres pour eux seuls, alors que les autres n'en ont qu'une. La mienne est plus petite que les deux leurs, mais claire ; une porte de communication la relie à la chambre de mes parents.

Indépendamment de la famille qui se trouve sous mes yeux, j'ai une autre famille qui comprend également une grand-mère, des tantes et aussi des oncles. Il s'agit en l'occurrence de ma grand-mère, de mes tantes et oncles paternels. Je sens que ces parents sont quelque peu ravalés par ma grand-mère et les siens. Quand on me dit : tu vas voir aujourd'hui ta grande maman d'Andria, j'ai l'impression

qu'on ne lui décerne le même titre de grand-mère que porte grand-mère Sergio que par souci de convenance. Ces grand-mères, ces tantes ne le sont pas à un titre aussi sérieux que celles qui sont à la maison.

Ma grand-mère d'Andria habite une maison, assez loin de la nôtre, du côté de la cathédrale, avec ma tante Edla et une cousine Edmée, fille de l'oncle Pierre. On y voit aussi l'oncle Oscar, le mari de tante Edla. Ma grand-mère d'Andria est si vieille qu'elle semble reproduire le type même de la vieille femme telle qu'un livre d'image pourrait le représenter à l'usage des enfants. D'abord, elle a des cheveux d'un blanc de neige tels qu'en ont les vieillards dans les gravures. Ensuite sa peau est toute plissée. Grand-maman est entièrement de noir vêtu et porte les cheveux serrés dans un fichu qui forme autour de sa tête une sorte de calotte qui laisse dépasser autour du front la soie blanche et lisse des cheveux exactement partagés par une raie soignée. Grand-maman ne voit plus très bien. Sa vue s'affaiblit. L'autre jour à la maison, tante Edla a dit que le docteur Sherer lui a mis dans l'œil un médicament qui l'a horriblement brûlée et qu'elle a poussé des cris terribles. A chaque nouvelle visite que je lui fais, sa vue est plus basse. Bientôt pour voir si j'ai grandi, elle me tâtera, cherchera des mains ma tête pour se rendre compte de ma taille.

Il y a toujours et je le sais des bonnes choses dans cette maison. Mais comme elle me paraît différente de la nôtre. Elle a un air reposant, tranquille et silencieux. Une belle bonne qui semble presque l'amie des maîtres et qui a une autre autorité que les nôtres, circule déférente, riante et familière. Un petit jardin avec des poules se tient tranquille derrière la fenêtre du salon. Dans le vestibule, les meubles rangés paraissent faire partie de la construction. Ils ont un air solide, modeste et ordonné. Il y a aussi une «salle» pour les visites. C'est la seule pièce somptueuse de la maison. Elle est sans cesse fermée. Quand on l'ouvre, il s'en échappe une odeur étrange, une odeur médicamenteuse, de renfermé qui ne m'est pas désagréable. On dirait qu'elle émane de toutes ces belles choses qui,

lorsque j'entre se détachent lentement de l'obscurité. D'abord la couleur gris argent de la tapisserie, puis des vases, des bibelots de bronze, de riches fauteuils comme il n'y en a pas chez nous, et dans une encoignure, sur une table scellée de marbre, des objets insolites et magnifiques comme des joujoux : des albums recouverts de cuivre et d'émail, un stéréoscope où l'on voit les images en relief, mais qu'il ne faudrait pas toucher tout le temps. Et la pièce est si petite que tous ces objets forment un ensemble.

Si je monte à l'étage, la même impression d'étonnement se maintient. Comme tout cela est différent. Le corridor est petit. Les chambres ont une disposition singulière et qui m'étonne. Je connais mal le haut de la maison. Bien qu'il ne comporte que quatre ou cinq pièces, je ne pénètre pas dans toutes et il me semble qu'il y en a de cachée. En voici une face à l'escalier, petite et obscure avec des meubles sombres ; et celle de tante Edla, vaste et drapée de pénombre. Je conserve comme une soif insatisfaite de n'avoir pas pénétré le plus secret.

Quant à la cousine Edmée, qui est pensionnaire à l'école, c'est une fillette blonde que je vois parfois chez grande maman au jour de sortie du pensionnat. Parfois, ..., Edmée vient le soir. Et tout à coup, le heurtoir résonne, Edmée entre, jette son chapeau, court embrasser grande maman, puis m'embrasse et joue avec moi.

Tante Edla est grande, maigre, avec des cheveux noirs. C'est une tante complexée par rapport à celles qui sont à la maison, mais elle est très bonne pour moi. Et l'oncle Oscar, qui est l'homme de la maison et qui ne voulait pas qu'on touchât aux objets, ne se montre pourtant jamais méchant envers moi. Il a des cheveux que je trouve assez insolites parce qu'ils sont en brosse.

L'oncle Pierre, le père d'Edmée, habite seul. Il vient un jour déterminé de la semaine déjeuner à la maison. Il a des cheveux blancs soupés ras, un air solide, l'aspect vulgaire : alors que tous les messieurs qui viennent à la maison portent des faux-cols et des chemises empesées, l'oncle Pierre porte des chemises empesées, mais

à col rabattu, comme les gens communs. Je comprends du reste par tout ce que j'arrive à saisir que l'oncle Pierre est pauvre, que la maïsonnée le considère en effet comme déchu, un paria dans la famille.

Enfin, il existe une troisième maison où j'ai des oncles et des tantes. C'est celle où habite l'oncle Sylvaire, tout près de chez grande maman, face à la cathédrale.

L'oncle Sylvaire a d'épais sourcils très noirs, une paire de moustaches et une barbiche taillée en pointe. Sa femme, tante Hélène, a un chignon étagé en forme de pyramide, qu'elle continuera à porter même quand la mode en aura passé et que les autres ne le porteront plus. Habitent dans la même maison le père et la mère de tante Hélène, oncle Nicolas et tante Rosine. L'oncle Nicolas est très bon. Il a une barbe blanche arrondie autour du visage.

Tante Rosine est malade. Je la revois au premier étage, assise dans le corridor. Elle est maigre avec des cheveux jaunes et elle me fait peur. Il m'est très désagréable lorsque l'on me conduit auprès d'elle pour me montrer. Il y a aussi l'oncle Peter, le frère de tante Hélène. L'oncle Peter est un peu fou. Il a un drôle d'air, se lève et s'assoit tout le temps, parle par saccade. Il a une petite moustache et le regard pointant derrière ses binocles. Il ne me fait pas peur.

L'oncle Nicolas, tante Rosine, oncle Peter sont, je le sais, des oncles et tantes de tout petit calibre. Oncle Sylvaire et tante Hélène sont à peu de choses près les égaux de l'oncle Oscar et de tante Edla. Mais tante Edla a quand même priorité.

Dans la catégorie des petits parents, il y a encore tante Marie Brusati, oncle Alfred et sa femme tante Eugénie. L'oncle Peter et tante Sophie qui habitent une campagne, Cordelio. Ce sont des cousins de maman. Il y a aussi tante Victoria. Je ne réalise pas mon degré de parenté avec elle. C'est une personne avec une grosse tête effrayante, qui est assise dans un fauteuil d'où elle ne peut plus bouger. J'ai su depuis qu'elle était réellement ma grand-tante, la propre sœur de mon grand-père paternel.

J'ai aussi un camarade. Il s'appelle Raymond Sperco. Et il a une sœur qui s'appelle Valérie. Mais elle est encore trop petite. Elle n'est pas notre camarade. Je n'ai pas choisi Raymond Sperco comme camarade. On me l'a imposé. C'est le fils d'un couple ami de mes parents. Comme nos parents qui sont de grandes personnes sont amis, il faut par une gradation logique et un enchaînement naturel que nous, qui sommes petits, le soyons également. Je n'éprouvais pour lui aucune sympathie. Seulement, puisqu'il faut que nous jouions ensemble, je passe mon temps, quand il est là, à jouer avec lui.

Impression générale, je me laisse vivre, attiré par ce qui me plaît ou provoque mon agrément.

III - Première enfance

Sédiments premiers de l'éducation

J'entends parfois mes tantes dire entre elles :

– Jeudi j'irai chez Artis. Vendredi j'aurai mes règles.

Ou bien :

– Après demain, je ne peux pas, j'aurai mes règles.

Ou encore :

– Je m'en occuperai à la fin de la semaine, après mes règles.

Or un jour, tout en jouant en présence de mes tantes, je dis :

– demain je ferai ceci, mardi je ferai cela, mercredi j'aurai mes règles.

– Que se passe-t-il donc ? Mes tantes tout à la fois rient et ont l'air scandalisé. Je sens immédiatement que je me suis couvert de ridicule, que j'ai dit une chose qu'il ne convenait pas d'avoir entendu et ensuite de dire, une chose qu'il est impossible à un enfant d'avoir. Mais qu'est-ce donc que ces règles dont on sait d'avance quand elles doivent survenir et ont parlent entre elles mes tantes avec tant de naturel ?

Nous sommes invités chez grand 'maman d'Andria. Il y a un grand déjeuner en l'honneur du père de l'oncle Oscar et de parents à lui, sa sœur je crois et ses enfants. C'est donc une fête de famille avec des enfants. C'est pourquoi je suis aussi invité. Il y a tellement de monde à déjeuner qu'on a aussi installé une table dans le petit salon luxueux. Et puis une autre table s'étend de la salle à manger jusqu'au vestibule en fer à cheval. En est-il vraiment ainsi, ou bien mon imagination transpose et déforme ? Mais je suis sûr de ce qui suit.

Après le déjeuner, les enfants (ils sont trois) se lèvent à tour de rôle et récitent des poèmes. On applaudit. Je reste dans un coin concentré et silencieux. Puis, tout à coup, je monte sur un fauteuil et je débite à mon tour, tout d'une haleine, tout ce qui me passe par la tête en une suite de mots incohérents auxquels je tâche de prêter une allure, une tonalité et des consonances françaises (je ne connais toujours pas un mot de français). Comme un réveille-matin parvenu à son terme, je m'arrête et saute du fauteuil. Les applaudissements éclatent. L'oncle Oscar, avec un large sourire, crie : bravo ! Mais j'éprouve nettement que c'est pour m'encourager, que tout le monde a trouvé ma sortie désopilante, mais que c'est tout et que je n'ai rien dit. Pourtant je me sens apaisé. Mais qu'est-ce qui m'a pris tout à l'heure ? J'ai obéi à une imprévisible impulsion. En voyant les autres enfants réciter des poèmes, j'ai été mortifié. Je n'ai pu résister au désir de ne pas demeurer en reste, de faire comme eux. Mon impulsion a sauté par-dessus tout raisonnement ; et ayant agi, je me suis calmé.

Ma mère, mes tantes, ont pris l'habitude, chaque fois qu'elles vont en ville de m'en rapporter une bagatelle. Dès qu'elles rentrent, j'accours au-devant d'elles en chantant sur un air connu ce refrain de mon invention :

Bonjour ! que m'avez-vous apporté ?

Bonjour ! bonjour ! bonjour !

On me présente alors, dans une boîte ou emballé dans du papier l'objet attendu mais encore inconnu. C'est le meilleur moment, celui où

je vais découvrir la nature de l'objet, plaisir supérieur à celui que me procurera l'objet même. On prend soin de varier le cadeau en sorte que mon besoin de surprise est contenté : si la dernière fois on m'a apporté les bâtons de réglisse cannelés comme des bougies d'arbre de Noël et enchâssés dans des casiers en carton, cette fois c'est une raquette et des balles en chocolat déposés dans des compartiments ronds découpés dans la boîte. Mais je reçois surtout des jouets : polichinelle mécanique, boîte à musique, toupies qui girent en émettant des sons. Je suis alors impatient de voir ce que le polichinelle fera après qu'on l'aura remonté, quels sons inopinés sortiront de la boîte à musique. Mon plaisir consiste ensuite à faire fonctionner moi-même le mécanisme et par l'intervention de ma volonté, à donner comme un Dieu le mouvement et la vie à la matière inerte. Je ne goûte pas beaucoup les toupies, étant malhabile à les manier. Ensuite, la monotonie prévue de leur giration a vite émoussé ma curiosité. J'aime les jouets dont le mécanisme ingénieux produit des effets magiques : un forgeron qui remonte, frappe de grands coups de marteau sur benclume ; une boîte dont on tourne la manivelle et qui module un air ; un bonhomme sur carte postale qu'il suffit de presser pour le voir remuer les yeux et tirer la langue. Un kaléidoscope, une lanterne magique m'intéressent beaucoup plus qu'un ballon, un jeu de quilles, un sabre ou un fusil. En somme, j'aime les jouets avec lesquels je puis plus étroitement collaborer, qui permettent à mon imagination de s'associer à eux en leur prêtant son concours.

Un peu plus tard, j'aimerai le guignol, les jeux de construction et surtout les poupées.

– Mais, voyons, me disaient mes parents, les poupées, c'est bon pour les petites filles. Toi, tu es un garçon.

Je trouve l'argument spécieux, et bien qu'un peu confus d'aimer les poupées dévolues aux filles. Elles font l'objet de mes prédilections. C'est que je leur prête un rôle ; je les habille ; déshabille ; leur attribue des aventures, ébauche à mesure que je joue avec elles un roman dans lequel je suis auteur et acteur.

Plus tard, lorsque j'aurai un guignol, je prendrai un plaisir excessif à représenter des pièces de mon invention et autant à créer et à transformer les décors au milieu desquels je ferai évoluer mes pantins.

Les jeux de construction sont des cubes de bois qu'il s'agit d'ajuster de manière à composer un tableau, ou alors des pièces de bois avec des portes, des fenêtres, des balustrades toutes prêtes à assembler selon un modèle. Mais je me sers de tout ce matériel pour édifier des palais à ma fantaisie, toujours attiré par le plaisir de donner corps à mes rêves, au travail de mon imagination en perpétuelle activité.

Une amie de mes parents, Mme Topuz venait souvent chez nous accompagnée de ses quatre filles. Elles portent des cheveux en boucles et c'est ce qui, en elles, me ravit le plus. Cette parure délicate et merveilleuse leur confère, à mes yeux, une essence supérieure, leur réserve dans mon imagination une place privilégiée. Leurs boucles me paraissent à la fois un accessoire et une presque parure de leur personne, un ornement surnaturel d'une admirable beauté. Elles ne les portent cependant pas tous les jours. Je me rappelle les avoir vues chez elles en bigoudis et chez nous, dans la semaine, les cheveux relevés sur la tête. Le charme est alors rompu. Elles n'offrent plus rien pour moi de spécial. Pourtant, lorsque je les vois en bigoudis, je sais que de cet amas de petites cornes dont leurs cheveux sont hérissés, jaillira demain le miracle des boucles. Mais le savoir ne suffit pas à maintenir ou faire renaître le charme. Et celui-ci réside dans les boucles, comme la force dans les cheveux de Samson.

Les deux cadettes trop jeunes par rapport à moi ne m'intéressent pas. Virginie, trop brune, ne m'attire guère. Mais Maritza, l'aînée, me paraît très belle, à cause de l'éclat de son teint, de la blancheur charnue de son visage. J'ai décidé que j'en suis amoureux et je sais fort bien ce qu'aimer veut dire. Aimer, c'est se complaire en la compagnie d'une femme qui vous plaît, et savourer auprès d'elle

la douceur de l'entente et de la complicité amoureuse. Le mariage, conséquence finale de l'amour, est le fluide conféré par l'Église qui permet de devenir mari et femme. Ainsi papa et maman, monsieur et madame Sperco sont mariés. M. Henri célébrera son mariage la semaine prochaine. Et cela donnera lieu à une espèce de fête : le cortège de noces que je pourrai, du balcon, voir passer dans la rue. Les personnes mariées peuvent avoir des enfants. On me dit que c'est Dieu qui les leur envoie ne les faisant descendre dans un panier par le toit de la chambre. Je ne crois pas à cette histoire, mais je sais que mes parents tiennent à ce que j'y croie, et je fais semblant de le faire. Mais si cette explication me laisse sceptique, je n'en vois pas une différente. Plus tard, une bonne me dira d'un air gouailleur, et comme pour secouer l'endormi que je suis : Oui da ! les enfants viennent du ventre. Même alors, je resterai perplexe. Car si je me rends compte que la venue d'un enfant a quelque rapport avec le ventre – puisque les dames qui vont en avoir l'ont plus gros, je ne sais de quelle manière l'enfant sort et il n'est pas question pour moi de soupçonner comment il y est entré. Je me fais volontiers à l'idée que l'enfant se forme par la volonté de Dieu dans le ventre de la femme à laquelle le prêtre a conféré le fluide mystérieux du mariage.

Ma bonne Yasimo, une Samienne, me fait sortir. Elle s'occupe de moi plus que mes tantes et ma mère. Je vais avec elle sur les quais. Les quais sont la piste posée de tout temps pour l'agrément de la promenade, au bord de la mer, d'un bout de la ville à l'autre. Tout est sur les quais : ce qui sert à divertir comme les magasins d'où l'on rapporte les joujoux. Et derrière les quais, également d'un bout de la ville à l'autre, se trouve la rue parallèle. C'est là que je me rappelle avoir vu, accompagné de Yasimo, un bras de mer enfermé dans la rue, avec un petit bateau dedans. Plus tard, lorsque j'apprendrai que les quais n'ont pas toujours existé, qu'on les a artificiellement construits, je me demanderai si ce bras de mer et ce petit bateau que j'ai vus rue Parallèle n'étaient pas le dernier tronçon des quais en voie d'achèvement. Mais les quais ont été entièrement achevés bien avant ma naissance.

Cette espèce de bassin avec le bateau, rue Parallèle, demeure une vision pas localisable et un problème irrésolu.

Yasimo m'emmène souvent au café Loucas. C'est un endroit vitré où l'on s'assoit pour prendre des consommations et qui possède une scène. Et sur la scène, l'on voit du théâtre – il s'agit de spectacle de variétés – qui m'amuse. Aussi mes parents m'y envoient souvent.

Le soir, après qu'on m'a fait dîner, Yasimo m'accompagne dans ma chambre, me déshabille, me couche, allume la veilleuse et s'assied auprès de mon lit jusqu'à ce que je m'endorme. Mais un soir que je suis dans le salon avec ma mère et qu'il y a là une ou deux visites, comme l'heure est venue pour moi de monter me coucher, une dame demande à maman si j'ai peur de dormir seul. Maman, tout en affirmant que je n'ai pas peur, ajoute que la bonne m'accompagne, mais je déclare tout à coup que je n'ai pas peur, que je ne veux pas que la bonne reste auprès de moi, tout comme si sa présence dans ma chambre me pesait. Car j'ai saisi tout à coup qu'il est enfantin d'avoir peur, et quoique je ne sois pas rassuré, je veux montrer que je suis au-dessus de ces faiblesses. Mais l'effort que je fais me sera facilité parce que j'ignore la terreur panique.

Yasimo m'accompagne. J'insiste auprès de maman pour que la bonne s'abstienne de rester. Puis, une fois couché, j'insiste auprès de Yasimo pour qu'elle s'en aille. Elle s'en va enfin et je reste, pour la première fois seul, dans la pénombre de la veilleuse, me répétant, un peu inquiet, que je n'ai pas peur et finissant quand même par m'endormir.

À compter de ce jour, personne n'a monté la garde sur mon sommeil et je m'endors solitaire, très fier de mon courage.

Les moustiques piquent mes jambes nues. Elles y font une petite enflure qui me démange. Un jour, la bonne se penche, prend de la salive dans sa bouche, et m'en enduit à l'endroit piqué. J'éprouve une sensation de répugnance et de douceur. De répugnance, parce que je sais que la salive fait partie des choses sales. De douceur, parce que l'humidité un peu gluante de la salive et le mouvement

du doigt sur l'enflure produisent un effet agréable. Mais l'effet ressenti est surtout rendu agréable par la combinaison de la sensation de répugnance avec celle de douceur. Le souvenir en demeure si vivace que je voudrais retrouver sa sensation.

À quelque temps de là, piqué par un moustique, j'accours à la cuisine. La bonne qui m'a mis la salive n'est pas là. Je m'adresse à une autre :

- Un moustique m'a piqué. Mets-moi de la salive.

- Et pourquoi n'en mets-tu pas toi-même ?

- Parce que, pour que ça passe, il faut la salive d'un autre...

Cette justification que, pressé par la nécessité, je viens d'inventer, lui paraît sans doute satisfaisante. Elle met sa salive sur la piqûre d'un coup de doigt rapide, suivi pour moi d'un plaisir trop court. Je ne crois pas que l'idée me serait venue de m'adresser à une autre personne qu'à une domestique pour obtenir cette sensation.

Un savetier ambulancier, installé sur les marches de la maison d'en face, vient de se couper profondément la main. Il a demandé du sel et on lui en a apporté une poignée. Je reste à le regarder quand il verse le sel sur sa main ensanglantée. Le sang s'en échappe, et la main en est toute rouge. Tout à coup, j'éprouve une sensation drôle. Ma vue se brouille ; je cours m'étendre sur le canapé du vestibule où mes jambes, mes mains tressautent malgré moi. Grande maman Sergio s'empresse. Elle dit : ce n'est rien ! Ce n'est rien ! Le soir on raconte que je me suis évanoui, que je suis comme mon papa qui s'évanouit et ne peut supporter la vue du sang. En réalité, je ne me suis pas évanoui puisque je n'ai pas perdu connaissance. Je me suis simplement trouvé mal. Mais quelle étrange sensation ! pourquoi ces spasmes ?

Tante Marie, pour m'amuser, me chante en français une chanson un peu irrévérencieuse de confession :

« C'est à vos genoux, mon père,

« que je viens, l'air soumise,

« vous faire l'aveu sincère
« des péchés que j'ai commis.

Et, bien que je ne comprenne pas le sens, cette chanson fait sur moi la plus grande impression, parce que, arrivée au couplet :

« Allons ! levez-vous, mon frère
« en ce jour, je vous absous.

Ma tante, ne prononçant le mot "absous" fait semblant d'éternuer.

Cet éternuement, dont l'effet me paraît si bizarre, m'enchanté. À partir de ce moment, je prie tout le temps ma tante de répéter la chanson, rien qu'avec l'espoir de l'entendre, arrivée au dernier couplet, reproduire cet éternuement extraordinaire. Mais, soit qu'elle n'arrive pas à le rendre aussi bien que la première fois, soit parce qu'elle ne répète pas assez à mon gré la chanson, je conserve l'impression d'avoir longtemps après comme la sensation d'un appétit inapaisé.

Tante Esther ne me chante pas des rondes. Mais, pour me divertir, elle tourne ses paupières à l'envers, ce qui donne à ses prunelles le regard de vague qu'ont certains aveugles que je vois mendier. Et ce petit jeu est bien effrayant à voir, mais amusant aussi.

Un jour, elle m'appelle dans le salon, glisse dans la caisse supérieure du piano une note de musique et se met à jouer. L'instrument émet des sons tremblés à résonance métallique comme en ont les cymbales. Je suis enchanté de ce tour de prestidigitation, mais ce qui me frappe, c'est la transformation des sons habituels du piano en sons insolites à l'aide d'une simple note.

Dès ce moment, je suis habité du désir de voir ma tante renouveler l'expérience, mais je n'arrive pas à la convaincre et mon envie prolongée et insatisfaite se fortifie. Elle prend par moments le caractère d'une obsession. Longtemps après, un jour que je ne peux plus résister au désir de voir le phénomène se reproduire, je finis par introduire dans le piano plusieurs notes de musique. Elles produisent, mêlé au son des cordes, un bruit de papier tambouriné.

Puis elles glissent dans la caisse inférieure où elles s'accrochent et d'où il va falloir plus tard les tirer.

Mon père, comme le font parfois aussi mes tantes, m'assoit sur ses genoux et me chante : à cheval gendarme ! à pied Bourguignon ! Allons à la guerre, comme les autres y vont ! Il me fait sauter d'un mouvement lent et rythmé : Au pas ! au pas ! au pas ! puis en accéléré : Au trot, au trot ! au trot ! Enfin il me fait bondir par secousses précipitées : Au galop ! galop ! galop ! ce qui excite en moi un plaisir nerveux et des rires spasmodiques. Mais au lieu de comme les autres y vont, je perçois : comme les Orceviens. Adolescent, je maintiens la même lecture et imagine que les Orceviens sont quelque peuplade guerrière, habile au maniement des chevaux.

Tante Léontine me raconte le petit Savoyard en le traduisant en grec. L'histoire de ce petit Savoyard me remplit de tristesse. Sa mère qui n'arrive plus à le nourrir, le départ, le baiser d'adieu, le grand chêne jusqu'où seulement elle se sentait la force de l'accompagner. La complainte de l'enfant, ses malheurs à Paris, m'attendrissent et font monter des larmes dans mes yeux. Son retour, sa rencontre avec sa mère heureusement vivante, quand j'ai tant redouté qu'elle ne soit morte, me réconfortent et mettent fin à mon anxiété.

Une autre histoire que tante Léontine me traduit et qui me fait pleurer est celle du voleur :

Accusé, levez-vous ! Votre âge
et votre nom bien clairement !
Vous vivez de vagabondage dit durement le président.
Sans doute une mauvaise mère
Se sert de vous pour mendier.
Non, dit l'enfant, la voix amère,
Ma mère est morte l'an dernier.

Le juge demande alors à l'enfant que fait son père. Est-ce lui qui l'incite au mal ? Le père, qui défendait un fort, plutôt que de rendre les armes, a préféré la mort.

Messieurs ! messieurs, dit l'enfant,
je n'ai plus que grand-mère.
Jeudi, il faisait beau en ville.
Beau ! que j'en perdis la raison.
On fêtait la sainte Cécile
et ma grand-mère portait ce nom.
Alors, ma pochette étant vide,
et n'écoutant plus que mon cœur,
J'ai volé, d'une main avide,
volé ce beau bouquet de fleurs !

Et l'enfant reprenait le refrain :

Je suis presque seul sur terre
Ne m'envoyez pas en prison !
À vos genoux, je dis pardon !
messieurs ! je n'ai plus que grand-mère !

L'histoire ne dit pas si les juges lui ont fait grâce. Mais ma tante me console en me l'affirmant.

Ma tante me raconte l'histoire d'un petit enfant et d'une mère agonisante :

Ta pauvre mère est bien malade.
Ne fais pas de bruit, mon enfant,
Pas de bruit, pas de gambades,
c'est le docteur qui le défend.

La mère meurt. Mais l'enfant inconscient qui la croit toujours vivante et imagine qu'elle dort, monte sur son lit et l'étreint dans ses petits bras. Une immense pitié, une tristesse encore vive dans ma mémoire m'empoignent. L'histoire cette fois ne peut que mal finir, puisque la mère est morte. Pourtant, je conserve de l'espoir. En effet, sous l'étreinte chaude de son enfant, la mère se réveille.

Tante Léontine m'entretient encore d'un petit frère à elle, mort à huit ans qui, malade, demandait à sa mère, ma grand-mère Sergio : Est-ce que je vais mourir, maman ? Et, comme il était mort, son

histoire me remplissait d'une désolation extrême, d'une pitié qui dilatait ma poitrine. J'aurais voulu que, lui aussi, comme la mère du petit enfant, ne soit pas mort. Je désespérais de ne pouvoir le faire revenir à la vie, le consoler : Tu vois bien que tu n'es pas mort. Et je me désespérais, impuissant de son destin irréparable.

Tante Léontine me raconte aussi la grève du forgeron de Coppée. J'en tire surtout l'impression que la plus grande injure qui soit au monde est : lâche ? et être lâche la plus grande vilénie. Mais je ne sais pas au juste ce que c'est.

Les dames se coiffent en faisant gonfler leurs cheveux par des postiches. Parfois, je prends les postiches de maman, je me mets devant le miroir, et j'en entoure ma tête. Alors, je trouve que je ressemble à maman, à tel point que j'en suis moi-même stupéfait. Je sors rarement avec elle, ce qui me contrarie. Mais comme mes sorties avec elles sont rares, elles me font l'effet d'un privilège. Un jour que je dois sortir avec elle, elle me frise les cheveux. On ne peut rien faire de tes cheveux, dit-elle tandis qu'elle me coiffe. Mais dans la rue, nous rencontrons Mlle Liza Sperco, une de ses amies. Elle admire mes cheveux et demande s'ils sont naturellement frisés. Non, répond ma mère, c'est moi qui les frise. Cet hommage implicite à mes cheveux est à mon cœur si sensible que ce petit détail se conserve net en ma mémoire quand tant d'autres se sont évanouis.

Maman me gronde. Lorsqu'elle se fâche, ses yeux s'allument ; on dirait des flammes qui portent sur moi. Un peu plus tard, elle me dira en me réprimandant : *Enfant dénaturé !* Et ce reproche que je ne comprends pas exactement, mais qui me fait entendre que je suis un enfant moins bon que les autres, me mortifie et me perce si profondément dans le cœur, que plusieurs fois je verrai ma mère en rêve m'imputant « un enfant dénaturé ». Je ressentirai chaque fois, avec le sentiment d'une grande injustice, la même aiguillon d'accablement, de tristesse et de détresse.

J'assiste à la scène suivante. Nous sommes à table. Papa dit quelque chose. Maman lui répond. Tous deux discutent. Papa réplique et

fait mine de lui jeter son verre d'eau au visage. Je crois qu'il plaisante et que la dispute n'est pas grave. Mais maman l'en défie, et papa lui lance l'eau de son verre. Maman a le visage et la robe tout mouillés. Comment si peu d'eau a pu tellement la mouiller ? Maman s'essuie les yeux où coulent des larmes. En la regardant pleurer, je sens les larmes me venir : Pourquoi pleure-t-elle pour quelque chose d'aussi insignifiant qu'un peu d'eau qui la mouille ?

Des messieurs, des dames se réunissent chez nous. Nous sommes en hiver et il y a dans le salon un « mangal ». C'est une sorte de brasero en cuivre où l'on dispose des charbons ardents. M. Toucas, un des amis de la maison, s'y chauffe les mains, mais au lieu de les chauffer comme tout le monde en tenant la paume par-dessus le feu, il les tourne délicatement en chauffant alternativement la paume, puis le revers. Je reste béat d'admiration devant cette manière de procéder, tant elle me paraît le comble du raffinement et de l'élégance.

Aussi, un jour, je dis à maman que, quand je serai grand, je voudrais ressembler à M. Toucas. Mais maman ne partage pas mon enthousiasme. Elle a même l'air de blâmer ma naïveté et ma prédilection. M. Toucas, s'exclame-t-elle ! que non ! sais-tu à qui je voudrais te voir ressembler ? à qui te dirai-je ? À M. Ignace Marcopoli. Or, il ne m'est jamais venu à l'esprit qu'on eut quelque chose à envier à M. Ignace Marcopoli. C'est simplement le patron de papa. Il est riche et maman voudrait que je devienne aussi riche que lui.

Sommes-nous riches. Comme on parle souvent à la maison de richesse et de pauvreté, je voudrais bien savoir ce que nous sommes nous-mêmes. Mais pas plus à ce moment que plus tard, je ne peux obtenir un renseignement. Papa surtout est scellé sur ce point. J'ai seulement l'impression qu'il a le moyen d'apporter à la maison tout l'argent qui serait, le cas échéant, nécessaire. Un jour, je lui demanderai : Papa, pourquoi tu n'as pas un bureau à toi, comme l'oncle Sylvaire et l'oncle Pierre ? Papa rit et ne peut se retenir de répliquer, avec une certaine satisfaction : - cela n'empêche que je ne sois, moi,

qui n'ai pas un bureau en mon nom, beaucoup plus riche qu'eux deux. Je me dis : voilà au moins une chose acquise. Papa est plus riche que l'oncle Sylvaire et que l'oncle Pierre, et s'il est plus riche qu'eux, il faut qu'il soit un peu riche, tout de même !

IV Enfance

J'ai environ six ans

Une amie de ma mère et de mes tantes, Mme Topuz, vient souvent à la maison, accompagnée de ses quatre filles. Leur coiffure ne cesse de me fasciner : elles ont des boucles rondes et légères qui leur retombent sur les épaules. Et cette parure délicate m'incite à les considérer comme pétries tout entières d'une essence supérieure.

Leurs boucles me semblent moins un accessoire qu'un privilège physique de leur personne, un ornement surnaturel d'une inimitable beauté.

J'approche d'une main émerveillée et caressante les fils soyeux et ondoyants. Je ne peux me lasser d'en ravir mes yeux.

Mais, parfois, il m'arrive de les voir chez elles en bigoudis, les cheveux relevés sur la tête. Le charme se trouve alors rompu. Pourtant, je sais que de cet amas de petites cornes dont leur tête est hérissée, jaillira, tout à l'heure ou demain, le miracle des boucles. N'importe. De le savoir ne me suffit pas. Le charme réside véritablement dans les boucles, comme la force dans les cheveux de Samson.

Rêves de veille

Entre douze et treize ans

La tête dans mes couvertures, les yeux clos, je plongeais aussitôt en imagination dans un univers extraordinaire. Comme le royaume de Pluton, il était situé dans les entrailles de la terre. J'y retrouvais un palais, sorte de tunnel baigné de lumière crépusculaire, labyrinthe perdu dans des vapeurs grises, qui constituait à la fois la demeure d'une reine et tout son empire souterrain.

Cette reine trônait sur un divan, au premier plan de la scène. Elle donnait des ordres qu'une foule d'esclaves s'empressait d'exécuter aveuglément. De quoi s'agissait-il ?

La reine avait des favoris heureux de vivre sous son joug et de subir sa loi. Tombés en disgrâce, ils ne demeuraient pas moins contents de se plier, sans récriminer, à l'arbitraire de ses caprices et de ses inexorables décisions.

Or, cette souveraine des Enfers, cette Proserpine allongée, omnipotente et aveuglément obéie, portait sur son visage, ainsi que je pus le réaliser par la suite, les traits idéalisés d'une de nos servantes. Et des intendantes, toujours prêtes à lui obéir, offraient, elles aussi, des traits plus ou moins apparentés à ceux d'autres servantes qui travaillaient ou avaient travaillé à la maison. Elles participaient au scénario, en un rôle muet et aussi terne d'exécutrices, peut-être en raison de l'attrait inférieur qu'elles avaient sourdement exercé sur moi. De fait, il n'y avait sur scène qu'un ou deux visages vaguement définis et toute une armée d'ombres anonymes, affairées et mouvantes.

Est-il besoin de le dire, cette reine tyrannique était une reine de l'Amour, ou plutôt une condensation du besoin d'amour que je portais inconsciemment en moi. Divers favoris, en même temps que moi, subissaient à tour de rôle son ascendant, mais c'était moi seul qui concentrais et éprouvais leurs sensations éparses.

L'épisode principal du spectacle était d'habitude le suivant : La reine désignait le favori qu'elle venait de disgracier et, impitoyable, ordonnait aux intendantes de l'emporter. Elles accouraient, se saisissaient de lui, le soulevaient. Elles l'emportaient sans qu'il opposât de résistance, dans les zones lointaines et brumeuses du palais, où elles le soumettaient conformément aux ordres connus, à des raffinements raffinés indéfinis.

À l'imaginer ainsi, capricieuse, inexorable, arbitraire, subjuguant et pliant les hommes à sa fantaisie, j'éprouvais un plaisir trouble, une sensation indubitablement d'origine sexuelle qui, bien qu'in-

fermentée et non encore physiquement manifeste, me procurait comme un avant-goût de voluptés à venir.

Aussi, lorsque des années plus tard, parut l'Atlantide, je démêlai, mieux que M. le Mesge⁴, les origines reculées d'Antinéa. Antinéa est une imagination d'impubère, née au cours de rêveries sadiques, au seuil de la masturbation.

VI L'imbécile

Longtemps, je me suis cru imbécile, je veux dire atteint d'imbécillité, du latin « imbecillus », faible d'esprit.

Pourquoi ? parce que mes camarades me l'avaient dit. Ils me l'avaient dit en toute simplicité, parce qu'ils étaient des enfants et que l'enfant, par inconscience, quand ce n'est pas par tempérament, est cruel. S'il ne s'agit pas d'une illusion d'optique de ma mémoire, je crois même que la chose m'a été rapportée sans malveillance, sous forme d'un secret qu'on me confiait. Non sans amertume, j'en pris vite mon parti et me résignai à mon sort.

Au fond, j'éprouvai qu'ils eussent raison et que j'étais autrement fait que les autres. Mes amis couraient, grimpaient, exécutaient des tours de force, ce dont j'étais incapable. Ils étaient habiles, j'étais maladroit. Ils savaient s'imposer, j'étais timide. Ils aimaient les sabres, les fusils, les jeux violents : je prenais simplement plaisir à habiller des poupées comme les fillettes. Ils me disaient sans malice : « Toi qui es bête... ». Je me revois dans le grand vestibule de notre maison, rue Trassa. J'ai peut-être sept ans. Il y a là ma grand-mère maternelle et un de mes camarades. Georges Hamparzum qui, à peu près, à mon âge, dit à ma grand-mère, comme une chose naturelle et bien connue : « Car lui qui est bête... » (en grec vulgaire : zavos, inintelligent, stupide).

4 Personnage du roman de Pierre Benoit qui s'occupe d'établir, en la faisant remonter aux Pharaons, la généalogie d'Antinéa.

Ma grand-mère est un peu gênée. Je l'entends répondre : « Ce n'est pas qu'il soit zavos, mais... ».

Comme sur un tableau noir sur lequel on aurait passé l'éponge sur un tronçon de phrase, la fin textuelle de la réponse qui comporte une mise au point, une timide protestation et quelque concession à l'opinion de Georges de la part de ma grand-mère, se trouve effacée de ma mémoire...

À l'école, je me pène de plus en plus de mon imbécillité.

Longtemps, je n'arrive pas à réussir des bâtons. On se lasse de ma maladresse. On me donne à faire des «o» qui sont plus faciles à tracer que des «a». Pour faire un «o», je dessine des ronds difformes qui ne ressemblent à rien. On se résigne à me pousser en avant. On s'attelle aux «a». Je m'interroge : qu'est-ce qu'un «a» ? Un «o» avec un petit bâton sur le côté. Je m'y essaie selon cette formule. Mais la maîtresse s'obstine à ne pas vouloir reconnaître des «a» en ceux que je trace. Durant de longues semaines, je m'évertue en vain.

Mais un jour, j'entends un voisin de pupitre s'écrier : « Mademoiselle, il en a réussi un ! ». Je l'avais réussi par hasard. Je le revois : il était ovoïde, un peu trop pointu vers le haut. J'en fus le premier stupéfait.

On accourut voir le phénomène.

Je jette un regard sur le cahier de mon voisin, Charles Corsini. « Toi, tu fais des «b», lui dis-je avec admiration. Il me répond fièrement, sur un ton de supériorité compatissante : « Ce n'est pas un «b», c'est un «f» ! ».

Je ne prenais pas part aux jeux. Je me tenais dans les coins. On me taquinait.

Nous avons des petits paniers dans lesquels nous apportions, l'après-midi, notre goûter. Maman y mettait souvent du saucisson italien, de la boutargue. Mes camarades en me voyant manger venaient me lutiner. Ils me lançaient des quolibets : « Saucisson ! bou-

targue ! ». Je disais à ma mère : « Je ne veux pas que tu me donnes de la boutargue, du jambon, du saucisson. Je veux du pain, du fromage, du chocolat comme les autres enfants ». « Et pourquoi ? » « Parce que lorsque je mange du saucisson, de la boutargue, etc., les enfants me taquent ». « C'est parce qu'ils sont jaloux de toi, parce qu'ils n'en ont pas », répondait ma mère pour me consoler. Mais son argument était sans portée.

J'avais peut-être neuf ans. Un jour, en passant près de moi, le père Deshais s'arrête, me fixe un instant et me dit : « Dites à votre père que je veux le voir ». Une crise aiguë de rhumatisme le retenait au lit. Je réponds : « Papa est malade. Il est au lit. Il a mal à la jambe ».

« Eh bien ! dites-lui de venir me voir lorsqu'il n'aura plus mal à la jambe... ». Rétabli, mon père rendit visite au père Deshais. Mais ce ne fut que longtemps plus tard que je connus leur sujet de conversation.

« Monsieur, à mon grand regret, j'ai dû vous faire venir ici pour vous aviser que votre fils n'arrive à rien apprendre. Ce n'est pas qu'il y mette de la mauvaise volonté. Oh non ! Il n'est pas doué... ». Mon père, paraît-il, refusa de sanctionner ce diagnostic sans appel :

« Il ne faut pas se monter l'imagination. L'enfant est encore trop jeune. Moi aussi, lorsque j'avais son âge, j'avais du mal à apprendre. Et, mon Dieu, je ne crois pas que je suis devenu un imbécile... »

La première fois qu'on me donna une «composition» on dit plutôt, je crois, «rédaction» aujourd'hui. Je perdis la tête. Il s'agissait de mettre en prose une fable de la Fontaine. Jamais je n'y arriverai ! J'exposai, en pleurant, ma détresse à tante Léontine. Elle fit pour moi le travail. Je le recopiai. Il glissa avec une assez bonne note. J'imaginai néanmoins qu'on s'était rendu compte qu'il n'était pas de moi et qu'on avait, par déférence et courtoisie, accordé la bonne note à un membre présumé de la famille. Je m'enhardis et rédigeai tout seul la composition suivante. Du reste, j'avais saisi le procédé. Elle obtint une note à peine moins bonne que la précédente.

Que se passait-il ?

Ainsi, durant longtemps, je crus ferme à ma déficience mentale. J'avais certainement le tempérament et les dispositions d'esprit qui permettent la résignation et en ont fait une vertu chrétienne. À vrai dire, j'avais vite éprouvé qu'il n'était pas trop triste d'être bête. La vie conservait quelques douceurs malgré cela. Il y a des hommes qui naissent bossus. Moi j'étais né bête. Il ne restait qu'à accepter l'irréparable et s'incliner devant la décision impénétrable de Dieu.

Le premier de la classe était inéluctablement Simon, un jeune arménien. Les seconds venaient à l'aventure. Je n'avais jamais été second. Premier ou second, il ne me venait pas à l'esprit d'aspirer à ces sommets. Simon était le «favori» du père Lessailly. Il était blanc et potelé, studieux, sage et étanche.

Je ne sais de quoi, un jour, je me rendis coupable en classe. J'ai la sûre impression qu'il s'agissait d'une infime vétille. Mes dissipations étaient à l'image de mes péchés. Le père Lessailly me dit : « Vous alliez être premier cette semaine. Eh bien ! Vous ne le serez pas ! ».

Stupeur ! Non pas à cause de la sanction qui me frappe, mais d'apprendre que sautant même par-dessus Simon, j'aurais été le premier. Je pense aussitôt que le père Lessailly m'a dit cela pour me punir en me vexant – ou bien qu'il se soit moqué de moi. J'explore ma mémoire y cherchant ce que j'ai pu faire d'exceptionnel pour mériter ces lauriers : je ne trouve rien.

En classe, la veille de la distribution des bulletins, le père Lessailly me dit : « Simon et vous avez été à peu près de la même force. Je vais poser à présent une question à chacun de vous. Celui qui répondra le mieux sera premier.

Donc, c'était vrai que je pouvais être le premier. Mais le père Lessailly, qui n'a pas osé, pour une question de conduite, toucher aux notes des leçons, en profita pour donner une chance à son favori et lui conserver sa place de premier perpétuel.

Menacé d'être renversé de son socle, Simon conserve un visage impénétrable. Le père Lessailly me pose une question et en pose une autre à Simon. Nous répondons tour à tour.

Ma première impression est que j'ai mal répondu ; ma seconde que j'ai perdu la partie, quoiqu'il en soit.

Le lendemain, distribution des bulletins : « Premier Simon ; second Gilbert ».

Simon, avec son visage impénétrable, s'empresse d'avancer vers la chaire pour cueillir son inaltérable laurier. Quant à moi, je commence à me dire qu'il se passe quelque chose d'insolite, qu'il se repasse, en rapport avec mon intelligence, quelque chose comme une révolution.

Un matin, en arrivant à l'école, je me sens environné de cette atmosphère de faveur qui se forme autour des heureux et des vainqueurs de ce monde. Exactement, c'est tout le contraire de celle qui s'était formée autour de moi lors de l'affaire Dopolla. Mes camarades, au lieu de me fuir, font cercle autour de moi. Il paraît que je changerais de suite de classe. Je passe de celle du père Lessailly, dans celle, supérieure, du père Lamare. J'ai la sensation de nager dans l'invraisemblable.

Mais le père Lessailly me le confirme, en personne. Le père inspecteur, en examinant les compositions des élèves des diverses classes, a constaté que la mienne est non seulement supérieure à celle du meilleur élève de ma classe, mais même à celle du meilleur élève de la classe du père Lamare. C'est en mon honneur un coup de tonnerre : en pleine année scolaire, je suis transféré d'une classe dans une autre.

Je n'en reviens pas. Et surtout, je n'arrive pas à découvrir par quel genre de mérite je me suis attiré cette promotion inusitée. J'étais inconscient de mes progrès.

Le premier perpétuel, qui ne m'abordait jamais, s'approche pour me faire sa cour. Entre grands de ce monde, nous échangeons

quelques propos bienveillants. Je tire du plaisir, mais aucun orgueil de ce qui m'arrive. À midi, j'accours à la maison pour annoncer la nouvelle à mes parents heureux. Nous sommes au début de 1912. J'ai onze ans.

Les répercussions de cet événement furent des plus importantes.

Tout tendait à me rendre évident que je n'étais pas, ainsi que je l'avais longtemps cru, atteint d'une déficience mentale. Mais la sensation du poids que j'avais porté n'arriva à s'alléger qu'à mesure. Il me venait des doutes. Il me semblait, par moments, que tout ce qui se passait autour de moi était l'effet d'une conjuration, d'une comédie qui se jouait à mes dépens, de même que jadis, plongé parfois dans l'abstraction, il me venait à l'esprit l'idée que tout l'univers visible était peut-être une fantasmagorie, une épreuve machinée au milieu d'apparences inconsistantes, à l'intention de l'unique spectateur et vivant que j'étais.

Après tout, n'était-il pas étrange que tant de personnes eussent reconnu en moi un déficient alors que je jouissais d'une intelligence normale ? L'homme normal, dont je prenais maintenant lentement conscience, n'arrivait pas à se débarrasser du déficient que j'avais cru être. On assure que l'homme amputé d'une main conserve encore longtemps la sensation de l'avoir toujours attaché à son poignet.

Il me fallut du temps avant que, perdant chaque jour un peu de son poids, la sensation, portée comme un fardeau, de ma bêtise cessât entièrement de me peser.

VII Tenue à table

Longtemps ces questions de table m'avaient laissé totalement indifférent. Il ne pouvait me venir à l'esprit qu'il y eut une raison de les trouver importantes. Que de fois chez ma grand-mère paternelle, j'ai entendu ma tante Edla ou mon oncle Sylvaire dire ou me dire que je mangeais mal. Je ne tenais aucun compte de ces remarques. J'étais

instinctif. J'aurais été à peine à même d'expliquer par quel mauvais côté se passait le phénomène que je mangeais mal. Invité un jour à dîner en ville, ..., mais quelque souci à manger convenablement, je fus embarrassé au point de ne plus savoir me servir des couverts, de me demander de quelle main, droite ou gauche, je devais selon l'étiquette, user de mon couteau. Ma tante Marie fit remarquer ma gaucherie à Billie Lavina qui en rit. J'étais une espèce de phénomène de qui on trouvait amusante la tenue à table.

À cette occasion ou vers cette époque, j'entendis de mon autre tante qu'il ne faut jamais quitter sa fourchette et son couteau des mains en mangeant, qu'en s'arrêtant de manger ou pour prendre le pain, il fallait les déposer dans l'assiette et non de chaque côté sur les rebords. Toutes ces prescriptions ne me touchaient pas. C'est que je n'étais pas snob. Pour assimiler ce genre de prescriptions de l'étiquette, un peu de snobisme est utile. Toute astreinte à la mode et aux considérations mondaines requiert une certaine propension au snobisme.

En cela, un peu de snobisme est toujours nécessaire pour faire la bonne éducation d'un enfant, car il faut que l'enfant ait honte de ne pas agir selon une manière considérée comme bienséante par l'usage ou qu'il ait à cœur de mériter la considération des gens en agissant en conformité de l'usage. La vanité est un grand principe d'éducation. Mais comme tous les tempéraments ne sont pas naturellement portés vers toutes les vanités, on peut surtout tirer parti des vanités auxquelles on est sensible.

Mon snobisme ne commença à se faire jour que dans le milieu de l'Alliance auprès d'Henri Filipacchi, à côté de Alpoar, Gilibian, etc. D'abord il se manifesta par le désir d'éblouir mes amis par les relations de ma famille qui était bien cotée, ce qui me frappait pour la première fois.

Étant un jour retourné d'une promenade à deux, nous avions dit à Henri que nous avions rencontré et accompagné deux femmes sans vouloir les lui nommer, afin d'exciter sa curiosité. Devant la réussite de notre stratagème qui le fit s'assombrir plus que de

raison, mettant fin à notre manège, nous lui dîmes qu'il s'agissait d'Helga et de Genna.

« Idiots ! dit-il en riant, à vous entendre, on aurait dit que vous vous trouviez... Il hésita cherchant une personne particulièrement brillante et belle, une reine de l'élégance et il lâcha : avec Ivy Hatkinson ! ».

Or, Mme Hatkinson était l'amie intime de mes parents, et sa fille Ivy, l'être extraordinaire, une personne qui venait chez nous sans façon et qui me traitait avec la plus intime et la plus naturelle amitié. Immédiatement donc, toutes ces personnes que j'aurais considérées comme infiniment inintéressantes, et bien moins bonnes à fréquenter qu'Auguste Bergando, Renée Letayf, ou tout autre intellectuel admiré, commencèrent à prendre de l'importance à cause de la considération qu'elles suscitaient et du genre de préoccupations qui forçaient la considération de mes amis.

Donc je voulais aussi avoir l'air spécial de l'intellectuel et m'enviais beaucoup de la légende que me construisait Henri sous mon manque de souci de l'élégance, ma distraction, mon originalité. À la suite des parties de ..., souvent nous dînions à l'Alliance. Henri avait déblatéré contre ceux qui mangent mal et de la manière dont il en avait déblatéré, il était évident que mon intellectualisme et mon originalité ne devaient pas impliquer pour moi de manger mal, en considération du jeune homme de bonne famille que j'étais.

Je n'oublierai jamais mon malaise à ces premiers dîners où je tentais pour la première fois, non seulement de corriger ma façon de manger, mais aussi de donner le change, à donner l'impression que j'étais de ceux qui mangeaient tout à fait bien. J'avais souvent la sensation de déployer un effort physique, de soulever des poids. Je dépensais de la force musculaire qui m'occasionnait de la fatigue. L'effort physique n'excluait pas l'angoisse morale. Comment Henri jugeait-il ma manière de manger ? Arrivai-je à le duper au point que son attention n'y trouvait rien à redire ?

Lorsque je faisais fonctionner ma mâchoire, et me mettais en bouche une bouchée de pain, en me demandant si c'était qu'il fal-

lait la prendre, car j'étais malgré tout trop novice pour savoir en tout point ce qu'il pensait –. Je croyais voir dans le regard sombre de Filipacchi posé sur moi comme la découverte réprobatrice que je n'étais pas non plus sans reproche.

VIII Le décès de la grand-mère

Je me trouvais dans le vestibule. Le docteur Maggiar descendit l'air affairé et, sur un ton tranchant et volubile, déclara :

– C'est fini... Elle ne passera pas la nuit... Il y a pleurésie...

Il ajouta :

-- Vous comprenez, le liquide monte, monte...

Il s'engagea dans des explications médicales et conclut :

– Alors elle va étouffer, car...

Le visage douloureux de maman se contracta, moins à l'idée de la mort inévitable, qu'à celle du supplice de l'étouffement qui allait implacablement l'achever. Elle interrompit le docteur Maggiar d'un geste qui repoussait les explications.

– C'est bien, docteur, dit-elle, je ne veux pas savoir...

Pris de court, le docteur s'arrêta, un peu déconfit.

Ma mère aussitôt fit mander tante Edla à la maison, pour qu'elle put rester auprès de nos tantes. En présence de tante Edla, je fis semblant d'être plus impressionné que je ne l'étais. Elle m'offrit de me prendre auprès d'elle dans son lit. Dormir avec ma mère ou mes tantes était un avantage dont j'étais privé. J'eus donc l'impression de «rouler» tante Edla en obtenant gratuitement d'elle ce privilège.

Malgré les pronostics du docteur Maggiar, ma grand-mère, le lendemain matin, était encore vivante. Le surlendemain, et les jours suivants, son état parut même s'améliorer. Cependant, j'avais appris la nature exacte du mal qui l'emportait. À une personne qui

s'en enquérait, j'avais en effet entendu tante Esther répondre : cancer, pleurésie. Elle prononçait cela comme un mot composé et comme s'il s'agissait d'une maladie indivise. Je proférai intérieurement : cancer-pleurésie, en me délectant du poids des mots et de l'importance du mal.

À l'école, M. Demoizé m'ayant entendu répéter que ma grand-mère était très malade, et m'ayant demandé ce qu'elle avait, je répondis non sans emphase : cancer-pneumonie, heureux de pouvoir accorder à ma grand-mère l'investiture d'une maladie de choix, flatteuse comme un titre de noblesse.

Je comprends aujourd'hui que les douleurs rhumatismales dont elle souffrait et qu'on traitait avec l'Urodonal et autres spécialités provenaient d'un cancer non diagnostiqué. Et ce cancer n'était autre que cette grosseur à la rate dont elle ne s'inquiétait pas et qu'elle m'avait fait toucher un jour, pour me faire honte de mes poltronneries de malade imaginaire.

Comme ma grand-mère continuait à vivre, je repris espoir, sinon de la voir guérir, du moins de voir sa maladie se prolonger indéfiniment, de ne pas la voir mourir. J'épiais ses mouvements, ses rares paroles, où je cherchais à reconnaître les preuves d'une vitalité qui excluait l'approche rapide de la mort.

Ma grand-mère, étendue sur son lit, plongée dans une sorte de torpeur, ne parlait presque plus. Or, par tous les moyens, je voulais attirer son attention. Un soir que son regard me paraissait plus vif, je prétendis à voix très haute ne plus savoir où j'avais mis mon chapeau. J'avais choisi ce départ matériel comme étant de ceux auxquels elle s'intéressait d'ordinaire. Aussi, avec quel bonheur la vis-je sortir de sa léthargie et me dire :

– Combien de fois ne t'ai-je pas recommandé de le suspendre au portemanteau ?

Tous les matins, le docteur Maggiar venait l'ausculter. Cet examen pouvait être interprété comme le signe qu'il y avait encore de l'es-

poir. Or, mes parents demandèrent un jour au docteur :

– Vous l’auscultez tous les matins. Y a-t-il encore de l’espoir ? – Non. – Alors pourquoi la tourmenter ? – Pour la science. – Docteur, nous nous fichons de la science !...

Ma grand-mère elle-même finit par prendre Maggiar en grippe :

– C’est lui, dit-elle, qui m’a conduite dans cet état avec ses... Elle compléta sa pensée par un geste hardi qui évoquait les suppositoires à base de morphine.

– Je ne veux plus le voir, insista-t-elle, faites venir Denotovich.

Denotovich arriva, mais je vis bien à son air découragé tandis qu’il sortait de la chambre qu’il n’y avait plus rien à faire.

Huit jours cependant s’étaient écoulés depuis la sentence de mort de Maggiar, lorsqu’en rentrant à la maison, je vis toutes les fenêtres closes et les stores du balcon abaissés.

Dans la rue, je croisai Pelagia devant la maison. Elle me fixa d’un air attendri et triste.

– Comment va grand-maman, lui avais-je malgré tout demandé ? Elle est morte.

D’un bond, je fus dans la maison et d’un autre dans l’escalier. Au haut de celui-ci, dans le corridor, m’attendait une de mes tantes. Je me jetai dans ses bras qui m’étreignirent, ce qui m’aida à fondre en larmes. J’éprouvais en pleurant, une émotion douce qui, comme une soupape, laissait échapper ma tristesse.

Dès les premières heures de l’après-midi, les parents, des amis, d’anciennes relations de la famille dont les visages m’étaient inconnus, commencèrent à défiler. Je fus frappé par leur air apprêté, leur maintien spécial que je voyais pour la première fois et que je devais plus tard prendre comme modèle dans des circonstances analogues. Tous ces gens entraient avec des figures pincées et solennellement, silencieusement, comme procédant à

un rite liturgique, embrassaient mes tantes et ma mère sur les deux joues.

La physionomie de cette journée dont je garde le plus nettement le souvenir est celle de ma tante Hélène. Comme sa personne m'était familière, je fus surpris de lui voir un air qui, trop en dehors des expressions que j'étais habitué à reconnaître à son visage, me parut à la fois théâtral et comique.

Cependant, j'avais rôdé dans le corridor, tenté et effrayé d'entrevoir ma grand-mère. Je ne l'avais aperçue qu'à la dérobée, comme une image trop vague qu'on n'est pas sûr d'avoir vue. Mais, dans l'après-midi, après la mise en bière, le cercueil fut exposé sur deux chaises, entre des cierges, au milieu de la chambre, et du corridor, je pouvais voir ma grand-mère étendue inerte parmi les linges blancs, peu changée mais quand même différente, la bouche légèrement entr'ouverte en rond. Les parents, les intimes, s'en approchaient pour l'embrasser. J'étais partagé entre le désir de les imiter et la peur de l'entreprendre. J'aurais désiré me conformer à l'usage et j'étais retenu par l'appréhension d'accomplir un acte forcé, superflu, peut-être affecté et ridicule de la part d'un enfant.

Mais je me faisais mal à l'idée de laisser partir ma grand-mère sans lui accorder l'hommage d'un dernier baiser, au moins sur un pied d'égalité avec tant d'autres.

Enfin, vers la fin de soirée, ou aux premières heures du lendemain, profitant d'un instant où il y avait moins de monde, j'entrai rapidement dans la chambre, m'approchai du cercueil et effleurai vite d'un baiser le front de ma grand-mère. J'eus l'impression que la peau était moite et le front de pierre, sensation inattendue et désagréable, sans doute produite par la chair encore grasse, mais déjà refroidie.

Aussi imprévu, aussi inédit pour moi que l'appareil de la veille, un autre spectacle m'attendait le lendemain.

L'oncle Baptistin avait revêtu une redingote noire qui lui faisait une plus forte encolure. On avait ouvert à deux battants la porte extérieure de la maison. De vieux messieurs qu'accueillait l'oncle Baptistin entraient l'un après l'autre et lui serraient cérémonieusement la main. Ils se rassemblaient ensuite dans le vestibule et autour de la salle où je m'étais réfugié. Un seul vint me serrer la main avec le même air spécial qu'à l'oncle Baptistin : ce fut Ignace Marcopoli. Le clergé arriva et disparut dans l'escalier.

Tout à coup, l'assistance se leva comme un seul homme. On descendait le cercueil. Tel était mon goût secret pour le cérémonial et la pompe des coutumes solennelles, telle fut l'impression produite sur moi par l'hommage de cette assistance respectueusement debout que, plus tard, cette impression et cet hommage se continuèrent dans mon esprit dans cette formule : le corps, messieurs ! que je répétais mentalement à toutes les funérailles, comme si ces mots étaient criés à voix forte par un suisse à l'appel duquel tout le monde se levait.

L'oncle Baptistin, mes parents, des ... et moi sortîmes les premiers derrière la bière. Je savais que la famille suivait le corbillard tête découverte et, dans la rue, je pris soin de garder mon chapeau à la main. Le cortège s'ébranla : mon oncle et les autres se couvrirent et me recommandèrent d'en faire autant. J'hésitais, contrarié de ne pas me conformer à l'usage. Mais l'oncle Baptistin et son frère Henri se firent pressants : « Mets ton chapeau ! Il fait froid. Tu vas te refroidir ». Je me couvris, en trouvant ces messieurs bien irrévérencieux ; malheureux surtout d'excepter ma grand-mère d'un hommage traditionnel rendu indistinctement à tous.

La cérémonie à l'église achevée, on ne me conduisit pas au cimetière. Je ne me rappelle rien concernant mon retour à la maison.

IX Éducation et scrupules religieux

Avant l'école

Un matin de Samedi Saint (mais j'ignore le mot Samedi Saint et ce qu'il signifie), tante Marie m'annonce que nous irons à l'église des Chocolants «voir tomber le rideau».

L'église des Chocolants est comble, le chœur entièrement masqué par un rideau noir sur lequel figurent, imprimés en blanc, d'étranges insignes qui sont ceux de la Passion. Des bannières et des tentures noires sont suspendues entre les piliers ou tendues le long des tribunes. Tout-à-coup, le rideau semble se fendre. L'orgue éclate. Cloches et sonnettes retentissent à la fois. Le maître-autel apparaît illuminé par d'innombrables cierges jusqu'au faite. Les tentures noires, emportées, ont fait place à des tentures rouge et or. Et la statue de la Sainte Vierge qui surmonte le maître autel apparaît à son tour dans sa niche derrière un rideau mécanique qui s'abaisse lentement.

On me ramène à la maison tout enchanté. Mon engouement pour les cérémonies liturgiques ne se manifeste peut-être pas tout de suite, mais ne tardera pas à s'affirmer. Cette pièce à machine à laquelle je viens d'assister me laisse une profonde impression. Le côté théâtral de la liturgie, son appareil, ses cortèges m'attirent et me fascinent. J'aime le privilège qu'ont les prêtres d'être les acteurs de ces mystères et les exécuteurs de ces pompes. En les imitant, je savoure les avantages que je leur envie.

C'est ainsi que je me mets à «jouer à la messe». Je me revois avec Raymond Sperco avec, en train cette fois de la jouer avec nous, sa petite sœur Valérie âgée de deux ans. Nous nous couvrons d'ordinaire les épaules d'une pièce d'étoffe quelconque ou même d'une écharpe qui simule la chasuble ou la chape. Et la petite Valérie que nous avons contrainte de jouer avec nous pour avoir un partenaire de plus, porte en guise de vêtement sacerdotal une serviette de table nouée autour du cou et dont une pointe lui descend dans le dos.

Tous les ans, j'attends avec impatience l'heureuse journée du Samedi-Saint où tante Marie me conduira chez les Chocolants. Je savoure l'ambiance de cette merveilleuse journée : l'église est pleine. Des enfants sont debout sur les bancs. L'office touche à sa fin. La grand-messe est sur le point de commencer. On allume les cierges qui à mesure font luire des points d'or derrière le rideau noir. Déjà, de temps à autre, on entend des pétards éclater dans la cour. Je sais que tout à l'heure, au *Gloria*, au son des cloches et des clochettes, au bruit des pétards et au chant de l'orgue, le rideau noir chutera. Déjà, on le voit bouger. Un sacristain en a retroussé le bout en forme de gros nœud pour le rendre plus maniable à l'heure de la chute. En voici un autre qui, sur la passerelle, essaie les ficelles qui le retiennent.

Enfin, d'une petite voix dirait-on intimidée par le grabuge qu'il provoquera, le célébrant entonne le *Gloria*. Le rideau semble se fondre. Cloches et clochettes résonnent. L'orgue éclate. Les pétards crépitent. L'autel apparaît rouge et or avec la Sainte Vierge dans sa niche. La tenture avec les insignes de la Passion qui masquait l'autel n'est plus qu'une boule noire à une des extrémités de la passerelle. Le célébrant entre le diacre et le sous-diacre regagne sa stalle, l'air enchanté de cette réussite.

Voyant combien les cérémonies religieuses m'intéressent, mes parents m'achetèrent une chapelle qui comportait tout un matériel liturgique : ciboire, patène, encensoir, ostensor, candélabres, crucifix. L'existence de jouets pareils démontre que j'étais loin d'être une exception et que les fastes liturgiques coïncident avec les propensions naturelles des enfants.

Je fis d'une boîte un tabernacle et installai un petit autel.

À mesure que mes connaissances liturgiques se développeront, mon amusement augmentera en diversité et en puissance. Je répèterai chez moi les cérémonies auxquelles j'assiste à l'église. J'ornerai ma chapelle les jours de fête et lui ferai reprendre les ornements communs le lendemain, ainsi que cela se passe à l'église.

Je vivrai dans la peau de mon rôle. Je serai alternativement le sacristain affairé pressé par sa besogne, ou le prêtre absorbé par l'accomplissement de ses charges. À telle occasion, je chanterai une messe solennelle ; à telle autre, j'exposerai le saint sacrement, psalmodiant en latin, c'est-à-dire en un charabia improvisé offrant quelques consonances avec le latin entendu à l'église, mêlé à des formules déformées au point d'en être méconnaissables.

Même après que j'irai à l'école et que mes connaissances liturgiques s'enrichiront, les formules latines retenues s'imprimeront dans ma mémoire effroyablement estropiée. Cela est si vrai qu'aujourd'hui encore je pourrais les retranscrire telles que je les entendais et que j'aurais été tenté alors de les reproduire :

« Deus qui nobis sub sacramento miraculis passione in memoria dei Christi tribue, quesibus itano scorvitch sacra misteria venerari... Deus qui nobis sub sacramento, mirabili passionis tuae memoriae reliquisti tribue, quaesimus ita nos corporis et sanguinis tui sacra misteria venerari »

On peut assurer qu'une énorme partie des catholiques n'entend pas ni n'imagine le latin d'église différemment. La faute en est aussi à certain clergé pour lequel les oraisons ne sont que des formules d'incantation qu'on lit à la hâte en avalant une partie des syllabes et en prononçant le reste n'importe comment.

Mes bonnes grecques me récitent la passion Jésus Christ mise en vers grecs, amplification populaire semée d'épisodes touchants. Je finis par l'apprendre par cœur. On me la fait répéter devant des parents ou des amis qui s'amusent de m'entendre la dérouler d'une seule traite avec la mémoire d'un perroquet et l'automatisme d'un réveille-matin. Je m'y retrouve en effet en suivant le fil des mots, guidé par l'enchaînement des rythmes et des syllabes.

De Dieu et de la religion, j'ai une connaissance sommaire et une connaissance acquise qu'il me semble avoir trouvée toute édifiée. Dieu est l'autorité suprême de l'univers que j'ai sous les yeux, un élément naturel de l'ordre existant comme le ciel, les arbres et la mer.

La religion, dérivée de Dieu, se présente à moi exactement de même, et la Sainte Vierge, les anges et les saints forment la cour attachée à la personne de Dieu au royaume du ciel où existe une nombreuse hiérarchie. Je peux dire que je suis un théologien orthodoxe sur un point puisque je ne départage pas l'idée de Dieu de la personne de Jésus-Christ. Mais dans la hiérarchie de la cour céleste, la Sainte Vierge est presque l'égale de Dieu, en tout cas la première des divinités féminines. Certains saints, comme saint Joseph, me paraissent jouir d'un rang privilégié, tandis que d'autres me semblent nettement subalternes et, bien que très grands par rapport aux hommes, me font l'effet d'occuper un rang très inférieur au paradis.

X À l'école

Ainsi enseigné et digéré, le catéchisme avait fait naître en moi les conceptions suivantes :

Danger perpétuel de damnation. Damnation signifie Enfer. Enfer : lieu d'éternels, affreux et irrévocables supplices.

Dieu : omnipotence pointilleuse qu'il faut bien se garder d'offenser. Chaque homme a, invisible mais présent auprès de lui, un démon astucieux chargé de le précipiter dans le péché. Un ange gardien aussi, mais ce protecteur candide et un peu mou, quoique animé de bonne volonté, est un bien faible antagoniste contre le démon, adversaire puissant, retors et impitoyable.

Danger permanent de mourir en état de péché mortel. Pour se sauver, il y a une formule, un expédient : l'acte de contrition parfaite. Mais comment en arriver à la perfection dans la contrition ? En répétant les paroles de l'acte, en en pénétrant le sens, avec la ferveur d'une absolue sincérité : « Mon Dieu, j'ai un grand regret de vous avoir offensé... » Oui ! mon Dieu ! je me repens, je me repens véritablement... Tiens ! mais je répète la formule distraitemment et même l'interprétation que j'en donne... J'ai eu l'esprit ailleurs. L'acte n'est donc pas parfait. Donc danger de nullité. Répétons. Et je recommençais : « Mon Dieu, j'ai un grand regret... »

Dieu aime le sacrifice, la contrainte. Tu ne prendras pas plaisir. Moins tu prendras plaisir, plus tu plairas à Dieu.

La gourmandise, péché véniel, donc pas trop de soucis de ce côté. Si on meurt avec un péché véniel, on ne risque que le purgatoire. Tant pis ! puisque on s'en tire.

Le monde semé d'embûches : péché par pensée, par action, par omission. Passe encore pour le péché par action. On se sent un peu maître de ne pas le commettre. Mais le péché par pensée ? Comment repousser les mauvaises pensées qui tourbillonnent comme des mouches ? Car je les sens voler autour de moi. Mais que sont ces mauvaises pensées ? Elles ressemblent à quoi ? À rien. Elles représentent non pas des péchés mais l'idée et la possibilité du péché. De quels péchés s'agit-il ? Quelle est leur figure ? Une figure abstraite ; ce sont des esprits. Mais ils volent autour de moi et je m'évertue à les chasser. J'ai comme le besoin concret d'un chasse-mouche. Et les péchés par omission, comment les découvrir et les reconnaître ?

Omettre ses péchés, dissimuler malgré soi, voilà le grand danger qu'on affronte en confession. Car alors le péché ne ferait que grandir et il y aurait danger de sacrilège. Par exemple par une fausse contrition au moment de recevoir l'absolution. Et un sacrilège, dans mon imagination, est supérieur au péché mortel. Un péché mortel et c'est déjà l'enfer. Qu'en advient-il d'un sacrilège ?

Comment éviter d'omettre ces péchés ? Heureusement, nous avons des manuels et, dans ces manuels, des «examens de conscience». Le plus simple, en allant à confesse, est d'avoir sous la main «l'examen de conscience». Au fur et à mesure et dans l'ordre de la lecture, il n'y a qu'à confesser les péchés énumérés.

Il y en a que je passe, car il est évident que je ne les ai jamais commis. Mais il existe tant de questions vagues et insidieuses. Et à côté des péchés dont on est sûr, on pourrait en manquer qu'on a pourtant commis. Mieux donc vaut répondre à toutes les questions douteuses. – Ai-je fait ceci ? (Voyons, l'ai-je fait ou non ? Mieux vaut m'en accuser, puisque je pourrais l'avoir fait).

Les confesseurs de Sion posaient des questions qui ne figuraient pas telles quelles dans l'examen de conscience. – Vous êtes-vous touché sur vous-même ? (Ah ! qu'en termes galants...) – Oui !

Impubère tel que je l'étais, m'étais-je, comme ils disaient, touché ? Oui, parce que cela m'arrivait de me toucher sans nécessité. – Longtemps ? questionnait le confesseur. Longtemps ? Combien de temps faut-il pour que ce soit longtemps ? N'allons pas répondre imprudemment. Le chronométrage correspondant à longtemps m'est inconnu. Deux ou trois secondes pourraient correspondre à longtemps à des extra-terrestres de l'Éternel. Mieux valait répondre – Oui, assez longtemps... – Avec plaisir ? reprenait l'impitoyable confesseur. Quel plaisir ? Je m'évertuais anxieusement à le deviner. Je ne ressentais rien que je puisse qualifier de plaisir. – Non, pas beaucoup, finissais-je par répondre.

Un jour, le père Lessailly, qui me confessait dans sa chambre, me dit :
« Eh bien ! je ne peux pas vous donner l'absolution. Vous revenez toujours avec les mêmes péchés ».

Évidemment. C'était ceux, toujours les mêmes, que je piquais dans l'«examen de conscience».

Je vis trouble tout à coup. En me voyant pâlir, le père Lessailly eut peur. Il se leva, alla chercher dans un placard un carré de sucre sur lequel il versa une ou deux gouttes d'éther et me le donna à manger. Je le suçai en le trouvant succulent, tandis que je reprenais peu à peu mes esprits.

Lorsqu'il vit mes couleurs revenir, le père Lessailly me dit :

« Écoutez ! nous allons réciter ensemble un acte de contrition parfaite et je vais vous donner l'absolution. Mais tâchez de ne plus revenir avec les mêmes péchés ».

Je m'agenouillai. Nous récitâmes ensemble l'acte de contrition et je partis de sa chambre tout soulagé.

Indépendamment des pères, il y avait à Sion deux frères : Frère Charles et Frère Georges.

Un matin, en récréation, durant que les enfants s'agitent dans la cour, le frère Georges se met à crier de sa grosse voix :

« Baissez vos tabliers, voyons ! »

Le vent était vif et les soulevait, si bien qu'on voyait apparaître, sous leur culotte courte, tous leurs petits derrières.

« C'est indécent, voyons ! » poursuivit-il de sa voix grondante, tandis qu'il rabattait de sa main quelques tabliers au passage. Le vent aurait dû dire au frère Georges : Pardonnez à ces innocents ; c'est moi qui, sans le vouloir, allais vous entraîner à commettre un vilain péché par pensée...

La souffrance plaît à Dieu et conduit à la sainteté. Tel saint jeûne pendant plus d'un an. Tel autre use ses genoux sur les dalles à faire plusieurs fois par jour le chemin de croix. Tel autre avait placé sur lui une épine de telle manière qu'aussitôt qu'il prenait une attitude de repos, elle s'enfonçait dans sa chair. Celui-ci ne dormait que sur la paille. Cet autre, sur de la terre battue. Cet autre encore, dans un cercueil.

Tels étaient certains des exemples qu'on nous donnait comme modèle et qu'on offrait à notre méditation.

À Sion, il n'y avait en tout et pour tout que deux petits protestants. L'un des deux faisait partie de ma classe. Il avait peut-être onze ans. Naturellement, on ne lui faisait pas suivre les leçons de catéchisme. Un jour, je ne sais à quel propos, mais tout à trac, il s'écria en pleine classe : « le catéchisme, c'est une bêtise... ».

Le frère Georges bondit de sa chaise, se précipita sur lui, le rabattit par terre et se mit à le frapper furieusement sur les fesses à bras raccourcis. Et pendant qu'il le frappait, j'avais la sensation d'être en union corporelle avec le frère Georges, et je me disais qu'il fallait le frapper, frapper, frapper jusqu'à ce que s'épuisât en lui et en moi

l'accumulation de juste colère qu'une parole aussi monstrueuse avait concentrée en moi et en lui.

Bien entendu, on mit sur le champ à la porte les deux petits protestants, celui qui avait parlé et celui qui n'avait rien dit.

Nous nous étions, après la récréation, mis en file pour rentrer en classe, lorsque l'élève Joseph Depolla, derrière lequel j'étais placé, se retourna l'air indigné et me dit : « Qu'est-ce que tu as fait ? Tu n'as pas honte ? ». Qu'avais-je fait ? Honte de quoi ? Depolla refusa de répondre. Je n'insistai pas. Mais je demeurai inquiet et perplexe.

C'était l'heure de la leçon d'allemand. Le professeur d'allemand était Mme Shotton, une protestante convertie, devenue catholique fanatique, protégée par les Pères et dont les deux fils étaient mes condisciples.

Joseph Depolla monta sur l'estrade où Mme Shotton était installée et lui murmura quelque chose à l'oreille. « Ah mais ! », déclara-t-elle aussitôt, d'une voix haute et grave, « il faut aviser le Père Supérieur. En attendant, je ne peux pas garder en classe cet élève ». Et elle m'enjoignit de sortir. Je ne me rappelle pas si j'osai demander des explications à Mme Shotton. En tout cas, elle ne m'en donna pas. Je demeurai durant toute la leçon d'allemand à la porte de la classe, humilié, anxieux, mais résigné. Je sentais planer sur moi un mystère, une injustice inexplicable.

Après la récréation, les élèves sortirent de nouveau en récréation dans la cour. Je rejoignis mes condisciples. Tous s'éloignaient de moi. Autour de moi, il se créait des vides, à mesure que je me déplaçais. J'éprouvai cet état d'âme si bien rendu par Gustave Flaubert, lorsqu'il écrit à propos de Charles Bovary qu'il « sentait vaguement circuler autour de lui quelque chose de funeste et d'incompréhensible ».

Le désir de me disculper l'emportait toutefois en moi sur toute autre considération. J'affrontai plusieurs des élèves qui me fuyaient, les suppliant de m'apprendre de quoi je m'étais rendu coupable. Tous

se déroberent. Quelques-uns me conseillèrent de m'adresser à Joseph. Celui-ci commença par refuser obstinément de me fournir une explication, mais j'insistai si longtemps, usai de tant de persuasion qu'il finit par rompre son silence :

« Tu m'as », dit-il, « touché le derrière ».

Je demeurai stupide. Évidemment, je savais que c'était un acte abominable, mais j'ignorais en quoi consistait son abomination. Je savais seulement depuis ma prime enfance, qu'il y avait des organes interdits qu'on ne saurait toucher sans commettre un grand péché.

Bien entendu, je protestai avec indignation de mon innocence et comme il me tardait de me disculper, je proposai à Joseph de référer le cas au Père Supérieur auprès duquel je me chargerai de me disculper moi-même. J'avais hâte de me laver de cet opprobre et de rentrer en grâce auprès de mes camarades.

Joseph consentit enfin à prendre note de mes dénégations et même à me tenir quitte de toute présomption, à condition que j'allasse moi-même exposer le cas au Père Deshais. Pour pénible que fut la démarche, je dus prendre mon parti de l'entreprendre.

J'arrêtai le père Deshais au passage, comme il traversait le corridor :

« Mon Père, lui dis-je, voyez... Après la récréation, pendant que nous montions en classe, j'ai... sans le vouloir je vous assure et, sans m'en être aperçu... j'ai, paraît-il, touché le derrière de Joseph Depolla... »

L'expression de la physionomie du Père Deshais, suivie de sa réponse expéditive, me démontra le cas qu'il faisait de l'affaire :

« Allons, mon enfant », me dit-il, « ce n'est rien. Ce n'est rien... »

Et il me planta sur place, car il était pressé. Mais quel soulagement !

Ce matin-là, il y eut une grande nouvelle en classe. Le saint Père Pie X venait de décider que la première communion des enfants se ferait désormais à l'âge de raison, c'est-à-dire à partir de sept ans. On

prévenait donc les enfants qui avaient atteint ou dépassé cet âge qu'ils avaient à se préparer à faire leur communion cette année-là. Lorsque j'annonçai la nouvelle chez moi, mes parents poussèrent les hauts cris. Il en fut de même dans la plupart des familles.

La nouveauté de l'initiative faisait se cabrer les vieilles générations. Sept ans ! était-ce admissible pour un acte de cette importance ? Beaucoup de parents, cependant, dont les enfants avaient dix ans ou plus, s'inclinèrent. Il y eut, par contre, je crois, fort peu d'enfants âgés de sept ans qui firent leur première communion cette année-là. On donnait, comme un exemple de soumission, les nobles paroles prononcées par M. François Solari : « Je ne comprends pas la décision du Saint Père, mais puisque c'est sa volonté, il ne m'appartient pas d'en discuter ».

Mes parents demeurèrent catégoriques : j'étais trop jeune et ne devais même pas y songer. Ma consternation cependant fut mitigée. Je ne ressentais pas l'envie d'affronter si brusquement un acte aussi sérieux. Je désirais avoir le temps de m'accoutumer à l'idée de l'affronter.

Mais qu'allaient penser les Pères de mes parents, lorsqu'il existait des parents comme les Solari ?

Je fus bien obligé de leur annoncer que les miens me trouvaient trop jeune et désiraient que ma première communion fût différée. Je n'eus pas à subir de pressions, mais ceux qui étaient en âge de communier furent invités à suivre les conférences qui seraient tenues dans la chapelle pour la préparation des premiers communicants.

J'assistai donc à ces conférences. D'abondantes instructions nous furent prodiguées concernant la valeur et le sens de l'Eucharistie. Mais on les assaisonnait d'anecdotes terrifiantes. On insistait sur le jeûne intégral à partir de minuit – pas même une goutte d'eau ne devait pénétrer à travers notre bouche. On s'appesantissait sur le danger de communier en état de péché ou d'insuffisante préparation. L'hostie, il ne fallait pas l'oublier, était Jésus-Christ, en corps,

en sang, en âme et en esprit. Des juifs ou des scélérats qui s'étaient ignoblement employés à clouer des hosties en avaient vu jaillir du sang. Le père Lamare nous raconta l'histoire de quelqu'un qui, s'étant approché de la Sainte Table en état de péché, était tombé, expirant, au pied de l'autel. Quelle chose effrayante que de s'unir à Dieu !

Le Dieu des Pères de Sion n'était pas, hélas ! un Dieu bon. Pointilleux, vindicatif, le Créateur du monde, tel qu'on nous le décrivait ; était presque le démiurge malfaisant des gnostiques.

Entre camarades, on se consultait : « que vas-tu devenir quand tu seras grand ?

La plupart répondait : « Prêtre ! ». Sauf peut-être quand j'étais tout enfant, je ne me souviens pas d'avoir dit que je me ferais prêtre. J'ai même dit que je ne le deviendrai pas. C'était par peur de la règle, de la discipline. Et aussi parce que j'aspirais à faire beaucoup de choses sur terre et que la vie religieuse fermait les horizons.

Je demandais, un jour, à Charles Corsini, un camarade avec lequel j'avais « joué à la messe » et même appelé « évêque de Cordelio » : Et toi, que comptes-tu devenir quand tu seras grand ? ». Charles me répondit gravement avec une onction déjà sacerdotale : « Moi ? Prêtre, bien entendu ! ». J'ai appris, il y a quelques années, qu'il était garçon au Moulin-Rouge.

Au mois de mai suivant, je me trouvais paisiblement assis en classe, lorsque le père Lassailly me dit, comme s'il s'agissait de la chose la plus simple et la plus aisée du monde : « Le dimanche 15, vous ferez votre première communion. Vous êtes, du reste, tout préparé, mais le père Untel vous fera faire une petite retraite et s'occupera de compléter votre instruction ». Qu'allaient en penser mes parents ? Qu'allaient-ils dire ? et qu'allaient penser d'eux les Pères au cas où ils refuseraient ?

À midi, je rentrais à la maison, bien résolu à arracher leur consentement.

Dès les premiers mots prononcés, ma mère se récria et répondit par un « non ! » catégorique. Je me mis à la supplier ; bientôt, j'éclatai en sanglots en trépignant. Mon père arriva sur ces entrefaites. J'étais lamentable, exténué de résistance et d'entêtement. Mes parents impressionnés finirent par céder de guerre lasse.

D'un cœur tranquille, je retournai à l'école l'après-midi et à la question qui me fut posée, si j'avais parlé à mes parents, je pus, on devine avec quelle satisfaction, répondre paisiblement, comme s'il en allait de soi, qu'ils étaient d'accord.

Je ne dirai pas que le jour de ma première communion fut le plus mauvais de ma vie, mais je puis affirmer qu'il ne fut guère un des meilleurs.

M'étant confessé la veille, je vécus les heures successives avec l'appréhension de commettre entre-temps un péché. Mon sommeil fut troublé de rêves. Je crois que j'avais un peu de fièvre au réveil. Je me levai, me lavai en serrant fortement les lèvres de peur de n'avalier une goutte d'eau, cru en avoir avalé une, me mis à cracher à sec en faisant pu-pu-pu du bout des lèvres... En route pour l'école, j'étais convaincu d'avoir commis un péché, je ne sais plus lequel. Peut-être s'agissait-il de la goutte d'eau que j'avais cru avoir avalée. Avant d'aller à la chapelle, j'allai consulter le prêtre qui devait célébrer la messe et le mis au courant de mon embarras. Je vis son attention se concentrer sur ce que j'étais en train de lui dire. Puis je la vis se détendre devant mes explications rassurantes, cependant que je sentais ma conscience soulagée.

J'étais l'unique premier communiant. La chapelle était ornée de fleurs. Tous mes proches étaient présents à la cérémonie et avaient des places réservées.

La messe commença. Il y eut un sermon qui m'était personnellement adressé. À mesure que le moment approchait, je m'abîmais dans mes prières. Enfin, j'avançais en tremblant vers l'autel, reçus l'hostie qui se colla à mon palais, m'occasionnant une brève épouvante. Puis elle descendit et, uni au Dieu qui coulait en moi, je

m'abandonnai à une espèce de béatitude. Dans le grand salon des Pères, un petit déjeuner suivit en mon honneur auquel prirent part les membres de ma famille.

À présent, je préférerais me confesser juste avant que de communier plutôt que la veille, de peur de commettre entre-temps un péché, et d'être obligé de me confesser à nouveau pour pouvoir communier le cœur tranquille. Mais entre l'absolution et la communion, comme je sentais les péchés tourbillonner tels des mouches, de peur que l'un d'eux ne s'abattit sur moi, il m'arrivait souvent, semblable à un malheureux affligé de tics, de secouer la tête, comme pour les écarter.

Hérodote, surpris, a noté : « c'est un opprobre chez les barbares de se montrer tout nu ».

Nous considérions la nudité comme un grand péché. Il n'était pas question de nudité totale. Je n'avais aucune occasion de voir des hommes ou des femmes nus. Mais le péché était embusqué dans la nudité partielle. Des femmes aux bras nus, des échancrures de corsage, constituaient pour moi de vrais péchés incarnés.

On recevait beaucoup à la maison et j'y rencontrais des femmes portantes, à la mode de l'époque, des corsages transparents ou décolletés. Je venais de me confesser. J'entrais dans le salon. Je donnais la main à ces dames, les yeux baissés vers le plancher, afin de ne pas voir leur décolleté et commettre un péché involontaire. Ma mère, me voyant donner la main de cette façon, me rabrouait : « Voyons, Gilbert, lorsqu'on donne la main à une dame, on la regarde en face ; on ne regarde pas par terre ». Pauvre maman !

Seulement, à la longue, soit que je l'aie avoué, soit qu'elle ait deviné, elle finit par comprendre et me traita d'idiot.

C'étaient là de bien pauvres décolletés comparés à ceux dont le monde est plein de nos jours. Ils ne m'inspiraient d'ailleurs aucune mauvaise pensée, non seulement parce que j'étais impubère et n'avais pas ce qu'un père de Sion eût appelé de « mauvais pen-

chants», mais pour la raison qu'il n'en émanait pour moi aucune sensation. Mais ils étaient l'image du péché, comme le péché était celle du diable et je les fuyais.

On nous parlait souvent des «mauvais livres». Pas un ne m'était jamais tombé sous la main ; aussi ne savais-je pas trop ce que c'était.

Un jour, en classe, un élève questionna : « Mon père, quel est le plus mauvais livre qui existe ? ». « Moi, », répondit le père après avoir réfléchi un instant, « je considère que le plus mauvais livre est *La vie de Jésus* d'Ernest Renan ». J'entendais pour la première fois le nom de Renan et de *La vie de Jésus*. J'imaginai immédiatement Renan comme un personnage satanique écrivant des injures contre Jésus pour le plaisir diabolique d'offenser Dieu. Sa *Vie de Jésus* dans mon imagination devait ressembler, par exemple, à ce qu'est effectivement la *Vie de Jésus* du crapuleux Léo Taxil.

Lorsque, par aventure, des années plus tard, *La Vie de Jésus* de Renan me tomba sous la main, je demeurai stupéfait. Je trouvai qu'il parlait de Jésus avec plus d'admiration et de respect que les pieux auteurs qui m'étaient connus et qu'on l'avait calomnié.

Naturellement, en nous montrant partout le péché, on provoquait des réactions et on donnait de l'attrait au fruit défendu.

Un jour, en classe, un élève du nom de Nico Perpignani, qui lisait un livre dissimulé sur ses genoux sous le pupitre, me le glissa en m'indiquant quelques lignes du doigt : « Tiens ! lis ça... » me dit-il l'air friand.

Je pris le livre et je lus : « Je ne crois ni à Dieu ni au diable. Ce sont tous les deux mes amis et ils ne m'inspirent qu'une confiance médiocre ». C'était un de ces livres cartonnés de rouge et dorés sur tranche, édités par Mame ou Delagrave, qu'on offrait aux élèves aux distributions de prix.

Le vertueux auteur avait mis cette phrase dans la bouche d'un de ses héros qui personnifiait non pas «la figure du juste au milieu des méchants», mais la figure du méchant au milieu des Justes.

XI À Patras

En mai 1912, par suite de la guerre italo-turque, tous les Italiens sont expulsés de Smyrne. Nous nous réfugions, en famille, d'abord à Athènes, puis à Patras où la grande firme de commerce, dont mon père est directeur à Smyrne, a une succursale. Nous sommes installés à l'hôtel dans deux chambres, l'une occupée par mes parents, l'autre par moi, ma sœur en bas âge et la «dada».

Ce fut à cette époque que mes scrupules religieux tournèrent au fétichisme et côtoyèrent la folie.

On nous avait raconté à l'école que Saint Bernard avait pris l'habitude, toutes les fois qu'il rencontrait une statue de la Sainte Vierge, de la saluer en lui disant : « Je vous salue, Marie ». Un jour, la statue s'était animée et avait répondu : « Je vous salue, Bernard ».

Je me dis que je devais imiter Saint Bernard et, chaque fois que je me trouverai en présence d'une image de la Sainte Vierge, m'incliner devant elle et prononcer les mots : « Je vous salue, Marie ». Non pas, je dois le souligner à mon honneur, dans l'espoir orgueilleux d'en obtenir un miracle. Pareille pensée ne me frôla même pas. Mais pour me plier à un acte de dévotion envers la Sainte Vierge. Bientôt, en passant devant les églises, il me vint en tête qu'elles renfermaient des images de la Sainte Vierge. Ne convenait-il pas de saluer l'image de la Sainte Vierge invisible ? Mais que penseraient de moi les gens en compagnie desquels je pourrais éventuellement me trouver ou les passants en me voyant m'incliner subitement et sans raison apparente dans la rue ? Ainsi donc, pour un «qu'en dira-t-on», je reculerais devant un acte de dévotion ! On nous avait enseigné de ne jamais avoir honte de notre religion. M'abstenir d'un geste religieux par peur du ridicule n'était-ce pas la même chose ? Et, chaque fois que je passais devant une église, j'esquissais un léger mouvement de tête et déclarais dans mon for intérieur : « Je vous salue, Marie ».

Or, comme il est difficile de s'arrêter sur une pente glissante et qu'en matière de mysticisme une considération en entraîne d'autres, j'en vins à me demander si, derrière les murs des maisons devant lesquelles je passais, il ne pouvait pas également se trouver des images de la Sainte Vierge. Cette idée ayant pris racine en moi, j'en vins à me demander si m'abstenir de les saluer ne constituerait pas, dans l'exercice de ma piété, une espèce de forfaiture. Et chaque fois que, dans la rue, il me passait dans l'esprit que, derrière un mur, il pouvait exister une image de la Sainte Vierge, j'inclinai la tête pendant que je proférais en moi : « Je vous salue, Marie ». Et je m'astreignais d'autant plus à obtempérer que j'avais envie de reculer par peur du ridicule.

Il m'arrivait aussi d'imaginer que la Sainte Vierge pouvait se trouver en image dans une série ininterrompue de maisons, ce qui faisait que, lorsque j'étais pris dans cette obsession, je traversais d'un bout à l'autre la rue en secouant la tête sans arrêt. Et cela finit par m'arriver un jour que je me trouvais en compagnie de mes parents.

« Que fais-tu ? » me demanda brusquement ma mère en observant ma tête secouée d'une sorte de tremblement nerveux.

« Rien, rien... », répondis-je en arrêtant mon manège.

Ma propension à la perfection dans la piété s'était étendue à toutes mes prières. Je ne voulais pas qu'elles fussent de simples formules dont on se débarrasse en les proférant mécaniquement, mais des effusions vers le Ciel dont chaque mot aurait un sens vivace et serait bien pénétré.

« Notre Père qui est aux cieux... »

Vous, mon Dieu, qui êtes notre Père et qui êtes Dieu, vous qui vous trouvez dans le Ciel et voyez ici-bas votre petite créature...

« Que Votre Nom soit sanctifié... »

Oui ! Seigneur ! Qu'il soit sanctifié par l'élan de cette prière que je vous adresse.

Et de même pour l'*Ave Maria* : « Je vous salue, Marie »

Sainte Vierge, c'est bien moi qui vous salue en me prosternant devant vous...

La grande affaire évidemment était celle de mes prières du soir parce que, ainsi qu'on me l'avait souvent répété, je pouvais mourir dans mon sommeil en état de péché mortel et aller en enfer. À la recherche de la contrition parfaite, je reprenais l'acte de contrition plusieurs fois, tâchant de bien me représenter chaque mot proposé et d'y mettre une compréhension, une conviction et une sincérité parfaites.

Une nuit, avant de me coucher, je me mis, agenouillé sur mon lit, à réciter mes prières du soir. Mais je me sentais distrait ; ma mère avait l'air de me surveiller et je n'arrivais pas à bien pénétrer et sentir les mots proférés. Je résolus donc de me coucher, d'attendre que mon père et ma mère, qui devaient se rendre à une soirée, fussent sortis, et alors de me remettre à genoux et de reprendre convenablement mes prières.

Enfin, mes parents s'en allèrent ; ma petite sœur dormait. J'attendis que la bonne se fût également endormie. Alors je m'agenouillai et repris toutes mes prières. Mais je ne parvins pas à me concentrer, à chasser ma distraction :

« Notre Père qui est aux cieux... »

Non ! ce n'est pas ça. J'ai dit ces mots trop vite en songeant à autre chose.

« Notre Père qui est aux cieux... »

Notre Dieu qui est notre Père. Non ! ce n'est pas ça non plus. J'ai eu l'esprit préoccupé à bien dire et, au lieu de me pénétrer de ce que je disais, j'ai eu mon attention distraite par cette préoccupation. Re commençons ! Je recommençais, mais c'était peine perdue. L'heure abondamment passait. Et j'étais toujours en train de reprendre ma prière. Que faire ? Abandonner ? Me contenter de marmonner des formules

mortes, m'en débarrasser et m'endormir ? Mais ce serait tromper Dieu, me montrer incapable du sacrifice de recommencer pour lui.

À trois heures du matin, maman et papa, de retour de leur soirée, trouvèrent l'électricité allumée dans la chambre et moi, à genoux sur mon lit, en train de reprendre ma prière.

« Que fais-tu là, mon enfant ? » me dit maman.

J'avouai avec détresse : « Maman, je n'arrive pas à bien dire mes prières ! ».

La présence de maman me donna la force de les expédier comme je pouvais, de me coucher et enfin de m'endormir épuisé par la veille, l'effort et l'angoisse.

À Patras, habitait dans le même hôtel que nous Albert Reggio, commerçant en raisins de Corinthe, philosophe catholique militant frisant l'hérésie, auteur de plusieurs ouvrages en style amphigourique.

Mais à l'époque, j'étais dans l'ignorance totale de ses qualités. Je l'admirais seulement pour la façon dont à l'hôtel, le matin, à l'heure du petit déjeuner, il traduisait les journaux grecs pour les expulsés italiens assis autour de lui.

Albert Reggio était un homme au visage austère et commun, au sourire rare. Impassible, il traduisait les journaux grecs en français d'une seule traite et avec autant d'aisance que s'ils avaient été rédigés directement en français. Il se revendiquait disciple d'une philosophe du nom de John Mahar, qui habitait Bournabat et qui était apparenté à ma mère. Il paraît même que John Mahar venait parfois à la maison rendre visite à ma grand-mère maternelle. Mais je ne me souviens pas de l'avoir jamais vu chez nous et, aussi bien que des nouveaux ouvrages d'Albert Reggio, je n'en entendis parler que bien des années plus tard, dans des circonstances que je relaterai en leur lieu.

Mes parents fréquentaient un autre M. Reggio à Patras. Il s'appelait Joseph. J'appris que c'était le propre frère d'Albert. Joseph Reggio

était aussi catholique militant, mais de physionomie avenante. Son visage, comparé à celui de son aîné, avait quelque chose de juvénile. Il portait une petite moustache qui semblait sourire sous son nez tandis que ses yeux paraissaient gais derrière ses lunettes.

Or, le lendemain du jour où ma mère m'avait surpris à trois heures du matin en train de dire mes prières, Joseph Reggio s'approcha de moi, me prit par le bras, et me conduisit dans une confiserie. Là, après m'avoir acheté un gâteau, il se mit à me sermonner avec beaucoup de douceur et de ménagement. C'était très mal d'avoir des scrupules, du moins des scrupules religieux du genre des miens. Ils étaient contraires à l'esprit de notre religion et non agréables à Dieu. Quand venaient de pareilles pensées, il fallait résolument les repousser. Il me demanda finalement de lui promettre de suivre fidèlement ses conseils. Je lui promis par déférence et désir de ne pas le décevoir. Exactement, je voulais qu'il eût la satisfaction que son intervention n'avait pas été vaine.

Je n'étais pas convaincu, mais j'estimai bientôt que puisqu'une grande personne, un catholique éprouvé, me donnait de pareils conseils, il fallait en profiter pour les suivre et me débarrasser de mes tribulations avec, comme caution, la responsabilité du conseiller. C'est à partir de ce jour que mes scrupules se relâchèrent et ne firent que s'user davantage à mesure que le temps passait sans apporter d'événements.

J'aurais eu le droit d'en vouloir à ces gens – si tant est qu'il soit raisonnable ou qu'il existe un droit d'en vouloir aux autres hommes.

Je n'y pense pas. Ces Pères, avant tout, avaient le souci de nos âmes. Nous étions les plantes de leur jardin ; ils nous cultivaient. Mais ces horticulteurs aristocrates avaient des méthodes primitives de paysans arriérés. Pourtant, il faut le dire, ils nous aimaient aussi d'amour terrestre. Nous n'étions pas légion, comme l'étaient les élèves des lazaristes. Les hommes de Sion, jardiniers amateurs qui cultivaient un tout petit jardin, s'attachaient à chacune de leurs plantes. Ils considéraient bonne leur façon de les

soigner. Elle était mauvaise par aventure – et il y eut des ravages dans leur jardin.

XII Choses et gens de la Légation

Seconde phase de mes contacts avec Georges Touchevieux

En 1919, était ministre de France auprès du roi Alexandre, M. Robert de Billy, ami intime de Marcel Proust. Mais j'ignorais totalement encore Marcel Proust.

M. de Billy m'intéressait seulement en sa qualité de ministre, titre qui, pour moi, le rangeait dans une faune particulière et passionnément attrayante.

Ainsi, face à la maison Lamare, se trouvait le Ministère de l'économie nationale. Ministère présuppose existence d'un Ministre. Une auto stationnait devant la porte, une de celles qui, au lieu de porter des numéros comme les taxis ou même les vulgaires voitures privées, se différenciait par des initiales, privilège des Ministères, des Départements d'état et des corps diplomatiques.

Je m'étais enquis et assuré que le Ministre venait, en effet, tous les jours au Ministère et que cette voiture était la sienne. Je savais donc, chaque fois qu'elle stationnait, que le Ministre était là et qu'il sortait vers l'heure du déjeuner. Il m'est arrivé de rester au balcon à partir de midi jusqu'à une heure et au-delà, pour l'instant où il allait apparaître et pénétrer dans son auto. Je désirais alors que chauffeurs et portiers lui fissent beaucoup de courbettes, afin que je puisse mieux me convaincre et jouir de l'importance de ses fonctions.

Immobile au balcon, je voyais enfin apparaître un homme brun au chapeau de feutre, qui était ministre, et qui, salué par le concierge et le chauffeur, casquette en main, s'engouffrait dans l'auto sans avoir porté la main au chapeau.

L'instant de son apparition prochaine m'était signalé par le chauffeur qui mettait le moteur en marche et les regards qu'il jetait par

la porte vers l'intérieur du ministère ; enfin par le fait qu'ayant quitté le volant, il se plaçait devant la portière dans l'attitude de l'attente.

J'avais remarqué et deviné que le portier avertissait le chauffeur et qu'alors celui-ci se préparait, mais j'avais souvent de fausses alertes.

Le chauffeur parfois se plaçait au volant, mettait le moteur en mouvement, puis s'arrêtait, faisait les cent pas devant la porte, et entraînait finalement dans le ministère.

J'attendais alors avec anxiété la sortie du chauffeur, messenger avant-coureur du ministre, nimbé par reflet de son auréole.

L'homme dont la sortie m'excitait à ce point était M. Speridès, membre assez obscur du cabinet.

Mais pour moi qui m'y étais tellement intéressé, il avait une importance que j'enviais, dans la réalité. À force de l'admirer dans ce qu'il représentait, j'étais devenu son partisan. J'aurais voulu qu'on parlât de lui, qu'il se distinguât, qu'il fût un grand personnage

L'obscurité que je lui soupçonnais me mortifiait.

Un jour de carnaval, je l'aperçus au milieu de la foule debout devant la porte d'un hôtel. Deux passants le reconnurent et se le signalèrent. Cela me réconforta. Il m'eût déçu qu'il passât inaperçu.

Une autre fois, ayant fait intervenir, en présence de *Lenuye*, le nom de mon ministre favori : – Ce que les journaux lui ont tapé dessus cette semaine, dit l'abbé, Mais il s'en moque ! Le commandant l'a vu aux courses dimanche dernier. Il paraît qu'il ne s'en faisait pas un brin ». J'étais ravi. Il n'était donc pas si obscur puisqu'il avait le privilège d'être attaqué par toute la presse ; non plus un pauvre diable d'homme à plaindre ou menacé de perdre ses fonctions puisqu'il ne 's'en faisait pas un brin' !

Les attachés d'ambassade, par contre, même avantagés d'un rang hiérarchique supérieur, ne m'impressionnaient pas. C'était après tous des fonctionnaires.

Le premier secrétaire de la Légation s'appelait M. de Martigny, le second M. d'Hemyel ou plus pompeusement et plus complètement, le comte d'Hemyel de Francopy, l'un avec une barbe taillée à la française et une démarche sautillante, l'autre maigre, svelte et chauve, avec aussi quelques caractéristiques françaises dans le geste et dans l'allure.

M. de Billy était marié. Il était installé à la légation avec sa femme et ses deux filles. M. Macé avait également sa femme auprès de lui, et M. Montagné, l'attaché adjoint, venait de faire venir la sienne.

Mmes de Billy et Macé laissaient flotter des traînées de parfum derrière elles. Mme Macé, qui souvent venait voir son mari, traversait le vestibule d'un pas rapide, en ajoutant souvent un sourire condescendant et le déclic simultané d'un petit sourire aimable. Elle avait depuis longtemps disparu que la traînée de son parfum persistait encore. Mme de Billy ne descendait presque jamais au sous-sol. Mais un jour elle y vint par hasard et s'assit un instant sur une chaise, celle-ci en demeura plus d'une heure parfumée

Mme Montagné, peut-être par conformisme, se laissait aller, elle aussi, à se parfumer, mais sa traînée était plus légère, discrète, comme sa personne un peu effacée, et sa qualité, plus modeste, d'adjointe.

Le parfum violent de Mmes de Billy et Macé soulignait dans mon esprit, par sa hardiesse même, leur qualité de grandes dames et faisait partie de l'essence féminine supérieure dont elles me semblaient composées.

Celui de Mme Montagné n'était pas pris par moi au sérieux : c'était du toc opposé à des bijoux, mais il me faisait l'effet d'une copie, un peu pitoyable, en son air gauche.

Mes relations de service avec le commandant étaient un peu plus difficiles. Comme tout le monde, je me levais lorsqu'il traversait le vestibule en coup de vent, en répondant par le garde à vous pour le salut militaire. La même cérémonie recommençait lorsqu'il quit-

tait les bureaux. Elle se renouvelait, sans salut de sa part, lorsqu'il réapparaissait dans le vestibule pour une raison quelconque. Le reste du temps, et à de rares exceptions près, je n'avais de rapport avec lui qu'au téléphone, pour lui fournir ou lui transmettre les communications. J'eus bientôt vite fait de m'apercevoir que c'était là ma principale, mais indispensable attribution. Comme il fallait s'adresser en grec à la centrale, un téléphoniste recommandable, parlant le grec, était nécessaire. On ne tarda pas, d'ailleurs, à accroître mes attributions en me faisant porter les plis. La première fois, on donna à ce travail subalterne la forme, légèrement fallacieuse, d'une mission de confiance. Le commandant me chargea de remettre en mains propres la lettre à M. Bréault, Directeur Général des chemins de fer de l'état. Mais le train ordinaire des dépêches et du courrier était porté à la poste par le planton.

Le capitaine fut le premier qui eut l'occasion de m'engueuler. L'expression 'engueuler', nouvelle pour moi, prit vite la consistance des choses palpables. Les formes : 'Il m'a engueulé', 'Il va t'engueuler', 'Tu te feras engueuler' me parurent non pas des conséquences fortuites de l'indignation ou de la colère, mais la catégorie de sanctions possibles que des supérieurs, par humeur capricieuse et plaisir d'humilier, pouvaient infliger à l'inférieur, un peu comme une performance sportive saine à pratiquer et propre à assouplir leurs muscles.

M. Montagné m'avait engueulé à propos de ma présence à la légation le dimanche. J'avais appris, avec une surprise révoltée, que je serai obligé de m'y trouver, alternativement avec le 'planton' un dimanche matin sur deux. Mais Guillou, conscient des surprises que comportaient pour moi mes charges au fur et à mesure qu'on m'en investissait, m'en avait négligemment atténué l'obligation, en me faisant entendre que ce serait l'affaire d'une ou deux heures.

En conséquence, je m'étais amené à la légation vers 10 h du matin. Le capitaine me fit remarquer que je n'étais pas à l'heure, que la table, les chaises, n'étaient pas époussetées, et comme je répondais et m'expliquais pour me disculper, il me coupa net sur un ton

catégorique : « Lorsque je fais une observation, c'est pour qu'on la retienne ». Formule sans doute toute faite, tirée de son vocabulaire de commandement, mais qui me parut un inadmissible défi au droit de défense des gens, et pleine d'une inique *injustice*.

À la légation, où le personnel naval était si hostile aux supérieurs, cet homme pourtant passait pour un brave homme.

Il l'était sans doute, à en juger par certaines lassitudes qui envahissaient son visage au beau milieu d'une scène d'emportement, en dépit des formules autoritaires, il arrêta à la suite d'une réponse son engueulade. Il paraissait alors avoir subitement perdu le fil des idées et oublié la cause de sa colère. Distrait, il semblait chercher querelle par attribution, plutôt que par naturel, et l'on sentait souvent qu'il eût préféré, au soin de mener des hommes à la baguette, une vie tranquille et la paresse d'un bon fauteuil suffisait ou voulait le laisser croire, car il n'en savait rien, ni moi non plus.

[...]

Je m'étais laissé guider pour le choix des villes par le besoin de prosodie. Et Lucien remplaçait Grenade par Madrid, tantôt parce qu'il oubliait, tantôt pour éviter la répétition de Grenade, alors que j'avais mis Grenade dans le second vers du premier tercet, afin de faire coïncider les directions, dans la fuite vers Grenade, au second vers du second tercet. Mais Lucien, qui pensait mesurer les mots du second tercet glissait en caniveau au dernier vers sur le mot à cheval, qu'il fondait dans le galop des autres mots, parce qu'avec raison il déclarait que le mot 'à cheval' demeurerait 'en l'air', formant une faille au dernier vers, vu que 'abattue' à lui seul suffisait et qu'on ne courrait au galop qu'à cheval.

(Satisfaction que j'éprouvais à entendre Lucien déclamer mes sonnets)

Une autre déclamation de Lucien obtenait beaucoup de succès et me satisfaisait particulièrement, c'était un sonnet appelé 'Firman', qui avait l'air d'une traduction laborieuse, qui était tout entier en

vers et ne ressemblait d'ailleurs en rien à un firman. Je n'en avais jamais lu, mais j'avais encore procédé par intuition et en me trompant, en me servant d'éléments empruntés à de nombreux décrets de despotes, qui me semblaient pouvoir donner l'impression et la couleur locale du décret d'un padichah ottoman.

Mahmoud, des Osmanlis, padischah redouté,
 Commandeur des Croyants et gardien des Sourates
 Dont l'empire s'étend de l'Euxin à l'Euphrate
 Ombre d'Allah sur terre et faucheur des cités

A tous ceux qui, ici-bas liront sa volonté
 Aux cadis annonce que, voulant extirper l'herbe ingrate
 Il entend que le six de Redjet, bien avant
 Que, sur le minaret, le muezzin paraisse,

Soit, face au grand djiami de Soliman Sultan
 Pendu sur un gibet de dix-huit pics de haut
 Pour avoir convoité l'honneur d'une Turquesse
 Un Grec d'Izmir Yorgi, fils d'Arap Dimitro

Au second quatrain, j'avais manqué d'une rime en 'ate' ; alors j'avais homme qui arrangeait mon énumération. Et voulant, au besoin, pour l'expliquer, je m'étais arrangé pour lui donner un semblant de sens. Les assignats de la guerre de Crimée étaient appelés caimé à Smyrne, j'avais, avec beaucoup d'impudence, mais non sans quelque répugnance, créé un mot avec 'Coimé' et l'affixe 'crate' du grec kratos qui signifie puissance, mais à quoi je donnais le sens moderne soit en (*mot illisible*) janvier d'assignat. Et nul n'avait déjà vu que nul ne savait qu'il s'agissait d'un mot inventé par moi. Et à mon tour, je me demandais comment je pourrais le remplacer cette rime si j'avais, un jour, à publier mes vers.

Lucien avait deux manières de réciter ce sonnet. Une manière éclatante, à la façon d'un héraut qui, d'une voix de stentor, trompette la volonté du souverain aux quatre coins de la terre, et une seconde, à la manière embarrassée d'un imam ignorant et gauche qui se doit de la lire dans la mosquée, avant la prière.

C'est alors que le sonnet avait vraiment du succès. Non certes un succès littéraire, mais un succès de burlesque. Lucien égayait, à son habitude, l'auditoire en faisant le pitre. Il se coiffait pour cela, d'un fez, et entrait dans le salon avec les gestes cauteleux, des regards humbles et de travers, tenant un rouleau à la main. Il se passait une paire de lunettes qu'il se posait au bout de son nez, ce qui lui permettait, dans les intermèdes de la lecture, de les regarder de ses yeux lorsqu'il levait le regard, et de regarder à travers les lunettes lorsqu'il reprenait sa lecture.

Lucien commençait ses vers dans le texte de l'Imam avec humilité, comme une leçon apprise.

Vous comprenez, expliquait-il ensuite, au début, il ne lit pas, il connaît la formule par cœur.

Il commençait à prêter attention au texte à partir de « ... annonce que, voulant extirper l'herbe ingrate ».

Dès le début du premier tercet, Lucien assurait ses lunettes et commençait attentivement à épeler avec difficulté comme un vieux fonctionnaire de village pour essayer de déchiffrer les caractères. Il hésitait, se reprenait, ce qui allait à merveille à cause du naturel dans son regard l'aidant dans sa simulation. Une fois, il se trompa et au lieu de dire :

« Bien avant que sur le minaret, le muezzin ... », il cita :

« Bien avant que sur le muezzin le minaret paraisse », ce qui fit éclater de rire tout le monde, et depuis, Lucien de temps en temps, soit que la langue lui fourchât, soit, le plus souvent, pour amuser, mettait muezzin à la place de minaret et minaret à la place de muezzin. Le plus souvent, d'ailleurs, il commençait par se tromper vraiment, mais alors qu'il avait le temps de se reprendre, persistait avec complaisance.

J'aurais aimé que Lucien fit remarquer combien le vers :

« Un Grec avait convoité l'honneur d'une Turquesse »

-
- Notez bien que cet homme n'a pas attenté à l'honneur de cette femme. Il a seulement osé la désirer.

Et pour faire entendre quelle audace était considéré un désir de chrétien à l'égard d'une femme turque – Turquesse pour la rime – Mais Lucien ne disait rien et j'étais obligé de le faire souvent moi-même. Et alors que le dernier vers (le seul qui eut, dans un certain sens, quelque véritable couleur locale) était bien dans la ligne de ces pièces turques officielles où l'intéressé était simplement désigné à la turque de son nom et du nom de son père, sans mention du nom de famille, et où ici, avec beaucoup de vraisemblance, le Grec père ayant un surnom 'Arap' – le noir – qui servait à le décrire – son nom avait été reproduit dans le firman à la manière dont le désignaient ses connaissances.

XIII L'Armistice (1918)

Une nuit, vers une heure du matin, je fus soudain tiré du sommeil par la sensation de quelque chose d'insolite qui se passait dans la rue. Du moins, en me réveillant, pus-je apercevoir toute la famille en chemise de nuit, rassemblée devant les fenêtres du salon.

En m'en approchant, je constatai que le quartier était sur pied aux balcons et aux fenêtres. Dans les rues sans réverbères aux ténèbres entrecoupées çà et là par l'éclairage intérieur des maisons, on distinguait un va-et-vient d'ombres. Nos voisins en chemise de nuit stationnaient sur le pas des portes.

Il fallut quelque temps avant que mes oreilles saisissent la rumeur stupéfiante qui circulait d'une bouche à l'autre : la paix avait été conclue ! La nouvelle me parut invraisemblable, insoutenable, enfantine. Bientôt du reste, nos voisins d'en face, les Max Lochner, nous donnèrent une version plus admissible : l'Allemagne venait d'accepter les quatorze points de Wilson. Des camelots, vendant un bulletin spécial, avaient alerté les dormeurs.

Toute la nuit, le quartier demeura en éveil. D'une fenêtre à l'autre, on commentait l'événement. La veillée finit même par me pro-

curer l'impression d'une fête foraine, lorsque Mme Lochner descendit préparer du 'Halva' dans sa cuisine et nous en envoya une assiettée.

Vers trois heures du matin, je résolus pour ma part de me recoucher, non sans anxiété, mais avec l'espoir de nouvelles moins déconcertantes pour le lendemain. Il m'irritait que les choses aient pu se passer comme dans l'esprit des ignorants : l'Allemagne brusquement hors d'elle et capitulant sans transiger. Il me tenait à cœur que l'histoire se déroulât suivant ses traditions les plus éprouvées, et il m'était inconcevable qu'une aussi formidable aventure prit fin sans les cérémonies préalables de laborieuses négociations et de minutieuses formalités.

Les nouvelles du lendemain me rassérénèrent. La note allemande à l'Amérique semblait, pour le moment, accueillir, d'égal à égal, les quatorze points de Wilson comme la proposition, digne d'être débattue, d'un adversaire raisonnable.

Cependant, il devenait évident que le bloc des Empires centraux se disloquait. L'Autriche faisait des propositions de paix séparée. La Bulgarie mettait bas les armes. Les journaux de Smyrne dont la censure venait d'être relâchée, insinuaient ouvertement que la Turquie ne devait pas se laisser devancer...

Un soir, *L'Indépendant*, le nouveau journal rédigé par Xanthaki, parut avec un énorme titre en manchette : SAUVE QUI PEUT ! On se l'arracha. L'article obtint un succès de témérité, comme une gaillardise de langage ou une histoire salée dans un milieu accoutumé à la réserve.

Xanthaki était ravi de pouvoir crier S.O.S., de révéler sans entraves la déconfiture allemande et, tout en y délectant sa francophilie, de présenter la situation comme non décourageante pour les Turcs : abusés par les Allemands, le moment était venu pour eux de se tirer d'affaire par une défection rapide et, en somme, parfaitement justifiée.

Ce fut la *Revue de Smyrne*, fondée par Philippe de Zara et dont les premiers numéros avaient paru entre-temps, qui annonça, un après-midi, par un bulletin spécial, la conclusion de l'armistice entre la Turquie et l'Entente. Ce bulletin, conçu comme un joyeux manifeste, finissait par les mots :

V I V E L A T U R Q U I E !

V I V E L A F R A N C E !

Tout comme si la Turquie était l'alliée de la France et que la victoire de celle-ci ne pouvait que profiter à celle-là.

Les mots « Vive la Turquie ! Vive la France ! » accolés me parurent indécents. Cette façon de penser me révoltait. Je me demandais si ces gens se leurrèrent, cherchaient à leurrer la Turquie ou si les choses étaient vraiment telles qu'ils les présentaient, cette dernière allait profiter de sa félonie et presque partager la victoire avec les nations victorieuses.

A présent, les trônes, l'un après l'autre, s'effondraient. À l'abdication du roi Ferdinand succédait celle de l'empereur Charles.

Enver et Talat pachas, que nous nous étions, durant de longues années, habitués à considérer comme les vrais souverains de l'Empire ottoman, avaient déguerpi un beau matin, escamotés de la scène comme sous une trappe.

Enfin, on apprit la révolution allemande et la fuite de Guillaume II.

Ces trônes qui, jusqu'à présent, me paraissaient faire partie de l'ordre naturel, comme les mers et les fleuves, et qui s'écroulaient l'un après l'autre, cette succession d'événements inouïs, de coups de théâtre, me procuraient une impression d'exagération et d'irréalité.

Le 6 novembre, dans l'après-midi, un vaisseau de guerre – il s'agissait du M. 29 britannique – fut signalé à l'horizon. Accouru sur les Quais avec la foule pour voir ce phénomène oublié, un navire venant du large, j'aperçus sa fumée se détacher sur l'horizon lointain.

Dès que le navire eut jeté l'ancre, par une sorte de conjuration unanime qui me frappa de stupeur, la ville franque pavoisa en un instant. Les drapeaux français, anglais, américains, italiens, mais surtout grecs, flottèrent sur les édifices privés et publics, les cafés, les boutiques, les hôtels. Les couleurs grecques dominaient à ce point qu'on se serait cru dans une ville grecque un jour de liesse nationale.

Cette même après-midi, j'entendis, pour la première fois, assurer que Smyrne serait cédée à la Grèce. Rumeur absurde, évidemment, mais à quel titre ces Grecs se livraient à tout ce tumulte ?

Une immense foule mouvante avait envahi les Quais. Elle ondulait comme les flots de la mer. Enveloppé par ses vagues, je me laissai emporter dans ses remous.

Vers le tard, je croisai, par hasard, François Ansaldo. Ensemble, nous nous trouvâmes, je ne sais comment, embouteillés dans le débarcadère des transports, sans pouvoir, durant longtemps, en sortir.

En rentrant, la nuit tombée, je vis des Grecs juchés sur des chaises haranguer des badauds attroupés. Des drapeaux grecs, portés par des manifestants, flottaient par-dessus la houle des têtes humaines. À l'écart, au milieu d'un petit groupe d'auditeurs, un vieillard discourait, sans élever la voix, comme un instituteur qui explique paternellement à ses élèves la portée d'un grand événement historique.

Quant à la police turque, elle était invisible ou passive. La présence d'un petit navire de guerre avait suffi à déchaîner toute cette liesse. Depuis octobre 1914, aucun vaisseau n'avait pénétré dans la rade, où seuls rouillaient lentement – comme deux pièces de musée, témoins allégoriques d'un âge disparu – deux cargos hollandais surpris et bloqués lors de la fermeture du port. Aussi, l'arrivée de ce navire était accueillie comme un événement insigne et le commencement d'une ère nouvelle.

Nous nous étions tellement déshabitués du spectacle d'un bateau à l'horizon, nous étions tellement pénétrés de cette idée de 'port fermé' que rendaient sensible l'absence de correspondance épistolaire, l'impossibilité de se déplacer et de communiquer avec la plupart des contrées, que j'éprouvais l'impression que celles-ci, comme des vaisseaux qui auraient pris le large, s'étaient infiniment éloignées, et que le golfe avait été transformé en mer fermée, comme par les éboulements d'un cataclysme géologique.

À présent, j'avais la sensation qu'un nouveau bouleversement allait le rétablir dans sa condition première, rapprocher les pays émigrés, mais pas aussi près cependant qu'autrefois. Entre hier et aujourd'hui, s'était interposée l'irréductible régression d'un peu d'éloignement acquis...

XIV Autour du choix d'une carrière

La question de me trouver un emploi préoccupait au plus haut point ma famille. Il n'en avait plus été question depuis la tentative avortée de ...

À entendre mon oncle Baptistin, il n'y avait de poste qui se présentât et que je ne dusse accepter. Moi qui avais pris tant de plaisir à lire Jack, je me trouvais à peu près dans la même position que lui. Mon oncle, sans le comprendre, du moins sans l'exprimer aussi nettement, voulait m'humilier. Non point qu'un poste qui n'aurait pas été humiliant et que j'aurais réussi à trouver lui aurait causé du déplaisir, mais, puisqu'il m'entretenait, il trouvait que pour trouver un emploi, aucune humiliation n'aurait dû me faire reculer. Or la perspective de devenir employé me heurtait. Entrer dans le commerce correspondait pour moi à une véritable déchéance. L'association des étudiants, en me mettant en contact avec des camarades qui étudiaient en vue d'une carrière libérale, avait renforcé mes préventions contre les grossières occupations du commerce. J'étais persuadé que rien ne me convenait moins, et que j'allais me couper d'activités pour lesquelles j'étais sûr d'avoir

la vocation. Comme mes principaux camarades, je prétendais préparer mes études en vue de mon avenir. Quoique les parents de ces jeunes gens fussent peut-être convaincus que des êtres providentiellement doués comme nous l'étions avaient droit à des carrières supérieures, un homme comme M. Leytaf s'étonnait quand même, lorsqu'il demandait à son fils à quel genre d'études je m'adonnais, d'entendre que c'était à l'exégèse. Car entreprendre de hautes études était indissociablement lié dans son esprit au résultat ultime de pouvoir gagner sa vie, et il ne comprenait pas comment l'exégèse pourrait assurer la mienne. Or, si j'étudiais l'exégèse, je ne la considérais pas comme le but de ma future carrière. Elle relevait de mes occupations et de mes inclinations intellectuelles.

Obligé quand même d'expliquer à mes parents la carrière à laquelle j'aspirais, et forcé de concéder à leur esprit pratique une forme de gagne-pain qui pût être prise au sérieux, j'avais dû faire paraître de celle d'avocat. Seulement, en même temps que les cours de la faculté de droit, je pouvais suivre, mais seulement à titre accessoire, ceux de la faculté de lettres.

En vérité, je savais moins la carrière à laquelle j'aspirais, que celles dont je ne voulais pas. J'aurais souhaité devenir écrivain, mais je ne me représentai pas bien comment y parvenir. J'aurais éprouvé de terribles appréhensions avant d'affronter un éditeur, avant d'oser même porter un article à un journal. J'aurais toujours craint qu'on ne trouvât la bonne raison pour m'en refuser l'insertion. En parlant à l'étranger, j'aurais gagné du temps. En attendant, je me serais occupé de lettres, et mon talent aurait éclaté au grand jour, dans des circonstances que je ne me représentai pas.

Pour le moment, mes aspirations étaient surtout négatives : contre le métier de service, contre l'emploi et je ne distinguais pas bien le commerce de la tenue de livres. Les bureaux m'apparaissaient une espèce de maisons pénitentiaires où les médiocres de la terre alignés inscrivaient des chiffres sur des registres. Faire moi-même ce que faisaient quatre-vingt-dix pour cent de mes concitoyens, de-

venir comme l'un d'eux, non, cela m'était intolérable et mon frère astreint à ce genre de vie, sombrait lentement dans un abrutissement progressif. Ma mère, sans se douter que cette question d'emploi était pour moi comme la vie ou la mort, me disait simplement, comme s'il s'agissait de choses relativement négligeables :

« Mon enfant, comment veux-tu devenir avocat ? Si j'avais de l'argent, j'aurais pu t'envoyer étudier. Mais, songe qu'il te faudrait quatre ou cinq ans pour terminer tes études, trois ou quatre au moins pour recréer une réputation, et arriver à exercer en gagnant ta vie. Ce ne sont pas des choses raisonnables. Il y a tant d'avocats qui crèvent la faim. Par contre, si tu trouves un emploi, tu pourras avancer bien plus vite. »

Devant l'impossibilité d'arriver à mes fins, je voulais m'épargner au moins une amère désillusion. Je désirais masquer à moi-même aussi bien qu'aux autres, le naufrage de mes ambitions. À aucun prix la banque ou les bureaux, mais puisqu'il fallait me résigner à être salarié, que ce fut au moins dans une institution où les loisirs sont plus grands, où j'aurais l'air de me préparer une carrière, un poste accessoire qui m'occuperait en même temps que je compléterai mes études, par exemple dans un consulat.

Lors du séjour de ma tante Léontine à Smyrne, on l'avait aussi prié d'avoir l'œil ouvert sur un poste pour moi. Saisissant l'occasion et profitant de son attention, susceptible de prendre mes désirs au sérieux, je lui avais exposé mon intérêt pour un poste dans une légation. Les attachés d'ambassade ne s'occupent-ils pas souvent de littérature et n'ont-ils pas, à côté de leur carrière officielle qui répond mieux à leurs désirs ?

L'essentiel aux yeux de mes parents était de me trouver une place. On se contenta de souligner à ma tante de tenir compte non seulement de mes desiderata, mais de toute autre possibilité que je ne puisse refuser. Mes parents parlaient de ce postulat qu'un emploi, une fois acquis, permet toujours d'avancer, qu'il est comme un billet de loterie, avec lequel, lorsqu'on est intelligent, on a la

chance de gagner le gros lot. L'essentiel était d'acquérir ce billet de loterie. Par conséquent, aller au plus difficile et obtenir ce poste quel qu'il soit.

Les Lemare avaient à Athènes un ami influent qui leur avait parlé d'un poste à la légation. Malheureusement, il avait été occupé. Si jamais il s'en présentait un autre, mon Dieu ! qu'on ne négligeât aucun effort pour me l'obtenir.

Maritza pensait alors que, d'un moment à l'autre, je pouvais quitter Smyrne. Je la vis une fois me contempler avec une insistance triste.

– Qu'y a-t-il ?

– Comme, ça, je comprends que tu vas partir.

Je m'enfermai dans un silence plein d'acquiescement. Il n'en était pas question, mais cela flattait tellement mon amour-propre que j'eus la cruauté de ne pas dire non. Sans doute les départs successifs de mes amis laissaient aussi croire à Maritza que le mien suivrait. Si j'avais dit non à ce moment, si je lui avais juré qu'il n'était pas question de départ, elle aurait sans doute pu dire par la suite qu'elle en avait eu la prémonition.

Il se passa, en effet, peu de temps avant que ne nous parvienne une lettre de l'oncle Etienne. Son ami de la légation avait trouvé un poste pour moi. Il s'agissait d'un emploi auprès de l'attaché naval, et d'une fonction de téléphoniste. Le grec courant et le français étaient requis. J'aurais 250 drachmes par mois (environ 1 000 F actuels) et une chambre. Mes fonctions, guère absorbantes, me laisseraient des loisirs que je pourrais passer à étudier. Je prendrai mes repas chez la loueuse, moyennant une modeste pension, ce qui me permettrait de vivre à bon compte.

Le mot téléphoniste résonna mal à mon oreille, mais je n'approfondis pas. Il s'agissait d'un poste auprès d'une légation. Je pourrai utiliser une partie de mon temps à étudier. Je parlais, à l'exemple de mes autres amis. Il ne m'en fallait pas davantage. L'oncle Baptistin consulté se hâta de dire catégoriquement qu'il

fallait accepter. Comme moi, ma tante Esther n'aimait pas le terme téléphoniste, mais elle n'approfondit pas davantage. Ensuite, je pouvais avancer. L'essentiel, c'était de commencer. J'annonçai mon départ à Maritza comme la suite prévue de ce que je lui avais déjà dit. Elle était résignée. Les jeunes gens ne doivent-ils pas achever leurs études pour devenir des hommes ? Nous souffrons moins des choses que nous affirmons nécessaires. Maritza était très affectée et agrémentait son affliction par le chagrin inséparable de tout départ. Moi aussi, je remplissais mon rôle ainsi que je sentais qu'il convenait. Mais j'étais sec dans l'égoïsme de ma joie du départ, devant cette possibilité d'occuper un rôle plus important, objet de mes vœux.

Un des soirs qui précédèrent mon départ, nous étions, Maritza et moi, immobiles et mornes sur le canapé, ainsi qu'il convient à des amoureux qui vont se séparer. Mme Valzano, maigre et myope, glissa dans la chambre et, nous voyant affalés, elle imagina en vertu de la tristesse de toutes les séparations que nous pleurions. Elle tâcha d'essuyer du doigt les larmes présumées qui coulaient de mes paupières et m'embrassa sur le front comme pour me consoler. Très ennuyé et confus de son erreur, j'essayai éperdument de m'attendrir et de tirer de mes yeux quelques larmes. Faisant appel à toutes mes forces, j'eus la chance d'arriver à pleurer un peu et aussitôt je présentai hardiment mon visage à Mme Valzano pour qu'elle vit bien que je pleurais vraiment et qu'elle ne s'était pas ridiculement méprise.

Les jours du départ approchaient. Je l'annonçai à mes amis. Je pris bien soin de dire que j'aurais un poste à la légation. Chez les Mainetti, leur sœur, Renée, me félicita et me dit que c'était très bien et que j'assisterai aux bals des ambassades.

On me prépara tout un trousseau : lingerie, manteau neuf, complets. Bref, on me monta toute une garde-robe. On y ajouta le smoking de mon père que je pouvais faire ajuster à ma taille à Athènes. Puis, stupéfait car je n'avais pas prévu l'usage de ces largesses, mes oncles

et mes tantes me donnèrent en cadeau de l'argent de poche, si bien que je parlais bien fourni et riche comme je ne l'avais jamais été.

On m'acheta toutefois un billet de seconde, moins par esprit d'économie que par principe d'économie hérité des déchéances de la guerre. Diverses personnes, entre autres ma mère et ma tante Marie m'accompagnèrent jusqu'à bord. Nous nous séparâmes vers l'heure du dîner, le bateau ne levant l'ancre que vers minuit.

Je vais maintenant entreprendre le récit de mon voyage et de mon séjour à Athènes dont certaines conséquences illustreront que parfois les rêves des enfants ne sont pas plus sages que la conduite des hommes.

XV Excursion à Delphes- Itéa

Vers 4 h. de l'après-midi, nous débarquâmes à Itéa. Nous prîmes assez vite la décision d'y passer la nuit et de partir, reposés, pour Delphes à l'aurore. En premier lieu, nous nous occupâmes, Bentley et moi, de trouver une chambre. Non sans péripéties, nous en louâmes une à deux lits dans une maison paysanne et, ce côté matériel assuré, nous sortîmes visiter la ville.

Tout en elle évoquait la grande guerre encore proche et le passage des Anglo-français. Partout des restaurants, des tavernes, des cafés désaffectés et verrouillés : partout des enseignes telles que London bar, British Navy, Restaurant des poilus, Café de Paris, etc.. Plusieurs d'entre elles, peintes en noir sur une couche de chaux, lavées par la pluie, décolorées par le soleil, étaient en train de s'effacer.

Ces noms anglais ou français détonnaient bizarrement dans cette petite ville exclusivement grecque, apparemment presque dépeuplée. Elle me fit l'effet d'une bourgade de pêcheurs adonnée à une existence fruste et austère.

Le soleil s'était couché et, gradué par des mutations de couleurs et d'aspect, le crépuscule l'emportait. Le ciel, la terre, les rives et l'eau combinaient et disposaient devant les yeux des compositions

presque artificielles d'aquarelliste. Elles accaparaient mon regard de promeneur non préparé.

Itéa était sans réputation. Je n'y étais pas venu contempler quelque site illustre et vanté. Mais certains aspects du paysage forçaient malgré moi mon attention et venaient frapper ma poitrine d'une émotion qui s'y amplifiait en multiples vibrations.

Pour la première fois, la beauté de la nature s'imposait à moi plutôt que je ne me l'imposais. Certes, des images similaires, dues à l'art, m'avaient prédisposé à l'accueillir. Toujours est-il que j'en étais, cette fois, pénétré sans complaisance ni recherche.

Et, comme les aspects et les sensations se déroulaient avec une diversité, une rapidité, une constance et une séduction égales, je m'en détachais, comme dans certains musées où les yeux pressés ou paresseux abdiquent et se détournent devant la succession ininterrompue des beautés.

Le paysage était nu, uniquement éclairé de nuances discrètes, roses, grises et argentées. Le ciel était lucide, la mer figée. Les rives rapprochées, stériles et dures, découpées en falaises, formant des anses et des criques, complétaient le fond marin des tableaux.

À mesure que la lumière baissait, le gris se fonçait, prenait le ton des gravures sur acier ; les éminences de la côte, reflétées dans l'eau, coupaient et moiraient d'un ton plus sombre la mer immobile.

J'ai encore dans les yeux une sorte de baie minuscule, restée nette et claire au milieu des alentours déjà obscurcis. On l'aurait dite dessinée avec le souci des nobles proportions. Elle concentrait et attirait dans son onde toute la lumière éparse encore dans le ciel.

Le site était désert, baigné de mélancolie crépusculaire avec, à l'écart sur le sable, une vieille femme assise isolée sur une chaise, et qui semblait, comme sur une marine, posée exprès là par le peintre.

Et je ne peux m'empêcher de penser que ces coupes géométriques, cette nature sobre et splendide, en sa beauté linéaire et dépouillée,

correspondent bien à la discipline d'art du peuple qui conçut l'art dorique et construisit le Parthénon.

XVI Un rendez-vous

Annie

Annie m'avait, la veille, donné rendez-vous pour le lendemain à Cordelio, au café sis au bord de l'eau, à côté du débarcadère, où elle devait se trouver en compagnie de son amie, Mme Daumas. À l'heure convenue, j'y arrivai et ne l'y trouvai pas. Je pris place à une table et commandai une consommation. Au bout de trois quarts d'heure d'attente, j'allais me résigner à partir quand, tout à coup, j'aperçus Annie. Elle stationnait, en robe lilas clair, son manteau sous le bras, au milieu d'un groupe de jeunes filles, à l'angle de la rue du bazar. Je déposai vivement sur le tapis une pièce de monnaie et me levai sans prévenir le garçon. Comme je m'éloignai, un gamin à casquette de collégien s'approcha, vida l'eau restée dans mon verre et empocha la pièce de monnaie. Un moment, je supposai que ce garçon était attaché à l'établissement, mais presque aussitôt je le soupçonnai d'y être étranger et d'avoir dérobé la pièce. Mon amour-propre en fut de suite contrarié. Je ne voulais pas qu'on crut que j'étais parti sans payer. Et puis, ce larcin en me révoltant avait éveillé en moi l'idée de justice. J'appelai le garçon, lui demandai s'il avait encaissé et, sur sa réponse négative, lui racontai ce qui s'était passé. Mais l'enfant, voleur mal endurci tourmenté sans doute par le remords, rôdait à quelque distance de la table. Il perçut la discussion, nous aborda, exposa qu'il avait cru la pièce abandonnée, et la rendit. Sur ce, le garçon de café et moi, pareillement indignés, semonçâmes comme il convenait le voleur. Après quoi, je lui bonifiai magnanimement la pièce et réglai le garçon une seconde fois. Cet incident liquidé, je cherchai Annie des yeux et constatai qu'elle avait disparu.

Je m'engouffrai aussitôt dans la rue du Bazar, au pas de course, avec l'espoir de l'y rattraper. À hauteur du Cinéma Halé, je rebroussai

chemin et débouchai sur les quais. Je l'aperçus de nouveau alors : elle avait, à présent endossé son manteau orange par-dessus sa robe lilas, dont on voyait dépasser le bas de la jupe. Une personne, fluette et courte, vraisemblablement Mme Daumas, l'accompagnait. Une cinquantaine de mètres me séparait des deux femmes. Je me mis à courir et, les ayant rejointes et dévisagées, je reconnus deux juives renfrognées de Cordelio qu'on voyait depuis cinq ans évoluer inmanquablement sur les quais entre cinq et six heures.

Pour regagner le temps perdu et atteindre, si possible, Annie rue du Bazar, je pris une voiture. Je fis arrêter à la gare et, prenant mon parti, poussai jusque chez Mme Arcas. Je pénétrai dans la maison par la porte de service qui était, on s'en souvient, celle du jardin. Annie, Mme Arcas et Mme Pagy y devisaient tranquillement, assises autour de la table. À mon entrée, la vieille dame s'esquiva et je demeurai seul entre Mme Arcas et Annie. Je parlais avec effort. Ayant trop longtemps attendu et cherché Annie, j'étais comme accablé de la voir. Les lieux-communs que j'essayai de dire alternaient avec de longs silences. Je souhaitais pouvoir lui causer à part. Ne sachant quel moyen employer, je finis par solliciter un verre d'eau, dans l'espoir que Mme Arcas irait le quérir. Mais elle en chargea mon amie. Alors, n'y tenant plus, je me levai d'un air délibéré et la rejoignis à la pompe que masquait l'obscurité et la verdure. Là, en un discours désordonné, je lui exposai avec volubilité mes déconvenues. Je voulus savoir si c'était elle que j'avais entrevue sur les quais, à l'angle de la rue du Bazar. Elle hésita avant d'en convenir, non point que, ne m'y ayant pas trouvé, elle songeât à me mentir, mais elle aurait voulu, pour mettre son amour-propre à couvert, cacher qu'elle m'avait vainement cherché.

J'avais convenu avec elle quelques jours auparavant que, le lendemain vendredi, nous irions elle et moi nous promener en compagnie de Lucien Dandoria et de Christiane. Je le lui rappelai et lui demandai si elle était toujours d'accord. Elle répondit ingénument non. Elle devait sortir avec M. et Mme Arcas, qui avaient invité au Club de Cordelio certain commis-voyageur. De plus Sotirakis était

annoncé. De toute manière, elle ne pouvait venir avec nous, «ayant donné sa parole» aux Arcas. Je répliquai qu'elle me l'avait donnée à moi, avant de la leur donner, et qu'elle se trouvait de la sorte moins engagée envers eux qu'envers moi. Puis je me fis enveloppant et, par des trésors de dialectique, d'insistance et de tendresse, réussis à la persuader de lâcher les Arcas et de sortir avec moi. Le soir, en regagnant l'embarcadère, je croisai Arcas père dans la rue. Il me proposa de m'emmener dîner chez lui. J'acceptai avec l'espoir que, de son côté, Mme Arcas aurait retenu Annie. Je la retrouvai en effet et, durant toute la soirée, ma joie scintilla comme un soleil.

À table, M. Arcas fit allusion à la journée du lendemain. Il rappela à ces dames qu'il comptait absolument sur elles. J'étais ravi de penser qu'Annie, à cause de moi, lui ménageait une déception. Et, à l'avance, je me réjouissais de sa déconvenue quand il se verrait réduit, pour distraire son commis-voyageur, à la seule et précaire compagnie de Sotirakos.

Après dîner, Annie et madame Arcas, chaperonnées par le jeune Pagy, me reconduisirent jusqu'au débarcadère. Je rentrai à Smyrne l'esprit libre et le cœur content, et je marquai d'une pierre blanche cette journée commencée par des présages hostiles.

Nous devons nous rencontrer au débarcadère de Cordelio le lendemain à 4 heures. Je comptai prendre le bateau qui part d'Al-Sandjak à 3h30 pour être précis au rendez-vous. Annie et moi serions retournés à Smyrne rejoindre Lucien et Christiane ; et comme celle-ci, entre temps, avait refusé de sortir avant six heures, je me délectai à l'idée que, de cette manière, j'aurai deux heures de tête à tête à passer avec Annie. Mais le lendemain, Maurice et Lucien vinrent me voir après déjeuner. Comme nous disposions d'un peu de temps, nous nous mîmes à jouer au bésigue. Malheureusement, la dernière partie se prolongea et ne finit qu'à 3 heures. Il me restait encore à me raser et m'habiller. J'eus beau me hâter, quand j'arrivai au débarcadère, le bateau venait de démarrer. Il n'y en avait un autre que vingt-cinq minutes plus tard. Lucien, avec

une malencontreuse inconscience, s'était spontanément offert à m'accompagner. Comme d'habitude, nous tergiversâmes avant de nous résigner à la seule solution possible qui consistait à prendre une auto. Nous en découvrîmes une à l'extrémité des quais, du côté de la Pointe, et partîmes pour Cordelio exactement à quatre heures moins dix minutes. Nous y arrivâmes à quatre heures vingt et, naturellement, nous ne trouvâmes pas Annie au débarcadère. J'enjoignis au chauffeur de suivre la rue du Bazar où nous pourrions peut-être la rejoindre et me perdis en conjectures sur les chances que j'avais de la rattraper. Je me disais que, venue au débarcadère entre quatre heures cinq et quatre heures dix, elle avait sans doute patienté jusqu'à quatre heures douze ou quinze. À supposer qu'il lui fallût en marchant à une allure moyenne, dix ou quinze minutes pour regagner sa maison, une rencontre n'était pas à exclure logiquement ; mais elle n'intervint pas...

Nous dûmes, en désespoir de cause, recourir aux offices de Mme Arcas. Nous fîmes arrêter l'auto devant la porte du jardin et, laissant Lucien dans la voiture, j'entrai seul dans la maison. C'était l'heure de la sieste. Mme Arcas me reçut sans paraître surprise de me voir. Dans le salon, M. Arcas G. J. B. travaillait devant la table encombrée de factures et de lettres commerciales. Il ne parut pas davantage surpris. Mme Arcas parlait à voix basse comme dans une chambre de malade ou comme, à trois heures du matin, dans une maison où tout le monde dort. Je lui exposai mes ennuis avec beaucoup de surexcitation. J'avais donné rendez-vous à 4 heures à Annie. Nous devions nous rendre à Smyrne pour rejoindre mes amis et faire une excursion en bande. Malheureusement, j'avais été retardé par une panne d'auto survenue en route.

J'affectais d'être surtout ennuyé d'avoir dérangé et contraint Annie de m'attendre ; mais Mme Arcas, comme pour me rassurer, me déclara avec beaucoup de calme que selon toute vraisemblance Annie ne s'était pas dérangée. Elle devait précisément sortir avec M. Arcas et elle-même. « Aussi, me dit-elle, je trouve étrange qu'elle vous ait promis de venir. Elle s'est engagée envers M. Arcas, qui

tient beaucoup à ce qu'elle nous accompagne étant donné qu'il a invité un voyageur – Elle l'a peut-être oublié ? – Mais non, puisque M. Arcas le lui a rappelé – Quand ça ? – Hier, et ce matin encore – Et qu'a-t-elle répondu ? – Qu'elle était d'accord, naturellement ».

Et Mme Arcas parlait de son mari avec un tel respect qu'on retirait l'impression qu'un engagement pris envers lui ou une invitation de sa part avaient le caractère inviolable d'un serment et la valeur militaire d'un ordre.

Je conservais néanmoins des doutes quant aux intentions réelles d'Annie. Je voulus être édifié. Par des phrases indirectes, j'amenai donc Mme Arcas à lui écrire. Elle monta dans sa chambre préparer un billet, ou fit semblant. Elle chargea son jardinier de la porter à Annie, non sans lui avoir causé à voix basse. Nous le suivîmes jusqu'à la porte du jardin.

Cependant, Dandoria, dans l'auto, attendait toujours. Quand parut Mme Arcas, il lui déclara à brûle-pourpoint, et de son air le plus ambigu qu'elle méritait d'être rossée. Déjà elle souriait d'aise car mon emballement pour Annie auquel faisait évidemment allusion Lucien, elle le considérait comme son œuvre, ou mieux comme un exploit redevable à son intelligence et à sa capacité. Mais Lucien, brouillant son jeu, reprit du ton le plus naturel : « Vous méritez d'être rossée, madame, parce que vous ne m'invitez plus à dîner ! ».

Le jardinier rapporta bientôt le billet. Mlle Annie avait quitté sa maison à 4 heures moins un quart, pour se rendre chez Mme Daumas. Pour sûr, me dis-je, Mme Daumas n'est qu'un prétexte. Annie est sortie à 4 heures moins un quart pour aller au-devant de moi.

La maison des Daumas, ainsi que Mme Arcas me l'apprent, était sise non loin de la sienne en face d'un terrain vague. Elle se mit en devoir de m'indiquer le chemin pour le cas où je voudrais aller y relancer Annie. Préoccupé, j'écoutais ses explications sans les comprendre. Je n'en retins qu'un seul détail, celui du terrain vague, et pris congé de Mme Arcas. Certes, me mettre, surtout en compagnie de Lucien, à chercher la maison au terrain vague, était une entreprise à rejeter.

Nous décidâmes donc de retourner à Smyrne en auto. Parvenus cependant à hauteur du débarcadère, je demandais au chauffeur d'arrêter. Annie y était peut-être revenue dans l'espoir qu'ayant manqué le bateau de 3 h. 30, j'avais peut-être pris le suivant. Le débarcadère était vide. Comprenant alors que, sans recours possible, il me fallait abandonner Cordelio, c'est-à-dire la possibilité de rencontrer Annie, je sentis la force nécessaire me manquer. Depuis plusieurs minutes, d'ailleurs, la velléité de rester à Cordelio me travaillait. En sortant du débarcadère, j'en avais pris la résolution. Honteux de ma faiblesse, mais préparé à en subir les humiliations, je demandais à Lucien de rentrer à Smyrne sans moi. « C'était prévu ! » me répondit celui-ci. Il ne fit pas plus de difficultés, et l'auto démarra me laissant seul sur les quais.

Pourquoi étais-je resté à Cordelio ? Parce que, tout simplement, je conservais l'espoir de retrouver Annie. Comment ? Où ? Seigneur ! que ces questions sont oiseuses ! Un amoureux, c'est-à-dire un homme affligé d'une maladie mentale, raisonne-t-il ? analyse-t-il ses espérances ? Et puis, étais-je sûr après tout que, d'un moment à l'autre, je ne la verrai pas surgir au tournant d'une rue ? En quittant le débarcadère, elle s'était rendue chez Mme Daumas. Ne pouvait-elle pas en sortir d'un moment à l'autre ? Ne pouvions-nous pas ainsi nous croiser ? Peut-être aussi qu'en rôdant, je l'apercevrai devant la fenêtre ou la porte d'une maison. Le hasard est si fertile en combinaisons. On ne sait jamais.

Et je me suis mis, dès lors, à déambuler dans les rues. On était au mois de mai, mais le soleil avait déjà sa vigueur et son éclat estivaux. Les rues, silencieuses, rayonnaient. De rares passants pressaient le pas. Parfois une femme apparaissait à l'autre bout de la rue et avançait. Pour peu qu'elle fût élancée, mon cœur battait. C'était peut-être Annie. Dix fois, je crus la reconnaître ; par dix fois je fus déçu.

J'allais errant au hasard, m'orientant toujours du côté où, par approximation, je situais la maison Daumas. Mais aussitôt que j'apercevais un terrain vague, je prenais le côté opposé. Je souhaitais en

effet qu'elle me rencontrât dans la rue et non qu'elle me surprît rôdant aux alentours de la maison Daumas, comme si le seul fait, après un rendez-vous manqué, d'errer à pareille heure dans les parages, ne suffisait pas à trahir mes espoirs et mes mobiles secrets.

Cependant, après avoir longtemps erré en vain, je me sentis tout à coup découragé et je résolus incontinent de retourner à Smyrne. Mais devant l'embarcadère une idée consolante me traversa l'esprit et me frappa autant que si je venais de faire une découverte. Cette idée était que, si je le voulais, je pourrais plus tard, le cas échéant, remonter à Cordelio. Mais j'étais encore indécis. Je me souhaitais la force nécessaire de résister à la tentation. De la sorte, Annie se verrait le lendemain dans l'obligation de m'écrire pour reprendre contact avec moi.

À Smyrne, d'ordinaire, le bateau qui va à Cordelio se croise avec celui qui en retourne, mais celui qui s'y rend accoste en premier lieu. Or, ce jour-là, les deux bateaux accostèrent par hasard l'un contre l'autre : celui qui venait de Cordelio tout contre celui qui s'y rendait ; et au moment où, pour débarquer, je traversai le second bateau, j'entendis quelqu'un m'appeler. Je levai la tête et je vis Sotirakos sur le pont. Il venait de rencontrer Christiane, Michel et Lucien se dirigeant, en voiture du côté du Konak et avait tenu à m'en prévenir. Je le remerciai pour le renseignement, non sans ajouter qu'en ce qui me concernait, il était probable que je retournerai à Cordelio.

« On vous attend chez les Arcas », lui dis-je, content de me montrer renseigné. Probablement, nous nous retrouverons au club. Dans les préoccupations de la journée, j'avais perdu de vue la visite de Sotirakis chez les Arcas. Et bien entendu, je repris le bateau suivant.

À l'embarcadère de Smyrne, un camelot vendait la *Vie Parisienne*. Je l'achetai pour la première fois de ma vie : ma lassitude était telle que l'idée de lire quelque chose de futile me faisait savourer à l'avance comme la douceur d'une détente. Je fus d'ail-

leurs incapable d'achever un seul article. Chaque page, chaque trait me paraissait insignifiant, fade ou ennuyeux, soit qu'ils le fussent en réalité ainsi que j'incline à le croire, soit que mon humeur fût telle que rien ne la pût divertir. À Cordelio, à peine débarqué, j'aperçus, installés sur le perron du club, Arcas père et, à côté de lui, un monsieur coiffé d'un panama, sans doute le commis-voyageur.

Je me dis aussitôt : « Puisque Annie et Mme Arcas ne se trouvent pas au club, c'est qu'elles n'ont pas encore quitté la maison ou qu'à cette heure, elles sont en route ». J'accédai dans la rue du Bazar et, en effet, à mi-chemin je croisai Mme Arcas et Annie. Je les abordai immédiatement. Avec des flots de paroles pressées, j'exposai à Annie les mésaventures de ma journée, mes désappointements, mon après-midi gâchée, mes courses vaines.

« Tiens, lui dis-je, pour te faire comprendre à quel point je me suis énervé... ». Et montrant la *Vie Parisienne*, « J'ai acheté cette idiotie pour me distraire ».

Et, pareil à ce matelot en colère qui brisait les verres pour se calmer, je déchirai furieusement, sous l'œil glacé d'Annie, l'hebdomadaire frivole.

« Dommage de l'avoir déchiré, déclara-t-elle simplement, tu aurais pu me le donner. Moi, je trouve ça très gentil ».

Cependant, tout en nous acheminant vers le Club, Annie que j'avais pris un peu à l'écart, me fournissait des explications. Elle était venue au débarcadère à 4 h. 5, y avait jeté un coup d'œil et, ne m'ayant pas aperçu, s'en était aussitôt retournée. Peu de temps après notre départ, elle était à son tour arrivée chez les Arcas. Elle me déclara qu'elle ne comptait pas sortir avec moi – car elle avait réfléchi et vu qu'il ne lui était pas possible de lâcher les Arcas ; elle ajoute qu'elle ne s'était rendue au débarcadère que pour me prévenir. Et pour bien marquer qu'elle disait vrai, elle appuya son récit en soulignant : « D'ailleurs, j'y suis venue sans chapeau... »

Je m'enquis alors de Sotirakos. Il ne s'était pas, paraît-il, présenté chez les Arcas. J'en fus surpris et mis les deux femmes au courant de la conversation que j'avais eue avec lui à bord.

« Je ne sais rien, répondit sèchement Mme Arcas. Je sais seulement que M. Arcas, qui a invité cet étranger, ne veut personne avec nous ». J'avais compris. Quand nous fûmes parvenus à l'angle du Bazar, je pris congé de ces dames et, blessé dans mon amour-propre autant que dans mon amour, je ne demandai plus qu'à disparaître.

J'errai encore quelque temps, au hasard sur les quais, dans la direction opposée au club, puis revins à l'embarcadère. De là, je distinguais nettement le groupe du perron : Annie qui paraissait très occupée à causer avec l'homme au panama mais qui (m'avait-elle aperçue ?) tournait tout le temps et comme malgré elle ses regards de mon côté ; M. Arcas, solennel et ventripotent comme d'habitude ; Mme Arcas qui assistait sans participer à la conversation, de l'air morne et ennuyé d'une duègne.

Je pris un billet pour Kokaryalı où j'espérais trouver Christiane et Lucien, mais le bateau, ayant à faire plusieurs escales, n'y toucha qu'à neuf heures du soir. J'eus tout juste le temps de courir jusqu'au café de la jetée et, après avoir constaté que Christiane et Lucien ne s'y trouvaient pas, de sauter dans le même bateau qui retournait à Smyrne où j'arrivai, excédé et rompu, vers dix heures.

Une heure plus tard, je poussai jusque chez Salih. Mon intention était de voir Mentzen, mais j'avais surtout l'espoir d'y rencontrer Annie qui pouvait bien y être allée accompagnée du voyageur et des Arcas. Après quelques minutes d'entretien avec Mentzen, je sortis sans avoir remarqué personne d'intéressant.

Le lendemain, Annie fut exacte au rendez-vous et je relaterai, tout à l'heure, l'entretien que j'eus avec elle. Mais ce qui dès l'abord m'intrigua, fut l'assurance avec laquelle elle précisa qu'on m'avait vu la veille entrer chez Salih vers 11 heures du soir, échanger quelques mots avec Mentzen et repartir aussitôt. De qui tenait-elle ces détails ? Interrogée, elle répondit d'abord qu'elle avait, elle aussi, son

service de renseignements. Mais elle m'avoua finalement qu'elle s'était trouvée elle-même chez Salih où elle avait dîné avec les Arcas et Sotirakos. Curieux de voir si je serais arrivé à m'apercevoir par moi-même de leur présence, ils avaient évité de m'interpeller, et je m'étais éclipsé avant qu'ils eussent eu le temps matériel de me faire signe.

Je demandai : « et le commis voyageur ? – le commis-voyageur ?

Et comme quelqu'un qui, se reportant à un passé lointain, retrouve tout à coup le fil oublié d'une très vieille histoire :

« Le commis-voyageur ? Ah oui ! Eh bien ! il n'est pas venu. – Ce n'est pas possible ! Je l'ai vu avec vous sur le perron du Club. – Sur le perron du Club ? Ah ! je vois. Celui que tu prenais pour le commis-voyageur était simplement Sotirakos ».

XVII Ernie retrouvée

Le dimanche 20 décembre 1931, par un après-midi pluvieux, j'étais sur la plate-forme d'un tramway, en train de méditer après une lecture de Freud sur la nature du plaisir et du désir. La tension intellectuelle à laquelle je me contraignais était douloureuse : j'essayais de m'expliquer le pourquoi du plaisir. Par incapacité de reposer ma pensée sur une solution qui me satisfait, j'en étais arrivé à un tel état d'anxiété à une sensation si nihiliste que je me demandais si plaisir ou désir existaient.

Tout à coup, et comme le tramway allait s'arrêter au terminus du Konak, j'aperçus Ernie qui venait de le dépasser en sens inverse. J'éprouvai aussitôt l'irrésistible besoin de courir derrière et de la rattraper. Je sautai du tramway et, remettant à plus tard d'établir les causes du plaisir, je profitai, sans l'analyser, de celui qui s'offrait par hasard.

Au bruit de mes pas derrière elle, elle s'était retournée, me reconnu et son visage rayonna de contentement. Je n'avais plus abordé Ernie depuis le jour où, peu de temps après la mort de ma tante,

j'avais eu avec elle la conversation que j'ai rapportée. Mais je l'avais cependant entrevue deux fois : d'abord furtivement sur les quais un jour que j'y passais en auto avec Edward La Fontaine ; ensuite, derrière les vitrages d'Ali Galip un après-midi que j'y attendais Annette et Lucien Arcas.

J'avais alors été particulièrement frappé par sa démarche bien balancée de fille du peuple devenue un peu matrone et encore désirable pour tout le monde, du moins encore capable d'exciter le désir des hommes mûrs et des amateurs du «morceau».

...

LIVRE 3

Personnes et personnages de Smyrne

I M. Demoizé

À brûle-pourpoint, un jour, l'un de nous demanda à M. Demoizé :

« Vous êtes libre-penseur, M. Demoizé ? » sur un ton presque affirmatif qui équivalait à dire : « évidemment, vous êtes libre-penseur... »

M. Demoizé redressa son long buste. Un éclair d'hésitation passa à travers son binocle, puis il répondit :

« Non, je ne suis pas un libre-penseur. Je suis un penseur libéral. »

M. Demoizé était un esprit français trop médiocre pour ne pas se vouloir modéré. Il pensait, du reste, modérément, je veux dire qu'il ne pensait pas beaucoup.

« Pas d'exagérations ! Anticlérical, certes, car, voyez-vous... le clergé ! Mais... – comme l'a dit Gambetta – l'anticléricalisme n'est pas un article d'exportation... Ces gens-là ont leurs bons côtés ! et aussi leurs mauvais ! Donc... prudence ! Mais, en toutes choses, pas d'excès ! Libre-penseur, c'est scolaire et tout d'une pièce. Penseur libéral, à la bonne heure !... Au-dessus de la mêlée ! Le juste équilibre ! Je suis un homme sérieux, moi... »

Ainsi « se pensait » M. Demoizé.

II M. Euzet

Ce fut, je pense, Ansaldo qui, vers cette même époque, me recommanda d'assister à des conférences qu'un certain M. Euzet donnait ou donnerait, le soir, deux fois par semaine, en la chapelle du Sacré-Cœur.

J'ignorais que M. Euzet, lazariste, professeur de rhétorique au Collège du Sacré-Cœur, jouissait auprès de l'élite de ses anciens élèves – Philippe de Zara, Stepho Michel, Salzani, les frères Péré, etc – et auprès des jeunes – Tom Greenwood, Ansaldo, Ralph Thouma – d'un ascendant extraordinaire. Ils vantaient sa culture universelle, son érudition infinie, ses connaissances impressionnantes en littérature, philosophie, théologie, histoire. Il possédait, outre le latin et le grec ancien, plusieurs langues étrangères, dont le grec moderne. Il lisait l'hébreu, le turc et l'arabe.

La vérité est qu'il me lut plus tard, en sept ou huit idiomes, le prologue de l'Évangile de Saint Jean : « Au commencement était le Verbe... » pour me prouver qu'il était rythmique et harmonieux dans toutes ces langues.

Certes, je pus me rendre compte par la suite que le groupe des anciens élèves admirait également M. Jung, le professeur de sciences, M. Poulin, le supérieur, et même M. Goidin, le directeur actuel. Mais M. Euzet les envoûtait.

Ils raillaient volontiers la corpulence éléphantine de M. Jung, sa voix pareille à un fauve grognement. Mais s'ils imitaient aussi l'accent nasillard et chantant de M. Euzet, c'était presque par un effet de l'admiration. Stepho Michel avait fini par s'en imprégner et l'avait assimilé au point d'en faire son accent naturel.

Ansaldo m'expliqua le but que poursuivaient ces conférences. Par suite de la guerre et à l'instar des autres écoles françaises, le Collège se trouvait fermé. Les anciens élèves et ceux qui n'avaient pas eu le temps d'achever leurs études préoccupaient ces messieurs. La guerre avait entraîné des relâchements dans les esprits et les

mœurs. Comment éclairer la jeunesse sur ces problèmes de philosophie et de morale, et réagir contre les mauvaises influences (?) à défaut de pouvoir utiliser l'école, on se servirait de l'Église. À l'église, sous forme de conférence, l'enseignement prendrait le caractère légal d'une catéchèse.

Je ne sais si notre petit clan d'élèves de M. Demoizé, dont les anciens élèves de M. Euzet commençaient de s'entretenir, demeura entièrement étranger dans leur esprit à la décision d'organiser ces conférences. La vérité est que notre petit clan ne constituait, en aucune façon, un parti. Ce fut l'esprit de parti des autres qui nous entraîna plus tard à nous considérer comme le parti opposé.

Et alors, un peu jaloux qu'ils eussent un leader – comme on dirait aujourd'hui – en la personne de M. Euzet, nous fûmes portés à nous prévaloir d'un leader nous-mêmes. À leur grand homme, nous n'avions à opposer que l'inconsistant M. Demoizé. À défaut de connaître l'hébreu, M. Demoizé avait quelques notions de grec ancien et entendait un peu le latin, ce dont nous étions fort aises. Mais aussi bien Christian Caracach que moi-même sentions que c'était un bien piètre concurrent face à M. Euzet, qui lui aussi donnait des leçons particulières, et que ses élèves considéraient comme un professeur hors pair. En notre for intérieur, nous sentions bien que la science de M. Demoizé était maigre et sèche, comme sa personne.

Du point de vue paroissial, le Sacré-Cœur était une chapelle. Mais elle avait les proportions et l'agencement d'une véritable petite église. Ouverte en permanence aux fidèles, elle avait ses paroissiens virtuels. C'est là que ma tante Esther m'emmenait durant la semaine sainte, lorsque j'étais enfant, parce qu'on y chantait les Ténèbres mieux que partout ailleurs. Elle était précédée d'une cour et sa façade, que décorait une statue du Sacré-Cœur dressée dans une niche, donnait sur la rue Franque. Si ma mémoire ne m'abuse, elle était située juste en face de la rue Hadjistan où, au second étage du premier immeuble faisant angle à gauche, était installé le professeur Demoizé.

Je me rendis à la conférence de M. Euzet en compagnie de Christian Caracach. J'étais à présent persuadé que ses anciens élèves ne pouvaient qu'avoir parlé de moi au conférencier.

On avait disposé une petite table devant le chœur. Le conférencier parlait assis, face à l'assistance installée sur les bancs. L'auditoire était composé de jeunes gens, d'anciens élèves du Collège, de quelques curieux qui se piquaient d'«intellectualisme» et de certains dévots, parfaitement in-intellectuels, du type de M. Polycarpe Theuma.

L'apparence physique de M. Euzet ne frappait par aucun trait particulier. C'était un prêtre d'environ 44 ans, à barbe noire, maigre sans rien d'ascétique, le front plutôt bas que haut. Il parlait sans difficulté, en phrases grammaticalement bien articulées, d'un ton chantant et nasillard. Il semblait improviser sur un plan préétabli. Plus tard, lorsque je fis plus amplement sa connaissance, je fus frappé en comparant les phrases complètes et bien construites de son élocution en public à sa conversation fragmentaire, hachée, où des mots étaient avalés et remplacés par des gloussements qui servaient à nuancer sa pensée, à la faire sous-entendre, en substituant un vocable manquant par le gloussement approprié.

Les conférences traitaient des sujets d'apologétique. M. Goidin relayait, parfois, M. Euzet. Aux objections des mécréants, on opposait les réfutations de l'Église. Ces sujets m'attiraient, car j'étais plus ou moins au courant des controverses exposées. À la sortie, je donnais, des hauteurs de ma supériorité, mon avis tranchant sur la conférence. Considéré comme d'une intelligence exceptionnelle par mes amis, comme quelqu'un au relief accusé par mes adversaires, je me complaisais en la supériorité qui m'était attribuée, et bien que secrètement conscient des fissures par lesquelles cette «supériorité» aurait pu aisément se vider, je me délectais à m'imaginer comme un être comblé de dons par la nature.

À l'issue d'une de ces réunions du Sacré-Cœur, je fus entouré et comme cerné dans la cour par un petit groupe de jeunes gens qui

me demandèrent ce que j'avais pensé de la conférence de M. Euzet. Un génie tel que moi se devait d'émettre une opinion définitive. Du sommet de ma suffisance, je répondis que j'avais trouvé la conférence remarquable, mais que j'avais des objections à formuler. Tout à coup, un jeune homme blond que je ne connaissais pas, rompit le cercle, s'avança vers moi et m'apostropha en criant : « Allez-vous vous en aller d'ici, espèce de saligaud ! ». Et il m'allongea un soufflet. Puis il s'en alla, entraîné par Philippe de Zara, en me recommandant à voix forte, de ne plus remettre les pieds à l'église « ou alors, ajouta-t-il, je te déculotte en pleine rue Franque ». Je demurai stupéfait, humilié, mais avec à peine le sentiment qu'on venait de se livrer à une injustice à mon égard. Je n'avais guère eu le temps de saisir ce qui m'arrivait. Christian Caracach, Ansaldo et quelques autres m'entraînèrent aussitôt hors de la cour avec une sorte de sollicitude.

Dans la rue, un jeune homme dont les favoris roux, le large front, l'aspect insolite avaient attiré mon attention dans l'église au cours des réunions antérieures, nous rejoignit et d'une voix frémissante et indignée déclara : « Il ne faut pas laisser la chose comme ça ».

« Qui est-ce ? » demandai-je à Ansaldo lorsque le jeune homme se fut éloigné. « Quelqu'un de très bien dont tu devrais faire la connaissance. Il se nomme Auguste Bergando... ». Ce nom ne me disait rien ; ma curiosité surmontait mon émotion : « Mais enfin qui est-il, qu'est-ce qu'il fait ? ». « C'est », dit François, « quelqu'un qui a vos idées... ».

Le lendemain, je m'aperçus que l'événement avait fait grand bruit et qu'on s'en entretenait partout. Christian Caracach était à la tête de ceux qui soutenaient qu'il fallait réagir, en faire une question, soulever ciel et terre. Lui et d'autres parlèrent de « guet-apens ». C'en était un, visiblement. Le coup avait été monté et les jeunes gens qui m'avaient entouré et retenu dans la cour de l'église avaient agi dans le but de me faire parler et de donner prétexte au jeune homme blond de m'infliger la correction préméditée.

J'avais de suite appris que mon agresseur se nommait Maurice Salzani. Il appartenait à une ancienne famille française fort considérée, établie depuis plus d'un siècle en Turquie. Son grand-père, qui tenait un journal intime dont des fragments parurent plus tard dans les feuilles locales, avait «ciceronné» Lamartine, lors du séjour de ce dernier à Smyrne.

Au fond, de quoi s'agissait-il ? Un galopin de dix-sept ans avait été giflé – inopportunément sinon gratuitement – par son aîné à qui on l'avait dépeint sous les traits d'un petit voyou impie, contempteur de la religion. L'incident aurait pu se trouver clos, sans autre forme de procès.

Le lendemain, conseil chez M. Demoizé, promu soudain chef du parti de l'opposition. Nous décidâmes que j'adresserai à M. Euzet une lettre de protestation solennelle.

Je la rédigeai d'une traite, en forme de tirade déclamatoire : « Ainsi, devant la maison de Celui qui a prêché le pardon des offenses, cet homme, sans avoir été offensé, a osé lever la main sur moi... » Et autres...

M. Demoizé saisit mon brouillon et le ratura de sa grande écriture droite qui pesait sur la plume au point d'égratigner le papier. La phrase finale, introduite sur la suggestion de Christian et faisant une molle et timide allusion à un guet-apens, devint sous la plume pesante de M. Demoizé, la flèche suivante : « ...ce regrettable incident. Il se pourrait qu'en votre qualité de confesseur, vous en comprissiez, mieux que quiconque, les attristants dessous ».

Sur le moment, bien que j'eusse tenté de le pénétrer, je n'avais rien compris au sens de l'allusion, mais j'appréciai le « vous me comprissiez », dont la syntaxe impeccable devait, à mon avis, relever aux yeux de M. Euzet, mes compétences grammaticales et subjunctives. Aujourd'hui, je comprends que c'était un trait empoisonné de penseur libéral visant à percer au cœur le clergé insipide du fanatisme.

Grâce à M. Demoizé, ma lettre débutait par les mots : « M. l'abbé... », qui étaient impropres pour un lazariste. Mais dans l'esprit de M. Demoizé, «abbé» était le terme protocolaire qu'un penseur libéral, poli et modéré, se devait d'appliquer à tous les «calotins».

Je recopiai ma lettre et l'envoyai à M. Euzet.

Ce qui m'avait inquiété le plus à la suite de cet incident était l'injonction « de ne plus mettre les pieds à l'église ». Si la crainte d'un nouveau scandale ou la peur d'une raclée allaient m'entraîner à obtempérer, cette humiliation me serait plus cuisante que toute autre ; de plus, il m'en aurait coûté du plaisir d'assister aux conférences à cause de l'ivresse mentale qu'elles provoquaient en moi. Aussi, avais-je pris soin de glisser dans ma lettre était une phrase qui signalait l'invitation qui m'avait été faite de ne plus reparaitre à l'église et la présentait comme une prétention insoutenable.

J'espérais que M. Euzet serait tout le premier à ne pas approuver cet interdit. D'anciens élèves s'empressèrent de me rassurer. Dès lors, j'affrontai la conférence suivante sans presque aucune appréhension.

M. Euzet entama sa causerie par une allusion à l'incident, lut ma lettre in extenso, désapprouva le geste, désavoua son auteur. Si je ne me trompe, à l'issue de la conférence, il demanda de me voir, et ce fut à cette occasion que je lui fus présenté.

En tout cas, dès notre première rencontre, il se référa à la dernière phrase de ma lettre, en précisant qu'il n'en avait guère apprécié l'allusion. Je demeurai bouche bée. Je ne comprenais rien à ce qu'il avait compris.

L'effervescence se poursuivit les jours suivants. Malgré le désaveu en pleine église, mon parti réclamait des excuses publiques de la part de mon agresseur. Je laissais faire. Mais, soutenu par tant de monde, je m'enflais de mon importance et étais de plus en plus porté à croire qu'on me devait des réparations.

L'effervescence s'était déjà atténuée lorsqu'un soir, en rentrant à la maison, ma mère me montra une lettre qu'elle venait de recevoir et qui était conçue à peu près comme suit :

« Madame, je viens par la présente vous présenter mes excuses pour l'incident survenu jeudi dernier et à la suite duquel j'ai giflé votre fils. Veuillez agréer, madame, mes plus respectueux hommages. Maurice Salzani ».

Sous quelles pressions le malheureux jeune homme avait-il résolu brusquement d'écrire cette lettre ? On l'avait sans doute, de plusieurs côtés, désapprouvé ; on lui avait fait honte de son geste ; peut-être même dans sa propre famille, car Mme Salzani connaissait fort bien ma mère et savait que, veuve, elle faisait de nombreux sacrifices pour élever convenablement ses enfants. C'était de ces choses qui étaient prises très au sérieux par ces vieilles et honorables familles catholiques de Smyrne.

La réaction de Salzani dut être la suivante : Des excuses à ce sa-laud ? Jamais ! Mais il crut sans doute mettre son amour propre à couvert et se tirer quand même d'un fâcheux pas en adressant ses excuses, non pas au galopin mécréant, mais à la veuve considérée et peu fortunée qui prenait tant soin de l'éducation de ses enfants.

L'arrivée imprévue de cette lettre me stupéfia et, en dépit de sa rédaction presque impertinente et rageuse dans sa brièveté, me parut une solution pouvant mettre terme à un conflit qui passionnait plus mon entourage que moi-même, que je poursuivais moins pour donner une satisfaction à mon amour-propre qu'à mes partisans et dont la poursuite me fatiguait. J'avais hâte de me libérer de cette contrainte et de reprendre le cours interrompu de mes activités familiales et de mon traintrain journalier. Un seul point me chiffonnait : Salzani, dans sa lettre, donnait l'impression qu'il y avait eu un incident à la suite duquel il s'était livré sur moi à des voies de fait alors qu'il l'avait provoqué en s'y livrant.

Salzani avait voulu donner une leçon à un vilain garnement assez effacé. Il le mit en exergue.

La Congrégation de l'index pourrait être considérée comme une des premières entreprises publicitaires du monde. Les individus et les œuvres condamnés ne sauraient rêver de meilleur agent de

propagande et de diffusion. Il est vrai qu'en les signalant au monde entier, elle les indique aux croyants invités à se méfier et ainsi, la Congrégation voit son but atteint. Mais celui-ci est souvent dépassé et les conséquences de nos actions sont imprévisibles.

À Smyrne, ce mince événement servit à donner corps à des antagonismes jusqu'alors dilués et flottants. Il contribua bientôt à la formation d'une « Association des Étudiants » groupant des éléments dissidents, entreprenants et la plupart creux qui en entraînaient d'autres et se targuèrent d'être de l'autre côté de la balustrade. Enfin, il gonfla d'importance et mit en lumière un inconsistant professeur de français, le premier étonné de son aventure.

M. Euzet poursuivit : « On passe à Dom Bosco une carte de visite sur laquelle il lut ce simple nom : Victor Hugo. Victor Hugo était assez connu et son seul nom suffisait. Il n'avait pas besoin d'ajouter : « président de l'Association des Étudiants » ». Allusion aux cartes de visite que l'Association venait de faire imprimer, à ses frais, à l'usage de François Ansaldo.

Christian Caracach jugea le sarcasme gratuit et facile et décida de protester par une lettre « pleine de modération et de dignité ». Il n'était pas juste, écrivit-il à M. Euzet, de s'en prendre à une association dont le noble but était la diffusion de l'instruction ; au contraire, il se devait de la protéger, etc.

À la conférence suivante, M. Euzet accusa réception de la lettre, la lut même, si je ne me trompe, et en profita pour tracer de nous un portrait impitoyable assez réussi.

« On me demande », déclara-t-il à peu près, « de protéger une association de jeunes qui répand l'instruction. Je ne demanderai pas mieux. Mais voyons un peu quels sont ceux qui répandent l'instruction ? ». Et il se mit à les énumérer :

« Il y a d'abord un agnostique : Letayf. Quelqu'un qui ne connaît même pas la signification du mot et qui est venu me la demander... ».

Le trait était quelque peu perfide. Comme nous contestions à Letayf son étiquette d'agnostique en soutenant qu'il n'était que sceptique, il avait en effet, quelques jours auparavant, consulté M. Euzet sur la signification du mot, dans l'espoir que la définition de celui-ci coïnciderait avec la sienne et qu'il pourrait ainsi nous opposer une définition autorisée. Mais M. Euzet avait accueilli la question par de multiples gloussements, sans fournir de réponse.

« Il y a un poète (Ansaldo) dont le thème favori est le doute, et qui mêle le balancement de ses rythmes au balancements éternels de sa pensée ».

« Il y a un chimiste Bergando, qui joint toute l'incrédulité de Berthelot – moins sa science – au scepticisme athée de Renan exégète.

« Il y a aussi un exégète. Vous savez, mes amis, qu'un exégète est celui qui interprète les Saintes Écritures. Vous devez savoir aussi que, pour être exégète, il faut connaître au moins une demie douzaine de langues orientales. La personne en question ne connaît même pas... l'hébreu ».

J'en fus si piqué que, peu après, j'engageai Albert Hazan et me mis à étudier l'hébreu, jusqu'au jour où Hazan plia bagages pour l'Amérique du sud. Ma mère dut régler les leçons à raison d'un quart de livre l'heure.

Je sais, aujourd'hui encore, qu'en hébreu chapeau s'appelle « koba », la table « ashoulhan », et que la Bible débute par les mots suivants : « Béréchit Bara Éléhim... »

De retour à Izmir d'un voyage en 1961, j'ai appris, par une voix qui m'égrenait les nouvelles sur un ton détaché, que le père Euzet, lazariste, autrefois professeur de rhétorique au collège du Sacré-Cœur, était mort des suites d'une chute qu'il avait faite en glissant dans la chapelle des sœurs de Saint Vincent de Paul. Il allait accomplir sa 88ème année le 12 décembre prochain. Il était installé à Izmir depuis environ 65 ans.

Depuis la fin du siècle dernier jusqu'en 1922, date à laquelle le collège du Sacré Cœur, dirigé par les lazaristes, dut fermer ses portes, Monsieur Euzet (Monsieur est le titre porté par les lazaristes) a répandu en Asie Mineure la culture française et façonné les intelligences et les cœurs. Mais on peut dire qu'il continua son rôle d'éducateur jusqu'à sa mort, acceptant jusqu'à un âge avancé d'accorder des leçons particulières à ceux qui les sollicitaient, attirant à lui les meilleurs esprits, restant en contact avec nombre de ses anciens élèves qui lui avaient conservé une sorte de culte admiratif et attendri.

Dire de lui qu'il fut professeur de rhétorique serait donner une idée bornée de l'homme et de l'étendue de ses connaissances. La philosophie et l'histoire, les lettres grecques et romaines, aussi bien que la littérature française, n'étaient qu'une partie de son vaste domaine. Théologien et exégète, il avait lu tous les pères de l'Église, les latins et les grecs, avec une prédilection marquée pour Saint Augustin et Saint Jean Chrysostome, et aussi tous les grands docteurs du Moyen Âge, depuis Bède le Vénérable jusqu'à Thomas d'Aquin, dont il avait assimilé la Somme et la discipline intellectuelle. Il connaissait et possédait une bonne douzaine de langues anciennes et modernes. Il traduisait n'importe quel texte grec ancien, quel qu'en fut le dialecte, sans recourir aux dictionnaires, en se jouant.

Outre le grec et le latin, il connaissait l'hébreu, l'araméen, le syriaque, le grec moderne, l'anglais, l'allemand, l'italien et l'espagnol, l'arabe et, bien entendu, le turc qu'il lisait et écrivait aussi bien en anciens qu'en nouveaux caractères. Il me lut une fois le début de l'Évangile selon Saint Jean, dans une douzaine d'idiomes pour me démontrer qu'il était harmonieux, à la lecture, dans toutes les langues. Philologue, il s'intéressait aux origines du langage et, grâce à ses connaissances philologiques, établissait les rapprochements les plus passionnants et les plus hardis.

Je le surpris un jour, penché sur un in-folio, un dictionnaire polyglotte du XVIIe siècle, lui ayant demandé quel était le vocable qui

retenait son attention, il m'apprit qu'il était en train de lire ce dictionnaire page par page, de la première ligne à la dernière, comme un ouvrage ordinaire.

Je ne lui ai jamais rendu visite sans le trouver en train de lire, en prenant des notes. Il était la proie du «libido sciendi» qui est l'insatiable appétit du savoir. C'était sa faiblesse. Elle était pour lui ce que la «libido sentiendi», l'appétit des voluptés, est pour les autres.

Il extériorisait sa pensée dans les entretiens. Aussi, cet homme qui savait tant de choses et avait tant de choses à dire, dépourvu de vanité littéraire, n'était pas tenté d'écrire. Durant sa jeunesse et sa maturité, il n'a publié qu'un seul livre, un journal de voyage intitulé *Patmos* (Paris 1904) devenu aujourd'hui introuvable. Après l'avoir écrit, il mit dix ans avant de se résoudre à le faire éditer.

Pour ne pas perdre contact avec l'évolution littéraire, il continua jusqu'à la fin de ses jours, à se tenir au courant des nouveautés. Aussitôt qu'il était bruit d'un auteur nouveau, il achetait ou se procurait ses ouvrages. J'ai vu, dans ses mains, des livres de poète, dadaïstes ou surréalistes. Il s'en débarrassait, après les avoir parcourus, en en faisant cadeau, s'en tenant, pour sa bibliothèque déjà engorgée, aux auteurs essentiels qu'il enseignait à ses élèves et qui étaient déjà classiques au début de ce siècle...

J'ai parlé jusqu'à présent du savant. Je voudrais parler du prêtre. Lui qui était avare de ses minutes et toujours absorbé dans ses livres, prodiguait sans hésiter ses heures et, au besoin, ses jours lorsqu'il s'agissait de soulager une conscience en détresse, une foi défaillante, ou dans l'espoir, si mince fut-il, de gagner une âme rebelle à Dieu.

À 88 ans, il allait tous les dimanches célébrer la messe dans la paroisse d'un faubourg éloigné pour une dizaine de fidèles. Aumônier des sœurs de Saint Vincent de Paul, il se levait tous les matins à cinq heures pour dire la messe dans leur chapelle et leur donner la communion.

Lui qui, durant toute sa vie, n'avait publié qu'un seul livre, s'était dans son extrême vieillesse mis à écrire sans désespérer pour une cause qu'il avait prise à cœur, celle de Panaghia Kapulu et du séjour de la Vierge à Éphèse, et afin surtout d'alimenter la revue Notre-Dame d'Éphèse, l'organe d'édification et de combat du sanctuaire de *Meryem Dağ*. En avril dernier, à peu près nonagénaire, il avait publié un livre qui en faisait l'historique détaillé.

Durant ces dernières années, quoique se portant bien, il s'était amaigri et desséché au point de n'être plus qu'une armature branlante d'ossements animée que recouvrait la peau. Lorsqu'il célébrait la messe, ses jambes flageolaient, mais il ne manquait pas une genuflexion.

Le 6 juin, après avoir dit la messe et s'être déshabillé dans la sacristie, il voulut gagner le réfectoire en traversant la chapelle. Il glissa et tomba sur les dalles de marbre aux pieds d'une statue de la Vierge. L'accident passa inaperçu et ce ne fut que bien plus tard qu'une sœur, ayant entendu des gémissements, se précipita vers la chapelle. Elle trouva M. Euzet effondré à l'endroit où il était tombé et essaya de le relever : « Je ne peux pas me relever, lui dit-il, je dois avoir quelque chose de cassé... ». Du côté où son corps avait heurté contre les dalles, tous les pauvres os décalcifiés s'étaient brisés comme du verre.

Il fut transporté à l'hôpital français où chirurgiens et sœurs infirmières lui prodiguèrent tous les soins imaginables. Ils ne parvinrent qu'à prolonger ses souffrances qui furent atroces. Il ne mourut que le mardi 20 juin ayant conservé sa lucidité à peu près jusqu'au dernier moment.

Toute la maison de Saint Vincent de Paul fut en deuil. À ses funérailles le lendemain, l'archevêque, en prenant la parole, avait les larmes aux yeux. Les religieuses pleuraient. Elles n'ont pas les pleurs faciles.

À 88 ans, son esprit s'était non seulement conservé intégral, mais effervescent. Il se passionnait et discutait avec une ardeur juvénile.

C'est devant la disparition d'hommes pareils que l'on ressent le plus intensément l'absurdité de la mort.

III Stepho Michel

Stepho Michel était un jeune homme brun aux grands yeux noirs, au visage rond et candide. Il possédait le grec et le latin et s'intéressait passionnément aux lettres.

Pour lui, cependant, la littérature française s'arrêtait au XVIIe siècle. Il feignait d'ignorer et, en réalité, négligeait les siècles suivants. S'il admirait deux ou trois sonnets de Sully-Prudhomme, quelques vers de Lamartine et le «Manteau Impérial» des «Châtiments», il le devait à l'influence de M. Euzet qui les citait comme des chefs d'œuvre.

Parfois, il gagnait, solitaire, les hauteurs de Bairakli et déclamaient à tue-tête des vers de l'Iliade.

Il était en train d'écrire une tragédie en cinq actes, en vers, intitulées «Nisus», sans doute inspirée par le IXe chant de l'Iliade, dont personne parmi ses amis n'avait lu le moindre mot. De temps à autre, il lui arrivait de dire à quelqu'un, comme pour l'aguicher par la promesse d'une récompense : « Si vous arrivez à faire telle chose, je vous citerai deux vers de ma tragédie ». Mais il s'arrangeait pour ne pas avoir à les citer.

Il adorait jouer aux dominos. Un jour, il défia son ami Arsène Akjali : « Arsène, si vous arrivez à gagner cette partie, demain je vous lis un acte entier de Nisus, foi de Michel ! ».

Arsène gagne la partie. Le lendemain, il vit s'amener chez lui un Stepho Michel, pâle et défait, qui le suppliait de le libérer de son engagement. « Qu'à cela ne tienne ! » dit Arsène, qui, à la mine bouleversée de son ami, avait envisagé je ne sais quel drame.

Ce qui le retenait, sans doute, de lire sa tragédie était la peur de ne perdre, en la divulguant, l'illusion d'élaborer un chef d'œuvre. En quoi il avait raison. Il vaut mieux toujours garder un chef d'œuvre dans un tiroir et conserver ses illusions.

Racinien, il plaçait Racine au-dessus de Corneille et, au-dessus de toutes les tragédies, Iphigénie.

Il aimait à répéter en chantonnant :

« Lorsque les siècles auront fait leur temps, trois noms surnageront sur l’océan littéraire : Racine, Corneille et, un peu plus bas, Stepho Michel... »

Il n’en était peut-être pas sûr, mais prenait un grand plaisir à le ronronner. Tous les personnages de sa tragédie étaient masculins. Bergando insinuait de sa petite voix en fausset : « Au lever du rideau, tous ces personnages mâles s’avancent sur la scène et montrent leur sexe ».

À l’incendie, il se réfugia à Marseille, et devint professeur de latin chez les jésuites. Vers cette même époque, Lucien Arcas le rencontra, un jour, dans la rue : « Et que devient certaine tragédie que j’ai entendu vanter ? ». Stepho Michel lui répondit en chantonnant : « Arcas, mangez bien ; buvez bien, vivez longtemps et vous verrez Nisus ».

Candidement pédant, il se délectait à infliger des « colles ». À la Revue de Smyrne, comme je vantais, en sa présence, le sonnet de Sully-Prudhomme :

« La blanche Vérité dort au fond d’un grand puits... »

Dont beaucoup d’élèves de M. Euzet se gargarisaient, Stepho Michel m’interrompit : « Pouvez-vous m’expliquer le premier quatrain ? »

Un peu inquiet, j’en entrepris l’exégèse. Le visage, dur et maussade, de Stepho Michel se détendit. Il m’interrompit de nouveau : « Suffit ! ». La colle n’ayant pas pris, j’avais cessé de l’intéresser...

IV Le groupe Gouyoudjian

Les Gouyoudjian étaient de riches Arméniens qui occupaient sur les Quais à côté de la Pointe, une vaste maison attenante à un grand jardin.

M. et Mme Gouyoudjian avaient deux fils les prénommés Agop et Pierre. Agop qui portait sur un nez insolite des lunettes à monture d'or, était philosophe et se distinguait par un air ahuri. Pierre, myope sans lunettes et lui-même un peu ahuri, avait l'esprit porté vers des préoccupations plus terre à terre.

Ils avaient une préceptrice, Mlle Herminée Salérian, femelle encyclopédique, au demeurant jeune et assez bien de sa personne – teint éclatant, grands beaux yeux noirs, en dépit d'un museau de fouine qui la rendait un peu antipathique lorsqu'elle parlait. Elle les instruisait sur à peu près l'ensemble des connaissances humaines : sciences, littérature, philosophie, histoire, musique, art, langues et mondanités.

Agop méprisait tout ce qui n'était pas philosophie et spéculation pure, mais raclait consciencieusement le violon que Mlle Salérian lui enseignait. Pierre, contraint de tapoter du piano, préférait les sucreries et niait volontiers avec les filles. Il essayait d'échapper à la férule de l'omniprésente et omnisciente préceptrice. En philosophie, Agop considérait la psychologie et la logique comme sa spécialité et son terrain naturel d'action. C'était un dialecticien transcendant qui vous abordait sans presque vous dire bonjour, armé de quelque argument syllogistique dont il vous imposait de suite la discussion. Pour lui, raisonner consistait à savoir jouer avec les mots à la manière du jongleur avec ses disques. Il avait un sourire triomphant lorsqu'il vous avait rendu muet à la suite d'un sophisme imprévu ou d'une réplique déconcertante. On aurait dit qu'il n'était qu'un cerveau démuné de corps, tant il paraissait planer au-dessus des contingences. On était tenté de se demander s'il éprouvait seulement le besoin de manger ou de dormir.

Il faut croire qu'il devait beaucoup plus à un tempérament congénital qu'à Mlle Salérian ses tendances philosophie. Lorsque celle-ci planait, c'était à ras du sol.

Elle s'exprimait dans un langage raffiné d'où les fautes de français n'étaient pas exclues. Et si son accent fleurait Paris lorsqu'elle

s'exprimait en français, toute oreille profane aurait discerné, lorsqu'elle s'exprimait en anglais, le pur accent d'Oxford.

Elle et son élève Agop allaient devenir de magnifiques recrues pour l'Association où ils entraînaient, à son corps défendant, le doux Pierre, amateur de gâteaux et de jeunes filles.

V Une conférence de M. Pittakis

La prochaine conférence devant être prononcée trois jours plus tard et les réunions publiques, sauf autorisation spéciale, étant interdites, nous décidâmes de nous adresser aux autorités grecques, moins afin de nous éviter d'éventuels ennuis que nous n'appréhensions pas, que pour le plaisir de nous prêter de l'importance en nous hissant à la hauteur d'une institution reconnue.

Nous nous rendîmes, Christian Caracach et moi, au poste militaire grec du quartier et sollicitâmes le permis de nous réunir. L'officier, en m'entendant parler couramment le grec, n'hésita pas à nous délivrer un papier, muni du sceau officiel, qui autorisait le «Syneterizmos Fithitou Smyrnis» à se livrer à ses activités habituelles au N° 459 de la rue Parallèle, à la date du 29 mai.

Qui étaient ces étudiants ? Où perchait leur université ? Où se trouvait leur patente ? Quel était le genre de leur activité ? L'officier ne s'en soucia pas, exemple typique de la légèreté de ceux qui sont en charge des intérêts publics. Il avait suffi à ce fonctionnaire que ces jeunes gens parlassent grec et ne fussent apparemment pas musulmans.

La conférence du jour devait être donnée par M. Pittakis. Sujet choisi et annoncé : «le passé de Smyrne».

Les membres et leurs invités vinrent plus nombreux que de coutume. L'auditoire était composé d'éléments presque tous hostiles aux Grecs. M. Pittakis, avec sa face olivâtre, sa barbe de bouc et sa redingote noire élimée, prit place à la table du conférencier sur laquelle, sacristain vigilant, j'avais pris soin de poser, comme d'habitude, le verre d'eau sucrée sacramentel :

« Messieurs », dit-il en débutant, « je vous avais annoncé une conférence sur le passé de Smyrne. Mais depuis les événements qui sont intervenus ont rendu périmé et futile un sujet pareil. C'est du passé, du PRÉSENT et de l'AVENIR de Smyrne que je veux vous entretenir ».

La contenance récalcitrante de l'auditoire contrastait avec les frémissements d'enthousiasme perceptibles dans la voix de M. Pittakis.

Celui-ci s'attaqua d'abord au passé le plus reculé de Smyrne alors qu'elle s'appelait Navlochon et se situait sur la montagne près de la baie de Biraéli. Suivirent l'inévitable Tantale et l'amazone Smyrne. Puis ce fut la ville du Pagus et celle qu'Alexandre le Grand fit descendre dans la plaine. M. Pittakis en vint rapidement aux Romains et bientôt à l'aube du christianisme :

« Smyrne », déclara-t-il, « est une des sept villes auxquelles Saint Jean adresse une lettre dans l'Apocalypse. Et il dit à Smyrne : sois fidèle jusqu'à la mort et je te donnerai la couronne de vie... »

Ici, M. Pittakis bondit de sa chaise, frappa du poing sur la table et, d'une voix que l'émotion faisait trembler, s'écria :

« Oui, messieurs, nous avons été fidèles – jusqu'à la mort – pendant cinq cents années, et nous l'avons obtenue... enfin ! la couronne de vie ! »

Alors de tous les côtés de cette salle quelques instants auparavant figée et muette, les applaudissements crépitèrent. Les quelques philhellènes présents applaudissaient debout ; et Christian Caracach applaudissait ; et François Ansaldo et Joseph Marouche applaudissaient ; et moi-même, debout, battais des mains de toutes mes forces en trépignant.

Eh quoi ! brusquement converti au philhellénisme, croyais-je à présent que l'Apocalypse avait prophétisé le débarquement du 15 mai ? Venais-je d'avoir une illumination soudaine sur le vrai sens de la « couronne de vie » ? Ou désormais aimais-je les Grecs au point de m'aveugler et jouir de mon aveuglement ?

N'aurais-je pas eu plutôt raison de trouver ridiculement abusive, matérialiste, égocentrique et prétentieuse – bien dans la ligne de cette jactance grecque qui nous exaspérait et nous avait entraînés à prendre parti pour les Turcs – cette application des paroles de l'Apocalypse à l'arrivée d'un régiment grec, sous la protection de la flotte des deux mondes, dans Smyrne désarmée ?

Telle est la puissance des mots, telle est l'éloquence vraie ou fausse lorsqu'elle tombe sur un terrain perméable que nous tous, hostiles aux Grecs et sans que nos sentiments fussent altérés, nous étions en train d'applaudir à tout rompre. Ce n'était pas le triomphe des Grecs que nous applaudissions, mais le symbole des mots, le triomphe de la rhétorique.

Cet épisode est resté gravé dans ma mémoire comme un exemple du pouvoir des mots sur une foule sensible à leur résonance et qu'enivre leur cliquetis.

VI Une conférence d'Albert Hazan

(Je viens de prononcer une conférence sur la «Psychologie de la seconde abdication de Napoléon», à laquelle est présent Albert Hazan. C'est la première fois qu'il assiste à une de mes conférences).

Les applaudissements ayant pris fin, Albert Hazan nous dit : « Écoutez, je voudrais bien vous faire une conférence, moi aussi. Je l'intitulerais «les sentiments nécessaires»... ».

On accepta l'offre d'enthousiasme, sans songer à se renseigner sur le sujet. Il s'agissait d'une conférence, c'était l'essentiel. On la fixa au samedi prochain. On était à court de conférenciers. Certes, il s'en trouvait toujours un parmi nous qui tenait quelque chose en réserve ou se faisait fort d'élucubrer un sujet en quelques heures. Nous ne manquions pas d'inspirés, mais nous étions heureux d'offrir de nouveaux visages.

Albert Hazan nous étonna tous par l'aisance chaude et prenante de son élocution, la pureté de sa diction et de sa langue. Il improvisait et son improvisation, qui coulait de source, était pleine d'en-

train. Nos membres – Bergando excepté – lisaient d'ordinaire leurs conférences.

« Messieurs », expliqua Hazan, « assistant la dernière fois à la conférence de l'un d'entre vous, j'ai eu un sursaut en l'entendant parler négligemment et en passant du «préjugé de patriotisme ou de la patrie». J'ai noté, au cours de la même conférence, une ou deux autres touches de la même veine. Aussi, moi, aujourd'hui, je tiens à vous parler des «sentiments nécessaires».

Il s'agissait d'une leçon.

Albert Hazan était notre aîné avec un esprit bien plus mûri que le nôtre. Moins doué qu'un Bergando et sans doute aussi moins profond, il nous surprenait tous par une expérience plus condensée et plus coordonnée des idées et des choses.

Il venait nous apprendre que nier et détruire ne suffit pas ; que ne regarder que de haut et penser intelligemment n'est pas tout ; qu'il est peut-être de la nature d'une intelligence supérieure de ne pas vouloir être absolument et essentiellement intelligente ; que nous sommes des hommes et que nous avons des besoins humains ; que ces besoins, inhérents à notre nature, il est sage de les alimenter ; qu'agir dans le sens de nos besoins et de notre enrichissement spirituel est plus important que de vivre dans l'absolu, que la biologie, l'éthique et l'esthétique ont le même fondement humain et se confondent l'une dans l'autre.

« D'où vient », nous dit-il, « qu'une pyramide à l'endroit nous paraît plus esthétique qu'une pyramide renversée ? C'est que, renversée sur sa pointe, nous craignons qu'elle ne nous tombe sur la tête... »

VII Une conférence de René Letayf

René Letayf préparait sa conférence. Lorsqu'elle fut au point, il nous en lut le préambule :

« Aux personnes qui m'écoutent et qui, groupées sans un sentiment de dévouement réciproque, prêtent les unes le concours actif de leur

travail et, les autres, celui déjà assez efficace de leur présence, je dédie ces pages afin de mieux les inviter à formuler leur appréciation en écartant d'eux une propension à la louange qui, pour être fallacieuse, n'en est que plus apparente, et dans l'espoir qu'ils y trouveront, peut-être, une introduction à certaines choses qui, par leur importance au premier chef, font pièce à la vie à notre époque, et que l'on trouve, bien ou mal placées, au premier pas de chaque jour ».

On ne lui reprocha pas d'être un chef-d'œuvre de constipation et de pédantisme. Mes camarades ne firent de réserves que quant à la longueur excessive de la phrase et aux nombreux «qui» dont elle était farcie.

« J'avoue que je l'aime bien telle quelle », déclarait doucement Letayf. Et il ajoutait : « Elle dit bien ce qu'elle veut dire ».

En s'exprimant ainsi, Letayf tenait à souligner qu'elle le satisfaisait pour une double raison : à cause de l'équilibre de la période, malgré sa longueur, et pour la pointe qu'elle renfermait à l'égard des éloges dont on couvrait d'habitude non seulement les conférenciers, mais quiconque déployait devant nous un manuscrit. Il nous avait déjà été dit que nous étions une association d'encensement mutuel.

Pour ma part, la structure de la phrase m'avait ébahi, indépendamment de son sens, sur lequel je ne m'étais pas attardé. Je la trouvais digne d'un écrivain professionnel, digne d'être accueillie et imprimée dans n'importe quelle revue. J'en appréciais l'armature à la Brunetière, le choix substantiel et approprié des mots, le son sévère que rendait le style, un style concentré d'auteur sérieux.

Le mien était coulant, désossé, démuselé. J'aurais voulu savoir m'exprimer comme Letayf, de même que j'enviais Bergando d'écrire, par exemple : «la marche ascensionnelle du progrès» qu'il orthographiait du reste «ascensionnelle».

Ainsi, tout en jugeant son style inférieur comparé à celui de ses camarades, je faisais semblant de l'admirer, et le double que je portais en moi l'admirait, en effet, car le style était, quoiqu'à

mon gré de texture et de qualité incertaines, celui de son tempérament et de ses propensions romantiques. Il contestait mon engouement pour la musicalité, la grandiloquence et l'emphase tempérée par un attendrissement désabusé, qui en faisaient une mixture hasardeuse et mal délayée de Victor Hugo et d'Ernest Renan.

Bergando m'avait déjà dit que, pour les sujets sérieux – philosophie, histoire – il fallait user d'un «style sévère». Il me recommandait, sans doute, de ne pas user d'un style lyrique.

En attendant, je me rongerais à l'idée de ne pas être à même de produire une écriture qui pût reproduire à mes yeux et à ceux d'un Bergando ou d'un Letayf, l'aspect d'un style sérieux, si bien que, par désespoir et vanité impuissante, j'en vins à commettre, mais ne fis cela qu'une seule fois, une fraude littéraire. Je copiai dans une ancienne *Revue des Deux-Mondes*, un article en «style sévère» et le lus à une de nos réunions comme étant de mon cru.

Il fut accueilli avec moins de faveur et d'intérêt que mes propres élucubrations. À l'issue de la lecture, je m'empressai de demander à Bergando s'il n'avait pas cette fois apprécié le sérieux approprié du style. Il ne s'en était pas soucié. Mais après avoir un instant réfléchi, il m'accorda que cette fois «c'était mieux».

Quant à la phrase de Letayf, à force d'en être enchanté et de me la répéter, je l'avais apprise par cœur. Elle se grava en moi d'une façon si indélébile que j'ai pu la transcrire ici de mémoire.

VIII De François d'Assise à François Ansaldo

J'avais annoncé une conférence sur François d'Assise.

Je n'aurais pas hésité à parler indifféremment de saint François d'Assise ou saint François de Sales, de François Ier ou de François-Joseph, du Père Joseph ou de Joséphine de Beauharnais. Le hasard d'une lecture y aurait suffi et, sur commande, une documentation hâtive et vite assimilée y aurait pourvu.

Comment pendant qu'avec ennui je recueillais les éléments de ma conférence sur saint François d'Assise, il me vint à l'esprit de passer, sans autre transition, à François Ansaldo, je ne saurais exactement le dire. Le fait est que je me mis à écrire et qu'au bout de deux ou trois jours et juste à temps, j'avais couché sur le papier assez de matière pour entretenir un auditoire pendant une heure.

L'«œuvre» de François se composait d'une vingtaine de sonnets ; j'en avais copié quelques-uns retenu de mémoire les autres. Ils avaient, pour la plupart, le doute comme thème – le doute religieux – et ils marquaient, dans l'ordre chronologique, une évolution vers la détresse en même temps qu'un progrès vers une certaine maîtrise dans la facture. Je n'eus qu'à suivre ces développements.

Tout le monde s'attendait donc à une conférence sur François d'Assise. Je ménageais soigneusement une surprise aux auditeurs. Je les surpris en effet, car François Ansaldo lui-même, qui trônait dans son fauteuil présidentiel au milieu des vulgaires chaises du commun des membres, n'était pas au courant de la substitution.

Tout le monde parut ravi de la «surprise». Lorsque j'en vins à énumérer les sonnets dont j'allais donner lecture, je vis l'étonnement transparaître sur le visage de François.

Interrompant ma lecture, je déclarai : « Je sais que M. Ansaldo, étonné, se demandera comment j'ai pu me procurer ses sonnets. Qu'il se rassure, rien dans ma façon de faire de plus loyal : je les ai retenus de mémoire.

Des applaudissements prolongés accueillirent ma déclaration. Encouragé, je repris mon texte avec une chaleur qui donnait de l'entrain à ma lecture. Celle de chaque sonnet était suivie de longs applaudissements. Jamais, à l'association, une conférence n'avait été interrompue par une quantité d'applaudissements pareille.

J'entendais Mlle Herminée Salérian soupirer à voix haute : « Comme c'est bien écrit ! ». C'était, j'en conviens, ce que j'avais encore produit de mieux. La lecture des sonnets, farcis de mes commentaires,

se développait comme une biographie intellectuelle intime, suivie et bien coordonnée.

Voici un échantillon textuel de ce style qui faisait roucouler d'aise Mlle Salérian :

« M. François Ansaldo est de la fin du siècle dernier, mais il tient du commencement par ce spleen, ce tendre sentimentalisme maladif qu'amènent les époques vides d'espérance dans les cœurs ardents et sensibles ».

« L'Espérance humaine est lasse d'être mère.
Et, le sein tout meurtri d'avoir tant allaité,
Elle fait ses repos de sa stérilité... »

« Ce que Musset dit de l'espérance religieuse au XIXe siècle, nous pouvons, à plus forte raison, le dire pour le nôtre. Oui, la foi religieuse se meurt, et on dirait voir, dans l'anéantissement d'un idéal dont avait vécu l'humanité, tout un vieux monde qui s'en va. (Applaudissements) »

Faut-il croire que sans la douleur qui torture son âme, le seul talent de M. Ansaldo nous aurait donné ces notes touchantes ? Que nous aurait donné notre ami, sans le problème qui le hante ? Ah ! mieux peut-être qu'un autre, il pouvait, en voyant sa jeunesse s'effeuiller sous l'obsession du doute, et se comparant à la rose du poète, dire : »

« Ma vie, effeuille-toi comme la rose mûre,
Laisse tomber les jours douloureux un par un,
Pour qu'à l'heure où la mort viendra tarir mes veines,
S'évanouisse au vent nocturne le parfum
Des rêves abolis et des chimères vaines »
(Léonce Depont, Soirs douloureux)

« J'ignore si l'œuvre de M. Ansaldo compte en tout trois cents vers, et la plupart de ces vers forment des sonnets. M. Ansaldo a eu raison de suivre le conseil de Boileau : Un sonnet sans défaut vaut mieux qu'un long poème » (Applaudissements).

« Dès ses débuts, la religion l'obsède : tantôt il l'exalte comme unique consolatrice, tantôt il la maudit et doute. Ce n'est pas qu'il soit incrédule de nature. De nature, au contraire, il est croyant mais, raisonneur silencieux, éloigné des subtilités de la métaphysique qui, pour lui, ne sont que des jeux de mots, il a un principe et il s'y tient : Pour celui qui a la foi dans le cœur et le doute dans l'esprit, rien ne peut l'arracher au balancement sans fin sur le gouffre vide de l'Inconnu » (Applaudissements enthousiastes).

Je fais grâce de la suite.

La fin de la conférence souleva des acclamations. Mlle Salérian se précipita de sa chaise pour être la première à féliciter le poète et le conférencier, François Ansaldo et moi. Les autres l'imitèrent. François et moi étions comme soulevés et confondus dans le même élan d'admiration.

J'avais pris soin, avant d'entamer, de bien cosmétiquer mes cheveux et de les coller sur ma tête. À la fin, à force de m'être secoué d'enthousiasme au cours de la lecture, ils me descendaient, éparés, sur les yeux.

La nuit, surexcité par ce succès, il me fut longtemps impossible de m'endormir. Que l'on m'excuse, j'avais à peine dix-huit ans.

IX Luc Madanian

Luc Madanian avait le corps court et replet, la face large et ronde, les cheveux coupés en rond autour d'un front dénudé.

Il était pour l'humanité, la fraternité, le progrès, les lettres et les arts.

Il était contre la violence, la barbarie, le fanatisme, l'obscurantisme et la guerre ; pour la Justice et la Lumière.

Il était de toutes les associations, de toutes les académies, de tous les syllogues poursuivant des buts progressistes, sociaux, artistiques et charitables, et toujours prêt à prononcer un discours ou une conférence sur n'importe quoi et n'importe où, pourvu que ce fut pour le Vrai, le Beau et le Bien.

Pour protester contre le massacre des animaux, il s'abstenait de toute viande et se confisait dans un lacto-végétarisme inflexible.

Un jour, il me rencontra dans la rue et me demanda de ne pas manquer d'assister à une conférence qu'il me proposait de donner sur Chopin, tel jour à telle heure, dans je ne sais plus quel Syllogue.

J'avais, précisément pour ce jour-là et à la même heure, un rendez-vous. Je lui répondis qu'à mon très grand regret et vu un engagement antérieur, il me serait impossible d'assister à cette manifestation.

« Mais c'est impossible... vous ne pouvez pas faire ça... » « Mais puisque je suis pris... » « Mais voyons... ça sera quelque chose de magnifique, d'extraordinaire, vous ne pouvez pas manquer ça... » « Je suis au désespoir... mais je suis pris... je n'y peux rien... » « Mais voyons, c'est inadmissible... ».

La discussion sur ce ton se prolongea durant plus d'un quart d'heure, lui insistant pour m'entraîner à dire oui et moi m'obstinant à lui répéter non.

Aujourd'hui, aurais-je eu à faire à un fantasque de cette espèce que je n'aurais pas hésité à donner quelque espoir pour lui faire plaisir et m'en débarrasser. Mais, en ce temps-là, j'avais, pour la Vérité, un culte indéfectible qui me rendait impitoyable.

De guerre lasse, il finit par se résigner. Mais alors, m'entraînant par la main un peu à l'écart : « Écoutez... puisqu'il vous est impossible de venir, je veux au moins vous « citer » une phrase de ma conférence ». Et, sans quitter ma main qu'il étreignait dans la sienne, sur un ton grave et sourd de contrebasse, il se mit à déclamer emphatiquement des phrases lyriques où il était question de Chopin, du spectre de George Sand et des gémissements d'une musique qui montait, déchirante, dans les ténèbres.

« C'est très bien », fis-je dès qu'il eut achevé. « Que dites-vous, mon bon monsieur », répliqua-t-il, « C'est sublime ! ».

Cet hurluberlu, ce doux rêveur qui, pour protester contre le meurtre universel, refusait de manger la chair des animaux, périt massacré par les Turcs, lors de la prise de Smyrne en 1922.

X François converti et relaps

Nous n'étions pas contents de notre président. Nous l'avions choisi parce que Caracach avait peu de prestige ; moi-même préférais jouer l'éminence grise derrière le rideau, et parce que nous voulions surtout faire figurer sur le faite quelqu'un n'appartenant pas à notre coterie et d'un âge un peu plus avancé que le nôtre.

Nous n'en étions pas contents parce que nous le trouvions trop tiède et pas assez notre partisan. Il négligeait ses charges au point de s'abstenir d'assister aux conférences, m'obligeant d'occuper à sa place, en ma qualité de Commissaire-Général, l'illustre fauteuil présidentiel. Il nous fallait chaque fois vérifier à ce qu'il ne nous fit pas faux bond ; il nous fallait parfois l'assiéger chez lui ou ailleurs pour l'emmener chez nous et l'empêcher de nous échapper. Pourtant, il ne nous convenait pas de le remplacer. Il en serait allé de notre prestige. Nous l'avions choisi neutre et d'un clan différent du nôtre et il nous en aurait coûté d'avoir à enregistrer sa défection.

Nous mettions sa tiédeur sur le compte de sa paresse, mais nous dûmes bientôt nous rendre à l'évidence qu'elle n'était pas la cause principale de ses défaillances. François éprouvait du remords à couvrir de son nom et de sa personne une association à tendances mécréantes. Il demeurait un catholique intermittent. Il se sentait, en tout cas, fourvoyé.

La conférence au cours de laquelle M. Euzet avait tracé de nous un portrait sans aménité et qui l'avait, sans discrimination, enfermé dans le même sas que nous autres, continuait de le travailler.

Il parlait à présent de démissionner, invoquant son «inactivité», sa «passivité», sa paresse. Nous avons fait pression sur lui pour l'en dissuader. Il ne mit pas ses vellétés à exécution, mais, durant un certain temps, ne prit aucune part matérielle à nos activités et évita

ostensiblement de paraître aux réunions. Puis, un beau jour, sans aucune démarche et nouvelle pression de notre part, il nous déclara qu'il allait reprendre ses fonctions, adresser une « proclamation » aux membres, et se consacrer désormais vigoureusement et sérieusement à sa tâche.

La « proclamation » était un acte surprenant d'amende honorable, où il s'excusait, textuellement, « pour la façon lâche et négligente dont ils avaient rempli leurs fonctions ». Elle fut d'abord annoncée, puis lue, en sa présence, devant les membres assemblés, enfin affichée.

Elle finissait par une phrase qui me paraît une merveille, et que je reproduis ici comme un exemple du genre de style qu'il faut éviter si l'on veut épargner des nausées à ses lecteurs.

« Vous tous, jeunesse, espoir de l'avenir, vous avez été le terrain propice dans lequel nous avons jeté, timidement, la semence de notre œuvre, Elle commence de germer. Ne soyons donc pas pour elle un sol ingrat, et vous verrez bientôt pousser, dans un magnifique essor de sève bouillonnante d'ardeur et de jeunesse, des gerbes où se mêleront aux fleurs de la modération et de la persévérance, les fruits, plus précieux encore, de la connaissance et du devoir ».

Mais je confesse humblement que cette tirade se trouve tellement mêlée à mes enthousiasmes passés et mes souvenirs juvéniles, qu'aujourd'hui encore, j'ai peine à me défendre envers elle d'une inclination dépravée et attendrie.

Cette fois, c'était bien définitif : le président François Ansaldo était bien résolu à démissionner. Que s'était-il passé de nouveau ? Berghando hasarda une explication : une nouvelle crise de conscience sans doute : « Il doit avoir », dit-il de sa voix fluette, « rencontré un de ces soirs M. Euzet, au crépuscule, dans la pénombre, sous le porche de l'église... ».

Il ne restait plus qu'à se résigner. François nous remit, dans les formes, sa lettre de démission. Il prétextait ses autres occupations et remerciait l'Association pour la confiance qu'elle lui avait témoignée.

Pour compenser et amortir notre défaite, il aurait fallu remplacer François par une personnalité représentative. Christian Caracach eut un éclair de génie : « Si on proposait au père Demoizé ? ».

Il n'était même pas membre ; qu'importe ; il grouperait tous les suffrages. : On sollicite le penseur libéral qui, croyant y trouver son compte, accepte. Quel triomphe ! L'Association aurait le grand homme comme président ! Christian, qui le méprisait, nous l'avait indiqué du doigt. En subtil Arménien, il ne manquait pas de sens politique.

L'éclipse de François fut courte. Au bout de peu de temps, on le vit reparaitre aux séances de l'Association. En simple particulier. Il n'avait, prit-il soin d'expliquer, jamais démissionné comme membre, mais comme président. Il retournait barboter dans la mare, le cœur allégé et soulagé.

XI À l'âge des amours

Nous étions à l'âge des amours et si nous barbotions, tels des canards, dans la mare intellectuelle, nous n'étions pas insensibles aux jeunes filles.

Mais pour les jeunes gens qui m'entouraient, s'était accompli le même phénomène que pour moi-même. La concupiscence étant un péché, le désir sexuel était ressenti comme un instinct impur, grossier et bestial. Aussi, l'avions-nous isolé de notre conception de l'amour. Nous le réservions à des objectifs triviaux. Pouvaient seules nous l'inspirer des femmes que nous n'estimions pas, des pécheresses, des femmes prenant délibérément goût au péché et trop heureuses de conjuguer leur mauvais instinct avec le nôtre.

Il en résultait que nous n'osions rêver d'éprouver un désir conçu comme grossier pour une personne que nous estimions et qui était digne de notre estime.

L'Amour, sentiment noble, l'Amour chanté par les poètes, se présentait à nos yeux comme dépouillé de désir sexuel, et c'eût été pour nous le déshonorer que de le mêler à cet instinct honteux.

Le mariage lui-même, avec son aboutissement obligé, la possession, nous paraissait indigne de nous et indigne aussi de l'être pour lequel nous éprouvions un aussi haut sentiment. De plus, il nous apparaissait entaché de «bourgeoisisme», c'est-à-dire de médiocrité et, en son essence, comme en sa conception, d'une qualité inférieure et terre à terre. Si bien qu'épouser la femme représentant notre idéal revenait à la ravalier au niveau d'une bourgeoise, c'est-à-dire d'une personne vulgaire et dépourvue d'auréole.

Mais l'éducation sentimentale des jeunes filles de nos milieux, l'idéal qu'elles se faisaient de l'amour leur avait fait suivre un chemin qui ne se croisait pas avec le nôtre. D'où d'étranges contresens et des malentendus irréconciliables.

Presque chacun de ces jeunes gens portait en lui, comme en un tabernacle, sa femme idéale comblée de vertus et de raffinements singuliers. Il s'agissait parfois de jeunes filles qu'ils connaissaient seulement de vue, ce qui aidait à les farcir de perfections ; dans d'autres cas, de jeunes filles rencontrées de loin en loin, auxquelles ils n'avaient jamais osé déclarer leurs sentiments, mais auprès desquelles, dans l'intimité rare et précieuse d'un tête à tête, ils se sentaient envahis par de torrentielles musiques intérieures.

Vers cette époque, j'entendis raconter que Bergando avait sa Béatrice. Son confident exclusif était Marouche qui, lui-même confondu de vénération envers cet ange, s'interdisait même de prononcer son nom. Et si sa discrétion avait failli à son égard, elle n'était pas allée au-delà que de reconnaître son existence et sa présence réelle sur la terre. Marouche aussi avait sa propre «femme idéale», mais se gardait bien de la considérer comme de même nature que celle de Bergando, ce qui ne lui paraissait que juste et séant. Car n'étant pas lui-même au niveau de son maître, il pouvait se contenter, comme idéal, d'éléments de seconde catégorie.

Ce fut seulement à son retour de Grèce que j'appris le nom de la Béatrice d'Auguste.

Je l'avais connue de près plusieurs années auparavant. J'étais allé en compagnie de ma tante Esther rendre visite à des cousins qui habitaient au Smyrna Palace. Nous étions installés au balcon. Soudain, je vis entrer un être de rêve : une jeune fille merveilleuse, au teint diaphane d'ange et aux traits parfaits. Elle parlait d'une voix musicale et douce. Sa chair semblait distiller des rayons. Elle était, elle aussi, venue en visite. Quand elle fut partie, je demandai qui elle était. On me cita son nom. Je ne connaissais pas encore Bergando et elle n'était pas encore sa Béatrice.

Or, durant mon séjour en Grèce, il s'était passé pour Bergando un événement formidable : Béatrice était tombée malade de la typhoïde et avait failli mourir. Elle guérit, mais sa sœur contracta la maladie et en mourut. Et, à partir de ce moment, Béatrice n'avait pas voulu revoir Bergando. Il avait fini par en obtenir une entrevue pour s'entendre dire qu'elle ne voulait plus de lui. « Mais pourquoi ? pourquoi ? » « Je ne ressens plus rien pour vous » « Mais vous êtes peut-être affaiblie par le malheur et les émotions. Cela vous passera » « Non, c'est fini, c'est définitif ».

Bergando s'était mis à boire. Il avait même projeté de se suicider, dans le cimetière, sur la tombe de la sœur défunte. Marouche le veillait. Durant la nuit, Bergando inspirait de l'éther, au point, devait-il me raconter plus tard, de devenir insensible. Il entendait distinctement les pas de sa mère dans le corridor, le roulement d'une voiture dans la rue, le cri d'un débouché ambulancier, mais s'il se pinçait fortement la chair, il n'éprouvait aucune douleur. Par contre, il se sentait plongé dans une sorte de nirvâna.

On lira, par la suite, quelles furent les évolutions de cette passion étrange, à laquelle l'imagination de Bergando prêtait les proportions et la fatalité d'une tragédie shakespearienne.

Vers la même époque, François Ansaldo fit la connaissance d'une jeune fille qui donnait des leçons d'italien. Elle avait reçu au baptême le prénom illustre mais populaire de Jeanne. Elle se faisait à présent appeler Giovanina, auquel son, à musicalité italienne, François trouvait une saveur poétique et des ailes capables de l'emporter vers les hauteurs.

Au bout de quelques sorties, il y eut désillusion sentimentale, dégel. L'idéale Giovanina n'était qu'une vulgaire petite bourgeoise qui rêvait de se marier, ce qui est sans doute impardonnable. Un amour élevé pouvait-il déchoir jusqu'au mariage ?

Un amour élevé, tel que nous le concevions était l'union spirituelle de deux êtres de sexe opposé mais d'idéal identique. Eh quoi ? Giovanina ne semblait-elle pas offrir des garanties ? Puisqu'elle donnait des leçons, elle devait être instruite. Puisqu'elle était instruite, elle devait apprécier la littérature et puisqu'elle appréciait la littérature, elle devait aimer la poésie. Il aurait fallu se rencontrer, sortir ensemble, se sentir un cœur et une âme, se prendre les mains, être prêt à tour l'un pour l'autre, peut-être échanger un long et pur baiser, mais ne jamais parler de choses aussi vulgaires que le mariage.

Certaines de ces jeunes filles, dans leur préhistoire, ne pensaient du reste pas différemment à l'égard du baiser. Marouche m'avait longtemps plus tard raconté que la Béatrice de Bergando, attirée un jour un peu vivement par celui-ci, l'avait fixé d'un long regard de reproche, puis s'était penchée et l'avait baisé sur le front.

Quant à François Ansaldo, il s'attacha à une femme mariée, mère de deux garçons et qui aurait pu être la sienne. Elle donnait des leçons de chant et était nimbée d'un titre de comtesse, et François l'accompagnait au piano. « N'ayant rien demandé et rien reçu ». Sortant d'une déception, François réalisait auprès d'elle l'idéal d'un pur amour.

« Ne chante plus, même très basse,
Ta voix serait très forte encore
Pour ce grand calme où tout s'efface
Et troublerait l'âme qui dort.

Car je voudrais tant, bonne sœur,
Dans le silence ami des choses,
Entendre seul parler ton amour. »

Où sont-ils à présent tous nos amoureux candides du temps de ma jeunesse ?

Quels orages, quelles amours, tumultueuses ou sordides, les ont depuis secoués, réveillés ou rendormis ? C'est sans doute à eux que je songeais lorsque, revenu de bien des périples, j'écrivais ces vers :

« Vous n'êtes que rhéteurs à couleurs foudroyantes,
 Artifices des eaux et de l'air irrité,
 Et vous, ô volupté charnelle et décevante,
 Devant un jeune amour plein d'ingénuité... »

XII Arsène Akjali

Poète, Arsène Akjali n'appréciait en poésie que le lyrisme, parmi les lyriques que les romantiques et, entre tous les romantiques, Alfred de Musset.

Encore était-ce le Musset des Nuits et de Rella, moins des Nuits que de Rella, en insistant sur Rella, je songe aux grandes apostrophes : « ô Christ, je ne suis pas de ceux que la prière... », « Pars-tu content Voltaire ? », « Nègres de Saint-Domingue... », « Pauvreté, pauvreté, c'est toi la paysanne... », toute la gamme des «ô», des «ah» et des «oh». Comme en dehors de la lyrique, il ne concevait pas aucune autre poésie, il nourrissait, en littérature, des idées excommunicatrices et péremptoires. Il poursuivait, d'une haine ampoulée, la Fontaine – il n'y a pas, dans toute la littérature française, de réputation plus usurpée...

Il me confiait sur un ton persuasif :

« Tu sais, mon cher Gilbert, qu'un poète vit avec les créations de son cerveau. Or, imagine-toi un âne qui vit, du soir au matin, en compagnie de coqs, de poules, de renards, de fourmis, de cigognes... ». Ses anathèmes s'étendaient à de moindres seigneurs que le fabuliste.

C'est avec une voix grondante de sarcasmes qu'il citait le nom de Fernand Greg dont il n'appréciait pas la poésie pour une bonne part à cause du nom qu'il portait et dont il prononçait le «gh» comme un «gamma» en le prolongeant avec un superbe mépris : Greyyy.

Un jour, je voulus lui réciter les vers de mon ami Serge Touche. « Comment donc, dis-tu, que s'appelle ton ami ? » « Georges Touche » « Je refuse de les entendre ! » « Pourquoi ? » « Parce que, lorsqu'on s'appelle Georges Touche, on renonce à la poésie... ». Malgré tous mes efforts, il réussit en se débattant à m'empêcher de les lui réciter.

Georges Touche, de son vrai nom, s'appelait Georges Touchevieux. Je m'étais bien gardé de le dire à Akjali.

Cela ne l'empêchait pas de professer la plus grande admiration pour un poète arménien du nom d'Archag Tchebanian, dont les poèmes, du reste, avaient été traduits et édités en français. Une secrète fibre patriotique lui permettait sans doute de polir et d'harmoniser la rocaille discordante de ce nom arménien. Il admirait particulièrement un de ses poèmes :

Le poète est en train de contempler la mer : elle est si claire, si calme, si bleue. Or, se dit-il, si je pouvais descendre dans ses abîmes, j'y verrais des serpents et des pieuvres, des débris de vaisseaux naufragés et des squelettes d'hommes morts. Il se tourne alors vers sa bien-aimée : Tes yeux aussi sont bleus, calmes et clairs. Mais si je pouvais en sonder le fond, peut-être y verrais-je aussi des serpents et des pieuvres, des débris de cœurs naufragés et des squelettes d'amours mortes.

Lascive, elle entrouvrait ses bras d'enchanteresse ;
 « Ne cherche pas », dit-elle, « dans ton cours de limon »,
 Dans son regard luisait la perfide promesse :
 Je suis ton cerveau qui calcule et qui pense ;
 Je m'appelle infini, j'engendre la souffrance ;
 Mais j'ai fait le poète est son illusion ».

Je tâche de m'abstraire pour purger mon for intérieur des musiques anciennes qui l'enchantent. Une fois de plus, je ne parviens pas à les expulser. Les mêmes mots, qui reproduisent à peu près la même musique, font chanter en moi les mêmes sensations qu'autrefois.

Pourtant Musset que je considérais, à la même époque, comme le plus grand de tous les poètes, d'autres encore, non seulement ont cessé de me fasciner, mais me sont presque devenus intolérables.

Le poème d'Arsène continue son incantation. Je l'aimais pour ses cadences, sans éprouver le besoin de m'arrêter au sens des mots. Et aujourd'hui, il me faut recourir à un effort intellectuel, faire, non sans mauvaise foi, appel à mon esprit critique et regarder de près. Et dès lors, évidemment, je me dis que ce spectre cruel est grandiloquent et un peu ridicule ; que cette femme en forme de sirène, c'est-à-dire en queue de poisson, sous l'éclairage d'un soleil récalcitrant qui refuse de monter, est quelque peu tirée par les cheveux ; que cette sirène est d'autant plus singulière qu'elle se trouve bientôt changée en lugubre aurore, en soif qui dévore, et que c'est beaucoup trop. Et que dire de la boucherie qui suit : ses lambeaux de chair pantelante arrachée, de toute cette charpie livrée au vent des passions.

Je l'ai laissé passer comme un vent de tourmente.

Qui ? Quoi ? Le ciel des rêves, la soif qui dévore, la Vision en queue de poisson ? Au quatrième vers, le doute se dissipe ; c'est le vent qui saccage les riants paysages du rêve. Mais dès le premier vers du quatrième sixain, un sursaut s'impose : Comment peut-on, de ses deux mains, fermer une cicatrice ? Si, au moins, la plaie restait toujours pantelante... Suit un vers incontestablement beau :

Je levai vers le ciel mon regard triomphant...Et pour les derniers vers du dernier sixain, rien à dire que de bon, sauf que le «cœur de limon» est directement emprunté à Sully-Prudhomme :

Vainement, je le cherche en mon cœur de limon...

Je conclus : en somme, l'œuvre d'un jeune homme enivré de lectures lyriques, suralimenté de rythmes et de sons.

Mais la phrase continue pour moi de chanter...

Akjali composait également des espèces de poèmes, en prose largement rythmée, gonflée de la même sève lyrique. Je me souviens qu'il était question, dans l'un d'eux, de statues antiques «avec le regard profond de leurs prunelles vides qui semblent éternellement vous regarder...»

Akjali brusquement boucla ses manuscrits et partit pour Paris. Trois ou quatre mois plus tard, il était de retour et, bientôt après, s'installait comme marchand de draps rue Franque. Il était parti pour Paris afin de se faire connaître comme poète, adopter une carrière d'homme de lettres. À présent, lorsqu'il était question de poèmes, de littérature, il disait d'un ton amer, désenchanté : « Je suis marchand de draps ».

Que s'était-il passé ? Évidemment, je lui posai la question, avec d'autant plus de liberté que ce fut précisément après son retour, ainsi qu'on le verra, que notre amitié devint singulièrement intime.

Il se contenta de me raconter qu'il avait lu, un soir, ses poèmes à un professeur de littérature qui lui déclara : « Vos vers sont bons. Mais il y en a des centaines et des centaines comme vous en France qui en font d'aussi bons que vous. Moi aussi, j'ai voulu me consacrer à la littérature et j'ai perdu de nombreuses années de ma vie à suivre des cours en Sorbonne. Je suis licencié ès lettres. Regardez...

« Et soulevant sa jambe », poursuivit Akjali, « il me montra la semelle trouée de son soulier. » « Je n'ai même pas de faire ressemeler mes godasses... »

Arsène fut-il frappé de cette mélancolique déclaration au point de sentir, d'un seul coup, toutes ses illusions retomber à plat et un renoncement total et résigné remplacer ses plus belles espérances ? Ce n'est pas impossible. Arsène était un romantique impressionnable qui sentait, pensait en fonction de la littérature. C'était le soir. Le rideau de ce drame littéraire tombait sur une scène désenchantée. C'était encore de la littérature.

Certes, il est toujours aventureux de se prêter du génie et tout barde d'ordinaire se surestime. Mais que penser d'Apollon laissant tomber sa lyre devant Aristarque qui lui montre sa semelle percée ? Et quel argument lucide et convaincant que la semelle percée et égotante d'Aristarque ?

XIII La famille Theuma

Ralph quitta la salle en hurlant : « Vous êtes des ânes ! des ânes ! des ânes ! »

Nous n'étions que des parleurs et l'argument n'était pas irrésistible.

Ralph n'était pas superficiel. C'était un bon élève, prêt à aller au fond des choses. Mais il avait des œillères.

Il nous disait : le soleil est fait pour tout le monde, mais les aveugles ne le voient pas. Sur quoi, Bergando concluait en sourdine avec sa voix de fausset : « Cela veut dire qu'il n'est pas fait pour tout le monde... »

Le père de Ralph s'appelait Polycarpe. Il incarnait le type même de ce qu'une expression péjorative désigne sous l'appellation de « rat d'église ». C'était un bout d'homme rond de visage, brun de peau, avec de grands yeux ronds, le tout trotinant avec des airs de jouet mécanique. Avec son long visage, son épouse, Mme Theuma, évoquait le loup déguisé en grand-mère dans le « Petit chaperon rouge ».

Quand elle déclarait sentencieusement : « Lorsque Ralph avait huit mois, il voulut un jour toucher une règle. Et je l'en avais empêché. C'est à partir de cet instant, mon enfant, que l'éducation de Ralph a commencé... », il vous venait l'envie de vomir. Mais chacun se retenait.

Il y avait aussi tante Marie, une excellente vieille fille, douce et éternellement serviable, qui était la sœur de Mme Theuma. Mes amis disaient, à propos de M. Theuma : « Mais pourquoi diable n'a-t-il pas épousé tante Marie ? »

Il y avait aussi Lily, la sœur de Ralph, une brune attrayante, pas du tout trop dévote, avec des mains communes. On les remarquait d'autant plus qu'elle jouait du piano. On l'admirait beaucoup comme pianiste. En ce temps-là, dans la coterie, qui respirait était admiré.

Tout ce monde habitait un grand rez-de-chaussée, rue Messouidiyé, qui était la propriété de M. Polycarpe Theuma.

M. Polycarpe Theuma était cauteleux, doucereux, onctueux. Sa femme et lui se donnaient volontiers l'allure de ces couples vertueux comme il en existait dans les manuels de lecture où Mlle Pleurant, chez les Pères de Sion, nous initiait aux mystères de l'alphabet.

On rencontrait M. Theuma père tous les jours à l'église, aussi bien à la messe qu'au salut ou au rosaire. Durant la semaine sainte, on peut dire qu'il y passait sa journée. On ne le manquait dans aucune. Comme le dieu qu'il adorait, il avait le don d'ubiquité.

Il s'installait toujours aux premiers rangs et préférablement dans le chœur de toutes les églises où des séculiers privilégiés étaient admis.

Ce n'est pas pour avoir été empêché à huit mois de toucher une règle que Ralph avait reçu une bonne éducation, mais parce qu'il s'était studieusement attaché de bonne heure à M. Euzet qui lui avait éduqué l'esprit. C'était le plus raide et le plus intransigent de ses élèves et, sinon, certes, le plus intelligent, à la fois le plus méthodique et le plus tenace. Lorsqu'il avait résolu d'acquérir une connaissance, il se mettait devant sa table de travail et, sans désespérer, se l'enfonçait dans le crâne, comme à grands coups de marteau.

Aussi avait-il raison de nous trouver ignorants et superficiels ayant sur nous l'avantage d'être à même de découvrir nos lacunes et notre savoir superficiel des questions que notre désinvolture nous entraînait à discuter.

(En 1930), M. Polycarpe Theuma vint me rendre visite à l'Eastern Carpets. Il sollicitait un emploi. Il était sujet britannique et nous étions une société anglaise. Pour entraîner mon appui, il me déclara à brûle-pourpoint : « Et vous savez, j'ai travaillé chez vos concurrents d'Oriental Carpets qui m'ont mis à la porte. Je connais tous leurs secrets. Et vous comprenez, j'ai de la haine contre eux et je ne pourrais que vous servir, car lorsqu'on a de la haine dans le cœur, on travaille avec plus de zèle... »

Ce jour-là, je me formai une opinion définitive sur la personne morale de M. Polycarpe Theuma.

XIV Une imposture (Avril 1919)

Je fus plutôt surpris lorsque Fernand Mainetti posa sa candidature à l'association, comme membre conférencier. J'en ai assez dit pour qu'on sache par quels côtés obliques il se distinguait. Il ne m'était jamais venu à l'esprit qu'il pût lui passer par la tête de se ranger parmi les «intellectuels». Néanmoins, il appartenait à une catégorie et à un clan mondain où l'on se targuait de se situer au-dessus du niveau commun : de «savoir parler et discuter», d'être «intelligent et spirituel», d'apprécier la musique et le théâtre, de se tenir au courant des livres nouveaux dont s'entretenaient la mode et la presse et d'en parler dans les salons en connaisseur fin et averti.

Pour nous allécher, Fernand Mainetti nous adressa sa demande sous la forme d'un acrostiche, en vers de mirliton, sur le mot PRÉSIDENT :

Monsieur le
 P résident, je viens par la présente,
 R éclamer comme poète, une place vacante
 E n votre cercle ... Littéraire
 S inon, vous me forcerez à me taire...

Nous apprîmes, du reste, par la suite, qu'il s'agissait d'un chef d'œuvre réchauffé. Il l'avait, deux ou trois années auparavant, composé à l'intention d'un «cercle littéraire» fondé, vers le milieu de la

guerre, par Philippe de Zara, Jean Filipucci, Salzani, où Fernand avait essayé de se faire admettre et s'en était tiré avec un refus et les performances avortées de son acrostiche.

Toutefois, comme je ne pouvais faire autrement que de me considérer son ami, j'appuyais sa candidature à l'Association où il fut reçu non sans débats et pas mal d'opposition.

Dès le premier jour de son entrée chez nous, il nous lut un de ses poèmes, un sonnet de la pire espèce de littérature, qui témoignait surtout de la qualité de ses goûts, mais qui, au point de vue métrique, était sans reproche. Il y était question d'amour, de fleurs, d'une «enfant triste et bercée» au premier quatrain, et finissait sur le tercet que voici :

Enfant bercée et triste, il me reste un regret :

Ne pouvoir prendre ainsi notre existence humaine

Pour en faire une fleur qui vous caresserait...

J'eus instantanément la certitude absolue que ce sonnet n'était pas de lui. J'en fis part à François et à René Letayf. Les camarades présents, tout en l'en complimentant, lui marquèrent quelque surprise et lui firent observer que son sonnet était d'une tenue et d'une facture étonnamment sans rapport avec son acrostiche.

« Oh ! fit-il, pour celui-là, je l'ai écrit au fil de la plume, en quelques minutes, pour m'amuser... ».

L'imposture atteignait, toutefois, son comble, pour la première fois le jour qu'il prit, pour la première fois la parole et nous lut, en séance publique, une conférence sur l'art.

En résumé, il devient dès lors évident que l'individu se paie notre tête. La conférence ou plutôt l'essai dont il nous fait lecture est certainement l'œuvre d'un écrivain d'une culture très développée. Il ne saurait être question que Mainetti en soit l'auteur ; le travail a été copié quelque part. Où ? Tout comme pour le sonnet, il nous est impossible de le découvrir. Nous sommes tous outrés et, en ce qui me concerne, je suis révolté de ce qu'il se soit servi de moi pour

s'insinuer dans l'association, et y introduire des procédés et des bassesses morales qui y sont inconnues.

Il faut s'empresse de le démasquer et le mettre à la porte non sans lui avoir infligé une leçon. Mais pour la lui infliger preuves en main, il nous faudrait le texte de sa conférence. Nous finissons par l'obtenir de lui par subterfuge. Le manuscrit est aussitôt passé au crible. On décide de constituer un jury chargé de confondre le plagiaire.

Chateaubriand a dit : « La jeunesse est une chose charmante : elle part, au matin de la vie, couronnée de roses... » Littérature ! La lumière est charmante dans la lumière rétrospective du souvenir. Dans sa lumière native, elle est surtout cruelle. La Fontaine, le barde terre à terre des lumières crues, a dit :

« Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)
Prit sa fronde... »

René Letayf fut nommé président du jury. François Ansaldo et je ne sais qui encore furent désignés comme ses assesseurs. Quant à moi, qui avais monté l'affaire et rédigé l'acte d'accusation, j'étais «in attendance», comme délégué du Comité.

On avait décidé de procéder par surprise.

On entraîna dans une chambre Fernand et René Letayf lui demanda négligemment : « Disposez-vous d'une ou deux heures ? » « Certainement » « Alors, voici ce dont il s'agit : Mes collègues ont l'impression que la conférence que vous avez prononcée et des vers que vous nous avez lus comme étant de vous ne sont pas votre œuvre. Il vous appartient de les détromper. Il ne s'agit, je le répète, que de présomptions et nous ne demandons pas mieux que de pouvoir en établir l'inanité. Un décret (sic) du Comité a constitué un jury. Avez-vous une objection à comparaître devant ce jury et à répondre aux questions qui vous seraient posées ? »

Il y eut un remous sur son visage. Mais Fernand Mainetti, presque aussitôt, s'efforça de répondre avec assurance : « Mais pas du tout ! ».

« Alors, M. Mainetti », poursuivit Letayf, « Voulez-vous vous asseoir... »

Le système d'enquête choisi par René était simple. D'abord, la conférence de Mainetti était farcie de noms de littérateurs, musiciens, artistes, historiens et critiques. Pour tous ceux dont nous ignorions l'identité, nous avons soigneusement recueilli des renseignements dans les dictionnaires.

« Qui est Rossi ? », demandait, par exemple Letayf. Fernand Mainetti pris à l'improviste, hésitait puis bredouillait : « un poète italien... » « Non, monsieur », répliquait René Letayf, « le Rossi dont le nom est cité dans votre texte était un acteur italien célèbre... » « Ah oui ! » répondait Fernand Mainetti, « Où avais-je la tête ? ».

« À propos des cathédrales gothiques », poursuivit René, « Vous avez employé la formule «ces merveilleux poèmes de marbre...». Pouvez-vous m'expliquer ce que vous avez voulu entendre en comparant des monuments de pierre à des poèmes ? ».

Fernand s'embrouilla et fournit une piteuse interprétation. Il avait copié la métaphore sans la comprendre.

« Vous nous avez présenté un sonnet comme étant de vous. Voulez-vous me définir les règles du sonnet ? » Il les ignorait. Il composait des sonnets à la façon dont M. Jourdain faisait de la prose. Tous les vers du sonnet étaient corrects. Letayf lui posa des questions sur la métrique. Fernand répondit assez habilement qu'il n'en connaissait pas les règles, mais qu'il faisait néanmoins des vers justes, « parce qu'il avait de l'oreille » « C'est comme les gens qui jouent du piano, sans connaître les notes... »

« C'est parfait ! », repartit René Letayf, mais alors vous devez pouvoir distinguer un vers juste d'un vers faux. Voulez-vous m'indiquer, parmi ces alexandrins, lesquels sont justes et lesquels sont faux ? ». René avait légèrement déformé ou réarrangé des vers célèbres. Au lieu, par exemple, de « D'un siècle sans espoir naît un siècle sans crainte », il avait mis : « D'un siècle sans crainte naît un

siècle sans espoir ». Fernand Mainetti, se méfiant de sa fameuse oreille, se mit à compter sur ses doigts. Il se fourvoya quand même en désignant comme faux des vers justes et inversement.

« Vous avez écrit : « Hector sera attaché derrière le char d'Achille pour être traîné encore autour des murs de Troie ». Je vois que vous avez lu Homère... »

« Évidemment ! qui n'a pas lu Homère ? »

De sa voix pontifiante et avec sa politesse glacée, René Letayf précisa :

« Homère est l'auteur de deux poèmes célèbres : *l'Iliade* et *l'Odyssée*. Pouvez-vous me dire dans lequel de ces deux poèmes avez-vous puisé cette allusion ? »

Mainetti avait à jouer gros avec cinquante pour cent de chances. Il réfléchit profondément avant de faire le saut : « *L'Iliade* », finit-il par dire résolument.

« En êtes-vous bien sûr ? », insinua René avec un sourire séraphique. Cette attrape souvent utilisée par René avait, en le faisant hésiter, acculé Fernand à plusieurs reprises dans les pires bévues.

Cette fois, il affirme sans biaiser : « Absolument sûr ! »

« Eh bien ! », rétorqua René, « je regrette, mais c'est dans *l'Odyssée* ».

Fernand se frappa la tête : « Oui ! Oui ! évidemment dans *l'Odyssée*, c'est Odyssée que j'ai voulu dire... »

« Eh bien ! C'est dans *l'Iliade* ! ».

Depuis longtemps, le visage de Fernand était tout blême. Seules ses deux oreilles profondément cramoisies par un afflux de sang témoignaient de son émotion. Pour ma part, j'étais gêné, mais insensible à son supplice, René s'y complaisait avec le raffinement d'un bourreau chinois. Seul François Ansaldo éprouvait malgré lui quelque pitié et intervenait, de temps à autre, pour jeter quelque baume sur les plaies.

Cependant, René Letayf statuait sur un ton de glaciale politesse :

« J'en suis désolé, mais il ne fait pour moi aucun doute que vous êtes un faussaire et un imposteur... »

Vers six heures, après avoir par deux fois consulté sa montre, Fernand Mainetti prétextait qu'il avait un rendez-vous et devait absolument s'en aller. René Letayf qui, lui, ne consultait que ses notes, lui demanda de patienter. Il n'avait pas encore épuisé son questionnaire.

François Ansaldo qui, visiblement, souffrait, intervint de nouveau. On pouvait suspendre l'examen et le reprendre un autre jour. René Letayf, bien qu'à regret, finit par céder. On fixa le jour et l'heure de la prochaine séance avec l'accord de Fernand. Nous ne le revîmes jamais à l'Association.

XV Le docteur Richard Mirzan

Richard Mirzan – le mari de Rose Letayf – était fou. Fou furieux même, si l'on veut, sans que cependant sa fureur fût destructive.

En tant que fou, il avait ses lettres de noblesse. Il était fils d'un certain Apollinaire Mirzan, patenté fou par les psychiatres, dont j'avais aperçu souvent, dans ma prime jeunesse, devant une des fenêtres de la maison, l'épaisse et inquiétante figure, avec sa lippe abêtie, sa grosse tête aux cheveux blancs, tandis que ses yeux attachaient sur la rue un regard vacant et immobile.

À la différence du père, reconnu fou par les médecins, le fils était médecin, quoique fou. Docteur en médecine, il n'avait jamais exercé, ayant résolument préféré à la profession d'Hippocrate, celle de gendre de M. Letayf. Épris exclusivement d'oisiveté et d'art grec, il avait quoique borné, l'intelligent mépris des Grecs anciens pour le travail, pour celui, du moins que leurs descendants – ou plutôt les héritiers modernes de leur langue corrompus, appellent *δουγεία*, servitude.

René Letayf, en m'introduisant auprès de son beau-frère, m'avait dit avec un soupçon de considération tempérée par beaucoup de mépris :

« C'est quelqu'un qui a certaines idées à lui... Enfin ! tu verras... »

Ce mépris tempérant l'admiration reflétait l'ambiance régnante dans la famille de M. Letayf à l'égard du mari de Rose, lequel, avec une superbe désinvolture, vivait aux dépens du beau-père, exclusivement adonné à ses méditations sur l'art grec.

S'octroyant, à la faveur de l'atmosphère ambiante, des libertés qui lui semblaient suffisamment rémunérées par son père pour lui être en quelque sorte dues, Rose Letayf vivait une vie indépendante, sans que Mirzan eut l'air d'en être dérangé.

C'était une brune d'un naturel gai et d'un type physique assez vulgaire, aimant les sorties, les mondanités et la danse, multiples héritages de sa mère, en contraste avec le tempérament du reste de la famille, dont les membres masculins : Sélim, Raïf et surtout René, avec leur père en tête, se mouvaient dans la vie, tout empesés d'une gravité solennelle.

Richard Mirzan s'empressa de m'exposer ses théories.

De physionomie terne, très «levantin» d'allure et de langage, il s'exaltait à mesure qu'il parlait dans un vocabulaire banal et une syntaxe plate que ne venaient jamais illuminer un trait saisissant. Il est vrai qu'il discourait en français et se prétendait d'éducation anglaise, mais je ne connais pas d'exemple d'une supériorité d'esprit qui ne transparaisse à travers une langue accessoire couramment pratiquée.

Parti de cette vérité que les Grecs de l'antiquité avaient pratiqué la polychromie, il avait été charmé par l'idée que leurs monuments ne présentaient pas cet aspect glacé que revêt, sous le soleil éclatant de l'Attique, le marbre blanc des constructions modernes imitées des anciens.

Or, comme il était à la fois un demi-savant et un esprit prêt à dérailler, il ne tarda pas à sombrer dans les aberrations d'une théorie généralisée et imagina que les monuments et les sculptures grecs étaient, sans exemption, peinturlurées de haut en bas des couleurs les plus variées.

Ainsi, toute statue de marbre avait ses draperies peintes ; les parties nues se teintaient des tons de la chair ; les cheveux étaient blonds, bruns ou gris ; les joues rosées, les lèvres rouges – à peu près comme les têtes de cire des coiffeurs.

Le Parthénon et les autres édifices de l'Acropole étaient enduits de couleurs jusque dans les cannelures de leurs colonnes.

Il avait fait venir d'Angleterre les savants, monumentaux et onéreux ouvrages de Penrose, Cockerel, etc. ; une « Grammar of Ornament » in folio d'une hauteur qui donnait le vertige ; les travaux de Boulé, Gardner et autres, et, s'emparant des énormes planches sur acier qui reproduisaient les monuments, il s'était mis à les colorier, du reste avec assez de soin, pour se donner l'idée visuelle de ce qu'étaient, en leur splendeur première, les chefs-d'œuvre de l'Acropole et de l'art grec fraîchement enluminés.

Bientôt, il caressa l'idée de mobiliser les plus grands sculpteurs et architectes de la terre et de reconstruire l'ensemble du Parthénon avec la gamme complète de ses sculptures, conformément à ses théories de la polychromie. Il dressa des plans et des devis et voulut s'adresser ou même, si je ne me trompe, commença de s'adresser, pour mettre son projet à exécution, à tous les mécènes et milliardaires de l'Univers. Il expliquait avec passion dans son vocabulaire terre à terre que, pour cette entreprise sublime qui consistait à ressusciter en son intégralité le chef-d'œuvre de l'architecture de tous les temps, les dépenses seraient dérisoires par rapport au but poursuivi, et d'autant plus dérisoires que, vu le nombre des richards à même de contribuer à la réalisation du projet, la part de chacun d'eux serait relativement insignifiante, le total des frais ne devant pas excéder, suivant son estimation, la contre-valeur de cinquante millions de livres sterling or.

En attendant, il s'appliquait à colorier les grandes planches de ses in-folio et même les croquis, enluminant les acanthes des colonnes corinthiennes, les volutes des ioniennes et jusqu'aux abaques des doriques. Mais sa paresse aidant, les parties coloriées demeuraient

submergées par les parties restées noires et, le plus souvent, le travail entrepris était laissé inachevé.

Au début, j'avais mal compris. J'avais cru qu'il se proposait de remettre à neuf le Parthénon. Mais Richard Mirzan m'assura qu'il n'était pas question de toucher au chef-d'œuvre de l'Acropole. La ruine y demeurerait intacte, comme relique du passé. Le nouveau Parthénon, reconstruit sur l'exact modèle et les proportions de l'ancien, serait érigé sur une élévation dominant la ville d'Athènes.

1922-24. Après l'incendie, je continue de fréquenter la maison Letayf où seul réside encore Sélim qui y héberge des locataires. Mirzan a disparu. Des années passent.

1931

Je ne saurais dire exactement chez qui je me trouve ni à quelle occasion. Mais je me revois nettement dans le jardinet d'une des anciennes maisons de Smyrne, parmi un petit groupe de personnes, dont le vieil Ansaldo, le père de François. Il me parle de vieux livres, qui sont à vendre et pourraient m'intéresser. Ils sont en la possession d'un homonyme, un certain Richard d'Andria, qui veut s'en débarrasser.

Je connais de vue ce Richard d'Andria. J'ignore s'il existe entre nous quelque vague lien de parenté. C'est un gros homme blond, comptable ou commissionnaire de son état, qui m'est surtout connu par ses avatars amoureux dont la chronique scandaleuse est parvenue jusqu'à moi.

Le père Ansaldo ajoute qu'il s'agit d'assez gros livres en partie détériorés, à la suite de l'inondation du sous-sol où ils se trouvaient déposés. Mais Richard d'Andria est disposé à les céder bon marché. En cours de conversation, il ajoute aussi autre chose : ces livres ont, paraît-il, appartenu à un certain Mirzan, il ne sait plus lequel, qui a vécu en pension chez Richard après l'incendie et qui a dû, par la suite, partir pour l'étranger en laissant des termes impayés et quelques dettes.

J'éprouve aussitôt un sursaut d'émotion intérieure. S'agirait-il du Mirzan, beau-frère de René Letayf, et des fameux ouvrages en partie colo-

riés par lui qu'il me montrait avec tant d'orgueil ? Le gendre, bête noire de la famille Letayf, aura peut-être été abandonné sans ressources à Smyrne, en tête à tête avec ses livres monumentaux et ses projets ?

Je demande au père Ansaldo de me faire visiter les livres. Nous convenons d'un rendez-vous. Je mets au courant de mon aventure mon ami Lucien Dandoria. Je lui explique, je lui raconte qui pourrait être le Mirzan des livres en question. Plus je réfléchis et plus je me persuade qu'il ne peut s'agir que des livres du beau-frère de René Letayf.

Enfin, papa Ansaldo m'annonce que les livres ont été expédiés, pour examen, dans la maison où nous nous sommes rencontrés. Je les visite en compagnie de Lucien Dandoria. Mon cœur se met à battre. J'ai là, sous la main, toute la collection de Richard Mirzan. Quelques grands exemplaires et de nombreuses pages pourries, collées et comme amalgamées entre elles, qui s'effritent au toucher. La pourriture a mordu les uns dans les coins, les autres au milieu de la page, d'autres encore portent des plaies perpendiculaires. Il y en a en relativement bon état, mais tachés de larges mouillures. La vertigineuse « Grammar of Ornament », est intacte. Quelques volumes de moyenne grandeur également. Je feuillette les in-folio. J'ai retrouvé les coloriages du docteur. Je m'arrête pour ne pas trahir trop d'intérêt.

En présence de Lucien Dandoria, je téléphone au vieil Ansaldo pour m'informer des prix. J'apprends que Richard d'Andria réclame pour le tout vingt-cinq livres. Je frétille de joie. C'est le gros lot. Mais, poussé par Lucien, j'ose contre offrir douze livres et demie. Les livres sont vieux, à demi décomposés. Et puis ils sont peinturlurés et perdent encore de leur valeur. À m'entendre leur faire ce reproche, on croirait qu'ils ont été barbouillés par un enfant.

Le vieil Ansaldo proteste. Il reconnaît que l'état en est mauvais, mais pour le prix qu'on en réclame !

Dandoria, que l'aventure amuse, m'excite à jouer serré. Est-ce seulement honnête ? Je sens bien que non, mais je ne m'arrête pas de

me le demander. Je veux profiter de circonstances propices ; je fais de ce marchandage un sport.

Finalement, le marché est conclu à un prix intermédiaire : quinze ou dix-sept livres, je ne me rappelle plus... Andria qui a pris part à ma joie et m'a incité à tirer parti de l'occasion recevra quelques volumes en cadeau.

XVI La bibliothèque de l'École évangélique

Je m'y rendis pour la première fois en compagnie de M. Euzet. Il me conduisit tout droit auprès d'un homme mince et chauve à petite moustache retroussée, qui occupait un étroit bureau au fond de la pièce.

C'était M. Argyropoulos, le bibliothécaire : « Je vous présente, lui dit-il, «un jeune érudit» ». Et comme, tout déconcerté, je protestai contre un éloge peut être ironique et que j'appréhendai, en tout cas, comme excessif, M. Euzet ajouta à travers des gloussements nasillards : « Notez bien... je n'ai pas dit... un grand érudit... J'ai dit... un jeune érudit... J'ai dit... un jeune érudit... Il y a une nuance... ».

La chambre, de tous côtés et presque jusqu'au plafond, était tapissée de livres de tout genre et tout format, depuis les in-folio anciens habillés de parchemin ou de plein veau jusqu'aux brochés modernes à couverture jaune. Au-dessus des rayons figuraient les noms des donateurs et les portraits des plus considérables d'entre eux.

Je demandai un livre. Je fus initié, sans laisser transpirer ma surprise, à l'usage qui consistait à inscrire dans un registre son nom et le titre de l'ouvrage choisi. M. Euzet prit, de son côté, un volume et ne s'occupa plus de moi.

Les lecteurs s'assemblaient autour d'une table placée au milieu de la pièce. Je fus frappé par la gravité du silence qui y régnait. Il semblait religieux et rituel. Selon la recommandation qui m'avait été faite, je me mis à prendre des notes, tout en tâchant d'en découvrir l'utilité. Je conjecturai qu'elles devaient aider la mémoire à retenir

les lectures plutôt qu'à les emmagasiner pour s'en référer au besoin.

À partir de ce jour, dès dix heures, j'échappais de chez moi, mais au lieu de courir vers la maison Z. et ses attraits équivoques, je courais avec la même impatience, retrouver l'austère atmosphère de la bibliothèque. J'arpentais, dans toute sa longueur, la rue Franque, passais par devant l'église Saint-Polycarpe et voyais enfin surgir, derrière les pâtés des maisons, le clocher à présent familier de Ste Photinie avec sa haute coupole bleue surmontée d'une croix grecque. Je passais sous sa voûte en forme de poterne et débouchais dans la vaste cour dallée, rayonnante de soleil, où l'église proprement dite faisait misérablement coin à gauche, le reste de l'espace étant entouré par le palais de la Mitropolis, les presbytères, les éphories, les boutiques, sans compter les étalages des marchands ambulants. Je traversais la cour et sortais par le côté opposé qui donnait dans un passage dont les étages supérieurs étaient occupés par l'École évangélique et reliés entre eux, par-dessus le passage par des ponts suspendus.

Je gravissais enfin un petit escalier de fer pareil à une échelle de navire, et me trouvais juste en face de la bibliothèque. J'allais au-devant de M. Argyropoulos, demandais un livre, prenais place à la table et commençai ma lecture au milieu du même silence que rien ne troublait.

Les lecteurs en cette année 1918, n'étaient guère nombreux : presque toujours M. Euzet qui demandait les œuvres de saint Jean Chrysostome ; parfois René Letayf, Bergando, Ralph Theuma, Tom Greenwood ; assez rarement Ansaldo. Parmi les visiteurs occasionnels, un personnage étrange avec une tête énorme et branlante, des pince-nez au bout du nez et un faux-col d'un autre âge s'installait parfois à la table. C'était, selon M. Argyropoulos, un savant de Bournabat qui s'occupait exclusivement de l'histoire du Moyen Âge et des anciennes familles de Smyrne.

C'est à la bibliothèque évangélique, je crois, que je connus de près un homme dont l'aspect singulier m'avait maintes fois frappé dans la rue : M. Stylpon Pittakis, autre personnage funambulesque du «monde intellectuel» de Smyrne.

Il était terriblement brun, presque noir, avec une barbiche de bouc poivre et sel, et des pince-nez posés sur un nez caricaturalement crochu. Petit de taille, il portait constamment une redingote noire, élimée et luisante, aussi longue qu'un manteau, et un chapeau noir à bords plats.

M. Pittakis avait été, jadis, à la fois conservateur du musée de l'école évangélique et bibliothécaire. Par la suite, ses fonctions avaient été disjointes : celles de bibliothécaire avaient été confiées à M. Argyropoulos.

Au temps de sa prime jeunesse, M. Argyropoulos avait, assurait-on, manifesté le désir de se convertir au catholicisme et même d'entrer dans les ordres. Le clergé catholique de Smyrne se mit aussitôt en branle. Comme le prosélyte manquait de moyens, on s'arrangea pour les lui fournir. On l'embarqua pour l'Europe ; on le fit entrer dans un séminaire. Mais dès qu'il eut achevé ses études et obtenu ses diplômes, il déserta le séminaire, revint à Smyrne, déclara qu'il avait joué la comédie pour se procurer gratuitement l'instruction à laquelle il aspirait ; sa conversion n'avait été qu'un simulacre. Ses coreligionnaires de l'Ephorie le nommèrent bibliothécaire et récompense du mauvais tour qu'il avait joué aux catholiques.

Je n'ai jamais pris le soin de contrôler la véracité de cette histoire. J'éprouvai dès lors pour M. Argyropoulos un mépris qui aurait pu éventuellement être corrigé, mais qui persiste en moi, après tant d'années, au moment où j'écris ces lignes.

M. Pittakis demeura conservateur du Musée. En 1918, celui-ci était fermé et le conservateur n'y apparaissait guère. Le musée comportait un département de manuscrits dépendant du bibliothécaire. Par timidité, je ne sollicitai jamais de M. Argyropoulos l'autorisation de le visiter. J'avais la superstition des règlements et n'osais réclamer comme faveur personnelle ce que le règlement refusait aux autres.

Pourtant, M. Argyropoulos, en dépit de son caractère assez distant, m'avait honoré d'attentions particulières. Pour moi, il avait

déballé en allant la chercher dans la réserve masquée par les rayons du fond de la salle, un incunable portant la date de 1492. « Quatre ans avant la découverte de l'Amérique ! », appuya-t-il avec une admiration béate. Il ajouta textuellement que « pour payer cet ouvrage à sa valeur, il faudrait le placer dans un plateau de la balance et déposer, dans l'autre, son poids d'or ». Je ne saurais dire quel était cet ouvrage. Mais cette masse de papier imprimé en 1492 ne me procura qu'un sentiment assez tiède de curiosité pour son ancienneté et un autre d'admiration infinie pour le prix auquel un livre ancien peut de payer. L'affirmation de M. Argyropoulos eut pour effet de me donner durant longtemps une conception faussée sur la valeur vénale des vieux livres. M. Argyropoulos, je penche à le croire aujourd'hui, partageait les illusions des profanes sur la valeur vénale insensée de tous les vieux livres.

La bibliothèque fermait à midi et rouvrait à trois heures. Nous sortions en passant de la pénombre à la pleine lumière. Les blancs et silencieux bâtiments de l'école (on était à l'époque des vacances) s'étendaient, par-dessus les deux côtés du passage, reliés par leurs ponts suspendus. Je me revois, en compagnie de Bergando et de quelques autres, stationnant sur la terrasse, avant de gagner l'escalier de fer, et devisant tranquillement au soleil, comme sur un bateau...

Pourquoi cette image demeure-t-elle gravée photographiquement dans ma mémoire ? Sa douceur, claire et paisible, a traversé, intacte, l'amoncellement des années. Est-ce à cause de M. Euzet dont la présence, aux côtés de Bergando, provoquait en moi une espèce d'euphorie intellectuelle ? Mais je ne suis même pas sûr que M. Euzet fût présent ce jour-là. L'image flotte autour d'un groupe dont les visages ne se discernent pas. Je cherche en vain, à cette vision indestructible, une explication satisfaisante. Des faits qui nous ont jadis bouleversés s'évanouissent sans laisser trace dans notre mémoire. Une image, apparemment insignifiante, perdue pour ne disparaître qu'avec nous.

Nous sommes la matière impressionnable, la plaque sensible où s'imprime et s'efface, selon des lois et des accidents qui nous échappent, ce qui fera notre être conscient : le souvenir de nos sensations et la sensation de nos souvenirs. Ce que mémoire oublie n'a pas été vécu.

XVII Vente de livres

Si je n'eusse été incurablement sceptique, j'aurais été tenté de croire qu'il existe, pour les bibliophiles dépourvus de moyens, une Providence.

Depuis l'incendie, les occasions pour moi s'étaient multipliées comme en un conte de fées farci de circonstances merveilleuses.

Pour quelque menue monnaie, j'avais acquis la précieuse collection et les in-folio monumentaux de Mirzan ; puis les livres de Lavine lequel, n'ayant réussi à les vendre à personne et conscient de les céder pour rien, avait l'air de me supplier de ne pas manquer l'aubaine. Ensuite, le hasard avait conduit mes pas dans des boutiques sordides et devant des étalages en plein air où des bouquinistes, sachant vaguement épeler, exposaient des livres précieux ou sans valeur qu'ils écoulaient au petit bonheur de leur flair incertain ; enfin, un peu plus tard, une indication fortuite allait me permettre d'acquérir indirectement une grande partie de la bibliothèque surprenante des vieux Whittall, achetée en bloc et entassée dans l'entresol de sa boutique par un papetier illettré.

Du moins pouvais-je me permettre de m'expliquer qu'à défaut d'une Providence pour les bibliophiles, l'amateur de livres, en cette Smyrne désintellectualisée, de l'après-incendie, constituait sa propre Providence.

On poussait ces choses encombrantes et maussades que sont les livres au-devant de cet énergumène assez fantasque pour donner de l'argent contre cette espèce de paperasse. Mais que penser alors d'une circonstance où, non point un ignorant mais un érudit, bien

mieux une sorte de bibliophage ayant passé sa vie à dévorer lentement ses livres, déverse par torrents, aux pieds de ce même énergumène, l'aliment dont il tire sa substance et à peu près sa raison d'être ?

Un jour, je rencontrai, par hasard dans la rue, M. Euzet qui me dit : « J'ai des livres à vendre, Venez les voir à l'hôpital français, mais ne tardez pas, car je suis obligé de les vendre au plus tôt... »

Il expliqua que les chambres prêtées par les Sœurs et dans lesquelles il avait emmagasiné l'importante bibliothèque du Collège lui étaient réclamées d'urgence.

J'étais mal en fonds. L'offre de M. Euzet qui en d'autres conjonctures, m'eut réjoui, me laissa perplexe. M. Euzet le comprit à ma mine défléurie : « Je vous les donnerai très bon marché... », s'empressait-il d'ajouter, « Oui, mais vous savez... ». Il insista : « Vous les aurez pour presque rien. Vous pourrez choisir à raison de dix piastres le volume... ». Il n'y avait plus à hésiter.

Le même jour, je me rendis à l'hôpital. Je retrouvai dans une des chambres M. Euzet coiffé d'une sorte de calotte noire, enrobé dans une vieille soutane, avec, par-dessus, son manteau de ville, frileux et poussiéreux, parmi des montagnes de livres accumulés par tas sur le plancher.

Il était en train de trier. Il me désigna une ou deux piles et me dit assez dédaigneusement : « Vous pouvez choisir ce que vous voulez de ce côté-ci ». Car il comptait, tout de même, se réserver certains ouvrages...

Parmi ceux qu'il livrait à ma curiosité, il y en avait de tous les genres : des monographies, des livres de voyage, des ouvrages de piété, des traités de théologie ; les Pères de l'Église traduits en français par M. Genoude, le Dictionnaire de Bergier, celui des religions édité par Migne ; «l'Esprit des Lois» et «la Cité de Dieu» ; Saint Thomas et Marie d'Agréda ; Sénèque et Helvetius ; Lucrèce et Lacépède ; les «Géorgiques» et «la Messiadé» ; des œuvres illustres ou inconnues ;

des éditions anciennes ou modernes ; des livres cartonnés, brochés ou débrosés, des reliures en plein veau, en parchemin, en chagrin ou en demi-cuir ; le tout échelonné sur trois siècles.

Il existait dans cet amas confus pas mal de rossignols : de fades manuels de dévotion, des dictionnaires de biographie périmés, des œuvres d'apologétique désuète, des traductions en vers français de poètes latins, des romans édifiants contemporains de Voltaire, mais malgré tout, une occasion unique d'abreuver à bon compte sa curiosité.

J'emportai une première charretée et retournai à la rafle. L'opération dura plusieurs jours. M. Euzet ayant à présent à peu près achevé son triage, m'autorisait à feuilleter sans discrimination, à condition de lui montrer ce que je choisissais. Parfois, il s'insurgeait : « Non ! non ! Vous paierez cela au moins vingt-cinq piastres... ». Il alla jusqu'à en réclamer 50 piastres par volume.

Je déversais à mesure les charretées dans la maison, par le soupirail de la cuisine, devant ma mère ahurie et un peu épouvantée.

Cependant, ces acquisitions avaient beau avoir l'air de ne coûter presque rien, le nombre de volumes emportés était si grand qu'il me fallait me restreindre et inventorier mes écus.

J'appelai Gherson à la rescousse. Il accourut comme à la curée et le pillage s'accrut. Moins distrait et plus méthodique que moi, il fit dans les tas des découvertes surprenantes que j'avais manquées. Il me taquinait, me reprochant de l'avoir convié au festin au moment où il n'en restait plus que les reliefs. À la fin, dans les chambres de l'hôpital, il ne demeura plus qu'un gros monticule abrupt formé de mes rejets.

M. Euzet me dit : « Débarrassez-moi aussi de cela. Je vous le cède pour le prix de la charrette... »

Ce que je fis.

Quand le tout se trouva nettoyé, M. Euzet s'approcha de moi et le dit, à mi-voix, en ronronnant : « J'espère... que vous avez compris... »

que je vous ai fait un cadeau... ». Je le remerciai en me contentant de faire de la tête un signe d'acquiescement.

LIVRE 4

I Prêtres et Prélats

Trois archevêques de Smyrne avaient laissé une profonde empreinte dans la mémoire des catholiques qui en parlaient encore au temps de mon enfance. C'étaient, dans l'ordre de succession, Messeigneurs Mussabini, Scappapietra et Timoni. Le nom de Mgr Scappapietra, surtout, revenait souvent dans les propos et souvenirs de ma grand-mère d'Andria.

À propos de Mgr Mussabini, une histoire courait, authentique disait-on, mais dont le merveilleux paraît détaché des pages de la «Légende Dorée».

Lorsqu'il fut question de construire la cathédrale à l'endroit où elle s'élève encore aujourd'hui, il s'avéra qu'au prix réclamé par les entrepreneurs, le transport des pierres absorberait une somme énorme aux dépens du reste de la construction.

Mgr Mussabini demanda alors aux catholiques de se charger chacun, en guise d'œuvre pie, d'une pierre et de la transporter jusqu'au chantier. L'émulation fut elle parmi les fidèles, qu'en peu de temps, par d'innombrables navettes, toutes les pierres nécessaires à l'édifice se trouvèrent réunies sur les lieux.

II Funérailles de M^{gr} Marengo

J'étais déjà né lorsque mourut M^{gr} Timoni, mais le premier archevêque de Smyrne dont je me souviens fut M^{gr} Marengo, son successeur, personnage crochu et barbu qui portait sa croix pectorale

sur sa bure blanche de dominicain. Je me souviens de l'avoir vu sur son trône, dans le vieux «palais archiépiscopal» de Sainte Marie, où les Pères de Sion nous avaient conduits je ne sais à quelle occasion.

Je me rappelle seulement ses funérailles. On nous avait, pour la circonstance, donné congé. Les grandes classes devaient figurer dans la pompe funèbre. J'étais libre. J'en profitai pour aller voire défiler le cortège. M^{sr} Marengo, en habits sacerdotaux, coiffé de la mitre blanche, était étendu sur une sorte de char à plate-forme revêtu de toile blanche. On avait mandé, à la hâte, un évêque voisin pour présider la cérémonie. Je ne sais comment j'arrivai à me faufiler à travers la presse pour me trouver juste devant les portes de la cathédrale au moment où l'étrange corbillard venait de s'arrêter, après une secousse qui l'avait ébranlé et qui avait fait reculer l'évêque, demeuré isolé du clergé derrière le char.

J'appris plus tard que M^{sr} Marengo avait demandé qu'on se servit pour lui d'une charrette comme corbillard, d'où la forme singulière de ce dernier. Ce sont là manifestations tapageuses et posthumes de spectaculaire modestie. La charrette de M^{sr} Marengo rappelle le corbillard des pauvres de Victor Hugo, trottant au milieu d'un cortège d'apothéose : « Je laisse cinquante mille francs aux pauvres. Je désire être porté au cimetière dans leur corbillard. Je ne veux l'oraison d'aucun culte. Je demande une prière à toutes les âmes. Je crois en Dieu ».

Pourquoi Victor Hugo déclarait-il solennellement croire en Dieu ? Parce que ce très grand poète, ce piètre philosophe, cet Isaïe apprêté et frimeur recherchait le sublime et partageait l'opinion populaire suivant laquelle les «plus grands génies» ont toujours cru en Dieu. Or, étant un des plus grands génies, il convenait qu'il crût en Dieu.

M^{sr} Marengo avait en outre demandé de ne pas être embaumé. J'ai ouï dire par des élèves de Sion, qu'après les funérailles, le corps demeura exposé dans la cathédrale sous un couvercle de verre. On at-

tendait, je crois, pour procéder à l'inhumation, l'arrivée d'un frère du défunt. Les enfants des écoles veillaient la précaire dépouille.

Sous l'effet de la décomposition, le cadavre éclata, projetant des matières grondantes et liquides, en présence des élèves terrifiés.

III M^{gr} Zucchetti

Je me trouvais dans le jardin du Sporting Club, en compagnie de ma tante Esther, le jour où l'on attendait l'arrivée du nouvel archevêque M^{gr} Jean-Antoine Zucchetti. Une foule considérable stationnait devant le bâtiment des «Passeports». Le nouvel archevêque, ancien supérieur d'un couvent de capucins en Anatolie, avait, disait-on, sauvé la vie à des centaines d'arméniens, menacés de massacre par les Turcs. Aussi, les arméniens de Smyrne se préparaient à lui faire, assurait-on, une réception triomphale.

Le bateau à bord duquel se trouvait M^{gr} Zucchetti était en retard sur l'horaire prévu. Du jardin du Club, nous voyions aller et venir un landau tapissé de roses, jusqu'aux rayons de ses quatre roues. On expliquait que ce surprenant équipage avait été commandé pour véhiculer l'archevêque, une fois débarqué ; jusqu'à sa demeure.

L'intronisation de M^{gr} Zucchetti, revêtit une pompe et une solennité inaccoutumées. Bar un bel après-midi, du palais archiépiscopal, situé dans la cour de Sainte-Marie jusqu'à la cathédrale Saint-Jean, à travers la rue franque dont les magasins avaient fermé en cet honneur, entre la double haie d'une foule recueillie ou curieuse, une procession extraordinaire se déploya.

L'archevêque, mitré et crossé, précédé par les clergés régulier et séculier en vêtements sacerdotaux, fut conduit, sous un baldaquin, jusqu'en sa cathédrale. Le dimanche suivant, il célébrait sa première messe pontificale.

On a dit de M^{gr} Zucchetti qu'il était une «figure évangélique». Si «évangélique» dot être entendu dans le sens de «saint», le mot convenait à l'homme et à son aspect.

À la fois doux et imposant, M^{gr} Zucchetti était un grand vieillard à la barbe neigeuse, dont le visage, presque douloureux, semblait dégager de la bonté. Sa croix pectorale s'étalait sur son froc austère de capucin. Sa voix surtout, dont le timbre revit dans ma mémoire, était lorsqu'il officiait, cadencée, solennelle, majestueuse et, on aurait dit, immatérielle.

Ce fut lui qui, l'année suivante, me conféra la confirmation : Pax te cum.

Vers ce temps-là (peu de temps après l'armistice), nous apprîmes que M^{gr} Zucchetti avait été rappelé par Rome. Son départ, en contraste avec son arrivée presque triomphale, eut lieu presque à l'insu de ses ouailles. Que s'était-il passé ? On raconte que sa bonté s'était résumée à beaucoup de faiblesse. Sous son épiscopat, il y avait eu des désordres et des relâchements sérieux parmi le clergé.

Le fait est qu'il existait à Smyrne en ce temps-là, parmi le clergé séculier, cette chose dont Marcel Proust a eu raison de dire qu'elle est assez rare à notre époque, je veux dire un ou deux «mauvais prêtres». Leur conduite scandaleuse avait rejailli sur d'autres prêtres dont le principal tort avait été de s'être montrés légers, d'avoir voulu jouer les «esprits larges», ce qui leur attirait la faveur des cercles mondains et leur permettait de goûter à des distractions dont leur faiblesse se régalaient sous le couvert fallacieux de leur esprit d'indépendance.

Cependant, les anecdotes allaient leur train. On en inventait. On attribuait à Dom Pietro Longinetti, curé de la cathédrale, une maîtresse, Marica. On contrefaisait l'accent du curé. Dom Pietro était censé se présenter chez sa maîtresse et lui demander à brûle-pourpoint sur un ton comminatoire : « Marica, tha mou kamnis éna paidhi... i dhen the mou kamnis... pridhi » (Marica, me feras-tu un enfant ou ne m'en feras-tu pas ?). Ces stupidités étaient accueillies, surtout dans certains cercles de jeunes dévergondés, par des esclaffements interminables...

IV Le chanoine Ernest Mirzan

À mon retour d'Athènes, je revis l'abbé Mirzan. Sachant que je venais de bûcher le latin, il m'accueillait par des citations latines et des tirades virgiliennes que j'avais peine à comprendre. Il m'accablait aussi, en français, de phrases balancées, pleines de métaphores, sirupeuses, tirées de ses homélies ou élaborées dans le même style. Aussi, prenait-il plaisir à ma rencontrer. Dans la rue, du plus loin qu'il m'apercevait, il commençait d'esquisser un sourire friand et, en guise de bonjour, m'apostrophé par ce vers célèbre où Horace déclare haïr le vulgaire profane et l'écarter :

Odi profanum vulgus, et arceo...

Mais il fallait l'entendre le prononcer ! Il l'entamait par un «ô» prolongé, d'intonation vocative :

Ôôôô-di profanum vulgus...

Un temps. Geste de main dédaigneux qui écarte, puis il laissait tomber :

... et arceo...

Il voulait signifier qu'il retrouvait loin du vulgaire grossier, non point un de ses pairs – ce n'eût pas été concevable – mais enfin, un initié, une oreille parente et de bonne compagnie.

Il me racontait aussi des anecdotes qui prouvaient sa supériorité d'esprit sur celui du vulgaire, sa générosité d'âme, sa véritable charité chrétienne, la sublimité foudroyante de son éloquence et, à mon avis, son amour des phrases à effet :

« – Je me trouvais hier dans un salon et l'on en vint à parler d'une dame qui a commis une faute et vit séparée de son mari. Or, il y avait là une de ces vieilles filles à venin de vipère qui, sachant que je fréquentais cette dame, se mit à dire qu'elle n'était pas fréquentable et qu'elle ne pouvait pas concevoir comment certaines personnes pouvaient la rencontrer. Je l'interrompis : – Pardon, mademoiselle, vous qui êtes si pieuse, vous avez certainement lu l'Évangile ?... –

Certainement... – Eh bien ! vous devez connaître le passage où il est question d'une femme adultère qu'on amène devant le Seigneur en lui demandant s'il faut la lapider. Que répond Notre Seigneur ? – Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre ? »

L'abbé Mirzan s'arrête un instant afin de mieux marquer son effet :
« – Eh bien ! mademoiselle, je préfère avoir tort avec le Christ que raison avec vous ! »

V M^{gr} Vallega

Enfin, on apprit qu'un archevêque de Smyrne en titre avait été désigné. Il fut précédé par la rumeur qu'il n'avait accepté sa désignation qu'à son corps défendant. Il se considérait comme un personnage trop important pour un diocèse oriental de l'envergure de Smyrne. Il arrivait avec valet de chambre et voiture. On le disait résolu à ne pas se laisser aisément aborder. J'assistai à son intronisation : M^{gr} Vallega, vif en couleur, assez replet, barbe brune, bifide, à reflets fauves, regard fuyant, fut accueilli à la cathédrale, selon l'usage, au son joyeux des cloches.

Un détachement de fusiliers-marins français présenta les armes avec un grand cliquetis de ferraille, au moment où l'archevêque gagnait son trône. Il prononça aussitôt un discours farci de convenances au cours duquel il qualifia le siège archiépiscopal de Smyrne d'« illustre parmi les illustres », mais sur un ton qui laissait suffisamment entendre que son importance était surtout fonction de son antiquité.

VI Entrevue avec M^{gr} Vallega⁵

Mon oncle, qui ne mâchait pas ses mots, et nourrissait des pré-

5 Ma tante, Hélène d'Andria, femme de mon oncle Sylvaire, était co-propriétaire, avec son frère Paul Maggiar, de l'une des maisons dites « de la cathédrale », qui faisaient face à la basilique.

Au début de 1922, l'archevêché de Smyrne désintéressa de sa part Paul Maggiar, moyennant une somme forfaitaire versée au comptant. La propriété fut

ventions tenaces contre M^{gr} Vallega, me pressait d'intervenir afin d'obtenir de sa part un engagement formel et écrit.

J'étais en contact avec M^{gr} Dellepiane qui, tout en se retranchant derrière son archevêque, me recevait avec une politesse je devrais dire dansante, tant elle était faite de sourires, de révérences, de pirouettes et de courbettes. Mon oncle m'écrivait : « Méfiez-vous : derrière sa politesse fleurie se cache le brigand des montagnes de la Calabre. » Mon oncle n'était pas anticlérical, mais il considérait M^{gr} Vallega et son collaborateur comme personnellement capables de tout.

Ayant facilement réussi à débouter son beau-frère, mon oncle m'écrivit une lettre désenchantée qui s'achevait ainsi : « Nous en avons fini avec Maggiar pour avoir sur le dos Vallega. Ces deux vastes canailles m'ont beaucoup fatigué. »

Cette phrase qui plaçait sur le même plan l'archevêque apostolique de l'Asie mineure et la tortueux Paul Maggiar, me ravissait en raison de son rythme orchestré à la Chateaubriand. Mais je ne la prenais pas au sérieux. Je me promettais de voir M^{gr} Vallega moi-même pour tirer l'affaire au clair. Or ce dernier se trouvait à l'étranger...

Enfin, j'appris qu'il était de retour, mais il me fut impossible de l'atteindre. Il ne faisait que de très rares apparitions à l'archevêché et vivait retranché dans sa maison de Boudja.

cédée ensuite par ma tante à l'archevêché contre l'usufruit viager de la maison, réversible éventuellement sur la tête de mon oncle.

En 1922, la maison brûla avec la totalité de son mobilier, si bien que mon oncle et ma tante demeurèrent sans maison ni usufruit.

M^{gr} Vallega avait introduit une demande en indemnisation auprès de l'autorité compétente, mais refusait obstinément de prendre un engagement anticipé quant au droit des usufruitiers. D'autre part, Paul Maggiar réclamait auprès de la commission italienne la moitié de l'indemnité des meubles, lesquels étaient la propriété exclusive de ma tante.

Mon oncle et ma tante se trouvaient en Grèce. J'étais leur fondé de pouvoirs.

J'insistais auprès de M^{sr} Dellepiane pour que l'archevêque m'y reçut. Je finis par obtenir audience pour un dimanche après-midi, et j'entraînai avec moi mon ami Dandoria pour me tenir compagnie dans le train. Je frappai à la porte, et aussitôt me trouvai face à face avec monseigneur qui, dans une soutane élimée et graisseuse, était en train de deviser avec M. Euzet en faisant les cent pas entre le vestibule et le petit jardin attenant.

Il vint au-devant de moi :

– Ah ! me dit-il, c'est vous le monsieur d'Andria qui avez demandé à me voir ? Et qu'est-ce qu'il y a ? – monseigneur, je désirerais vous parler...

Il aurait volontiers réglé en un tour de main l'affaire sur place, debout dans le vestibule, mais il se résigna à me faire pénétrer dans le petit cabiner sombre qui lui servait de bureau, pendant que mon ami s'en allait m'attendre dans le jardinet, au soleil.

M^{sr} Vallega s'assit, me fit asseoir.

– Monseigneur, lui dis-je, je suis le fondé de pouvoir de Sylvaire d'Andria...

Les prunelles fuyantes de l'archevêque roulèrent vers le haut des orbites, explorant des régions reculées de sa mémoire.

– Sylvaire d'Andria ?... Sylvaire d'Andria ?... Ah oui ! finit-il par acquiescer, Sylvaire d'Andria ! Et qu'est-ce qu'il y a ?

Je résumai la situation : mon oncle désirait obtenir des assurances formelles et des apaisements quant au respect de ses droits, le jour où serait réglée l'indemnité à l'archevêché.

– Ah ? Et c'est pour ça que vous vous êtes dérangé ? Enfin, vous aurez fait une promenade...

– Mais où en est cette affaire, monseigneur ?

– Je n'en sais rien, dit-il sur un ton cassant et en scandant chaque mot. Je n'en sais rien. Je ne m'en suis pas occupé. J'ai des affaires bien plus importantes dont je ne me suis pas occupé.

Je lui fis observer que, si celle-ci était négligeable pour lui, elle était capitale pour mon oncle, qui ne disposait pas d'autre source de revenus.

– Mon oncle, Monseigneur, m'a assuré que vous aviez promis...

Il m'interrompit :

– Je n'ai rien promis du tout. Je ne peux rien promettre. Je ne promets rien. Tout ce que je peux vous assurer, c'est que, lorsque l'indemnité aura été réglée, l'évêque se montrera brave homme.

Puis, reprenant d'un ton doucereux : – Dommage que vous vous soyez dérangé pour ça... Enfin, vous aurez fait une promenade...

Il ne me restait plus qu'à me lever. Du reste l'archevêque paraissait pressé d'aller reprendre, entre vestibule et jardin, sa promenade et ses propos interrompus avec M. Euzet.

Tout en me reconduisant vers la grille d'entrée, il répétait :

– Dommage... Dommage... Enfin, vous aurez fait une promenade...

J'approchai mes lèvres désabusées de son anneau pastoral. À ce moment, il aperçut Dandoria qui m'avait rejoint, et lui tendit également, à hauteur de la bouche, sa main à baiser. Mon ami, non sans malice et à ma confusion, s'en saisit et se contenta de la serrer.

Cet entretien que je rapportai à mon oncle, ne fit que le persuader définitivement de la mauvaise foi et des mauvaises intentions de l'archevêque. – Il se montrera brave homme ! Cela veut dire qu'il me veut me faire l'aumône. Je ne veux pas de son aumône. Je veux qu'il respecte mes droits et prenne l'engagement de les respecter. C'est à cette époque qu'il écrivit à la Commission une lettre truculente, dans laquelle il déclarait entre autres, que « M^{gr} Vallega était le pasteur de ses fidèles à la manière du pasteur qui tond ses brebis ».

On me rapporta que, lorsqu'elle fut lue en séance, les membres de la commission riaient aux éclats.

Mon oncle, excédé fit mettre opposition au dossier de l'archevêché à Paris. Le protêt trouva une audience extrêmement complaisante, sans doute auprès de quelque haut fonctionnaire «anti calotin», car furent bloquées non seulement l'indemnité afférente à la maison contestée, mais également la totalité des avoirs de l'archevêché, « jusqu'à règlement du litige entre les parties contestantes ».

Le successeur de M^{gr} Vallega dut se mettre, en toute hâte, en rapport avec moi pour liquider au mieux cette affaire.

VII Dom Tonna

M^{gr} Vallega avait réussi à faire nommer administrateur apostolique Dom Tonna, curé de Karşıyaka qui, enfant du pays et membre du clergé séculier, était, sauf erreur, le cadet des prêtres du diocèse.

À ceux que ce choix étonnait, on expliquait que Dom Tonna, ce jeune prêtre d'apparence insignifiante qui se déplaçait en bécane, avait fait preuve d'extraordinaires aptitudes administratives. Et la vérité est qu'en tant que curé de Karşıyaka, il s'était pas mal démené et avait pris d'heureuses initiatives.

M^{gr} Vallega, psychologue perspicace et averti, en avait conclu qu'il était le plus apte à diriger et, par conséquent, le plus méritant. Je crois surtout qu'il n'était pas fâché d'opposer à des prêtres mondains, ambitieux et imbus d'eux-mêmes, un homme du peuple assez dépourvu de culture et dont le choix imprévu servirait aux autres de haute et terrible leçon.

Des rumeurs courent suivant lesquelles «monseigneur» Tonna sera nommé archevêque, puis qu'il est nommé archevêque.

Un matin, en ouvrant *Le Levant*, je tombai, non sans stupeur, sur cet entrefilet catégorique :

« Nous apprenons que l'abbé Dom Tonna, ex-administrateur apostolique du diocèse (sic), a été nommé archevêque de Smyrne et vicaire apostolique de l'Asie mineure. ».

L'auteur de l'entrefilet poursuivait en déclarant que, quoiqu'on n'eût rien à reprocher personnellement à l'élu, on estimait qu'un «prélat turc» eut mieux convenu à ce poste et que, par conséquent, la nomination de M^{gr} Tonna ne pouvait provoquer que de la déception «et des regrets bien compréhensibles».

Il sautait aux yeux que l'entrefilet était «inspiré» et que le «prélat turc» dont la non nomination soulevait des «et des regrets bien compréhensibles» n'était autre que l'abbé Mirzan, qui avait passé sa vie à convoiter l'anneau d'améthyste.

Ce n'était un secret pour personne qu'à longueur d'années, il avait intrigué avec l'espoir de l'obtenir. Après le départ de M^{gr} Zucchetti, il s'était cru à la veille de réussir, mais sous M^{gr} Vallega, pour des raisons que j'ignore exactement, mais certainement en rapport avec ses rancœurs, ses intrigues et ses convoitises, non seulement ses espoirs d'arriver à l'archiépiscopat s'étaient singulièrement amenuisés, mais il s'était brusquement vu dépouillé de toutes ses charges, même celles de chancelier qu'il détenait depuis des temps immémoriaux.

L'ayant, peu après, rencontré et manifesté quelque surprise perfide à l'égard du choix récent du Saint Siège, il me déclara avec un filet de fiel dans la voix :

« Il y a trois moyens grâce auxquels on peut réussir dans le monde : l'argent, les femmes et le piston. En l'occurrence, ajouta-t-il, il ne saurait être question d'argent ni de femmes, il ne reste qu'à penser au piston ».

M^{gr} Vallega, paraît-il, assurait assez dédaigneusement que ce qu'il fallait à Smyrne comme archevêque était un homme du genre de M^{gr} Tonna : un enfant du pays rompu aux mœurs locales, entreprenant, actif, dépourvu d'ambition, qui pourrait y vieillir et y mourir, comme jadis M^{gr} Timoni, autre enfant du pays. Le tout, par opposition à lui M^{gr} Vallega, fourvoyé dans ce patelin et digne d'un destin meilleur.

L'abbé Mirzan, avec ses traits d'un Léon XIII un peu vulgaire, sa culture grecque et latine, sa conviction d'être un fin diplomate, un profond connaisseur de l'âme humaine, jugeait, par contre, qu'il était par droit et par raison, l'homme indiqué. De plus, par chance et par surcroît, sujet turc, il était, vu les circonstances, l'élément rêvé.

Il faut dire de suite qu'il ne l'était pas et que les objections qui me furent rapportées et qu'on soulevait contre lui, ne manquaient ni de poids, ni d'à propos.

En premier lieu, l'abbé Mirzan, prêtre mondain, était compère et compagnon avec un nombre trop considérable de ses ouailles potentielles. Il hantait les salons. Il jouait même au poker.

Ensuite, à la faveur de son «esprit large», il se laissait aller à bien des accommodements et, ce qui est plus grave, il s'y était laissé aller souvent pour justifier ce que des catholiques quelque peu véreux attendaient précisément de la largeur de son esprit.

À vrai dire, il était frivole et léger. J'avais à peine dix-sept ans lorsqu'il me recevait, pour bavarder, dans son bureau de la chancellerie sis dans la cour de la cathédrale. Parfois, une femme du bas peuple ne parlant que le grec, s'y présentait pour lui raconter ses misères domestiques, prendre ses conseils, solliciter sa protection. Je faisais mine de m'esquiver. Il esquissait un sourire malicieux : « Restez, vous allez entendre des choses intéressantes... ». Les deux fins psychologues, lui et moi, allaient pouvoir se divertir, entre initiés, aux dépens de la commère.

Oddi pro fanum vulgus...

VIII Intrônisation de M^{gr} Tonna

Je m'étais empressé de rentrer d'Athènes en compagnie de mon oncle Sylvaire et de ma tante, pour ne pas manquer l'intrônisation de M^{gr} Tonna. Parti presque en même temps que moi afin de se faire sacrer à Rome, il était à présent attendu à Smyrne d'un jour à

l'autre. Enfin, on publia la date de son arrivée et l'heure de la cérémonie fut annoncée dans *Le Levant* pour le lendemain.

Je me sentais fébrile. Ces dernières heures qui m'en séparaient me paraissaient interminables. Je redoutais l'empêchement imprévisible qui m'en priverait. Je décrivais, à qui voulait m'écouter, les phases que suivrait la future cérémonie : l'archevêque faisant son entrée dans un baldaquin au son de toutes les cloches ; le crucifix qu'on lui tendrait à baiser à l'entrée ; la lecture de la bulle pontificale investissant le nouvel élu : « Pie, évêque, Serviteur des serviteurs de Dieu... », puis après le discours de l'intronisé, tout le clergé s'agenouillant devant lui pour lui prêter serment d'obédience.

Le grand jour arrivé, je courus, haletant, à la cathédrale. Depuis 1922, on n'y avait jamais vu pareille affluence. C'est que d'abord les catholiques de Karşıyaka s'y étaient portés pratiquement au complet, ensuite que chacun était curieux de voir le jeune et familier curé de Sainte Hélène, le Dom Tonna de la bécane, vêtu de violet et transmué en archevêque.

L'anxiété de le voir apparaître était générale.

Crucifix en tête, le clergé se déploya en procession pour aller le recevoir sur le seuil de la basilique. Mais le nouvel archevêque se fit attendre. Toutes les têtes étaient tournées vers la porte ; les pieds se hissaient sur les travées des bancs. Enfin un murmure comparable à une sourde rumeur courut à travers la nef. On entendait : il arrive... il est arrivé... le voilà... Les cloches se mirent à sonner : l'orgue éclata ; les chœurs entonnèrent l'«Ecco sacerdos magnus».

M^{gr} Tonna, en «capa magna», avançait à présent sous le baldaquin, bénissant les fidèles d'un bras déployé. Je crus naïvement qu'en étendant ainsi le bras, il cherchait, en un geste large, à bénir d'un élan heureux son nouveau troupeau. La vérité est qu'il ne savait pas bénir et qu'il mit quelques années à corriger ce défaut d'asséner sa bénédiction en soulevant tout le bras. Ce que je prenais pour un geste large n'était qu'un mouvement inexpert.

La cérémonie commença. Lorsque M^{gr} Tonna se leva pour prendre la parole, tous les souffles se suspendirent :

« Après les saintes émotions de mon voyage à Rome... »

Mais il déroula bientôt un tel chapelet de platitudes que les souffles ne tardèrent pas à reprendre.

Après le discours, on le revêtit de ses ornements sacerdotaux. Ce fut l'abbé Mirzan en personne qui lui posa la mitre sur la tête. Puis s'agenouillant et lui effleurant l'anneau d'or d'un air dégagé, il prêta, le premier, le serment d'obédience. Les autres suivirent. On voyait de vieux prêtres chevronnés, des têtes chenues, s'agenouiller, s'incliner aux pieds du jeune archevêque. M^{gr} Tonna, redressé sur son trône, faisait sur eux le signe de la croix.

J'ai assisté à maintes intronisations. En général, l'intronisé accueille l'obédience avec le sourire, et lui donne avec bonté l'accolade. M^{gr} Tonna était figé en pontife : il bénissait.

Après le salut et la bénédiction pontificale, il quitta ses vêtements sacerdotaux, reprit la «capa magna», et le cortège se déploya vers la sortie, aux sons de la marche pontificale.

M^{gr} Tonna eut alors l'occasion d'une espèce de triomphe. On se précipitait vers lui. On l'arrêtait pour lui baiser la main. Il lui fallut plus d'un quart d'heure avant de pouvoir rejoindre sa voiture. L'organiste reprenait sans désespérer la marche pontificale. Dans la cour de la cathédrale, toute une foule était encore rassemblée que M^{gr} Tonna saluait et remerciait en secouant les bras.

Le lendemain, ayant encore quelques détails à liquider concernant l'affaire de mon oncle, j'allai voir M^{gr} Tonna à l'archevêché et lui présentai mes félicitations.

Il me dit : « J'ai eu hier mon dimanche des Rameaux, gare à mon Calvaire ». Le mot avait déjà été dit ; et ce n'était dit que pour dire un mot, mais il ne croyait pas si bien dire. Des tribulations et des humiliations lui étaient, en effet, réservées, dont son amour-propre

ulcéré semble n'avoir pas encore guéri au moment où j'écris ces lignes (1931).

Il fut l'artisan de ses malheurs. Il ne sut ni être simple, ni en imposer, ni se rendre sympathique. Comme son prédécesseur, M^{gr} Vallega, il s'amena à Smyrne avec valet et auto. Il manquait d'éducation. L'homme du peuple transpirait à travers l'évêque. Le populaire Louis disait de lui : « Ine ftochos fainete ap'tin fonitou » (C'est un pauvre, on le reconnaît à sa voix). Il voulait dire qu'il avait la voix aigre et sans inflexions des gens du peuple.

Lorsque, dans la rue, une de ses ouailles le saluait chapeau bas, il répondait par un petit geste protecteur de la main.

M. Elzéar Guiffroy, à l'époque où il était le personnage le plus considérable de la ville, si un receveur de tramway le saluait en portant la main à son képi, lui retournait son salut par un grand coup de chapeau. M. Guiffroy avait un vrai sentiment de dignité. Sa Grandeur M^{gr} Tonna ne l'avait pas.

D'origine maltaise et sujet de S. M. Britannique, il voulut agir en Anglais, se mêla à des antagonismes politiques, prit parti pour les Anglais contre les Italiens qui composaient la majorité des catholiques, au point de s'abstenir de paraître à une cérémonie à laquelle il était attendu et à laquelle devait assister le consul d'Italie.

Son langage était sans élévation, son vocabulaire ménager et terre à terre. Il disait « j'ai fait », « je ferai » une pontificale, Je ne « donnerai » pas une pontificale, je ferai « une simple assistance », comme un chanteur dirait : Je ne chanterai pas un morceau d'opéra, mais un air d'opérette.

Sa foi même, pourtant solide, s'exprimait avec une consistance toute matérialiste. Dans ses sermons, il était toujours question de sa mission qui consistait à conduire son troupeau au paradis. Et pour lui, le « paradis » se présentait dépouillé de toute atmosphère spirituelle. C'était l'endroit où seraient concrètement rétribuées les actions concrètes ennuyusement accomplies sur terre.

M^{gr} Tonna avait les qualités d'un excellent curé de campagne. Il n'avait pas l'envergure d'un évêque. Il fut la victime de son protecteur. La morale de toute cette histoire fut formulée, il y a quelques années, par M^{gr} Roncalli à qui je demandais, un jour, ce que devenait M^{gr} Vallega. « Il se repose », me dit-il doucement. Et le ton ferme et convaincu laissait entendre que M^{gr} Vallega avait trouvé, enfin, l'occupation inoffensive qui lui convenait.

Je m'étais tellement intéressé aux cérémonies de l'intronisation que les questions qui m'avaient souvent été posées se renouvelèrent.

Pourquoi, puisque j'étais incroyant, fréquentais-je les églises ?

Certains même hasardait des interrogations grossièrement naïves : Était-ce pour « me moquer de la religion » que j'assistais aux cérémonies ? Ou étais-je, en réalité, croyant et posais-je à l'incrédule ? le faisais-je par simple curiosité ?

Comment leur expliquer que ce n'était ni pure curiosité, ni par esprit de raillerie, ni surtout par foi religieuse dissimulée sous le couvert hypocrite d'un « esprit fort ».

Je les aurais étonnés davantage si je leur avais avoué que j'ai rarement assisté à une première communion, entendu la voix grêle des enfants, récitant à voix haute les prières, sans sentir irrésistiblement les larmes me monter aux yeux.

J'assistai aux cérémonies religieuses par amour des pompes et de la poésie chrétiennes et parce que j'étais instruit du sens des offices mieux que beaucoup de croyants.

Elles m'attiraient parce que nous ne nous délestons pas aisément de notre éducation première. Ceux-là même, pourtant nombreux, que plus rien n'attire et n'émeut à l'église portent ailleurs ou différemment l'empreinte indélébile de leur origine chrétienne.

Le juif Klausner, dans son *Jésus de Nazareth*, ne s'embarrasse pas des récits sacrés concernant la virginité de Marie et la naissance miraculeuse et les écarte après les avoir sommairement exécutés.

Mais le radical Guignebert, né chrétien, ne dédaigne pas de regarder de très près ces mêmes textes. Il s'y attaque en les épluchant mot à mot, pour démontrer leurs contradictions, leur inconsistance, leur caractère légendaire et leur vanité historique. À cela et à la texture de sa pensée, on reconnaîtrait de suite l'exégète né chrétien.

La vérité est que marqué indélébilement par le christianisme, nous restons, croyants ou incroyables, soldats demeurés fidèles sous la guérite ou déserteurs, *sub signo Christi*.

LIVRE 5

I L'incendie de Smyrne

En prenant les événements de plus haut, je vais à présent, en donner un aperçu d'ensemble et exposer la version la plus accréditée des origines de l'incendie.

Le 9 septembre, vers 10 heures du matin, la cavalerie turque fit son entrée dans la ville. Dans l'après-midi, Nouredine pacha y arriva et, en sa qualité de commandant de la première armée, dont les troupes venaient d'occuper Smyrne, il assumait tous les pouvoirs. Un conseil de guerre fut aussitôt tenu sans sa présence au gouvernorat militaire. Des officiers avaient frappé à coups de plat de sabre des soldats en train de piller.

Les troupes se montraient mécontentes. Elles n'avaient rencontré, en traversant le pays, que des localités dévastées par les Grecs. Elles considéraient Smyrne comme le but et le prix de la victoire, et la sévérité des officiers leur paraissait inconcevable et hors de propos.

Le conseil résolut, dit-on, de laisser la soldatesque piller durant trois jours. A l'aube du dimanche, les premiers contingents de pillards apparaissaient à l'entrée de la rue franque.

Le même jour, le métropolite grec, Mgr Chrysostome, était convoqué au gouvernorat militaire. Il s'y rendit en compagnie de Zumuzoglu, propriétaire de *La Réforme* et d'un autre notable de la communauté.

La veille de l'occupation, on avait, assure-t-on, conseillé à Mgr Chrysostome de quitter la ville. Un détachement de marins fran-

çais s'était même présenté pour l'escorter. Mais les réfugiés, qui campaient en plein air aux abords de la métropole, apercevant le métropolitain en voiture et devinant qu'il s'en allait, l'avait accueilli par les cris : «Tu es notre père, tu ne dois pas nous abandonner !». Mgr Chrysostome avait fait faire demi-tour à sa voiture.

De son entretien avec Nouredine, plusieurs versions ont circulé. Une chose est sûre : l'entrevue prit une tournure sinistre. Quand elle eut pris fin, Mgr Chrysostome était prisonnier.

On le vit sortir blême, trébuchant, soutenu par Zumuzoglu.

Placé entre deux rangées de soldats, encadré de ses deux compagnons, dont l'un lui tenait le bras et l'autre portait son bâton pastoral, le métropolitain se mit en marche, suivi par la populace, vers des quartiers turcs qu'il traversait, peut-être pour la première, et certainement pour la dernière fois.

Des insultes fusaiement de toute part, des Crétois l'interpellaient en grec. Il continuait d'avancer avec des yeux qui ne voyaient plus.

À Iki Tchesmelik, la racaille se rua, rompit la haie de soldats et s'empara du métropolitain.

On lui arracha la barbe ; on tâcha de lui crever les yeux ; un coiffeur crétois lui fendit le dos d'un coup de rasoir. Le sang gicla. Le coiffeur en recueillit dans le creux de sa main et le but. Enfin, il fut assommé de tout côté et, une fois mort, la foule transportée s'amusa à lui mutiler le corps et le visage.

Quand on vint débarrasser la rue du cadavre, on n'emporta qu'une bouillie de chair méconnaissable.

Ses compagnons subirent le même sort et furent sommairement lynchés à ses côtés. Le corps de ???, attaché par une corde derrière une automobile fut traîné à travers les quartiers hostiles.

Le dimanche matin, Mustapha Kemal et son État-major firent leur entrée dans la cité reconquise. Dans le quartier arménien, des soldats furent tués ou blessés par des coups de feu partis des soupi-

raux ou fenêtres. On s'aperçut bientôt qu'on était en présence d'une résistance non isolée. Des maisons furent forcées, des femmes violées. Des Arméniens armés, regroupés dans la cathédrale, organisèrent une espèce de barricade.

Le mardi, on apprenait que les défenseurs de la cathédrale s'étaient rendus. Mais, de dimanche à mardi, le pillage s'était poursuivi. La racaille civile participant avec les soldats, il y eut de nombreux meurtres et viols. Une partie des populations grecque et arménienne, désertant leurs quartiers avait rejoint les camps de réfugiés que protégeaient des matelots français et italiens.

Le mercredi matin, des agents de police parcoururent les rues, annonçant que l'ordre était rétabli, que chacun devait rouvrir sa boutique et vaquer à ses occupations.

A dix heures, la vigie du poste des pompiers signalait un incendie au quartier arménien. La brigade accourue se trouva en présence de deux, trois, puis quatre foyers qui progressaient de façon inquiétante.

A quatre heures, le quartier arménien, une partie des quartiers grecs étaient en flamme. L'incendie s'avavançait en vagues mouvantes, vers les quartiers européens.

A trois heures du matin, les flammes avaient atteint les quais.

A l'aube du jeudi, exception faite des quartiers turcs au sud, et du quartier de la Pointe, à l'extrême nord, toute la ville n'était qu'un brasier. De temps à autre, une explosion secouait la ville. On l'attribuait aux bâtisses qu'on faisait sauter pour circonscrire l'incendie. Il est certain que des explosifs furent délivrés par l'autorité militaire à la brigade de pompiers, mais écrivit le chef de la brigade dans son rapport, la dynamite produisit un éboulement intérieur, laissant intacts les ruines de la bâtisse.

Que s'était-il passé ? En se rendant, les Arméniens s'imaginèrent avoir signé pour ainsi dire une capitulation qui leur permettait de reprendre leur liberté et de regagner leurs demeures. Quand ils comprirent que

la fin de la résistance entraînait le commencement de la répression, ils recommencèrent. Les coups de feu reprirent dans le quartier arménien.

Pour briser toute résistance, Noureddine imagina d'enfermer les rebelles dans un cercle de flammes et donna l'ordre de mettre le feu aux maisons. Mais à mesure que l'incendie approchait, les Arméniens abandonnaient leur refuge, reculaient vers le quartier attenant de Saint Dimitri et continuaient de tirer. On vint demander à Noureddine pacha si, dans ces conditions, il fallait poursuivre la manœuvre. Il ordonna de resserrer l'étreinte de flammes et de «brûler les Arméniens maudits» comme des chiens.

L'incendie prit dès lors une ampleur telle que lorsque le général voulut enfin circonscrire le fléau, il se trouva impuissant et débordé. Les soldats à qui on avait ouvert tout grands les dépôts de munitions, et qui avaient pu y puiser toute sorte d'engins et d'explosifs, étaient comme ? à l'ivresse d'une orgie de destruction. Des bombes, des fusées incendiaires furent – assure-t-on – utilisées. La vérité (?) est que des bâtisses, très éloignées des foyers d'incendie, prirent feu par les toits. Des soldats furent surpris sabotant les bouches à incendie. Il fut enjoint aux pompiers de ne pas avancer au-delà d'une certaine zone et, à mesure que le feu se rapprochait, elle recevait l'ordre de se porter plus loin.

On vit des charrettes à pétrole traverser certaines rues à toute vitesse en laissant derrière elles, comme après une forte ondée, des nappes puantes de liquide.

Un pillard à qui le gardien refusait l'entrée y jeta une bombe et l'édifice prit feu. Mais on ne peut nier non plus que d'énormes pâtés de maison durent prendre feu par contiguïté, d'autres par des escarboucles enflammées poussées par le vent, ensuite par l'attisement des flammes par ce même vent suffisamment nourri soufflant en direction des quartiers consumés.

Une photographie prise à bord d'un navire à l'aube du jeudi montre la bordure encore apparemment intacte des quais surmontée d'un bout à l'autre d'un épouvantable panache de fumée noire.

II 15 Mai 1919 – Un épisode inconnu

Le 15 Mai 1919, les troupes grecques, sous la protection d'une imposante flotte alliée dont les navires d'acier encombraient littéralement la rade, débarquèrent à Izmir.

Elles comportaient un régiment sous les ordres du colonel Zaphyriou. Ainsi, au moment de s'engager dans une entreprise considérée aisée et dont les conséquences allaient être incalculables, toutes les forces débarquées n'avaient, pour commandant, qu'un simple colonel. Deux ans plus tard, il y avait, en Asie Mineure, la presque totalité des généraux grecs, avec, à leur tête, le roi Constantin.

La foule cosmopolite s'était déversée dans les rues, tandis que la population turque, consternée et ulcérée, se tenait dans ses demeures.

Les autorités turques, cependant, à commencer par le Vali, Mehmet Izzet, se trouvaient, toutes, à leur poste, pour réagir le cas échéant et faire intervenir les Représentants de Puissance étrangères, garantes de la bonne conduite des troupes grecques.

Le long des Quais, la chaussée, le Sporting Club, les deux clubs « des Chasseurs », tous les cafés étaient noirs de monde, sans compter les balcons, les fenêtres et jusqu'aux toits de certaines maisons.

Lorsque les troupes débarquées arrivèrent devant la « Grande Caserne », les soldats turcs, invités à se laisser désarmer, opposèrent, de leur propre initiative, une vive résistance. Des coups furent échangés. Surpris, les soldats hellènes dessinèrent un brusque mouvement de replis, provoquant un remous dans la foule qui déferla, en reculant, sur toute l'étendue des Quais, dans une panique inexplicable.

En un instant, les Quais, les clubs, les cafés, les balcons se trouvèrent dégarnis et tous les badauds regagnèrent à la hâte, leurs demeures.

Je vais, à présent, rapporter un épisode inconnu, en tous cas oublié, ou le tragique se trouva mêlé à la cocasse. Je le tiens d'un ami qui en fut le témoin oculaire.

Dans l'après-midi du 15 Mai, cet ami, fils d'un négociant étranger, fit une sortie en ville, pour aller jeter un coup d'œil sur les entrepôts paternels et voir si tout était en ordre. Au retour, traversant le passage ou était le Consulat de Grèce, il aperçut, devant l'immeuble, un attroupement. S'étant enquis de ce qui se passait, il apprit qu'une Cours martiale y siégeait pour juger des sergents grecs surpris en train de se livrer au pillage.

Entrainé par un avocat de ses amis rencontré, par hasard, devant l'immeuble, mon ami monta au premier étage et put pénétrer dans la salle où siégeait la Cours. Improvisée vers la fin de la matinée, elle était composée de quelques officiers présidés par un lieutenant-colonel et devait juger sans appel. Les troupes grecques ayant été déléguées, selon la formule des allies, c'était « pour sauvegarder l'ordre et la civilisation » dans la région de Smyrne, convenait de faire un Exemple.

Trois jeunes gens, plus morts que vifs, se tenait, livides, devant leurs juges, et le défilé des témoins se succédait. On avait place sur une table, devant la barre, un Coran, une Bible hébraïque et un Evangile.

Selon que le témoin était musulman, juif ou chrétien, il était invité à jurer sur le Coran, la bible ou l'Evangile avant de témoigner. Parmi les témoins, il y avait aussi un juif du nom de Tazartès, sujet britannique. Lorsque son tour vint de témoigner, il déclara qu'il lui était impossible de jurer sur la Bible.,

- Pourquoi ? lui demanda sur un ton rogue et stupéfait, le président.
- Parce que... répondit-il paisiblement, parce que... je suis athée...

La juridiction grecque étant théocratique ne reconnaissait pas d'autre forme de serment que le serment religieux.

- Nous n'admettons pas d'athées, riposta le président. Etes-vous ou non juif ?

-
-
- Je suis né juif, mais je suis complètement incroyant. En jurant sur la Bible, à laquelle je ne crois pas, mon serment ne présenterait aucune valeur...
 - Selon notre juridiction, chacun doit jurer sur le livre sacré de sa religion. Vous êtes juif, veuillez jurer sur la Bible.
 - Je vous ai déjà dit que mon serment serait sans valeur. Si vous voulez bien, je suis prêt à jurer sur l'honneur.
 - Nous ne reconnaissons pas cette forme de serment. Une dernière fois, voulez-vous jurer sur la Bible hébraïque, oui ou non ?
 - Non ! déclara Tazartès.
 - Arrêtez-le ! s'écria furieux le président, en désignant le réfractaire aux soldats.

Ceux-ci, aussitôt, s'emparèrent de lui et l'emportèrent hors de la salle.

Le défilé des témoins ayant pris fin, le procureur militaire se leva et requit contre les accusés, la peine de mort.

Après une courte délibération, les juges regagnèrent leur place. Le président déclara brièvement que les trois sergents étaient condamnés à être fusillés et que la sentence serait exécutée sans sursis.

Ils furent immédiatement dirigés sur Tépédjik et abattus par les balles d'un peloton d'exécution dans un terrain vague situé derrière le cimetière catholique. Puis, ils furent enterrés sur place, dans trois fosses séparées hâtivement et qui furent exhausées d'un tumulus, pour les rendre visible à titre exemplaire.

Quant au juif Tazartès, qui avait refusé de prêter serment, il fut dare-dare, le soir même, remis en liberté, sur simple intervention du Consulat britannique.

LIVRE 6

Panaghia-Capouli (1933)

La Nonne de Dülmen – Origine et aventures d'un sanctuaire – Polémiques – Visite à Panaghia-Capouli – Illusions et réalités – Le retour

Acceptit in sua...

Vers le milieu du printemps, alors que, dans nos climats, l'atmosphère s'imprègne déjà des douceurs d'un été prématuré, les demoiselles Topuz me proposèrent de me joindre à un groupe qui comptait se rendre à Panaghia Capouli.

Je n'avais jamais encore visité ce curieux sanctuaire, si proche d'Éphèse, qui dans les milieux catholiques de Smyrne, sinon encore un peu partout dans le monde, jouissait depuis bientôt quarante ans, d'une certaine célébrité. Pourtant, ma mère, mes tantes, y étaient déjà allées, du temps de mon enfance, dans les beaux jours des premières années de ce siècle, à l'époque de la vie douce et du plaisir facile.

Accompagnées de messieurs en faux-col raide et plastron empesé, ces dames s'y rendaient d'Éphèse, à dos de mulet ou d'âne, pour ne pas se fatiguer. Assises en amazone sur leurs paisibles montures, elles portaient des chapeaux à voilette pour protéger leur teint du soleil, et des jupes longues qui descendaient jusqu'aux pieds, ne laissant entrevoir que la pointe de leurs bottines.

C'était des excursions, mi- mondaines, mi- pieuses, une perspective de déplacement et de pique-nique dans la belle saison des lun-

dis de Pâques, et – en un temps courtois où les visites constituaient un des agréments, sinon un des fondements de la société – l’occasion d’en rendre une à la Sainte Vierge et de s’assurer, à côté des biens-fonds et des revenus temporels dont ces pèlerins distingués étaient confortablement pourvus, quelques grâces et revenus spirituels.

Mais il me faut tout d’abord expliquer ce qu’était Panaghia Capouli.

*

En 1824, à Dülmen, en Westphalie, en cette région allemande qui côtoie la frontière belge, mourait, du reste hors de son couvent, une religieuse augustine quinquagénaire, Anne-Catherine Emmerich, plus connue en Occident sous le nom de la *Nonne de Dülmen*.

Tout comme de nos jours l’Allemande Thérèse Neumann, Anne-Catherine était stigmatisée et avait des visions. Depuis le séraphique François d’Assise, le monde chrétien et mystique a connu de nombreux stigmatisés, c’est-à-dire des personnes frappées des plaies de Jésus crucifié : stigmates sur les mains et les pieds que perforèrent les clous, sur les fronts que couronnèrent et déchirèrent les épines, sur le côté que perça le fer de la lance.

À partir de saint François, les stigmatisés furent surtout des femmes, des fiancées mystiques du seigneur Jésus, auxquelles leur amant céleste, en récompense de l’indéfectible amour qu’elles lui avaient dévoué, octroyait le privilège de partager ses souffrances et les blessures de sa Passion.

On peut trouver dans l’ouvrage en plusieurs volumes sur la *Mystique divine, naturelle et diabolique* écrit par l’Allemand Goërres et traduit en français, à défaut d’explications satisfaisantes, des détails amples et minutieux sur ces fiancées de Jésus et sur la stigmatisation, dénommée *vulnus divinum* par les théologiens.

Tout comme au XVII^e siècle Marie-Jésus d’Agreda, tout comme récemment Thérèse Neumann, Anne-Catherine voyageait dans le passé : elle voyait, comme sur un écran de cinéma, avec précision

et abondance de petits détails, des épisodes connus et inconnus de l'Ancien et du Nouveau Testaments.

Ses stigmates et ses visions, cependant, n'avaient pas été sans lui attirer la suspicion de l'autorité ecclésiastique et la méfiance de plusieurs laïcs notables.

Ses biographes la présentent comme une paysanne ignorante ne sachant s'exprimer qu'en patois allemand. Pourtant, elle lisait La vie des saints, se nourrissait de récits du Martyrologe, et de la Légende dorée, et n'ignorait pas non plus, apparemment, certains ouvrages plus savants, tels que les œuvres attribuées à Saint Denys l'Aréopagite, ni le nom de Saint Jean Damascène.

Dans son couvent, elle ne paraît pas avoir été aimée. On la jugeait hyperbolique, oblique, hypocrite et paresseuse. Elle irritait ; on l'accusait d'intriguer, d'écouter aux portes et de deviner les pensées secrètes des religieuses à la faveur des propos qu'elle avait surpris. On lui en voulait d'être toujours malade et d'exalter ses souffrances.

Elle ne semble pas non plus avoir beaucoup suscité l'affection de sa famille. Sa vocation, son acharnement à vouloir entrer dans un couvent, avaient produit auprès des siens l'effet d'un égoïsme obstiné.

En 1811, le couvent des augustines de Dülmen – auquel une protection efficace avait imposé Anne-Catherine en 1803, bien qu'elle fût sans dot et que l'entrée dans ce couvent en imposait une – fut soupçonné de menées antinapoléoniennes et fermé par ordre du frère de Napoléon, Jérôme Bonaparte, roi éphémère de Westphalie. Les religieuses se dispersèrent.

Anne Catherine, recueillie par une paysanne, s'attira bientôt par ses visions et ses stigmates qui se complétèrent et se renforcèrent précisément vers cette même époque, une grande réputation de sainteté. Une commission ecclésiastique venue de Munster ne retira de ses investigations que des impressions mitigées. Un peu plus tard, une seconde commission l'isola, l'observa et la soumit à un

interrogatoire serré. Il lui fut malaisé de statuer unanimement sur son cas.

Ses stigmates étaient intermittents. Ils se cicatrisaient, puis se remettaient à saigner en certaines circonstances, le Vendredi saint par exemple, par d'imperceptibles orifices pareils à des piqûres d'épingle.

On venait la voir de toutes parts. En caressant de sa main un objet, elle pouvait en raconter la lointaine histoire. En touchant des reliques, elle évoquait dans ses détails la vie du saint auquel elles avaient appartenu. Par ses prières, elle obtenait des guérisons à distance.

Si elle avait commencé par rencontrer l'opposition de l'autorité ecclésiastique, elle finit par trouver auprès d'elle des promoteurs et des partisans résolus. M^{gr} Sailer, évêque de Ratisbonne, et son successeur, M^{gr} Witman, furent ses ardents défenseurs.

On la transféra dans une maison spacieuse avec jardin louée pour elle. Sa mère, attirée par la renommée de sa fille, vint du hameau des environs de Munster où celle-ci était née s'établir auprès d'elle pour y mourir peu après. Sa réputation, sans cesse grandissante, finit par attirer aussi auprès d'elle un certain Clément Brentano qui, après une jeunesse bruyante et dissolue, était revenu au catholicisme et à l'austérité avec le zèle fougueux d'un converti. Ce n'était pas le premier venu, mais un écrivain d'un grand talent, un érudit, un poète d'une imagination débordante et d'une expression singulière. Il avait été parmi les pionniers du renouveau littéraire qu'on appelle le romantisme allemand. Au moment où il s'installe, peut-on dire en permanence, au chevet de la visionnaire perpétuellement souffrante qui ne quittait presque plus son lit, il était déjà célèbre et avait publié la plupart de ses ouvrages.

Il se mit à noter les visions d'Anne-Catherine, à mesure qu'elles se déroulaient et qu'elle les lui relatait. Il la pressait de questions, réclamait des précisions, provoquait ses confidences. Il lui lisait aussi des livres pieux, des apocryphes néo-testamentaires sur Jésus et la Vierge, et tâchait d'y démêler le vrai du faux en s'adressant au sens

extralucide de la voyante. Quelle fut leur part mutuelle dans cette bizarre et obscure collaboration ? Est-ce le poète qui lui soufflait des noms tels que ceux de Denys l'Aréopagite ou de Jean Damas-cène ? Pour le moins, on peut se poser la question.

À la mort d'Anne-Catherine, le dossier des notes recueillies par Brentano, parfois au chevet de la voyante et, dans la plupart des cas, a-t-il prétendu, aussitôt après les longues séances passées auprès d'elle, comportait un nombre impressionnant de cahiers. Le poète passa le reste de sa vie à explorer cette immense mine, à élaguer, combiner, dresser ou réécrire les récits et les mettre au point. Il publia d'abord la *Douloureuse Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ*, puis une *Vie de la Très Sainte Vierge*, le tout d'après les visions d'Anne-Catherine. Enfin, après la mort du poète, son frère Christian, ayant de nouveau élagué, combiné et mis au point les notes consignées dans l'énorme manuscrit, publia une *Vie de Notre Seigneur Jésus-Christ* qui, jointe à la *Douloureuse passion* et à la *Vie de la Très Sainte Vierge*, totalisa une série imposante de 8 volumes bien remplis, traduits depuis dans plusieurs langues.

*

Lorsque ces livres virent le jour, Renan déclara qu'on se trouvait en présence du dernier des apocryphes.

C'était sans doute vrai, mais c'était aussi trancher la question sans tenir compte de ce que cet apocryphe offrait de particulier et d'exceptionnel par rapport à tous les autres et par rapport aussi à des visions similaires, comme celles par exemple de Marie d'Agréda. Les récits d'Anne-Catherine, tels qu'ils se présentent dans le texte des rédacteurs, sont animés d'une vie extraordinairement intense. Le cadre dans lequel les événements se déroulent, les usages, les costumes conservent quelque chose d'archaïque et se dessinent dans une ambiance révolue, même lorsqu'ils sont mis en défaut par les données de l'archéologie, même lorsqu'ils ne sont que le reflet d'usages plus modernes – messe, chemin de croix – ou de mœurs contemporaines et de souvenirs personnels de la voyante :

intrigues du clergé, perfidies et jalousies de couvents. Contrairement aux visions de Marie d'Agréda ou tout semble se développer dans un monde transcendantal et céleste, c'est la vie quotidienne et terre à terre que l'on voit s'épanouir sous le soleil d'un lointain passé. L'extraordinaire prend la forme du vraisemblable ; les miracles s'humanisent, étonnants certes, mais sans figuration divine et d'une concrète simplicité.

L'humain domine le divin. Au moment de la divinité, on entend, tout à coup, le bébé Jésus vagir. On voit les personnages de l'Évangile évoluer dans leur train-train quotidien ? Saint Joseph s'en va aux emplettes. Nicodème exploite des carrières. La narratrice emploie tout le temps les mots : « je vis », « j'ai vu ». Elle note les détails domestiques, vulgairement ménagers : « près du lit, était une petite table, servant d'escabeau ; dans la creux du mur, étaient placés divers objets de toilette » et, à propos de personnages épisodiques, des précisions ahurissantes qui rappellent les souvenirs familiers d'une personne ayant vécu à l'époque et dans l'intimité des personnages dont elle parle : « Cet homme était Jonadab, neveu de saint Joseph, fils de ce frère auquel Joseph avait laissé en gage un de ses deux ânes ». Elle voit avec une telle précision qu'elle note des détails humblement culinaires. À propos de l'agneau pascal, elle dira : « ...les bords du plat étaient couverts d'ail ». Elle croque des figures furtives : « l'écolier, portant une petite robe jaune, s'approcha de Jésus ». Elle n'idéalise pas physiquement les saints. Elle dit à propos du père de la sainte Vierge : « Joachim n'était pas beau. Il était petit, maigre, large d'épaules ».

Les détails géographiques sont ceux qu'aurait pu fournir un contemporain : « De Manahaim, Jésus alla à Ramib-Galaad, situé sur une arête de montagnes ». « Jésus passa rapidement à Endar et se rendit au village d'Abez où l'avaient invité à venir les voir les parents de saint Josachim ». « Vis-à-vis de Béthabara, à peu de distance de Jéricho et de Beth-Agla, Yennabis était une jolie ville près de laquelle Nathanaël-Kassed avait un bureau d'écrivain ».

Devant le Sanhédrin, Caïphe, outré, apostrophe Jésus silencieux, avec des mots dont l'actualité concorde avec ce qu'on pourrait attendre d'un juge violent et irrité : « Quel roi es-tu ? Montre ton pouvoir ! Où as-tu mis l'argent des veuves et des fous que tu as séduits ? Tu as dissipé des fortunes entières ! Es-tu muet ? Tu aurais dû te taire devant la populace et les troupeaux de femmes que tu endoctrinais. Là, tu parlais trop ! ».

À propos de Longin, le centurion qui aurait percé le flanc de Jésus, elle dit : « Je vis que, la nuit où Jésus fut conduit devant Caïphe, il était dans le vestibule avec les soldats. Il allait et venait... ». Et, à propos de la lance : elle était faite de plusieurs morceaux qui rentraient l'un dans l'autre : en les tirant, on pouvait la rendre trois fois plus longue ». En ce qui concerne les femmes qui suivaient Jésus, elle les voit, le soir de la Passion, sous une seule lampe, dans une chambre aux portes closes, aux fenêtres voilées par des tentures.

Son langage, parfois, est hardi comme celui d'une paysanne et ignore les circonlocutions pudiques : « Son nom était Marie et on l'appelait la Suphamite, parce qu'elle était des environs de Supha. Son mari l'avait chassée, gardant auprès de lui ses enfants légitimes – car elle avait eu successivement quatre amants ».

Le réalisme ne la fait pas reculer. Au moment de la flagellation, elle voit Jésus entièrement dépouillé de ses vêtements, sans rien pour lui cacher le sexe. La flagellation elle-même est décrite longuement, avec une abondance de détails dont la précision cruelle touche presque au sadisme. Elle trace des tortionnaires se relayant par équipe de deux le portrait suivant : « C'étaient six hommes bruns, plus petits que Jésus, aux cheveux crépus et hérissés, à la barbe courte et peu fournie. Ils ressemblaient à des bêtes sauvages... paraissaient à moitié ivres... »

*

Dans la *Vie de la Très Sainte Vierge*, d'après les visions d'Anne-Catherine, on peut lire les passages suivants : « Jean alla jusqu'à Éphèse et s'occupa de faire bâtir une maison pour la sainte Vierge.

Peu après (fuyant les persécutions), Jean conduisit la sainte Vierge à Éphèse où plusieurs saintes femmes se retirèrent aussi... »

« Marie demeurait non à Éphèse, mais aux environs. En arrivant de Jérusalem, on trouvait cet endroit à environ 3 h ½ d'Éphèse, sur une montagne à gauche, qui est à-pic du côté d'Éphèse. »

« ...L'endroit est extrêmement solitaire ». Les saintes femmes s'y étaient aussi établies : « Leurs cabanes, fort éloignées les unes des autres, ressemblaient à des ermitages. La colonie tout entière présentait l'aspect d'une bourgade disséminée ».

« Le pays était sauvage, mais pas stérile : on y voyait des collines agréables et des allées d'arbres magnifiques ».

Seule la maison de Marie était faite de pierres et carrée. Seulement, par derrière, elle était en angles et octogonale. Les fenêtres étaient placées à une grande hauteur. Elle était divisée en deux quartiers par un foyer placé au centre. Dans la partie antérieure, il y avait plusieurs petites cellules formées par des clôtures en osier. C'est là que logeaient la servante de Marie et les femmes qui venaient lui rendre visite. Quand on voulait en faire une pièce unique, on enlevait ces cloisons peu élevées. Les murs étaient couverts de boiserie. À droite et à gauche du foyer, des portes légères conduisaient dans une autre partie de la maison plus sombre que la première et terminée en angle. Le plafond formait voûte. Le fond de ce quartier, isolé du reste par un rideau, formait l'oratoire de la sainte Vierge... à droite de l'oratoire était la chambre à coucher. En face et à gauche de l'oratoire, une autre chambre pour le linge et le petit mobilier. Un large rideau, allant de l'une à l'autre de ces deux chambres, cachait cet oratoire devant lequel Marie avait coutume de s'asseoir pour lire ».

« Le fond de la chambre à coucher était formé par la muraille recouverte d'une tapisserie... »

« La couchette de Marie, appuyée contre le mur, était une sorte de coffre creux... »

« Derrière la maison, à une distance peu considérable, des rochers élevés conduisent jusqu'au sommet de la montagne d'où l'on aperçoit Éphèse, la mer et ses nombreuses îles. Cet endroit est moins éloigné de la mer qu'Éphèse même ».

« Il y avait dans le voisinage un château habité par un roi détrôné... à qui saint Jean rendait visite lorsqu'il était de passage par Éphèse ».

« Marie demeurait seule dans la maison avec une jeune fille qui la servait ».

« Saint Jean, en qualité de fils, venait fréquemment visiter la sainte Vierge, mais il ne restait que quelques instants avec elle ».

« Marie avait établi une espèce de chemin de la croix. La colline figurait le calvaire, une petite grotte le saint Sépulcre ».

« Il y avait sept ans que la sainte Vierge se trouvait à Éphèse... lorsqu'elle désira ardemment revoir les lieux sanctifiés par la souffrance de son divin Fils... Pierre et Jean qui se trouvaient ensemble chez Marie s'offrirent de l'accompagner. Elle partit d'Éphèse enveloppée dans un grand manteau... À son arrivée à Jérusalem, au crépuscule, elle voulut de suite parcourir la voie douloureuse ».

Elle s'évanouit. Ceux qui l'accompagnaient la crurent morte. On la transporta dans le Cénacle. À chaque instant, on s'attendait à la voir mourir ? On lui prépara un tombeau sur le Mont des Oliviers. Le bruit de sa mort se répandit :

« Toutefois, Marie guérit et se trouva assez forte pour retourner à Éphèse ». Puis, censée sortir de la bouche de la voyante, cette phrase pour le moins inquiétante : « Telle est probablement l'origine de la tradition d'après laquelle saint Jean Damascène écrit que la sainte Vierge était morte à Jérusalem et y avait été ensevelie. Mais qui est ce Jean Damascène, ajoute-t-elle aussitôt, comme si elle venait seulement d'entendre ce nom pour la première fois.

Du temps de saint Jean Damascène, et jusqu'à nos jours, on montrait, en effet, le tombeau de la sainte Vierge, connu sous le nom de 'Tombeau de Gethsemani'.

Finalement, à l'âge de 64 ans, Marie meurt aux environs d'Éphèse, dans la maison décrite ci-dessus. Sa mort et ses funérailles interviennent selon le schéma connu des apocryphes : des quatre coins du monde, arrivée des apôtres, exception faite de Thomas, mais avec plus de sobriété dans les détails. Pour les funérailles, on enlève les cloisons intérieures, transformant ainsi la partie antérieure de la maison en une seule pièce. L'inhumation a lieu dans une grotte. Un fossé est creusé devant la grotte et une haie d'arbustes est plantée.

Le lendemain, arrive Thomas. Il exprime le désir de visiter le tombeau. Les apôtres l'y accompagnent. On écarte la haie. Thomas pénètre dans la grotte. On ouvre le cercueil dans lequel on avait déposé le corps de Marie. Stupeur : il est vide. On n'y trouve qu'un linceul et des linges, comme jadis dans le sépulcre du Seigneur. La sainte Vierge a été enlevée au ciel.

« Plus tard, ajoute la voyante, la maison de la Vierge fut transformée en une église pour laquelle les fidèles eurent beaucoup de dévotion ». Quant au tombeau, elle le voit sous terre et dit qu'il sera, peut-être un jour retrouvé.

Tels sont, au sujet du séjour et de la mort de Marie, les récits de la voyante.

*

Longtemps, personne ne se soucia d'aller les contrôler sur les lieux. La Nonne de Dülmen, on l'a vu, n'avait pas toujours été prise au sérieux dans les milieux ecclésiastiques. Un procès de canonisation, introduit à Rome, piétinait – il n'a d'ailleurs jamais abouti. Parmi les doctes, elle avait des adversaires irréductibles qui dénonçaient, dans les visions qui lui étaient attribuées, une imposture éhontée de Clément Brentano, organisée avec l'apport de tout ce qu'il avait pu recueillir, en l'assaisonnant, dans les traditions incertaines, les apocryphes et l'iconographie.

En 1881, un certain abbé Gouyet, admirateur et lecteur passionné de la voyante, arriva à Smyrne avec l'intention de rechercher les lieux

décrits par Anne-Catherine. Il se rendit à Éphèse, erra sur les montagnes environnantes et finit par tomber sur un site et une vieille ruine qui lui parurent correspondre aux données de la visionnaire.

Il partit pour Rome, brûlant d'enthousiasme, convaincu d'avoir découvert l'ultime horizon et la dernière demeure terrestre de la mère de Dieu. Mais à Rome, on lui coupa les ailes. On tâcha de le persuader qu'il avait été victime d'une illusion et on lui conseilla charitablement de taire sa découverte, s'il tenait à ne pas se ridiculiser.

Or, à Smyrne même, Anne-Catherine avait une lectrice assidue. C'était une religieuse, une fille de la Charité, la supérieure de l'école de la Providence. Née au château de Grancey dans la Côte d'Or, sœur Marie de Mandat-Grancey était une grande dame. Rejeton d'une famille féodale et terrienne, elle jouissait d'importants revenus. Son frère aîné, aristocrate cultivé, avait entrepris à bord du yacht d'un de ses amis une croisière à travers les îles grecques et rapporté un récit de voyage, plein d'un humour condescendant : *Au pays d'Homère*. Sœur Marie pressait et suppliait ses frères en saint Vincent, les lazaristes du collège de la Propagande à Smyrne, d'entreprendre une tournée dans les environs d'Éphèse dans l'espoir de découvrir le site, et qui sait ? peut-être la maison où avait vécu la Vierge, voire le tombeau où on l'avait ensevelie. Anne-Catherine n'avait-elle pas déclaré que ce tombeau existait toujours sous terre et serait peut-être un jour retrouvé ?

En 1890, le supérieur du collège des lazaristes s'appelait Eugène Poulin. Lui-même a voulu tracer son propre portrait lorsqu'il a écrit : « Bon croyant devant Dieu, mais archi-sceptique à l'endroit de visions et de visionnaires ». Sœur Marie insistait pour qu'il entreprenne des recherches. Elle lui procura la *Vie de la Sainte Vierge*, d'après Anne-Catherine et l'engagea à la lire. D'après ce qu'il écrivit, le livre, lancé par terre, y traîna longtemps dans un coin de sa chambre, sans qu'il daignât seulement le ramasser. Mais M. Poulin était saint Paul près de son chemin de Damas. Un jour, il ramasse le livre et se met à le compulsier. Stupeur ! Alors qu'il s'attendait,

comme dans les récits des autres voyants, à des descriptions extra-terrestres, il y trouve des tableaux familiers, un caractère très humain. Quel ton sincère ! Quelle simplicité !

Sur son ordre, en 1891, pendant les vacances scolaires, M. Jung, professeur de sciences au collège et un autre lazariste, se mettent en route avec une équipe de trois hommes du pays. Boussole et livre d'Anne-Catherine en mains, ils battent longtemps la montagne autour d'Éphèse, mais ne trouvent rien. Ils ne se découragent pas, se fixent dans les environs et, le 29 juillet, organisent une nouvelle reconnaissance. Toujours boussole en main, ils s'engagent dans la montagne par une nouvelle direction, sous un soleil de plomb, à travers buissons et fourrés.

Harassés, essoufflés, ils atteignent finalement un tranquille champ de tabac où des femmes sont en train de sarcler. Ils demandent à boire pour apaiser leur soif. On leur indique une fontaine un peu plus bas, « du côté du monastère ». Ils s'y hâtent et aperçoivent, à moitié masqué par de grands arbres, un tout petit bâtiment en ruine et, à ses pieds, une source qui s'épanche en murmurant. Le petit groupe s'y désaltère, puis inspecte les lieux.

Il pénètre dans le petit bâtiment en ruine, divisé en deux quartiers. Au fond, une sorte de niche. À droite, une petite chambre. La bâtisse s'appuie presque sur les rochers.

Les chercheurs examinent le site. Il est sauvage, solitaire, mais pas stérile. En face et autour, s'ouvrent de vastes perspectives boisées et se dressent de vastes collines.

Les chercheurs éprouvent immédiatement la certitude de se trouver sur les lieux décrits par la voyante.

D'abord la maison : Voici le premier quartier où se trouvaient les cloisons qui formaient les cellules pour la servante et les femmes de passage. Puis cette niche, qui ne peut avoir été que l'oratoire. À droite, voici, à n'en pas douter, la chambre de la sainte Vierge et voici le mur contre lequel sa couchette s'appuyait. Mieux que cela :

voici, dans le mur, un renforcement dans lequel était sans doute logée sa couche. À gauche, plus rien, mais ce trou béant, ces pier-
railles, c'est le vestiaire dont parle la voyante, aujourd'hui détruit.

Derrière la maison, voici les rochers. Les chercheurs grimpent à droite derrière les rochers et, en un quart d'heure, atteignent le sommet d'où l'œil embrasse la plaine, Éphèse et, à défaut d'îles in-
nombrables, Samos aux nombreuses crêtes dentelées. « Derrière les rochers, avait dit la voyante, à une distance peu considérable » (un petit quart d'heure de marche) « se trouve le sommet de la montagne d'où l'on aperçoit Éphèse, la mer... ». Est-il encore permis de douter ?

C'était ce même site, cette même ruine que l'abbé Gouyet avait rencontrée dix ans auparavant et dont, à Rome, on l'avait découragé de parler.

Les découvreurs, prudents, voudraient ne pas se prononcer hâti-
vement. Ils reviennent sur leurs pas et enquêtent : « comment se nomme cet endroit ? On leur répond que ce lieu est connu dans le pays sous le nom de Panaghia-Capouli (panaghia kapulu en turc correct). Kapı signifie 'porte' en turc ; panaghia 'la toute sainte' en grec. Comment faut-il traduire ? Porte de la toute sainte. À quoi équivaut ce mot de porte ? En grec populaire, si vous dites à quelqu'un : « Δείδλω ví sí ζανατίς τίμ ωερτα μου », cela signifie mot à mot : je ne veux pas te revoir à ma porte et, pratiquement, je ne veux plus te revoir dans ma maison. Donc Panaghia Capouli signifie 'Maison de la toute sainte', maison de la Vierge.

Ce n'était pas encore tout. On apprit bientôt qu'à quelques cinq lieux de distance existe un gros village de mille habitants dénommé Kirkindjé et exclusivement composé de grecs. Ils ne parlent plus que le turc, mais ce sont des chrétiens du rite orthodoxe. Que cherchent ces grecs ne parlant que le turc dans un village perdu dans la montagne ? On peut supposer que ce sont d'anciens Éphésiens chassés de chez eux par l'invasion musulmane. Or, voici ce que font ces anciens Éphésiens présumés : Tous les ans, le 15 août,

jour de l'Assomption ou, comme le disent les grecs, jour de la dormition de la Vierge, ils quittent par centaines leur village avec, en tête, un prêtre. Par de rudes sentiers et une chaleur torride, ils font cinq lieues aller et cinq lieues retour pour se rendre en pèlerinage à cette ruine solitaire. Le prêtre installe un autel dans les décombres et célèbre la messe. Puis, celle-ci dite, les étranges pèlerins reprennent le chemin du retour. Quel est le sens de cette étrange pérégrination ? Ces descendants des antiques Éphésiens savent, par tradition immémoriale et sûre, que c'est dans cet endroit écarté que la mère de Jésus est morte en ce jour de la dormition. Et même, ces authentiques et uniques descendants des Éphésiens sont seuls parmi les grecs à le savoir, puisque l'église orthodoxe situe la dormition de la Vierge à Jérusalem.

*

Forts de ce faisceau de preuves et de témoignages concordants, les découvreurs s'en allèrent faire leur rapport à M. Poulin.

Sœur Marie triomphait. Grâce à sa foi, grâce à son obstination, on avait mis la main, pour la plus grande gloire de la famille de saint Vincent, sur une relique insigne, sur un sanctuaire unique au monde.

Mis la main ? C'était trop dire. Il aurait fallu pouvoir s'en rendre propriétaire, l'acquérir par un acte cadastral régulier, en toute hâte et discrétion de peur de n'être devancé par d'autres.

Mais où trouver l'argent ? Sœur Marie s'offrit à le fournir.

Le tout fut entrepris en grand secret. Pas un mot ne fut soufflé à l'archevêque. Ne sait-on jamais ? D'autres acheteurs peuvent s'interposer et en frustrer les précurseurs. Il fallait, en toute diligence, découvrir l'actuel propriétaire et le persuader de vendre. La chance favorisa les zélés lazaristes. Toute la montagne et le terrain sur lequel se trouvait la ruine appartenaient à un turc, un seigneur terrien des environs, passablement sans le sou et en quête d'argent liquide. L'affaire, rondement menée, aboutit en novembre 1892. La

montagne jusqu'à son sommet et un immense terrain autour de la ruine furent acquis par un acte régulier. Sœur Marie de Mandat-Grancey versa cinq cent louis d'or.

*

Mais avant même que sœur Marie fut devenue effectivement propriétaire de Panaghia-Capouli, M. Poulin avait songé à consulter l'opinion des doctes et décidé de s'adresser à cet effet, en premier lieu au plus illustre d'entre eux, à l'historien moderne de la primitive Église, au futur académicien M^{gr} Duchesne. À l'époque encore abbé, le Père Duchesne avait le tempérament rationaliste d'un Dr Strauss. Mais il n'était ni Renan, ni Loisy. Sur les dogmes fondamentaux, sa foi était sans faille. Mais il n'appliquait avec délices les méthodes du Dr Strauss qu'à tout ce qui n'était pas article de foi. Il déchiétait à belles dents les légendes dorées.

Ce fut à cet homme que le candide M. Poulin écrivit dans l'espoir de placer sa découverte sensationnelle sous son patronage autorisé. Sans mâcher ses mots, l'abbé Duchesne lui répondit qu'à ses yeux tout ce qui touchait à Anne-Catherine n'était qu'une abominable imposture et il le conjura de ne pas se laisser fourvoyer dans une aventure qui risquait de déshonorer sa communauté. En même temps, il s'adressait au supérieur des lazaristes pour le mettre en garde contre une éventuelle action inconsidérée de ses subordonnés de Smyrne.

*

Un tout autre accueil fut réservé à M. Poulin par l'archevêque de Smyrne, vicaire apostolique de l'Asie mineure, M^{gr} Timoni qui, on l'a vu ; n'avait pas été tenu au courant des événements. Sans se formaliser d'avoir été tenu à l'écart d'un sujet qui relevait de sa compétence et intéressait son diocèse, M^{gr} Timoni accueillit joyeusement le rapport de M. Poulin. Une commission de douze membres, prêtres et laïcs désignés par l'archevêque s'achemina, ce dernier en tête, vers Panaghia Capouli.

Mais les lazarisistes avaient, entre-temps, fait de nouvelles découvertes. Ils avaient repéré le château où avait habité ce roi détrôné, ami de saint Jean. À faible distance de la petite ruine, un écroulement d'énormes blocs de pierre taillée, épars sur une certaine étendue, témoignait sans ambiguïté, de l'emplacement dudit château. Des tas de pierraille amoncelée, de loin en loin sur les sentiers menant vers le sommet de la colline, avaient été identifiés comme les restes de ce chemin de croix établi par la sainte Vierge aux dires de la voyante.

On présenta chacune de ces particularités à M^{gr} l'archevêque et à ces messieurs de la commission d'enquête et tout le monde reconnut qu'on avait découvert, aux environs d'Éphèse, la suprême demeure de la vierge Marie. La commission s'empressa de signer un rapport favorable que l'archevêque entérina.

*

Restait à diffuser cette nouvelle 'urbi et orbi'. Mais l'élan des découvreurs se heurta alors à des passions concurrentes et à des avis opposés.

Les adversaires en présence se jetaient à la tête leurs autorités ; Juvénal de Jérusalem, Polycrate d'Éphèse, Hippolyte de Thèbes, la lettre du concile d'Éphèse, saint Méliton et saint Épiphase, saint André de Crète et saint Jean Damascène, Nicéphore Calixte et Benoît XIV, Tillemont, Baronius et le Ménologe des Grecs, Prochore, Dom Calmet et le bréviaire romain, Euthymius et saint Cyrille, le faux Méliton et le faux saint Denys, Anne-Catherine Emmerich et Marie-Jésus d'Agréda, auxquels on ajoutait l'opinion d'autorités contemporaines telles que les pères Lagrange et Vigouroux parmi les clercs, Ernest Curtius et Amédée Thierry parmi les laïcs, et aussi pour faire nombre, celle de voyageurs et de touristes, supérieurs de couvent, princes, directeurs de chemin de fer, amiraux, journalistes, photographes,, même simples nonnes itinérantes.

Des articles, des brochures et aussi de gros livres furent publiés de part et d'autre, pour ou contre, avec des éloges et approbations de patriarches, archevêques, évêques et des imprimaturs à l'avenant.

En tête des défenseurs d'Éphèse venait le bon M. Poulin, qui se trouvait contraint de signer ses écrits du pseudonyme slave Gabriellovitch (son père s'appelait Gabriel) pour se conformer à l'injonction de son supérieur-général qui lui avait prescrit de ne pas se compromettre personnellement. Je l'ai souvent aperçu en son très vieil âge. Il n'est mort qu'en 1918. Par les belles matinées, il faisait un tour de promenade en ville, étalant sur sa poitrine une longue barbe cotonneuse comme celle du Père Noël. Il avait d'épais sourcils blancs et broussailleux, les traits graves et nobles, et se déplaçait à petits pas sur le quai ensoleillé, le regard fixe, l'esprit éternellement absorbé, je l'imagine, par Panaghia-Capouli.

*

C'est que deux thèses s'affrontaient et partageaient l'opinion catholique : La sainte Vierge était morte à Jérusalem selon les uns, à Éphèse selon les autres. Et, si Anne-Catherine Emmerich avait, dans ses visions, vu la sainte Vierge se rendre à Jérusalem et revenir mourir à Éphèse, Marie-Jésus d'Agréda l'avait vue, dans les siennes se rendre à Éphèse et revenir mourir à Jérusalem. En réalité, les disputeurs nageaient dans les conjectures, aucune tradition présentant une ombre de consistance n'ayant entre le I^{er} et le III^e siècles fait mention du sort final de Marie, et les textes scripturaires primitifs ne s'en étant jamais soucié.

Qu'il ait existé dès probablement le IV^e siècle une tradition plaçant la mort de la sainte Vierge à Éphèse, c'est ce qui ne saurait faire l'objet d'un doute.

Louis Coulanges, historien le plus radical du culte de Marie, ne fait lui-même aucune difficulté pour l'admettre : « Éphèse prétendait posséder le tombeau de saint Jean et par conséquent le tombeau de Marie qui avait dû suivre saint Jean puisqu'elle lui avait été confiée ». Et Louis Coulanges d'expliquer pourquoi il y avait une église sainte Marie à Éphèse. Saint Épiphané aussi laisse entendre qu'il y avait, de son temps, des gens qui croyaient que la vierge Marie avait suivi saint Jean à Éphèse.

Enfin, une lettre du concile qui condamne Nestorius en 431 paraît l'impliquer absolument : « À Éphèse, là où le théologien Jean et la Mère de Dieu... ». Le complément manque dans le manuscrit, mais il paraît vraiment difficile d'expliquer l'allusion sans admettre raisonnablement que ses auteurs croyaient que Marie s'était trouvée simultanément avec saint Jean à Éphèse⁶.

Au XVII^e siècle, le Nain de Tillemont, suivi aussitôt par de nombreux auteurs ecclésiastiques, avait accordé, bien que non sans répugnance, qu'il fallait, malgré les difficultés soulevées par la question, accepter la venue de Marie en Asie mineure avec saint Jean, et sa mort probable à Éphèse, devant le témoignage irrécusable des Pères du concile.

« Nous ne voyons pas le moyen, écrit-il, de douter que Marie n'ait été à Éphèse, et même qu'elle y soit morte après ce que nous en dit le concile d'Éphèse. Nous ne saurions croire que saint Jean ait fait aucun séjour considérable à Éphèse avant l'an 65 pour le plus tôt et, supposé que la sainte Vierge eût 15 ans quand elle enfanta le Seigneur, 4 ans avant l'ère chrétienne, elle aurait eu alors 84 ans et il n'y a aucune apparence qu'elle soit venue à Éphèse dans un si grand âge. Ainsi, il faut dire que saint Jean y était venu auparavant sans s'y arrêter et que la Vierge mourut alors ».

Pour l'instant, je me contente de souligner ce passage ; j'y reviendrai.

6 En 1956 a paru, dans le *Bulletin Bude*, une étude, tentative de traduction nouvelle de la fameuse phrase du concile : « là où le théologien Jean et la Mère de Dieu etc. », suivant laquelle le sens en serait que Nestorius, au lieu de se rendre dans la métropole d'Éphèse, s'arrêta dans les environs et précisément à l'endroit même où s'étaient établis jadis saint Jean avec la vierge Marie, en d'autres mots à Panaghia-Capouli même.

Je ne me flatte pas de connaître assez le grec pour pouvoir suivre l'auteur dans sa démonstration sur le terrain des « participiales temporelles », des « participiales causales » et des « aoristes ». Des hellénistes compétents lui donneront ou lui ont déjà donné la réplique. Mais je me persuade que les conclusions historiques tirées de son escrime philologique relèvent du domaine de la fantaisie (v. G. J. Euzet, C. m. *Remarques sur Jérusalem ? Éphèse ?* de Clemens Kopp, Florence 1957)

Au milieu du branle-bas des croyants divisés pour ou contre, un seul livre sortit de la plume d'un sceptique : Notre-Dame d'Éphèse par Louis-Paul Alaux, dédié du reste à Mme Blackler, une Smyrniote épouse d'un des miraculés. Car il y eut, évidemment, aussi des miraculés.

J'ai dit qu'au pied de la maison coulait une source que n'avait pas aperçue la voyante. L'eau de cette source, comme celle de Lourdes, se mit à opérer des miracles. Mais on eut bientôt mieux que la source. En 1898, en présence de l'abbé Gouyet – le précurseur malchanceux des lazaristes revenu célébrer la messe sur les lieux reconnus par lui en 1881 – et de deux prêtres accourus de Samos pour contempler l'insigne ruine, M. Jung – qui avait entre-temps consacré des jours et des nuits à Panaghia-Capouli et procédé déjà aux alentours à de multiples fouilles et sondages) était en train de faire creuser le sol au centre du bâtiment, dans l'espoir, affirma-t-il, de retrouver l'ancien dallage. À une profondeur d'environ 50 cm, les ouvriers mirent au jour des débris de marbre noirci, des briques couvertes de suie et des cendres. Survint M. Weber, un vieil archéologue amateur, établi à Smyrne, qui s'était intéressé à Panaghia, sans jamais s'emballer. M. Jung lui montra le fruit de ses fouilles : « Qu'est-ce que ceci ? » « De la suie ! » « Et cela ? » « De la cendre ! »

« Eh bien, déclara solennellement M. Jung, je vous prends à témoin que nous venons de retrouver, cachés depuis 18 siècles sous terre, les restes de l'ancienne cheminée de la sainte Vierge que mentionne Catherine Emmerich !

À leur tour, les cendres se mirent à opérer des miracles. Les couvents des sœurs de la charité épars dans le monde furent pourvus d'une provision d'eau et de cendres de 'Panaghia'. La cendre servait d'ingrédient et l'on faisait des lotions que l'on mélangeait à l'eau. On les appliquait, selon les dires de M. Poulin dans un de ses opuscules, sur des plaies cancéreuses incurables au témoignage des médecins, sur des membres gangrenés, qui guérissaient. Plusieurs

de ces guérisons miraculeuses furent signalées et enregistrées à Rome.

Il y eut aussi des apparitions, Une jeune grecque, la propre fille du gardien, aperçut longuement la sainte Vierge, sous la forme d'une dame vêtue de noir qui se tenait immobile devant elle. Une religieuse vit une étrange lueur errer longtemps et disparaître dans le ciel. Mais, il faut le reconnaître, on n'accorda pas une importance excessive à ces manifestations.

Des pèlerinages diocésains sous la présidence de M^{gr} l'archevêque furent organisés chaque année. Le premier rassembla trois cents pèlerins au printemps de 1896. On ne désespérait pas de retrouver un jour sur la colline le tombeau où le corps de la sainte Vierge avait reposé quelque temps, avant sa glorieuse Assomption.

*

Les pèlerinages – et les controverses – se poursuivirent jusqu'en 1914. Des voyageurs, en provenance de tous les coins du monde, visitaient Panaghia-Capouli et contemplaient la maison.

En 1914, la guerre éclata. La Turquie fut entraînée dans le conflit contre la France. Non seulement les pèlerinages durent alors être interrompus mais, Panaghia-Capouli étant propriété française, l'accès même des lieux de trouva interdit.

À l'armistice d'octobre 1918 succéda le débarquement grec de 1919. Une furtive randonnée des lazaristes leur permit de constater que toutes les installations à Panaghia Capouli se trouvaient démolies. Mais les quatre murs de la maison tenaient encore debout.

La montagne, du reste, n'était pas sûre. La guérilla battait son plein. Il n'était pas question de reprendre les pèlerinages. Les miracles s'étaient arrêtés. Les controverses s'étaient tues.

En 1922, la débâcle grecque ramena à Smyrne les Turcs victorieux. L'atmosphère était changée. Durant des années, il fut même impossible aux lazaristes d'accéder à Panaghia-Capouli. Néanmoins ils recouvrèrent

la possession juridique de la propriété en 1931. Elle avait été transférée avant sa mort par sœur Marie à M. Poulin qui, à son tour, l'avait léguée par testament à M. Euzet. Quelques visites, par petit groupe, furent alors entreprises. Les chemins n'étaient plus dangereux à présent. Mais les activités religieuses étaient vues d'un assez mauvais œil par les autorités. Il fallait procéder avec discrétion. Ce fut à l'une de ces visites discrètes que je fus convié par les demoiselles Topuz.

Rien, sans doute, ne m'eût retenu d'y prendre part. Mais la nouvelle que le petit groupe irait à Panaghia-Capouli sous l'égide de M. Euzet fit que j'acceptai d'enthousiasme. Quel guide idéal pour une première visite et quelle occasion pour moi de dissenter en cours de route et de faire, avec lui, assaut d'érudition...

Nous partîmes, de bon matin, en train, par Seldjouk qui était le nouveau nom d'Ayassoulouk, à la lisière de l'antique Éphèse. M. Euzet, en m'apercevant, me considéra avec méfiance. J'étais toujours pour lui une brebis galeuse et sa mauvaise impression du rôle que j'avais joué, tout jeune, à l'Association des Étudiants, ne se trouvait pas dissipée. Il prit place sur une banquette de wagon et coupa les câbles en se mettant à lire l'air maussade son bréviaire.

À l'arrivée en gare de Seldjouk, nous nous mîmes lentement en marche. Nous étions une douzaine, hommes et femmes. Nous cheminions en serpentant sur d'étroits sentiers de montagne. Parfois, sur le fond, à droite ou à gauche, surgissaient d'entre les buissons, d'antiques soubassements, des pas de murs écroulés. Les rochers eux-mêmes, pareils parfois à d'énormes blocs de pierre renversés, prenaient l'aspect des décombres antiques. Les environs de l'énorme ruine d'Éphèse témoignaient d'un rayonnement ancien et de l'éclatement d'une énorme cité débordée.

Je rejoignis M. Euzet qui, trop inflammable pour résister à l'appât d'un colloque avec une oreille réceptive, engagea le dialogue avec moi. À propos de Panaghia, il me parut plutôt favorable à l'idée que fanatique. Rien, dans ses propos, d'hérissé ni de péremptoire à la manière de M. Poulin dans ses écrits.

*

Panaghia Capouli se situe sur une hauteur dénommée en turc le Mont des Rossignols, *Bülbül Dağ*. Son nom antique ne paraît pas identifié. La nature, comme l'a dit la voyante, est sauvage, mais pas aride, ce qui est généralement le cas pour les régions montagneuses de l'Ionie. La conversation allégeait et raccourcissait le chemin. Au bout d'une heure et demie qui ne me parut pas longue, nous nous trouvâmes engagés dans un sentier plus dégagé et tout le monde comprit qu'on touchait au but. Bientôt, nous débouchâmes sur une plate-forme, en bordure des rochers, où se dressaient quelques grands arbres. En bas s'ouvrait une vallée verte dont une haute colline formait l'autre versant, que des arbustes, en rang serré, escaladaient jusqu'au faite telle une troupe obstinée de marcheurs. Dans une encoignure de la plate-forme, au creux du sol, une source s'épanchait en gazouillant.

Nous étions arrivés.

Je m'approchai de la vieille ruine. Elle me parut n'être que les restes d'une toute petite église byzantine, dans le style de salles que j'avais déjà vues en Grèce et à Constantinople. J'y pénétrai. Mon impression se renforça dès mon entrée. Elle était construite en forme de croix grecque, avec, dans le fond, un enfoncement correspondant à la tête de la croix, à l'endroit où se situe l'abside.

Je le fis remarquer à M. Euzet qui me répondit que, suivant la voyante, la maison de la sainte Vierge avait été transformée en église. En église en forme de croix grecque ? On distinguait en effet nettement le narthex, construction paraît-il ultérieure, puis la partie de l'église que les grecs appellent 'soléa' et qui est le chœur, et la séparation qui devait former le « Hiéron » où se situait l'autel.

On me montra sur le sol l'endroit où se trouvait la cheminée et où avaient été découvertes les cendres. On m'assura que la niche, le renfoncement qui formait la tête de la croix, était l'oratoire de Marie. Puis on me fit, à droite, entrer 'dans Sa chambre', constituée par le bras droit de la croix. Il était évident qu'il avait existé

un bras gauche, aujourd'hui disparu, et il sautait aux yeux que les deux bras servaient de sacristie à l'intérieur du Hiéron fermé par des boiseries, ce qu'on retrouve dans toutes les églises grecques, grandes ou petites.

Je fus déçu. La petite église ne rappelait en rien une maison et était dépourvue de tout pouvoir évocateur.

Le paysage, par contre, me fit une profonde impression. Y aurait-il eu le semblant d'une antique demeure à la place de cette minuscule église si nettement dessinée que tout aurait contribué à rendre l'aspect du lieu saisissant. De ce paysage à la fois farouche et paisible, se dégageait une impression de repos et d'oubli en retrait des cités et des hommes, où aucun bruit du monde ne venait plus troubler une âme à moitié détachée de la terre.

Des torrents silencieux de paix semblaient pleuvoir du ciel sur un site sans doute resté figé dans l'espace tel qu'il était il y a deux mille ans. Sur la machine à explorer le temps, on revivait en lui, vingt siècles en arrière. Le dos tourné au sanctuaire et songeant au récit de la voyante, il était impossible de rêver paysage marial plus imprégné de poésie mystique.

En quinze minutes de marche, M. Euzet nous entraîne, derrière la maison, jusqu'au sommet de la colline. L'œil embrassait un immense panorama entre, d'un côté la plaine d'Azizié expirant au pied des montagnes lointaines et, de l'autre, celle de Caÿstre avec Éphèse en ruine et le Mont Prion ; enfin la mer léchant l'extrémité des terres, et l'île de Samos dressant, sur la vaste étendue bleue, son profil dentelé. L'immensité de l'étendue embrassée par le regard était telle que lorsqu'un an plus tard, j'effectuai mon premier voyage aérien, je me demandai d'où venait mon impression d'avoir déjà contemplé d'aussi vastes espaces. Je l'attribuai à des photographies, à des perspectives de même ampleur vues au cinéma. Et ce n'est que des années plus tard que je pus réaliser qu'elle provenait de la vision que j'avais eue sous les yeux, du sommet de Panaghia-Capouli.

Il se faisait tard et M. Euzet n'eut pas le temps de nous conduire jusqu'aux ruines du château où avait vécu, selon la voyante, ce roi détrôné, ami de saint Jean. Nous regagnâmes la plate-forme. Le petit groupe entra dans l'église et se mit en prières.

*

Comme beaucoup de ceux qui, incrédules ou croyants, visitèrent Panaghia-Capouli, je dus convenir qu'entre le site que nous avons sous les yeux et les descriptions de la voyante, il existait pour le moins des concordances troublantes. J'en arrivai jusqu'à soupçonner Brentano d'avoir peut-être eu sous la main le récit manuscrit et inédit d'un voyageur qui avait visité les lieux et connu la tradition des Kirkindjiotes. D'autres avaient pensé à de la télépathie :

« Et après tout, qui sait ? » a écrit L. P. Alaux, l'auteur sceptique déjà cité de *Notre Dame d'Éphèse*, « le mystère de la physique du monde pèse sur nous. Sommes-nous bien sûrs que les images du présent, les représentations du monde sensible meurent indéfiniment dans le temps, sont à jamais évanouies ? Évanouies où ? Peut-être en vérité survivent-elles fixées quelque part, éparses dans l'éther infini... Et pourquoi les possibilités infiniment aiguës des somnambules mystiques ne les pourraient-elles pas réfléchir dans le miroir de leur âme profonde, de leur âme sans équilibre... ». Rêveries et imaginations d'incrédules, à côté de celles des croyants...

Pour ma part, je trouvais que les considérations les plus solides contre le séjour et la mort de Marie à Éphèse étaient d'ordre historique et si péremptoires qu'elles forçaient l'esprit à se dégager de tout trouble et à rejeter sans hésiter la tradition éphésienne sans tenir compte de coïncidences apparemment inexplicables, mais qui ne pouvaient que comporter une explication encore à découvrir.

Ces considérations ne s'imposaient, du reste, que d'un point de vue scripturaire et catholique, car les critiques indépendants rejettent l'épisode de Jésus confiant sa mère au disciple bien-aimé que le IV^e évangile est le seul à connaître, et plusieurs d'entre eux doutent même que saint Jean soit jamais venu à Éphèse et pensent qu'il y a

eu confusion avec un autre Jean, dit l'Ancien, ayant vécu à Éphèse et revêtu d'une grande autorité.

Il résulte avec évidence des Actes des Apôtres et des épîtres de saint Paul que ce dernier a été le premier à introduire le christianisme à Éphèse et que si donc saint Jean y est jamais venu, ce ne peut être au plus tôt qu'après l'an 58 et le dernier passage de saint Paul par l'Asie, lorsqu'il fit convoquer à Milet les anciens de l'Église d'Éphèse, pour leur rappeler qu'il était leur chef et leur initiateur en Christ Jésus.

En l'an 58 déjà, la Vierge aurait eu environ 80 ans, alors que la voyante la fait mourir à Éphèse en 48, dans sa soixante-quatrième année. Pour donner une consistance aux dires de la voyante, ses partisans sont donc obligés d'imaginer un voyage et un séjour hypothétiques de saint Jean et de la Vierge à Éphèse avant 58, ce qu'aucun élément d'histoire ne justifie.

En réalité, la tradition d'Éphèse est une confusion, un anachronisme, une erreur et un malentendu de chronologie. Elle part de prémisses fausses et inconsistantes : saint Jean a eu la garde de la sainte Vierge. Or il est mort à Éphèse. Donc, la sainte Vierge qui vivait auprès de saint Jean est, elle aussi, morte à Éphèse. Les Pères du concile n'ont pas fait d'autre raisonnement ou l'ont trouvé déjà tout prêt sur place.

Il eut mieux valu pour les tenants d'Éphèse d'imaginer que la sainte Vierge est morte nonagénaire ou centenaire. Sa mort à Éphèse eut été rendue possible, même si un âge aussi avancé les aurait mis en contradiction avec la date de décès présumée transmise par la tradition.

Il est exact que la thèse de Jérusalem ne vaut guère mieux, n'étant également basée sur rien. Le dilemme Éphèse-Jérusalem n'a jamais existé que dans l'imagination des partisans respectifs et rivaux des deux cités. Ceux de Jérusalem se basent sur l'adoption de la sainte Vierge par saint Jean, le séjour permanent de ce dernier à Jérusalem jusqu'à son départ pour l'Asie et sur l'hypothèse, d'ailleurs

non adoptée par la voyante, que la sainte Vierge et saint Jean n'ont jamais dû se séparer.

Pour quiconque ne croit pas au « Fils, voici ta mère » du IV^e évangile, Marie pourrait raisonnablement être morte à Nazareth où elle avait vécu, ou quelque part ailleurs en Galilée.

Je ne doute pas, pour ma part, qu'elle se soit trouvée à Jérusalem avec les frères et les disciples, comme l'affirment les Actes, durant l'euphorie de la Pentecôte, au moment où le tout premier noyau de la communauté vivait persuadé que Jésus était ressuscité et vivant, et qu'il allait apparaître, en sa gloire, pour fonder le royaume de Dieu d'un moment à l'autre. Mais, à partir de la Pentecôte, il n'est plus question de Marie. On pourrait tout aussi bien penser que, lasse et déçue de ne pas voir réapparaître son fils, elle soit allée s'enterrer solitaire et finir obscurément ses jours dans sa patrie. Et cela expliquerait certaines choses, entre autres qu'on en ait si peu su.

*

Mais les coïncidences qui me frappaient autrefois ne m'impressionnent plus aujourd'hui. Je n'éprouve plus le besoin de croire que Brentano se soit servi du récit inédit d'un voyageur inconnu pour adapter celui de la voyante. Un examen approfondi des données ne laisse rien subsister de troublant.

Il n'est pas exact, quoique dise la voyante, que Panaghia-Capouli se trouve à 3 heures et demie d'Éphèse en venant par la route de Jérusalem. Il n'est pas exact que la mer en soit plus proche que de l'antique Éphèse, surtout si l'on prend en considération les bouleversements géologiques. Rien ne permet d'affirmer que la ruine actuelle ait jamais été une maison plus tard transformée en église et il y a toute apparence qu'on se trouve en présence d'une église construite entre les VII^e et XII^e siècles, selon le style des églises byzantines de l'époque et qui, souvent restaurée, est demeurée debout à proximité d'un monastère aujourd'hui disparu. La montagne n'est que très partiellement et modérément à pic du côté d'Éphèse. La prétendue maison n'est pas carrée puisqu'elle en

forme de croix grecque et mesure 9,60 mètres de long sur 5,60 de large, non compris le narthex qui aurait été ajouté après coup, de l'avis des découvreurs. Elle semble trop étroite pour avoir contenu toutes les installations dont parle la voyante.

Je répute que si un ingénieur, n'ayant jamais vu Panaghia-Capouli, se mettait en tête de tenter de la dessiner d'après les indications de la voyante, il n'obtiendrait rien qui pût ressembler, même de loin, à ce que nous voyons aujourd'hui. Elle n'est pas bâtie en pierres, comme le veut la voyante, mais bien en pierres et en briques, ce qui est quand même autre chose. Elle n'est pas octogone à l'arrière, malgré la peine qu'a prise M. Jung pour le prouver en creusant le sol derrière l'église. On n'a pas réussi à faire dire aux spécialistes les mieux disposés que les fondements de la ruine avaient quelque chance d'être du I^{er} siècle. « Des premiers siècles » ont dit les plus indulgents.

Panaghia-Capouli ne signifie pas en turc porte ou maison de la sainte Vierge, comme on l'a soutenu, mais bien, sans ambiguïté, la *Vierge à la porte*, comme on dit *la Vierge aux rochers*, *la Vierge à la chaise*, sans doute à cause d'une icône qu'on y vénérât. Les Grecs ont prétendu, non sans vraisemblance, que l'église était dédiée à la Panaghia Porlastisse (Panaghia de la porte), icône vénérée dont de nombreuses reproductions circulent en Grèce, qui tenait son nom du fait qu'elle figurait à la porte même d'un monastère du Mont Athos.

Dans les environs d'Éphèse existaient à l'époque de la découverte de Panaghia-Capouli, deux autres petites églises byzantines. Les Kirkindjotes appelaient l'une Gizli-Panaghia, ou vierge cachée, l'autre Kavakli-Panaghia, ou Vierge aux peupliers. Aussi bien qu'à Panaghia-Capouli, ils y entreprenaient des pèlerinages à jour fixe. À Gizli-Panaghia, le jour de la fête grecque de la Zoodohou Pighis, le premier vendredi après Pâques ; à Kavakli-Panaghia, le 21 novembre, fête de la présentation au temple. C'étaient les fêtes 'panégryriques' de ces églises. En style latin, nous dirions 'patronales'. Il n'était donc pas surprenant que la fête patronale d'une troisième

chapelle consacrée à la Vierge, en l'occurrence Panaghia-Capouli, fut célébrée le jour d'une autre fête mariale, la principale : celle de la Dormition. On a fait grand cas de ces Kirkindjotes s'y rendant en pèlerinage le jour de l'Assomption. Mais lorsqu'on voulut leur faire dire que la sainte Vierge était morte à Éphèse et, plus précisément, dans l'église de la *Vierge à la porte*, il y eut à l'époque une tempête de protestations et de dénégations dans la presse grecque de Smyrne, et on accusa ouvertement les lazaristes d'avoir corrompu le maire grec de Kirkindjé pour qu'il déclare quelque chose de semblable. On a supposé que les Kirkindjotes étaient les descendants des anciens Éphésiens chassés par l'invasion musulmane et réfugiés dans la montagne. Mais s'ils l'étaient et avaient émigré en masse pour se concentrer à Kirkindjé, ils auraient continué à parler grec, et n'auraient pas adopté le turc. Je songe plutôt à des populations subjuguées ayant vécu durant quelques générations mêlées à une majorité turque avant d'émigrer et de se concentrer en ethnie homogène sur la montagne, à des réfugiés byzantins d'une autre région de l'Asie mineure, refoulés par les Turcs sur le territoire d'Éphèse et ayant, pour les besoins et l'exercice de leur culte, réaffecté ces trois chapelles abandonnées, ce qui expliquerait la vénération qu'ils leur conservèrent après leur émancipation sur la montagne.

Il y a aussi l'histoire, apparemment étrange, des cendres découvertes par M. Jung en creusant le sol de terre battue de Panaghia, à peu près à l'endroit où la voyante semble placer le foyer de la sainte Vierge. Ici, à cause des circonstances, on demeure perplexe, car il y eut des fraudes à Panaghia. Tour amour trio passionné pour une cause peut entraîner à des fraudes de natures par ailleurs droites et incapables de mal faire.

Lorsque L. P. Alaux visita Panaghia-Capouli, M. Poulin lui montra, à l'endroit qu'on indiquait comme la tête du lit de la Vierge, une brique, fraîchement égratignée, où l'on pouvait lire en hébreu : Meryem. Et Alaux, dans son petit ouvrage, de s'exclamer : « Dieu vivant ! La sainte Vierge inscrivait son nom sur les murs, comme

les touristes ! ». On ne peut s'empêcher de se rappeler que M. Jung connaissait l'hébreu.

Je pense à la fraude parce que je trouve étrange que M. Jung ait songé à retrouver l'ancien dallage en creusant juste à l'endroit où était censé se trouver le centre du foyer. J'aurais éprouvé moins de méfiance s'il avait déclaré creuser le sol précisément pour retrouver le foyer. Et je me méfie également, comme d'une mise en scène, de ce hasard qui fit qu'on procéda à cette fouille juste en présence de l'abbé Gouyet encadré de deux prêtres samiens.

Mais en admettant – ce qui n'est pas mon opinion – qu'il n'y ait pas eu de fraude, on serait fondé de supposer que des montagnards – il y eut même autrefois des brigands sur le Mont des rossignols – s'abritant dans cette église abandonnée, y ont creusé un trou pour en faire un foyer et allumé du feu pour se chauffer ou cuire leurs aliments, comme le font encore ceux qui campent sur les montagnes. Ce foyer pourrait avoir été progressivement recouvert par la terre à la façon des monuments antiques ou, ce qui est très probable, comblé presque aussitôt par ceux qui venaient desservir l'église chaque année.

Le paysage décrit par Anne-Catherine offre un caractère général sans rien de spécifique et peut concorder avec de nombreux paysages de montagne. La concordance aurait été frappante si seulement, par exemple, la voyante avait dit : « Du seuil de sa maison, la sainte Vierge découvrait la vallée avec, en face et autour, des collines couvertes d'arbres. En faisant quelques pas, elle pouvait apercevoir à ses pieds la source où sa servante allait puiser l'eau ». Mais la voyante n'a pas vu la source au pied de la maison, le trait le plus particulier du paysage. Du sommet de la colline également, elle n'aperçoit et ne décrit qu'un paysage commun, tel qu'il peut se présenter à vol d'oiseau, à proximité d'une grande ville comme Éphèse. Je fais grâce des myriades d'îles qu'elle entrevoit et il m'est indifférent de concéder qu'elles pourraient n'être, comme le veulent ses défenseurs, que Samos aux multiples crêtes. J'incline, néanmoins,

à croire qu'elle imagine plutôt de nombreuses îles de l'Égée éparses et visibles sur la mer, du haut de la montagne, comme sur une carte de géographie.

Évidemment, entre la description de la voyante et l'actuelle Pana-ghia-Capouli, subsistent, à côté de beaucoup de dissemblances, quelques concordances sans lesquelles, naturellement, le nouveau sanctuaire n'aurait jamais pu se constituer.

*

Si l'on relit attentivement le passage de Tillemont cité plus haut, on se pénètre aisément des raisons qui ont déterminé Brentano à orienter les visions d'Anne-Catherine vers le séjour et la mort de la Vierge à Éphèse. Brentano est très soucieux de l'opinion autorisée des savants grâce à laquelle il cherche à consolider et à crédibiliser historiquement les récits de la voyante. Il a le même souci de l'exactitude archéologique et géographique. Mais, évidemment, il ne fait que ce qu'il peut.

Ayant constaté que, sur la base du concile, Tillemont se résigne, à son corps défendant, à se déclarer en faveur d'Éphèse, il a tenu à ce que ce fût à Éphèse que Marie mourût.

Fidèle, cependant à la pensée de Tillemont, et connaissant les objections qui découlent de l'apostolat de saint Paul à Éphèse et du silence des Actes des Apôtres, il s'arrange pour que saint Jean installe la sainte Vierge à Éphèse sans s'y établir encore lui-même définitivement, se contentant d'y faire de nombreuses et furtives apparitions. Et cela lui permet de ne pas retenir en permanence saint Jean à Éphèse à une époque où sa présence y est ignorée.

Comme il connaît aussi sans doute aussi le texte de saint Épiphane et ses préventions à l'endroit des agapètes (c'est-à-dire des femmes qui s'occupaient des aspects matériels de la vie des apôtres), qui s'accordent aux idées de la voyante et probablement aux siennes propres sur l'ascétisme, il ne tient pas à ce que la sainte Vierge demeure seule avec un homme, fût-il saint Jean qui n'est pas, après

tout, son fils selon la chair, et la fait vivre, en conséquence, en compagnie d'une servante, ce qui est contraire à la lettre du IV^e évangile où il est dit : « Il la prit avec lui ».

Et comme il lui paraît invraisemblable que la sainte Vierge se soit installée dans la ville même d'Éphèse sans que son séjour ait laissé une trace dans les écritures et l'immédiate tradition, et pour rendre ce silence explicable, il la loge sur une montagne, dans un endroit solitaire, inconnu et sauvage (mais agréable et convenable pour la Mère du Christ) où son séjour pourrait avoir été ignoré de chacun⁷.

Le récit de la voyante est tellement et si évidemment agencé d'après le commentaire de Tillemont qu'on peut dire que, s'il eût été purement de son cru, Tillemont aurait été le voyant⁸ »

7 En nommant Tillemont, j'entends sa thèse. Il se pourrait que Brentano n'ait connu la thèse de Tillemont qu'au travers d'autres historiens ecclésiastiques.

8 Une lecture détaillée de la description permet d'en distinguer les mobiles :

« Une montagne à gauche d'Éphèse ». Il n'y en a pas à droite. Il est aisé de le constater en consultant une carte.

« Elle était à pic du côté d'Éphèse ». Ce qui n'est pas exactement le cas. Mais la voyante la voit à pic, parce qu'elle la veut difficilement accessible de ce côté et à l'abri des curieux.

« L'endroit était extrêmement solitaire ». Pour permettre à la sainte Vierge de passer inaperçue ?

« Le pays était sauvage, mais pas stérile » ... « On y voyait des collines agréables et des allées d'arbres magnifiques ». La Mère du Christ avait droit à un bel horizon.

« La maison de Marie était bâtie de pierres ». Par contraste et au milieu des cabanes des saintes femmes, tout comme l'évêque a droit au trône au milieu du clergé assis sur des stalles.

« Elle était carrée... seulement par derrière en angles ou octogone... Ce second quartier était voûté... », le tout pour permettre la création d'un oratoire et donner, à cette partie de la maison, l'aspect d'une église.

« Elle était divisée en deux quartiers par un foyer placé au centre ». En effet, dans les petites maisons de l'antiquité, le foyer était placé au centre. La voyante l'ignorait sans doute, mais Brentano, dûment informé de maintes particularités archéologiques, devait le savoir.

*

Nous nous remîmes en route pour le retour.

M. Euzet prit un raccourci si bien que le glissement d'une pente douce aidant, nous nous trouvâmes au bas de la montagne au bout d'environ une heure. Le ciel s'était entre-temps empli des teintes gris-clair d'un commencement de crépuscule que n'avait guère précédé la pompe orientale et écarlate du couchant.

Je laissais derrière moi l'étroit plateau où, entre les rochers le surplombant, la vallée qui lui creusait un lac de verdure et les loin-

« Clayonnages démontables » pour loger du monde et permettre en les enlevant la grande cérémonie des funérailles qui suivra.

« Tentures... boiseries... ». La sainte Vierge modestement, mais joliment installée...

« Fenêtres à grande hauteur... ». Pour ne pas permettre l'indiscrétion des regards du dehors sur les va-et-vient de la vie intime de la sainte Vierge.

« Un rideau masquant l'oratoire... ». Indispensable pour séparer l'endroit sacré des parties profanes de la maison.

« La chambre de la sainte Vierge à droite... » parce que la droite est le côté noble. Jésus est assis à la droite de Dieu.

« et une autre chambre à gauche... » pour y loger tout ce que pourrait encore contenir une maison et qui n'a pas trouvé place dans les parties décrites.

La maison de la sainte Vierge était placée sur une montagne, cette montagne a nécessairement un sommet. La voyante le place à une distance « peu considérable », on verra de suite pourquoi.

« Marie avait établi une sorte de chemin de la croix... ». Le sommet de la colline figurait le calvaire. Voilà pourquoi la maison se situe à une distance « peu considérable » du sommet.

« Voyage de la sainte Vierge à Jérusalem, avant son retour et sa mort à Éphèse ». Pout permettre d'expliquer le malentendu à propos du tombeau de Gethsémani.

« Mesures prises par les Apôtres pour cacher le tombeau... tombeau caché sous terre... ». Afin d'expliquer l'inexistence à Éphèse d'un tombeau comme celui de Gethsémani.

Enfin, du sommet d'une montagne à proximité d'Éphèse, il est naturel d'apercevoir Éphèse, la mer et ses « îles nombreuses » telles que pourrait être tenté de les imaginer quelqu'un qui ne les connaît que par l'intermédiaire d'une carte.

taines collines aux arbres ascendants qui fermaient l'horizon, était censée avoir vécu, douloureuse et sereine, la mère du crucifié.

Il m'eût plu qu'elle eût réellement vécu là, d'une existence routinière et humaine – retranchée, cachée et inconnue – tandis que le monde commençait d'être pénétré et secoué du nom de son fils.

J'étais intéressé, troublé, enchanté et sceptique.

Sans l'envisager possible, j'aurais aimé que, par les yeux des voyantes, nous puissions revenir en arrière et visiter les temps révolus pour pouvoir les observer de près en voyageurs attentifs.

Ah ! qu'il eût été passionnant, pour nous les éternels curieux perdus dans les ténèbres, de nous faire transporter par des êtres exceptionnels et hypersensibles dans le passé toujours vivant, derrière les siècles accumulés !

Mais il aurait encore fallu que l'occasion s'en présentât de loin en loin par aventure. Car si nous devions arriver un jour, à l'aide d'un mécanisme continu, à pouvoir connaître avec précision tout ce qui excite notre curiosité, la vie, de ce côté qui nous passionne, perdrait tout intérêt d'être vécue.

LEXIQUE

Ali Galip	Nom d'une fameuse pâtisserie d'Izmir, Turquie.
Al-Sandjak	Alsancak en turc. Quartier d'Izmir, Turquie.
Angora	Ankara en turc. Présente capitale de la Turquie.
Apofero	Mot grec signifiant « je suis en peine »
Arap	Mot turc pour une personne noire. Nègre.
Bairakli	Bayraklı en turc. Village des environ d'Izmir, Turquie.
Bazar	Pazar en turc. Marché. Localité d'Izmir, Turquie.
Bournabat	Nom levantin pour le village de Bornova en turc, à Izmir, Turquie.
Caïmé	Kayme, mot turc. Unité monétaire Ottomane.
Capitan Andreas	Brigand Grec. Capitaine.
Capouli	Kapılı en turc. De la porte.
Cordelio	Nom levantin pour le quartier de Karşıyaka à Izmir, Turquie.
Djiami	Mosquée
Emlak	Terme Ottoman pour registre foncier. Cadastre.
Enver Pacha	Enver Paşa en turc. Officier militaire Ottoman, un des chefs de la révolution Jeunes-Turcs. Ministre de la Guerre durant la Première Guerre Mondiale.
Fez	Calotte tronconique en rouge qui était la coiffure traditionnelle des Turcs.

Franco-chiote	Terme usé pour les ressortissants italiens originaires de l'île de Chios.
Gizli Panaghia	En turc : Vierge cachée.
Grossia	Terme grec pour piastres.
Gurus	Kuruş en Turc. Terme pour piastres.
Halva	Confiserie turque à base de graines de sésame broyées et du sucre.
Iki Tcheshmelik	Iki Çeşmelik en turc. Quartier d'Izmir, Turquie.
Imam	Chef musulman chargé de la prière dans la mosquée.
Jaddesi	Caddesi en turc. Avenue.
Kavaklı Panaghia	En turc : Vierge aux peupliers.
Khan	Han en turc. Immeuble commercial.
Kirkindjé	Kırkinci en turc. Village d'Aydın, Turquie.
Kokaryalı	Quartier d'Izmir, Turquie.
Konak	Quartier d'Izmir, Turquie.
Latin rayası	Nom donné aux turcs de religion catholique.
Mangal	Genre de fourneau qu'on avait dans une chambre.
Muezzin	Personne musulmane chargée de l'appel à la prière d'un minaret.
Muteveli	Terme Ottoman. Administrateur de patrimoine.
Panaghia Capouli	Maison de la Vierge à Ephese, Turquie.
Panaghia	Terme grec pour Vierge Marie.
Pointe	Terme levantin pour désigner le quartier d'Alsancak.
Pts	Piastres
Redjet	Rajab, septième mois du calendrier musulman.
Salih	Prénom d'homme turc.
Seldjouk	Selçuk en turc. Village d'Aydın, Turquie.
Taalat Pacha	Talât Paşa en turc. Homme d'Etat Ottoman, Grand Vizir et un des chefs de la révolution Jeunes-Turcs.

Tchackidji Ali	Çakıcı Ali en turc. Fameux brigand du sud de la Turquie.
Temessuk	Terme Ottoman. Titre de créance hypothécaire.
Zavos	Stupide, inintelligent en grec

Phrases grecques :

« Pos lirés malama dhen anékatévonde mé métalikia » :

Proverbe grec. Comme les livres d'or ne se mêlent pas avec les centimes.

« O ghios mou otan méghalosi, tha pari tin caliteri nifi tis Smirnis » :

Quand mon fils grandira il prendra la meilleure mariée de Smyrne.

ANNEXES

I Lettre de Sylvaire D'Andria à Gilbert

Jeudi 2 Février (?)

Mon cher Gilbert,

Vendredi dernier, après avoir passé une journée bien agréable chez vous, je me suis rendu vers le tard chez Mme. Maggiar pour lui dire un petit bonsoir. J'ai trouvé chez elle Mme. Guiducci, née Castor, la sœur ainée du dentiste. Après avoir causé avec elles de la pluie et du beau temps, Mme. Guiducci m'a dit que « le bruit court en ville que votre neveu Gilbert va se fiancer avec Mlle X. qui habite Cordélio ».

Cette nouvelle, bien loin de m'être agréable, m'a complètement bouleversé. Je lui ai dit que la famille de la jeune fille ne saurait être traitée sur un pied d'égalité avec notre famille qui est très ancienne et qui a une histoire, et que je tenais absolument à ce que mon neveu « épousât une demoiselle de son rang social et digne de lui. » Elle a commencé à me dire que c'est une jeune fille charmante, instruite et douée de très bonnes qualités. – Je ne veux, en aucune manière, vous contester ce que vous dites, ai-je répliqué, mais je vous répondrai « pos lirés malama dhen anékatévonde mé métalikia », c'est mon dernier mot et changeons de conversation.

Avant de m'engager dans le fond de cette affaire, je dois vous déclarer que je n'ai aucun droit de me mêler dans vos affaires intimes, mais comme je suis le frère de votre très regretté père et son aîné, il me semble que j'ai bien le droit de vous donner des conseils, et seulement pour une seule fois !!

Avant de vous aventurer dans cette galère, vous auriez dû penser au grand chagrin que vous alliez causer à votre mère, la plus tendre des mères, qui a passé par les plus grands sacrifices pour vous donner une instruction solide et faire de vous un homme digne d'elle et de son très regretté époux, et si aujourd'hui vous êtes Mr. Gilbert d'Andria, fonde de pouvoirs et intéressé dans l'Eastern Carpets, vous le devez à votre mère, puisque, malheureusement, vous n'avez pas connu de père. Oui, Gilbert, vous devez tout à ma charmante belle-sœur Rosalie, la dame parfaite pleine de tact et d'intelligence, qui est connue pour son admirable dévouement envers ses enfants, qui est aimée de tout le monde, et vous son fils chéri pour lequel elle a fait le grand rêve de vous voir un jour marié, vous êtes en train de lui préparer le grand calvaire d'avoir un jour entre ses jambes une servante endimanchée : la mère de la jeune fille. Et le père oh là là !! Si vraiment l'âme est immortelle que dira dans l'autre monde votre regretté père qui disait à votre mère : « O ghios mou otan méghalosi, tha pari tin caliteri nifi tis Smirnis ». Et maintenant vous donnez la preuve du contraire !

Gilbert, vous êtes en âge de comprendre tout ce que j'avance et, en homme intelligent, bien loin de m'en vouloir, vous devriez être reconnaissant envers votre vieil oncle si malheureux qui vous aime comme si vous étiez son propre fils.

Affectueusement,
Sylvaire

II Lettre de Gilbert envoyé d'Athènes à sa maman

Athènes, le 7 Avril 1930

Ma bien chère Maman,

Je suis réellement surpris de n'avoir pas reçu un mot de vous depuis que je me trouve à Athènes.

J'aime à espérer seulement que tu te portes bien et que tout le monde se porte bien dans la famille.

C'est pourquoi j'aurai aimé recevoir ne fut-ce qu'une carte. Je ne comprends pas beaucoup pourquoi Mireille au moins n'a pas écrit. Ici, Léontine insiste beaucoup que je reste encore une vingtaine de jours. Mais il y a de l'autre cote Sylvaire qui désire rentrer un moment plutôt. Hélène est, en effet, plus calme mais elle se lamente toujours. Elle n'est cependant pas encombrante, vu qu'elle ne se plaint pas tout le temps, et même oublie, lorsqu'on lui cause et lui plaisante, qu'elle souffre. Le fameux : « Apofero ! ». Puis brusquement, elle se ressouvient qu'elle se doit de souffrir, et pousse des gémissements.

Elle en a pris le pli au point que tout en causant ou même en riant, elle trouve moyen, comme un ventriloque, de faire entendre en même temps le gémissement qui est comme le motif d'accompagnement et la ritournelle typique de sa symphonie nerveuse. Certainement elle souffre. Mais je suis sous l'impression qu'elle y met de la bonne volonté et un peu de fumisterie. Je m'imaginai que l'Hôtel Montréal où ils habitent devait être quelque hôtel mi-pauvre. C'est une énorme bâtisse, avec une grande coupole, tout récemment construite. A ce compte, il est naturel qu'ils aient dépensé tout l'argent et ce que j'ai emporté n'arrive pas à couvrir leurs frais et notre voyage.

Je t'embrasse ma maman chérie de tout mon cœur.

Gilbert

P.S.

Je tacherai d'être quand même à Smyrne avant Pâques. Ici les amis sont pleins de provenances pour moi. Léontine me charge de ses compliments habituels. Elle compte t'envoyer je ne sais quel remède infaillible pour ton estomac. La maison Lamar est plus monotone que j'aimerais et plaine, cependant, de péripéties savoureuses. On dine à 8 heures du soir.

Gil.

Baisers à Mireille, tante Marie, et Baptistin, aussi bien à tante Esther.

III Lettre de réclamation à l'Archevêché Catholique de Smyrne

Smyrne, le 10 Mars 1930

Réclamation : Archevêché Catholique

Et autre ayant droit.

Dossier de paiement No : 2454

Monsieur le Consul General,

J'ai l'honneur de vous remettre, ci-joint, procuration en date du 25 Avril 1929 faisant suite à une procuration en date du 8 Novembre 1927, émise en faveur par Mme. Elena d'Andria (Fu Nicola). La procuration du 8 Novembre 1927 se trouve déposée auprès de la Délégation Italienne de la Commission d'Evaluation des Dommages subis en Turquie. (Position 671886 Smyrne ; folio 78 ; No.1865) et, conformément à la demande verbale qui a été faite par vos services Consulaires, je viens d'en demander une copie certifiée que je vous ferai parvenir sitôt en main.

En vertu, cependant, des pleins pouvoirs qui me sont accordés « pour faire le nécessaire auprès de la Commission » ou de ses Représentants autorisés, apport procuration de 25 Avril 1929, j'ai l'honneur de vous informer que :

- 1- Je suis autorisé avec l'Archevêché Catholique de notre ville pour que le montant de toute indemnité allouée à la maison autrefois sise au No. 15 de la rue Mana, évaluée par la Commission a Livres or 1552, soit partagé entre l'Archevêché d'une part, et Mme. Elena d'Andria (fu Nicola) de l'autre.
-

- 2- Les intérêts de la somme se trouvant actuellement déposés en Banque à être également partagés entre les deux parties.
- 3- Je déclare n'avoir aucun droit à réclamer sur ce qui constitue ou pourrait constituer le solde des réclamations de l'Archevêché Catholique et suis prêt à donner à cet effet pleine et entière décharge.

Je vous prie, en conséquence, de bien vouloir consigner ce qui précède dans un procès-verbal qui sera revêtu de la signature des deux parties.

Sa grandeur Monseigneur l'Archevêque vous écrit dans le même sens pour vous confirmer, de son côté, son accord.

La part revenante à Mme. Elena d'Andria sera prélevée par moi qu'après que la procuration du 8 Novembre 1927 ou toute autre procuration en règle aura été versée dans vos dossiers.

Veuillez agréer, Monsieur le Consul General, les assurances de ma haute considération.

GILBERT D'ANDRIA

À Monsieur

Le Consul General de France

En Ville

Smyrne, le 10 Mars 1930

Monseigneur,

Je me fais un devoir de vous remettre, ci-joint, copie de la lettre que j'ai adressée, ce jour, au Consulat General de France en notre ville, et saisis l'occasion pour vous renouveler mes remerciements et l'expression des sentiments avec lesquels, je suis, Monseigneur, de Votre Grandeur, le très respectueusement dévoué.

IV Nécrologie de Gilbert D'Andria par Angèle Loreley

Le Journal d'Orient du 23 Octobre 1970

La nouvelle nous est parvenue hier et nous a profondément peints : M. Gilbert d'Andria descendant d'une veille et noble famille italienne d'Izmir n'est plus.

L'homme était d'une vaste culture, pétillant d'esprit, rêveur, et homme d'affaires non par vocation - parce que sa véritable vocation étaient les Lettres-, mais par nécessité, rares étant les écrivains qui peuvent vivre de leur plume, surtout en Orient. Bibliophile et bibliomane, Gilbert d'Andria était au courant de toute la pensée européenne et sa prodigieuse mémoire faisait de lui une bibliothèque vivante.

Après Othmar Lafont c'est une autre figure caractéristique d'Izmir qui disparaît de la scène, de cette ville qu'ils aimaient passionnément et par-dessus toute autre au monde.

Si Othmar Lafont était très attaché à notre *Journal* et nous envoyait souvent des articles, Gilbert d'Andria y a collaboré sous le pseudonyme de Germain Arland avec ses « contes » aux vivaces couleurs locales. Il avait beaucoup de talent. Le temps lui manquait pour le déployer.

Nous disons à sa femme et à son fils Bernard ainsi qu'à toute la famille, la part que nous prenons au deuil qui les frappe.

LORELEY

V Synopsis Par Gilbert D'Andria Pour Ses Mémoires

Ce synopsis a été trouvé parmi les manuscrits des mémoires comme un guide de ce que Gilbert D'Andria aurait écrit. Certaines parties qui ne se trouvent dans le présent livre sont quelque part dans les malles des manuscrits.

Serge de Maizière – René Mille – Berthe Mille – Le 140 de Térapia de Mainetti – Cecil Hadkinson – L'affaire des colis et des wagons – La colonie européenne vers 1916 – Bombardements aériens – La guerre telle qu'elle fut et telle que je la vis – Les communiqués allemands – 1917, accident de tramway – L'état de guerre – État naturel à l'arrière – Eugène Aliotti et le poète – Les dernières parties de poker – Ma famille et ma participation – Les Hadkinson, Lochner, Perocaco, etc. – Réceptions chez nous

Livre V - Catholiques et mécréants

Christian Caracach et les leçons chez Demoizé – Les conférences du P. Euzet – L'incident Salzani – Comment je connus Bergando – Les deux partis – Les amis de Bergando – Ansaldo Marouche – Letayf S.L.-Leenwood– Ralph Themner dit l'extasiaque – La première association – État et évolution de mes idées – La jeunesse de ce temps – Comment je fondai l'association des étudiants – Combien je diffèrai par mon passé trouble de cette jeunesse immaculée – La bibliothèque évangélique – Le monde qu'on y rencontrait – Le Dr Corfyropoulo.

Livre VI- L'association des étudiants

Nos conférences – Science et enfantillages – M. E. Homère – M. S. Pittakis – Luc Madamian – Hermine Lalirian – Ayop Compoundjian – René Letayf – François Ansaldo poète – François Ciaral-

do musicien – Crises religieuses – Ansaldo et Norbert Balladur – Euzet contre l'association – Philo de Zaca – Albert Hazan et les leçons d'hébreu – Exégèse – Travaux – Les leçons du père Euzet – Sully Prudhomme, prince de notre jeunesse – Démission de François Ansaldo – Bernard Mainetti, homme de lettres et conférencier – L'Altani des bandits – Le jury – L'acte d'accusation – Le jour de l'armistice – Le premier bateau anglais en rade – Leonard Xanthaki – L'oncle Sylvaire défenseur des opprimés – Paul Micallef avant notre rencontre – Jeanne Nalpas et les leçons d'italien – Amours diverses de François Ansaldo – La bonté de Joseph Marouche – Premier contact avec le monde – Le taudis des Marouche – Contact avec la misère – Bergando exégète, Brando chez lui – Bergando amoureux – Première scission – Renouveau de l'association – La section scientifique

Livre VII - Maritza Valtezero

Leçons de grec – Préparation à l'amour – Prestige de l'association – Ma personne en ce temps-là – mythologie de mon *savoir* – comment étudiait René Letayf – Affectations – l'occupation grecque – Conférence de M. Pittakis – L'échauffement patriotique des Grecs en ce temps-là – Récit de l'occupation grecque – Début de mes amours avec Maritza – les départs – Letayf, Thema, Leenwood, Ansaldo – Explication des illusions de ce temps-là – Conférences publiques à l'association – Arsène Akfali délégué à Paris – Mes amours avec Maritza – Anecdote du lever de table – Christian Caracach – Joseph Marouche et moi – Préparation à l'anniversaire – Rôle de Demoy – La fête du 29 août – Discours et discours – La transmission des pouvoirs – Rotisqueries et comiqueries – Bergando commissaire général – Je veux être attaché d'ambassade – Mes ambitions – Haine du commerce – Je ne veux pas être le commun – Mes lectures en ce temps-là – La littérature affaiblie au profit des travaux graves – Comment Maritza ressentit mon départ – État de mes amours avec Maritza – Mme Valtezero – Mme Valtezero découvre nos amours – Mme Valtezero nous laisse libres – La famille Valtezero – Valte-

zaro jaloux – Ansaldo avait demandé la main de Maritza – Maritza et son piano – L'oncle Lamare s'occupe de moi – Je suis nommé à la Légation de France et j'assisterai aux bals des Ambassadeurs – Les déchirements du départ – Comment et combien j'aimais Maritza – Ma garde-robe, mes dépenses de poche et mon départ.

Livre VIII - Le séjour en Grèce

À bord de l'Albania – M. Jean Rolducci et M. l'abbé Mirzan – Eugène Aliotti – Artin Pigmatian dit Arturo Pignatelli – Partie de poker à bord – Les dernières dettes liquidées – L'argument de la bénévolence – Un piêtre capucin – Arrivée à Athènes – Le remorqueur de la Légation – L'athée Jacques Serruyer – M., Mme et Bébé – Mon oncle Lamare – L'attaché naval Meci et son adjoint Montagné – M. l'Ambassadeur de Billy – M. le professeur Forgères – M. Charles Picard – Leçons de latin – Le père Dellebeque – Vers le baccalauréat – M. Renaudin – La Légation de France – Ma chambre à la Légation – Téléphonistes et interprète – Mon rôle – Aveux complets sur mon poste à Athènes – Premier contact avec George Touchevieux – Ma fidélité à Maritza – Incidents à Smyrne et Athènes à propos de Maritza – Ma dérobée – Etienne Dorbault – M. Mousselet – Jean Morias – Emmanuel Photiades – Comment Emmanuel Photiades coucha à

Livre IX - Autour de l'Alliance Française

Ma rentrée à Smyrne – Première entrevue avec Maritza – Le poste à la société des quais – Le café de Paris – Premier contact avec Henri Filipacchi – Le café de Paris – Le concert Keradja – La vie aventureuse d'Henri Filipacchi – Henri Filipacchi et ses amis – Auguste Bergando et Joseph Marouche – Le carnaval de Smyrne – Arsène Akjali – Les déceptions d'Arsène – Arsène poète – Grande amitié avec Filipacchi – Influence de Flaubert et d'Athalas – Leconte de Lisle – Histoire de ma déception – Mon départ pour Athènes et mon entrée à la National Bank – Je tourne le dos à la fortune – L'heureuse année 1921 – Je commence mon roman – Mon prestige

littéraire – Histoire de mon roman – L'Alliance française – Les parties de poker – Yves Carlier – Bergando et ses amours – Un désastre au poker – Arsène Akjali manufacturier – Il met dans les cokeries la passion qu'il avait mise dans la poésie – Il m'avance 40 L tqs – 1^{ère} dénonciation – Association de malfaisance – Une soirée chez Ibrahim Galip – Ibrahim Galip avant la fortune et son ami Moustafa Djelal – 2^{de} dénonciation d'Akjali – Émilie Hadjiaposto – Idées et opinions d'Arsène Akjali – Je débauche Arsène – La scène de Belle-vue – Une idée d'Yves Carlier prise au sérieux par Fernand – La douche – Acharnement à me justifier auprès d'Henri Filipachi – Querelles autour du tapis vert – Refroidissement puis reprise de mon amitié pour Henri Filipachi – Arsène Akjali n'est pas commode – Incident avec Filipachi – Sensibilité de Henri Filipachi – Henri Filipachi bibliophile – La vieillesse du jeune Christian – Figuers et types de l'Alliance française – Arabadjian – Les Buccarella – Mlle Réré et Chyssa – de Zara retourné – Querelle avec Akjali – Jalousie d'Arsène Akjali – La désillusion sentimentale – Lecture dans ma chambre devant Filipachi et Christian – L'idole est entamée – Départ de Christian – Les opérations sur le pont – La turcophilie sous l'occupation – Smyrne sous l'occupation hellénique – La vie à Smyrne – Premiers bals – Anecdotes de ce temps – Quelques officiers – Tsankaraki et Famouros – Le colonel Saniyanis – Laura Melfa et Mercedes Fragiaco – Suite et fin de mes amours avec Maritza Valtezero – Récit détaillé du détachement – L'offensive turque d'août 1922 – Réconciliation avec Emilie Hadji Apostolo – Départ sur Smyrne avant le désastre – Douceur des filles grecques – La vie dans les quartiers grecs – Volupté et voluptés – Avec quel patriotisme turc nous suivions les événements – Nos joies – Atmosphère générale de Smyrne devant la débâcle – Formation des Milices – Anecdotes diverses sur les milices – Henri Filipachi milicien – Laugella et le comte Colona Giordano et le comte Leuni – Le poste de la Pointe – Riri de Andria milicien – Réquisition de bateaux – Historique de la débâcle – Les Grecs devant la débâcle

Livre X- L'incendie

Occupation de Smyrne (9 septembre) – Les événements par rapport à nous – L'Alliance française camp de réfugiés – Dernières figures entrevues – Mme Mavrocordato – Les 10-11-12 septembre – Les Alkiar – La journée du 13 septembre – Le 13 septembre vers 4 h – Cortège des réfugiés – Tante Edla et l'oncle Sylvaire – Le 14 septembre vers 1 h du matin – Vers 3 h du matin – A 8 heures du matin – La foule parquée sur les quais – Les explosions – Départ pour Boudja – Les 14 et 15 septembre à Boudja – Smyrne le matin du 16 septembre – L'oncle Sylvaire et tante Edla – L'odyssée de grand-maman – Comment Sylvaire me raconta plus tard la mort de grand-maman.

Livre XI - Smyrne après l'incendie

Le cas de l'Alliance française – Le ravitaillement – La situation des rues – Les consulats – M. Cointer à Smyrne – L'ouverture des coffres-forts – Pour obtenir de l'argent – Les banques – Le fruit des pillages – Le départ de Joseph Marouche – Une promenade dans Smyrne incendiée – De la rue Massa à l'Alliance française – Tante Elsa et oncle Oscar – Oncle Sylvaire et tante Helene– Marius de Andria et sa femme Laura – Le conseil de famille – Les Kyriakides après l'incendie – Le peintre Procopi et Affeli Procopiou – Révélation sur l'incendie – Causes avancées (Grecs –Arméniens) et causes réelles – Un mot de Philippe de Jaza – Smyrne renaissante – L'Hôtel Naum – Mondanités à bord des vaisseaux de guerre – Prestige des officiers – Mireille à l'Alliance – Retour de l'oncle Baptista Antonio Dalessio – Les retours – Auguste Bergando – Mes relations avec les Kyriakides– Gens suspects rencontrés en ce temps-là -- Maritza Kyriakides –Leçons à Maritza Kyriakides – M. Jacques Filipacchi – Lettres échangées avec Henri Filipachi – Châteaux en Espagne – Où Mercèdes Fragiaco réapparaît – Un poste à la Banque Ottomane – Mes idées en ce temps-là – Première rencontre avec Lucien Dandoria – Où la situation politique empire – Préparatifs de départ pour Athènes – Démonstration navale – Les soirées de Sélim Letayf

– Le 31 décembre 1922 – Prestige spécial des Fragiacomino – Mon rôle et rôle de Mercedes – Joseph Marouche à Rasalla – Ibrahim Ghalip – Fernand Maineto et Auguste Bergando – Aventure de 10 000 kilos de tabac – Où Mme Luis apparaît – A Cordelio chez Éliane – Premières parties de poker après l’incendie – Mes relations avec Dandoria – Le dîner du 20 mars – Employé de la banque ottomane – André Massa à la banque – Cyclisme – Départ de maman pour Athènes – Un mot d’Ibrahim Galip.

XII Mercedes Fragiacomino et sa sœur Mme Luis

Comment s’élaborèrent mes dernières amours avec Mercedes – Mercedes à Cordelio – Mme Luis – La correspondance échangée à la banque – Mercedes femme du monde – Mercedes et les Américains – Idée inculquée à Mercedes Progrès – Safet Bey – Dîner offert par Raymond Heers – Une soirée chez Ernest Aliotti – Le boulevard des amoureux – Badinage et libertinage – Je suis trop supérieur pour être amoureux – Départ de Maritza Kyriakides – Relations avec les Kyriakides – Mr Ropartz – Léonce Guys et Bassi – Auboyneau – À propos de Mercedes – Gérard Noblet – Gérard Noblet coureur et Gérard Noblet proxénète – Soirées mondaines pour entretenir Mercedes – Le poker à Cordelio – Types de joueurs – Alfred à Cordelio, Abajoli, Pardo, Musso – Raymond Sperco et l’Eastern Carpets – Comment j’entrai à l’Eastern Carpets – Mes relations avec Mercedes – Éliane et ses amies – Dandoria va, dit-on, se fiancer – Le milieu des Arachtingi – Je fais la cour à Mme Luis – L’Eastern Carpets Ltd – Retour de Maman et de Mireille – Je fus pour toi tu fus fines – Querelles – Soirées passées chez Mercedes – Vie et malheur de Mme Luis – Une rencontre fortuite – Retour en bateau – René Letayf à Smyrne – Violence de mon amour – Rupture – M. se retire du monde – La fête du 20 mars – une démarche de Mercedes – Aborda inferi – Mme René Cros – Irène Mirzan et l’irrésistible Dandies – Les amies de Mercedes – Sylvie Dracopoli et sa sœur Mme Cros – Amours de Noblet – Attrait spécial du milieux Fragiacomino – Luis – Dracopoli – L’enfer

vu de l'intérieur – M. Daleggio en enfer – Jalousie – Je suis toujours amoureux de Mercedes – Mercedes et Menier – Mes rencontres avec Mercedes – Mlle et Monsieur – Soirées libidineuses autour de Mme Cros – Toutes mes amours pour Mercedes.

XIII - Lucien Dandoria pendant la crise

Il y a trois Lucien Dandoria – Lucien Dandoria avant la crise – Éliane Arachtingi – Voyage d'Ivy Hadkinson à Smyrne – Ivy Hadkinson et ses malheurs conjugaux – Amours d'Éliane et de Lucien – Jalousie de Lucien – Le journal de Lucien – Lucien Dandoria et André Massa – Amours d'André Massa – Épisode du lever de la lune – Auguste Bergando renoue ses amours – José Depolla – Lucien Dandoria ennemi du monde et des hommes – Bellati et lui – Promenades solitaires de Lucien – Ida Dandoria et la folie des excursions – Barbé excursionniste – Le salon oriental de Barbé – Lucien et Mercedes – Le sultan et les sultanes – Barbé et Dandoria – Dandoria veut aller à Bournabat – Dandoria va se marier – Mes relations avec Dandoria – Comment je fis la connaissance de Mme Cramer – Mes amours avec Mercedes – Littérature – Les opinions de Dandoria en ce temps-là – Apparition de Lucien Arcas – Littérature et poésie – Lucien Arcas poète – Influence de Lucien Arcas – Lucien Arcas et ses amis – Lucien Damian, Brandis, etc. – Lucien Arcas aristocrate – Premier contact avec l'hôtel de la gare – Lucien Arcas et Dandoria – Le baccarat à Smyrne – Tempérament de joueur – Types de joueurs – Autour du jeu – M. et Mme Arachtingi au baccarat – Lucien par rapport à Éliane – Éliane par rapport à Lucien – Aperçu général sur la société de Cordelio – Le Club de Cordelio – Au tripot, le vendredi saint – Mercedes et Sylvie – Suis mis en gage – Les prêts de Micaléf – Crise Micaléf – Récit du désastre de Micaléf – Étude générale de mon caractère et de mes capacités d'amitié – Caractère littéraire de ma sensibilité – Et la recherche de 300 livres – Pressentiment du désastre – Une conversation avec Robert – 16 au 17 mai 1925 – Secours moral de Paul Micaléf – Robert Cramer consulté – Arcas se dérobe – Ramy ou Rahmi – L'usurier théorique et l'usurier pratique

– Secours de Lucien Dandoria et d'autres amis – L'habitude d'avoir des dettes – Réflexions sur l'argent et sur ceux qui le donnent – Pathologie de la générosité – Tradition mystérieuse – Amoureux malgré elle – Rupture et départ de Mercedes – Le banquet à bord – Le genre de Cordelio – Les délices de la passion – Éliane amoureuse de moi – Cécité de Lucien – Refroidissement progressif – Lucien Arcas – Dandoria et mes amours.

XIV Le salon de Mme Cramer

La famille Cramer : Mme Cramer – Madeleine Cramer – Robert – Mme Cramer, marquise de Rambouillet – Premières rencontres avec Paul Micalef – Le bon et le mauvais goût – Altercation avec Arcas – Robert et les Giudici – Premier contact avec les Giudici – Amours de Robert et de Marcelle Giudici – Charme des soirées chez les Cramer – Aristocratomanie – Développement et intensification de mes marottes aristocratiques – Autres lignes rencontrées chez Mme Cramer – M. et Mme Sousher – Une gouvernante aux mains molles – La petite Sousher, enfant prodige – Compliments pour petits enfants et propos d'hommes supérieurs ! – Amenez-moi Bergando et Micalef – Mme Léonce Guys – Savoir-vivre et aliénation mentale – Mme Lapandjoflou – Marguerite Missir et sa dot – Comment se forma chez Mme Cramer l'atmosphère hostile à Eliane et celle favorable à Dandoria – Les promenades en auto – Départ de Mme et Mlle Cramer – Les vendredi littéraires et les procès-verbaux d'Arcas – Paul Micalef – Vie et origine de Micalef – À propos du communisme – Amitié avec Arcas – Noctambulisme et conversation avec Lucien Arcas – Fiançailles de Madeleine Cramer – Retour de Mme Cramer – Anecdotes sur Erich Schleicher – Robert amoureux de Marcelle – Maladie de Robert – Durant la maladie de Robert – Histoire d'une pièce de théâtre – Si l'on veut des acteurs, il faut inviter Éliane – Devant la porte – La fête – Anecdotes sur la fête. Le maître, l'homme et l'homonyme – Fiançailles de Robert et de Marcelle – Doublement d'aristocratie – Travaux littéraires – Discussions littéraires avec Arcas – La manie grecque et l'astrono-

mie – Influences fécondes – Le baccarat – Micallef et Arcas – Simon Mainetti et le baccarat chez René Cros – Émigrants – Les débuts d’une longue crise – Les économies sacrées de Lucien Dandoria – 1^{er} voyage de Dandoria à Constantinople – Divers dépôts – Parmi les amoureux (Cramer-Schleicher) – Troisième reprise avec Mercedes – Caractère particulier de la troisième reprise – Récit détaillé de la troisième reprise – Mercedes – Lucien Arcas, Dandoria et mes amours – Les rendez-vous à la pâtisserie – Une soirée de voiture – Vieilles amours, vieilles demeures – Mercedes et Sylvie

XV L'ère des dettes

Voyage à Constantinople avec Paul Micallef – Marie Dandoria – Un wagon réservé en compagnie d’Ibrahim Galip – Convention des beautés de la nature et des diversités du paysage – La plaine de Magnésie – Petites cités de l’intérieur – Le lac de Magnésie – Arrivée à Banderma – Voyage de nuit dans la Marmara – Petites géographiques et étroitesse d’imagination – M. et Mme Dandoria – Première rencontre avec Odile Dandoria – M. et Mme Galizzi – Micallef communiste – Micallef sorti du peuple – Une conversation avec Mme Dandoria – Martial Lanza et ses amours – Humbert Mauromati – A Thérapia et Tokatliyan – Prodigalité et générosité de Micallef – Dévouement de Paul Micallef – Familles de femmes et bouges de nuit – Micallef et l’art – À la mosquée de Sainte Sophie – Autres mosquées – La tour de Galata et le Bosphore géographique – Une vieille personne et une vieille maison à Thérapia – Mlles Della Suda, mademoiselle Mauromati – Micallef disparu – Micallef et les putains – Nous avons eu tous deux pour maîtresse, je crois ... – Galanteries – À la brasserie Bomonti – Idées sur le peuple – Hadji Békir – La légende des loukoums – La cathédrale engloutie – Le diable soit des lampions.

ASCENDANCE DE LA FAMILLE D'ANDRIA

Recherche de liens - 27/02/2018 - Fichier Généalogie - page 1

Liens entre d'ANDRIA Bernard et de ANDRIA Jean-François

Ancêtres communs (40)

d'ANDRIA Mario (1743-- 1813)

MARCOPOLI Apollonia Puludhia "Madhoni" (1756-)

de MECREDITCH SISMAN Giovanni (1741-)

de MATHOS Anne ((c) 1726-1812)

de PORTU Nicolao (1729-1794)

de STEFANI Marietu (1740-1803)

DRACOPOLI Battista (-)

DRACOPOLI Maria (-)

DRACOPOLI Michele (1644-> 1709)

GIUSTINIANI RECANELLI Leone (1630-)

VURO Maria "Marieta" (-)

TUBINI Christofaro (-)

de VIA Marina (-)

TIMONI Vincenzo (~ 1590-> 1642)

VURO Maria (~ 1600-- 1642)

d'ANDRIA Andrea ((c) 1670-)

CORPI Francesco (1639-)

TUBINI Orieta (1647-)

TIMONI Antonio (-)

PATERIO GRIMALDI Alessandro (-)

GIUSTINIANI FORNETTO Simone (1507-1544)

d'ANDRIA Pantaleone (1583-)

GIUSTINIANI LONGO Paride (< 1427-1474)

SPINOLA Cateta (-1475)

MAMACHI de LUSIGNAN Zacharie Jacques (~ 1640-> 1716)

SOFFIETTI Maria "Maruca" (-)

FITILI Stefano (-)

GRIMALDI Geronima "Mimina" (-)

d'ANDRIA Mario (1601-)

DOMESTICO Nicoletta (-)

GIUSTINIANI FORNETTO Giuseppe (1640-< 1703)

MACRIPODARI Margaru (-)

GIUSTINIANI Nicola (< 1742)

GUIDUCCI Maria "Maruca" (-)

CORPI Georgio (~ 1763)

GLAVANY Angela "Angeru" (-)

MARCOPOLI Gerolamo "Geronimo" (~ 1692~ 1776)

GIUSTINIANI Maddalena "Madarneta" (> 1759)

CASTELLI Nicola (1563-< 1608) 40. GIUSTINIANI Despina (-)

d'ANDRIA Bernard et de ANDRIA Jean-François sont parents à 5 générations

Autres liens de parenté (0)

Il n'y a pas d'autres liens de parenté












Autres liens (2)

par témoin de Mariage (Témoin)

par témoin de Baptême (Marraine)

DÉTAIL DE L'ANCÊTRE COMMUN 1

Recherche de liens - 27/02/2018 - Fichier Généalogie - page 2

<p> d'ANDRIA Mario (1743~ 1813)</p> <p> MARCOPOLI Apollonia Puludhia "Madhoni" (1756-)</p>	
<p> d'ANDRIA Battistina «Battina» (1786-)</p> <p> d'ANDRIA Stefano (1815-1875)</p> <p> d'ANDRIA Paul Leopold (1866-1915)</p> <p> d'ANDRIA Stefano «Gilbert» Giuseppe (1901-1970)</p> <p> d'ANDRIA Bernard (Silvio Stefano) (1940-)</p>	<p> d'ANDRIA ou de ANDRIA Giuseppe Mario (1794-1867)</p> <p>de ANDRIA Pietro «Pettrakaki» (1827-1907)</p> <p> de ANDRIA Giovanni (1869-1955)</p> <p> de ANDRIA Mario Giuseppe Luigi Oscar (1898-1951)</p> <p> de ANDRIA Jean-François (1938-)</p>

Descendance De Pantaleone D'Andria

Attestation notariale en latin du 9.12.1789 également appelée Certificat de Pedigree par Paul Ellis

Au nom du Seigneur, Amen

Le très illustre seigneur Lucas Barnabé, J.U.D., prêteur actuel de cette Sérénissime République de Gênes &c &c siégeant à son tribunal

Ayant entendu la requête à lui faite par le Seigneur Jean de Andria, fils actuellement vivant de feu le Seigneur Joseph en son nom et au nom des nobles Seigneurs Ignace, son frère, Michel, son oncle paternel, fils du noble Seigneur Antoine fils de feu Joseph son grand-père paternel s'appelant tous de Andria produisant l'arbre généalogique et la descendance du noble Seigneur Pantaleone de Andria, citoyen originaire de Gênes demandant en son nom et au nom des susdits de déclarer que cet acte est le véritable arbre et descendance de la même souche et par conséquent le seigneur Jean lui-même et les seigneurs Ignace, Michel et Antoine tous De Andria comme les descendants de mâle en mâle du même seigneur Pantaleone sont des citoyens génois et doivent être regardés et considérés comme tels en tous lieux &c &c

Après avoir entendu des informations et ou les écrits qui ont été produits en forme d'actes publics avec les sceaux et légalisations requises d'où il ressort avec évidence que le dit Seigneur Pantaleone a été dès l'année 1584 reconnu comme citoyen, que de lui est né le noble Seigneur Gaspard duquel Gaspard sont nés les nobles Seigneurs Michel et Pantaleone duquel Michel sont nés les nobles Dabus et Paschal, lequel Paschal eut le noble Seigneur Joseph et le Révérend Seigneur Michel ses fils, duquel Joseph est né le noble Seigneur Antoine encore vivant et présent (demandeur) et de celui-ci sont nés feu le noble Seigneur Joseph et le noble Seigneur Michel également vivant et présent (demandeur) lequel Joseph est sorti de cette vie laissant les dits frères Seigneurs Jean et Ignace de Andria présents e demandeurs.

Après mûr examen de tout cela et après avoir vu ce qu'il fallait et considéré ce qu'il fallait &c &c

De toute manière a prononcé et prononce a déclaré et déclare que l'Arbre généalogique produit plus haut est dit le véritable Arbre et la véritable descendance du dit feu noble Pantaleone de Andria autrefois citoyen de Gênes et que le dit noble seigneur Jean et les nobles seigneur Ignace, Michel et Antoine tous de Andria doivent en conséquence être regardés et considérés en tous lieux et en toutes choses comme les vrais et légitimes descendants du dit noble feu Seigneur Pantaleone et comme tels citoyens de Gênes louant &c &c statuant &c &c et décrétant &c &c

De toutes ces choses, moi Jean Augustin Passano, notaire public et membre de la communauté de Gênes &c &c j'ai produit l'acte dans l'étude des susdits très illustres Seigneurs Prêteurs sise dans le petit Palais criminel, l'an de la nativité du Seigneur mil sept cent quatre-vingt-neuf 1789, indiction septième selon le quantième de Gênes le mercredi neuvième jour du mois de Décembre le soir vers la septième heure avec les lumières utiles des présents Seigneurs Nicolas Muttio fils de feu Jean Baptiste et Jacques Parodi fils de feu Jean-Baptiste appelés comme témoins pour les susdits.

Signé Jean Augustin Passano, notaire public de la communauté de Gênes

Nous René, Louis, Amédée Raulin, Conseiller du Roy, Consul Général de France à Gênes et ses dépendances, certifie que Monsieur Augustin Passano qui a signé de l'autre part est tel qu'il se qualifie. Aux écritures et signatures duquel pleine foi doit être ajoutée tant en jugement que dehors. En témoin de quoi nous avons délivré le présent certificat signé de notre main et muni du sceau royal de ce consulta de Gênes le cinq janvier 1790

Signé Raulin

Certificat de Pedigree en latin
In Nomine Domini Amen

Prestantissimus Dominus J.V.D. Lucas Bernabei modernus Pretor hujus Serenissimae Republicae Genuensis & sedens pro Tribunali.

Audita requisitione sibi facta per D^m Joannem DeAndria filium nunc q^m D. Joseph suo, et nomine D. D. nobilium Ignatii eius fratris Michaelis eius Patruī fili N. D. Antonii q^m Joseph nec non dicti N. D. Antonii q^m Joseph eius avi paterni omnes de Andria producentem arborem et descendantiam a nunc q^m nobile Domino Pantaleone de Andria cive oriundo Januensi, et petentem suo, dictisque nominibus declarari ipsam esse veram arborem et descendantiam a d^o stipite, et per consequens ipsum dominum Joannem et Dominos Ignatium, Michaelē, et Antonium omnes per Andria uti descendentes de masculo in masculum ab eodem D. Pantaleone esse cives Januenses, et uti tales debere ubique locorum haberi, et considerari.

Auditis informationibus visisque Scripturis in publicam fornā productis cum sigillis, et legalitatibus opportunis, ex quibus patet dictum Dominum Pantaleonem fuisse de Anno 1584 uti Civem recognitum, et ex eo natum esse nobilem Dominium Gasparem, ex quo Gaspare nati sunt nobiles Domini Michael et Pantaleo, ex quo Michaelē nati sunt nobiles Dabuse et Paschal, qui Paschal habuit N. D. Joseph, et N. D. Michaelē eius filios, ex quo Joseph natus est N. D. Antonius, adhuc vivens et instans, et ex hoc nati sunt q^m nobilis D. Joseph, et nobilis D. Michael pariter vivens, et instans, qui quidem Joseph ex hac vita decessit relictis dictis D. D. Joanne, et Ignatio fratribus de Andria instantibus, et super omnibus habito maturo examine et demum visis videntis et consideratis considerandis.

Omni modo ... Pronuntiavit et pronuntiat, declaravit et declarat arborem Superius productam esse veram arborem et descendantiam dicti q^m nobilis Pantaleonis de Andria olim Civis Januensis dictumque propterea N. D. Joannem et d^o NN. DD. Ignatium, Michaelē et Antonium omnes de Andria esse veros et legitimos descendentes dicti q^m N. D. Pantaleonis et uti tales esse Cives Januenses, ac pro talibus ubique locorum haberi, et considerari debere et in omnibus iuxta petita omni meliori modo & Laudans & Statuens & atque decernens &

de quibus omnibus & Me Iem Augustinum Passanum Notarium Publicum. Collegiatum Januensem & ---

Actum Genue in studio prelati prestmi Domini Pretoris siti in Palatietto Criminali Anno a nativitate Domini millesimo septingentesimo Octuangesimo nono, 1789, Infictione Septima de more Genue, Die Vero Mercurij nona Mensis Decembris in Vesperis circa horam Septima, luminibus opportunij, Presentibus Dono Nicolao Muttio Qm Ionias Bapte et Jacobo Parodi Qm Joan Bapt Testibus ad Predicta vocatis.

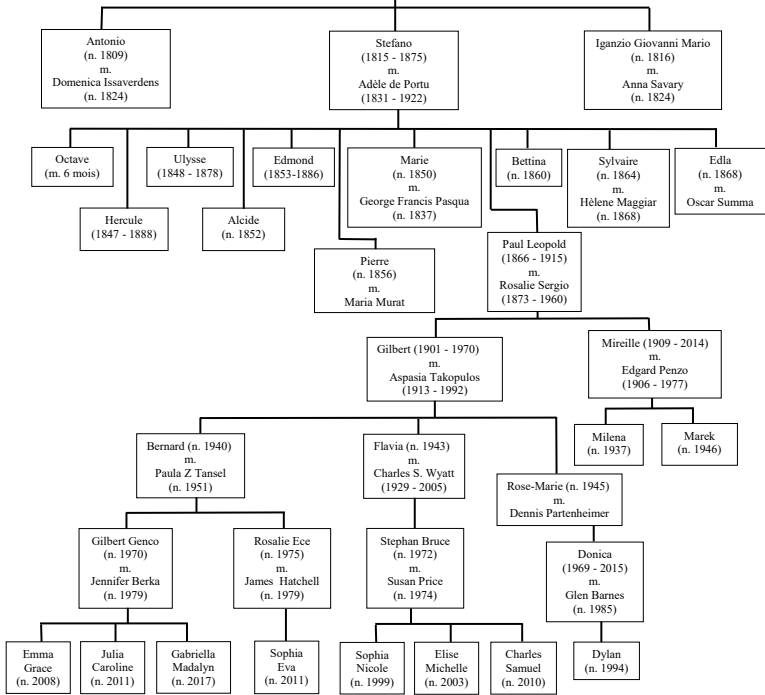
L.S./firmatus//Io Augustini Passanus No. Pub. Colleg Januensis.

Branche
Certificat
Pedigree
1789

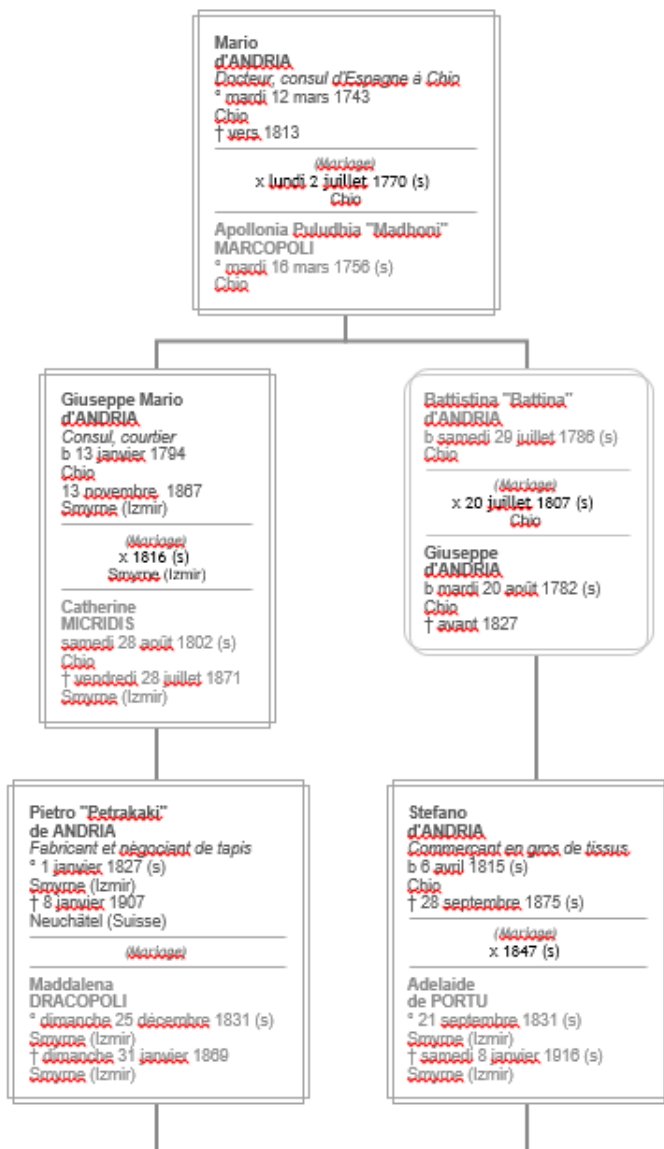


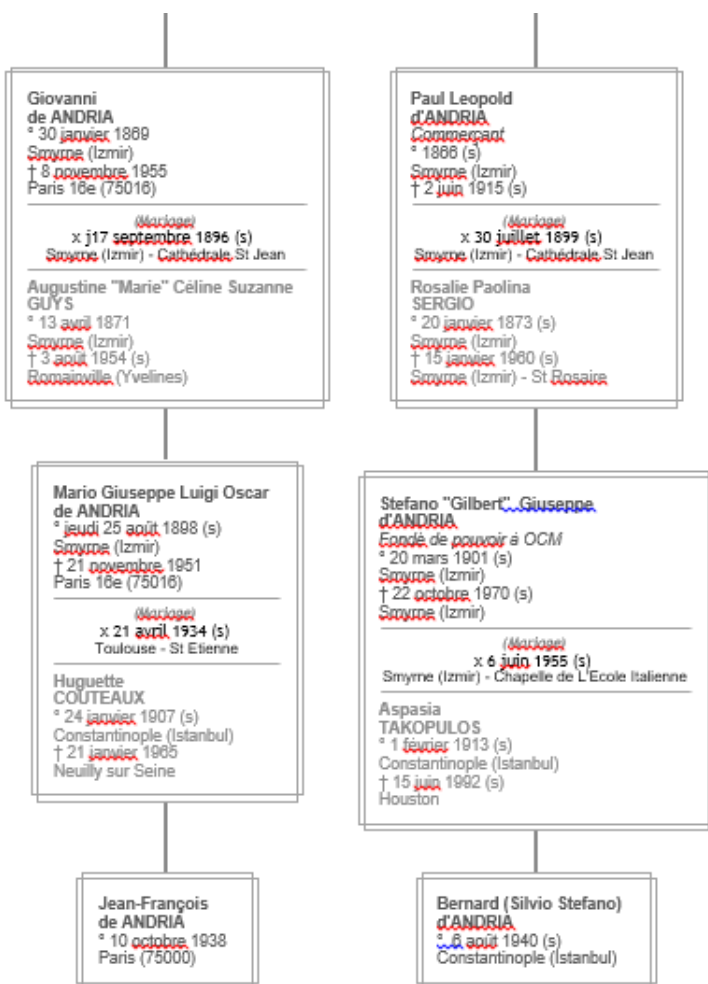
Ascendance Généalogique Gilbert D'Andria

D'Andria Pantaleone (~1515 - < 1569)
 D'Andria Mario (~1550 - < 1607)
 D'Andria Nicola (~1575 - < 1650)
 D'Andria Mario (~1601 -)
 D'Andria Stefano (~1629 - < 1702)
 D'Andria Stefano Lorenzo Ignatio (~1711 - ~ 1778)
 D'Andria Mario (1743 - ~1813)



Parenté Bernard d'Andria - Jean-François de Andria





Traduction du testament de Stefano D'Andria

Page 1

Partant pour l'Europe, j'ai jugé raisonnable de rédiger mon testament pour chaque éventualité :

- 1) Je déclare que je meurs comme j'ai vécu, dans la foi catholique. Je confie mon âme à Dieu en implorant qu'il me pardonne tous les péchés que j'ai commis volontairement ou involontairement
- 2) Ma fortune est composée (consiste en) d'argent, d'affaires et de billets de créances que j'ai sur mon magasin au nom de Stefano D'Andria selon le bilan que j'ai clôturé et déposé le 14 juin 1866 au ??

J'ai dans la caisse	Pts	792 377,54
Loyers de plusieurs de mes propriétés		97 100,75
Mes deux maisons dans l'avenue « Terisié jadessi » n°45-46		100 000
Deux maisons au n°26-27		250 000
Le magasin du bazar à côté du khan Bedot		160 000
<i>Ligne illisible</i>		100 000
Le magasin dans le quartier franc près de Natik Satru		80 000
Meubles de ma maison et argenterie et autres effets		70 000
Le jardin dont je suis muteveli		17 220
	Pts	1 666 698,29

Ce qui nous donne un total de 1 666 698 gurus (grossia) et 29 cts en livres ottomanes

NB : Toutes ces propriétés mentionnées plus haut sont achetées et enregistrées à l'Emlak au nom de mon épouse Adèle mais elles sont ma propriété.

- 3) Ma fortune mentionnée plus haut, qu'elle augmente ou diminue
-

au moment de ma mort, je souhaite qu'elle soit partagée en (*mot illisible*) quatre parties, qu'une partie soit donnée à chacun de mes enfants qui seront vivants à ce moment, sans qu'aucune distinction ne soit faite entre eux, et une partie à mon épouse Adèle, le mode de répartition sera fait avec l'avis et l'approbation de mon épouse (*suite illisible*)

Page 1 verso

- 4) Selon la loi et ma volonté, je désigne comme tuteur de mes enfants leur mère et mon épouse Adèle et comme « pro-tuteur » mon frère Antonio D'Andria.
- 5) Comme exécuteurs de mon testament je désigne Jean Ant D'Andria, mon frère, Ange Aliotti, Etienne Alexandre de Andria et Ant Ballian. Je les prie de juger si mes enfants peuvent (*suite illisible*)
- 6) Qu'après ma mort, soit réalisé un bilan général et que soient estimés tous mes terrains pour qu'apparaissent la valeur exacte de ma fortune
- 7) Mon souhait est que mon épouse Adèle (*ligne illisible*)
 Qu'elle contribue aux frais de la famille, quelle exécute ma volonté. Je la prie d'aider (*mot illisible*) et exécuter ce testament après ma mort (*suite illisible*)
- 8) Outre les biens mentionnés ci-avant, je possède aussi le 1/3 de maison et du jardin à Chio, que nous avons acheté à notre oncle Don Pasquale, moi et mes frères Antonio D'Andria et Jean Antoine D'Andria au nom de notre frère Don Nicolo (*plusieurs mots illisibles*). Deux de mes frères ont voulu vendre cette propriété (*quelques mots illisibles*). Que ma part du montant de la vente soit donnée à ma famille et que vous partagiez de manière égale entre tous les héritiers.
- 9) Outre les biens mentionnés (*mots illisibles*) le moulin de Regina et Louis Roboly est à moi, il est au nom de mon épouse Adèle (*mot illisible*)

Page 2

Il est à moi comme temessuk, que ce moulin soit vendu et qu'une fois payées les obligations (*mots illisibles*) que la somme qui reste de la vente soit donnée à Regina et Louis Roboly.

10) J'ai de plus une partie des parts de la vieille société créée avec mes deux frères Ant D'Andria et Jean Ant. D'Andria, que lorsque les comptes seront faits, que vous partagiez ma part entre tous les héritiers.

11) La loi me laisse de ma fortune une part disponible. De celle-ci, je laisse, outre sa part de l'héritage, suivant l'article 3, à mon épouse Adèle 600 livres ottomanes et à l'hôpital St Roch, 5 livres ottomanes et à l'hôpital St Antoine, 30 livres ottomanes.

Je souhaite à mon épouse Adèle qu'elle aime (*mots illisibles*) toujours nos enfants comme elle le faisait de mon vivant, et qu'elle demande toujours conseil à mon frère Ant D'Andria. Et pour eux, comme père, je leur demande de toujours respecter et aimer leur mère tant qu'elle vit. En agissant ainsi, ils auront ma bénédiction et la protection et l'aide de Dieu. Ceci est ma dernière volonté. J'ai rédigé mon testament de ma propre main étant sain de corps et d'esprit.

A Smyrne, le 10 juin 1867

Signé : Stefano D'Andria

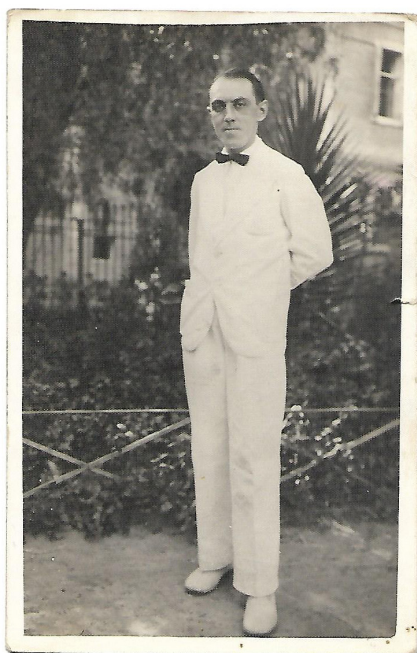
ALBUM



Gilbert et les amis de bas âge



Mireille & Gilbert 1911



Gilbert 15 Juin 1938

Gilbert 18 ans en 1919





Gilbert dans le jardin de sa maison



Gilbert à l'Eastern
Carpets Janvier 1926



Gilbert en 1920



Gilbert à Sariyer avec
M.A. et L. A. le 6 Juin
1937



Gilbert avec Lucien
D'Andria



Gilbert avec Mehmet Ali Tiney



Gilbert et Mercedes 31 Décembre
1922



Gilbert avec Mercedes



Gilbert , Lucien Arcas
et autres sur la plage
d'Inciralti



Gilbert 13 Juin 1926 devant le
palais de St. Thomas d'Aquin



Gilbert à Éphèse 1930



Gilbert à Éphèse avec des amis



Mireille D'Andria et des amis avec liste des amis au verso

1 Mafister
 2 Edgard Penzo
 3-4 Mr. et Mme H. Caporal
 5 Estelle d'Andria
 6 Comte Macoussi (comte qu'il se fait)
 7 Jeanne F. Caporal
 8 Mireille
 9 F. Caporal
 10 Giselle Fans
 11 C. Michel (R.g.D.r)
 12 Grace Vitalis
 13 Mille
 14 Lucien Dandoria
 15 Lorenzetti.

1- Mafister (?)
 2- Edgard Penzo
 3/4- Mr. et Mme. H. Caporal
 5- Estelle D'Andria
 6- Comte Macoussi (comte qu'il se fait)
 7- Jeanne F. Caporal
 8- Mireille D'Andria
 9- Fernand Caporal
 10- Giselle Fans
 11- C. Michel (R.g.D.r)
 12- Grace Vitalis
 13- Mille
 14- Lucien Dandoria
 15- Lorenzetti

Liste des amis au verso



Gilbert et un groupe
d'amis



Eliane



Antoine D'Andria frère de
Stefano D'Andria



Domenica D'Andria
née Issaverdens épouse
d'Antonio D'Andria



Paul D'Andria avant sa
disparition du bateau en 1915



Paul D'Andria jeune homme



Mireille D'Andria Penzo jeune fille



Rosalie D'Andria jeune

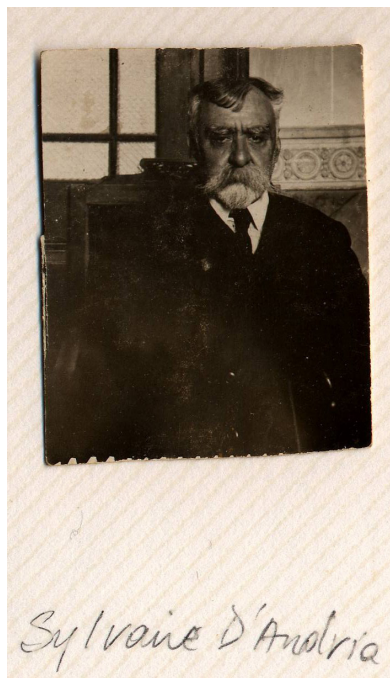
Rosalie D'Andria avec Mireille



Rosalie D'Andria



Stefano D'Andria



Sylvaire D'Andria

Baptistin Capponi



Hélène D'Andria
épouse de Sylvaire
D'Andria



Mireille Penzo à 101 ans
avec Bernard D'Andria



Oncle Nicolas Maggiar



Ulysse D'Andria



Aspasia D'Andria à Büyükada



Aspasia D'Andria avec Flavia et Rose
Marie à Büyükada 23 Avril 1948



Gilbert Aspasia Bernard
Flavia Rose Marie à
Istanbul



Aspasia D'Andria



Gilbert avec Aspasia



Gilbert avec Bernard &
Flavia Büyükada 1946



Gilbert et Aspasia



Aspasia D'Andria 10 Juillet 1972



Gabriel Jean Baptiste Arcas



Lucien Arcas



Madame Arcas épouse de Gabriel
Jean Baptiste Arcas



Gilbert, Aspasia avec Lucien et Wanda Arcas

August Bergando



Aurette Arcas

Maritza avec Annie



Mercedes Fragiacomò

Anochorandas Dhu ten levopin ezera colaghor na como
 1^a ^{Copy} Ten Dhuatukoromu Dhu cabhe endhechomenon.
 Tanageron ote apathero ofot eziva is ten cabhelittin apotoblon
 Hristikar paradidho ten tsichunmu is ten Theon ka
 yitondos senchorion apo olis opa oflexa thelmatheos ote
 Athalotos.

2^a I catastasomun sistata opota acolita oia chun nath
 pragmaturos ke Belicta Dhuafon chrestosomun oche dhu
 to emborionomu tu catastasomomun opoten sponionean
 Stefano D'Andria cata to elango opu elotta is tas la gheusia
 1866 is ten caghi.
 Lcho is ten lassa

	P. 6
Una esunaca opu Dhuafon enitta Dhuatukoromu	99,377,54
To Dhu opitia is Dhuonon forafic padocet 2/16	97,100,75
To Dhu opitia ot 26/24	100,000
To maghari koroca Dhufla Bedot abani	250,000
To maghari koroca Dhufla Bedot abani	160,000
To maghari is funcomachala Dhufla tu sharit tabru	80,000
To Dhufla opitiumu ke avonica p. alla	70,000
Dhu statheos perivoli ince matvelis	17,220
	P. 6
	1,666,698,29

La opa mazgonde gheusia na mitroni avonice avonice eni
 chulidhes cracovia enonida ote gheusia ke 29% is lera Dhuonon
 nellin 117.

3^a I anochorandas Dhuatukoromu oia aghorasmones ke oferasmones
 is to embolati is onoma sez igjurnu Dhuote alla ince Dhuonon.

3^a I anochorandas catastasomun ote ofasim ote oligostopoi is ten
 epochin tu thanatimun conoo na mraakti is totos esse ma
 ke na thadhi apo era meridhion is catheno apo ta pedu
 mu opu tra gun ten epochin oflinur is ta pedhiamu choro
 canian Dhuatukoromu ke oia opa ofta ta meridhion is ten sez
 ghoramu adeli, o tropes dhu ke mirasias theli gheini ma
 ten ghoramon ke ten engrastu tu sez igjournu adeli the ten
 allheltu p. koroca Dhuatukoromu.

Testament de Stefano D'Andria p.1

ten opian echo ire to anno os homewate. Similes
 aftes na pulitaki ke afo plerathun ta omolokha
 me charantaki apo ten Loui Roboly ke Ragena thoboly
 ke i totti eos ten pleromun cosa Chronakto perisepean
 apo ten pulisan na ta dhadhun is tin Raggona ke
 Loui Roboly.

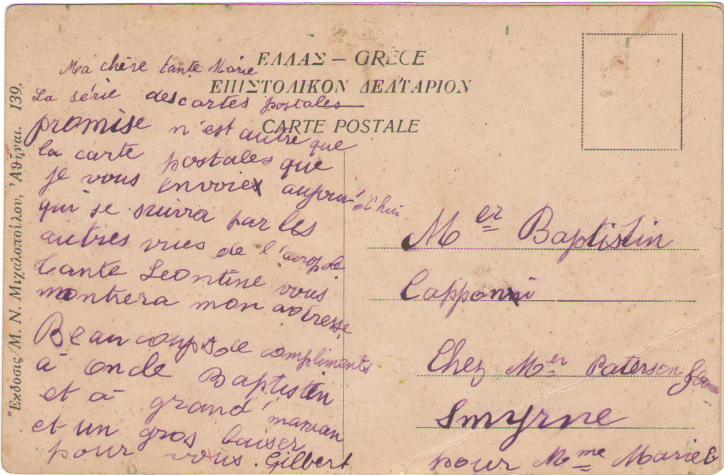
10. Echo acoma to meridhion mu apo ta assinata veresothia
 to paxos sindrophos opu cha me ta dhia. Adhapha
 Ant D Andria ke Joan Ant D Andria ke opoto unachon
 ke dhoti to analogonmu na mirazeta ke etoto caessu
 is oia tas chrononias.

11. O nomos mu charigi opu to catastaseos mu mian
 parte disponibile ke apo afton afino etoto tu meridhion
 to chrononias esta to arthron 1^o is tin sigionmu
 Adela Tires Athomanikas exosives ke is to spitato tu
 St Roco icosepende Tires Athomanikas ke is to spitato tu
 St Antonio Nicanda Tires Athomanikas.

Ant. is tin sigionmu etote ore unghu. Aftos
 pandotes to beannas ofos eamen zoncasmu ke na
 vuvubouate pandote ten Adhaphon mu Ant D Andria
 ke dhia tuto as Peter tu toc mu na sevide ke na
 Agaphan pandote tin mheraton enasso zi, dhia
 thubotropas camnonas th echa ke ten exchommu
 ke tin thien tin prestacion ke ten vort-hian, afti ire
 i kellekamu thelisis ke i dhia thubommu tin opian
 oghrapa dhiochinos saos ke i ghuis echa too frenas
 ke ton nun.

En spuvini renvion dhoca sunsa etote octacosia
 exinda optoi.

(Signe) Stefano D Andria.



Smyrne le 3/8 45 Mon cher Gilbert

Je te serai bien reconnaissante
 si tu pouvais me parler d'Eliane.
 Ne me caches rien. Est-ce sérieuse
 ce qu'elle a et fait elle bien sa cure?
 Ou bien agit-elle comme ici.

Je suis très inquiète, quelques
 mots de temps à autre de ta part
 me tranquilliseront beaucoup.

Je suis bien malheureuse de la
 sentir encore souffrante.

Des baisers à ta chère famille et
 des remerciements anticipés de Marie Capponi

Marie Capponi cartes, verso

Ma Chère tante Marie

La série des cartes postales promise n'est d'autre que la carte postale que je vous envoie aujourd'hui, qui se suivra par les autres vues de l'Acropole.

Tante Léontine vous montrera mon adresse. Beaucoup de compliments à l'oncle Baptistin et à grand 'maman et un gros baiser pour vous.

Gilbert

Izmir, le 3/8/45

Mon Cher Gilbert,

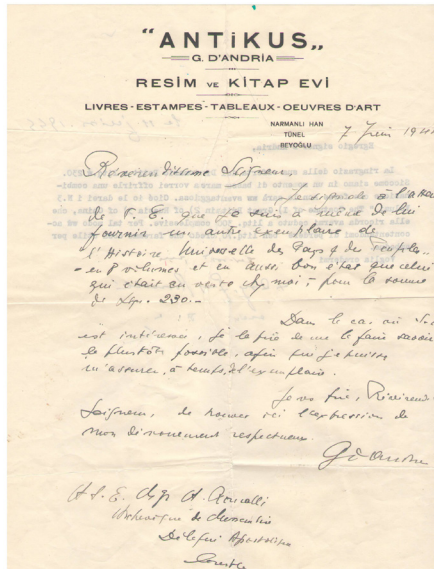
Je te serais bien reconnaissante si tu pouvais me parler d'Eliane. Ne me cache rien. Est-ce sérieux ce qu'elle a et fait-elle bien sa cure ? Ou bien agit-elle comme ici ? Je suis très inquiète, quelques mots de temps à autre de ta part me tranquilliseront beaucoup.

Je suis bien malheureuse de la sentir encore souffrante. Des baisers à ta chère famille et des remerciements anticipés de

Marie Capponi



Marie Capponi Cartes à Gilbert, face



ANTIKUS
G. D'ANDRIA

Resim ve Kitap Evi

Livres- Estampes-Tableaux- Oeuvres D'Art

Narmanlı Han, Tünel, Beyoğlu

7 Juin 1944

Révérendissime Seigneur,

Je signale à l'attention de S.E. que je suis même de lui fournir un autre exemplaire de *l'Histoire Universelle des Pays et des Peuples* en 8 volumes et en aussi bon état que celui qui était en vente chez moi pour la somme de Ltqs 230.- (livres turques)

Dans le cas où S.E. est intéressée, je la prie de me le faire savoir le plutôt possible, afin que je puisse m'assurer à temps de l'exemplaire.

Je vous prie, Révérendissime Seigneur, de trouver ici l'expression de mon dévouement respectueux.

(Signé)

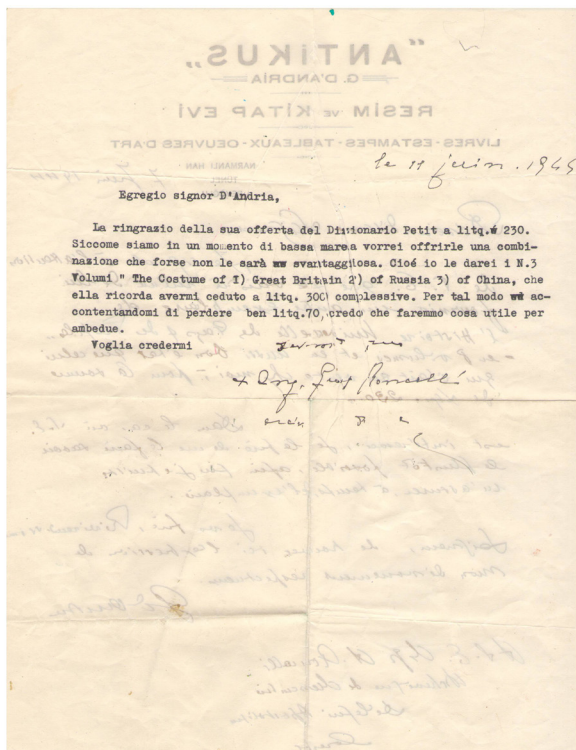
G.D'Andria

À S.E. Mgr. A. Roncalli

Archevêque de Mesembria

Délégué Apostolique en Turquie

Lettre au Pape Jean XXIII



(Réponse de contre-offre de Mgr. Roncalli au verso de la lettre de Gilbert)

Le 11 Juin 1944

Cher Monsieur D'Andria,

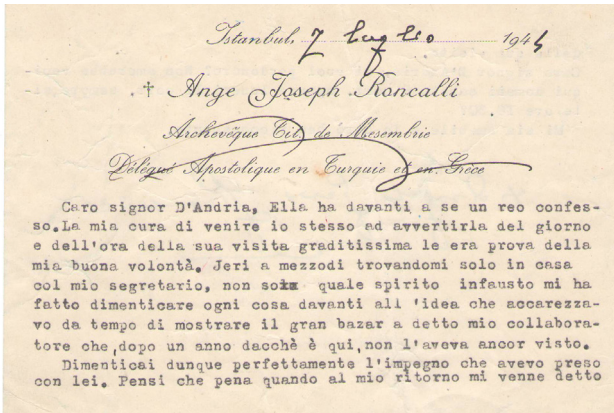
Je vous remercie pour votre offre pour le « Dictionnaire Petit » pour Ltqs. 230.

Comme nous sommes dans un moment de marée basse, je tiens à vous offrir une combinaison qui ne seras peut-être pas désavantageuse. Autrement dit, je voudrais vous donner les 3 volumes « Les costumes de 1) Grande Bretagne 2) La Russie, 3) La Chine » inclus, que vous vous souviendrait vous m'aviez cédé pour Ltqs 300. Ainsi, je me contenterai de perdre 70 Ltqs. Je crois ainsi que nous réaliserons quelque chose d'utile pour tous les deux.

Veillez croire,

+ Mgr. Giuseppe Roncalli

Réponse du Pape Jean XXIII



Istanbul, 7 Juillet 1944

Ange Joseph Roncalli

Archevêque Tit. De Mesembrie

Délégué Apostolique en Turquie et en Grèce

Cher Monsieur D'Andria,

Vous avez devant vous une vraie confession. Ayant pris soin de venir moi-même pour vous informer du jour et de l'heure de votre visite très bienvenue, était la preuve de ma bonne volonté.

Hier, me trouvant seul à la maison avec mon secrétaire, je ne sais quel esprit sinistre m'a fait oublier votre visite en face de l'idée longtemps nourrie de montrer le Grand Bazar à mon collaborateur qui après un an qu'il se trouve ici, ne l'avait pas encore visité.

J'ai parfaitement oublié l'engagement que j'avais pris envers vous. Pensez à la peine que j'ai éprouvée à mon retour lorsqu'on m'informa de votre visite.

Cher Monsieur D'Andria, me pardonnez-vous ? J'aimerais votre visite demain samedi 8 courant ou lundi le 11 courant à la même heure 16.30 ?

Soyez aimable et je vous en serais reconnaissant.

+ Angelo Giuseppe Roncalli

la sua visita.
o signor D'Andria, mi vuol perdonare? Non amerebt
domani sabato 8 corr. oppure lunedì 11 corr. sen
ore 16.30?
i sia amabile e le sarò ben riconoscente.

+ Angelo Giuseppe Roncalli

Pape Jean XXIII signature

Le Journal d'Orient, Vendredi 7 Juin 1963

JEAN XXIII

Je me le reprocherais si je m'abstenais d'écrire humblement ces lignes à l'occasion de la mort du Pape Jean XXIII.

Je l'ai vu, pour la première fois, en 1931, lorsque, Visiteur Apostolique en Bulgarie, il vint à Izmir en compagnie de Mgr Margotti, Délégué Apostolique en Turquie et Mgr Filippucci, archevêque latin d'Athènes, prendre part à la célébration solennelle du quinzième centenaire du concile tenu à Éphèse en 431.

Je me trouvais également fortuitement présent à son intronisation, en grande pompe, en la Cathédrale du St. Esprit, en tant que nouveau Délégué Apostolique en Turquie, le jour de l'Épiphanie de l'année 1934. Je fus impressionné par le discours subtil et sage qu'il prononça à cette occasion.

Plus tard, les circonstances m'ont permis de le connaître de près, d'avoir l'occasion de converser avec lui, être reçu par lui à la Délégation Apostolique et même d'entretenir avec lui une correspondance que je conserve précieusement.

J'ai réussi à maintenir le contact avec lui jusqu'à l'avant dernière étape de son ascension ecclésiastique, alors qu'il était Cardinal patriarche de Venise.

Je me dérobaï à tout rapport avec lui lorsqu'il fut élu pape. Je m'abstins de lui écrire pour le féliciter. Je me sentis ver de terre. Il s'était élevé trop haut. Je ne m'en repens pas. Ma lettre, probablement, ne serait jamais tombée sous ses yeux. Et j'aurais reçu, comme des milliers d'autres correspondants, un remerciement imprimé qu'il avait tenu, dans sa bonté, à faire parvenir indistinctement à tous les humbles qui, ayant eu autrefois l'honneur de l'approcher avait cru devoir lui écrire pour se rappeler à son souvenir et lui présenter leurs félicitations.

J'affirme avoir éprouvé à l'annonce sans rémission de sa fin prochaine ce chagrin que l'on éprouve devant la menace de la mort guettant les êtres qui nous sont chers, et, accroché à la radio, j'ai suivi les phases de sa maladie avec cette angoisse qui, mêlée à l'attachement vous pousse, en dépit des plus formels pronostics, à espérer un miracle.

* * *

On a dit qu'au pape austère qu'avait été Pie XII avait succédé Jean XXIII, le pape bonhomme. Cela a cause de son abord facile et de sa simplicité organique : - Il ne faut pas traiter le pape comme un pharaon, avait-il déclaré au directeur de l'« Osservatore Romano », au lendemain de son élection.

Jean XXIII ne fut pas un pape bonhomme, mais un pape supérieurement intelligent et d'une bonté souveraine. Il savait à quoi s'en tenir sur les hommes ; il les aimait parce qu'il les connaissait faibles et misérables et répandait sur eux une pitié toujours en éveil dans son cœur.

Son œuvre reste inachevée et l'on ne serait prévoir ce que l'avenir lui réserve. Mais ce qui me semble acquis, je voudrais le faire toucher par quelques exemples que nous avons eu sous les yeux ou qui me reviennent en mémoire.

On a vu, dans la cour du Phanar, cinq cent pèlerins catholiques s'agenouiller pour recevoir la bénédiction du patriarche Athénagoras.

Le 29 Décembre dernier, à Izmir, aux funérailles de M. Harry Giraud Senior, mort nonagénaire, et qui avait couvert toutes les communautés chrétiennes de la ville de ses bienfaits, j'ai vu l'archevêque Mgr. Descuffi, désireux de rendre un hommage au défunt en assistant personnellement à ses funérailles, reçu devant la porte de l'église protestante par le pasteur anglican en habit sacerdotaux, lui offrir un siège dans le cœur, et Mgr. Descuffi y prendre place non sans avoir fait au préalable devant le crucifix de l'autel, le signe de la croix.

Recevant au Vatican une délégation de juifs, il leur a ouvert les bras et leur a dit : -Je suis Joseph, votre frère...

Entre temps, il faisait supprimer dans le texte de la prière que l'Eglise fait pour les Juifs le Vendredi-Saint, une épithète latine qui était interprétée comme injurieuse. Et, récemment encore, il déclarait : - Ce n'est pas les Juifs qui ont crucifié Jésus-Christ, mais nous tous... Il entendait l'humanité pêcheuse.

Il a reçu au Vatican, pour s'entretenir fraternellement avec lui, le primat de l'église anglicane. Tous ces événements auraient été inconcevables avant Jean XXIII.

Il a cherché à reconcilier les esprits et les cœurs, prélude nécessaire à cette union chrétienne à laquelle il aspirait et pour laquelle il avait convoqué le concile. Et, à côté de l'union entre chrétiens, il a travaillé à établir la paix entre toutes les nations et les hommes. Expriment sa confiance en l'avenir de la science astronautique, il a déclaré, non sans une pointe de fine malice qu'il lui souhaitait surtout d'atteindre « l'Etoile de la paix ».

Grâce à sa politique habile et bienfaisante, il est arrivé à arrêter les persécutions religieuses derrière le rideau de fer. Des prélats prisonniers ont pu regagner Rome. Il était en train de négocier l'élargissement du Cardinal Mindszenty. Ses efforts pour la paix lui avaient attiré la sympathie de Khrouchtchev.

Je ne crois pas que la part la plus importante de ce qui a été acquis grâce à lui, puisse, quelles que soient les inconnues de l'avenir, se solder, à défaut d'un progrès, par un recul.

Izmir, le 4 Juin 1963

Gilbert D'Andria

DATI E CONNOTATI DEL TITOLARE		
SIGNALEMENT DU (DE LA) TITULAIRE		
DESCRIPTION OF HOLDER		
PASSINHABERBESCHREIBUNG		
Professione Profession Beruf	commerciale	statura taille Größe
nato a lieu de naissance place of birth Geburtsort	Smirne	occhi couleur des yeux color of eyes Farbe der Augen
il date de naissance date of birth Geburtsdatum	20.3.1901	capelli couleur des cheveux color of hair Haarfarbe
domiciliato domicile Wohnort	Genova	segni particolari signes particuliers special identification marks besondere Kennzeichen
FIGLI ENFANTS CHILDREN KINDER		
Nome Prénom Vorname	Data di nascita Date de naissance Date of birth Geburtsdatum	Visto Visa Sichtvermerk

		No. Reg. Passap. 156 Art. Inscritt. 46 Tassa L. oro 40 Partic. L. oro 120 GTS 1/20 GTS
Firma del titolare Signature du (de la) Titulaire Signature of Holder Unterschrift des Passinhabers		
Autenticazione della firma Authentification de la signature Authenticity of the signature Beglaubigung der Unterschrift		
del Sig. <i>Gilberto D'Andria</i>		
Firma dell'Autorità Signature de l'Autorité Signature of the Authority Unterschrift der Vertretenden Behörde		IL CONSOLE <i>Core Motta</i>
Date Datum Angefertigt am		
30 giugno 1962		
SMIRNE 039633/P		

Gilbert D'Andria Passport

501

REPUBBLICA ITALIANA - ITALYA CUMHURİYETİ

CONSOLATO D'ITALIA IZMIR - (TURCHIA)

ITALYA KONSOLOSLUĞU IZMIR - (TÜRKİYE)

CERTIFICATO DI NAZIONALITA - TABİHYET ŞAHADETNAMESİ

Si certifica che D'ANDRIA Rosalia
 di fu Policarpo Sergio
 e di fu Braggiotti Mimica
 nato a Smirne nel 1873
 di professione casalinga
 domiciliato a GENOVA
 residente a Smirne
 coniugato con vedova
 è cittadino Italiano iscritto al No. I4I del registro III^o
 dei nazionali


~~SE GENOVA minore che il predetto ha sotto la sua
 patria potestà o figlio minore sotto indicatà~~

Adi ve lakabi D'ANDRIA ROSALIA
 babasının adı OLU POLICARPO SERGIO
 anasının adı OLU BRAGGIOTTI MIMICA
 doğduğu yer ve tarih IZMIR 1873
 İşi EV KADINI
 İtalyada kayıtlı bulunduğu şehir GENOVA
 oturduğu yer I Z M I R
 zevcesinin adı DUL
 yukarıda adı yazılı olan D'ANDRIA ROSA
 sicilimizin I4I/III^o numarasında ka
 rı yazılı çocukların ~~keni~~ çocukları
 olunur.

IZMIR, 27 Eylül 1957

IZMIR, 27 Eylül 1957

Reg. Perc. N.
 art. 59 T. C. GRATIS
 Lire ore
 Piastra

IL CONSOLE
 ITALYA KONSOLOSU


Rosalie D'Andria Permis de séjour turc

Izmir, le 9/10/45

Mon Cher Gil,

Cette carte pour te rappeler que ta mère et ta sœur existent toujours à Izmir et il me semble que tu peux bien écrire deux mots de temps à autre.

Depuis ta dépêche du 31/8 nous n'avons eu de tes nouvelles de toi que par des voyageurs d'Istanbul. N'oublie pas notre ami Faik, il ne faut pas exagérer.

Maman se porte bien, quant à moi je suis en voie de famille et sent mes entrailles tous les jours, bref je suis dans un fibreux état. Quand tu verras Grace, dis-le-lui de ma part.

Eliane m'a dit que Flavia est un superbe enfant. Envoie-nous une photo des 3 enfants, tant maman que moi nous voulons beaucoup les voir.

Est-ce que la robe marine que je t'ai envoyée va à Flavia ?

Je n'écrirai plus avant que tu nous écrives.

Baisers affectueux de nous tous.

Mireille

17/9/4

Mon Cher Gil,

Grace m'a remis ta lettre et les tsurekia, mille mercis. Nous les aimons tous et Milena en raffole. Nous t'envoyons des coulourakia pour ton petit déjeuner, ainsi que des habits pour les enfants. Ce sont de vieilles choses utilisées mais très portable qui j'espère t'arrangeront pour le moment.

J'ai trouvé un emploi à 200 livres net, mais soit par snobisme déplacé ou de jalousie stupide, je n'arrive pas à décider Edgard. Je ne désespère pas tout de même à lui faire entendre raison. Tel Charlot dans la « Ruée vers l'or », je vois les 200 livres danser devant mes yeux.

Nous sommes tous bien, grâce à Dieu, mais nous t'avons apothimisi en delà de toute mesure.

Baisers affectueux de nous tous.

Mireille

Izmir, le 1/5/46

Mon Cher Gil,

Maman te remercie pour la dépêche et pour la magnifique boîte que tu lui as envoyée. Elle a été très touchée, mais vu les circonstances actuelles et connaissant tes sentiments, il ne faut pas que tu fasses le moindre frais pour nous.

Notre seul désir est de te savoir en bonne santé avec le moins d'ennuis possible. Tu es notre plus grande préoccupation à maman et à moi et nous aurions été très heureuses si tu pouvais prendre quelques kilos. Est-ce que les affaires reprennent ? Et avec Aspasia comment ça va ? Ecris-moi !

Tendres baisers de nous tous.

Mireille

Izmir, le 17/9/45

Mon Cher Gil,

Eliane quitte demain pour Istanbul afin d'accompagner Stefanaki à l'Isle. Nous en profitons pour t'envoyer des coulourakia ainsi qu'une gentille mallette de Milena qui j'espère ira à Flavia.

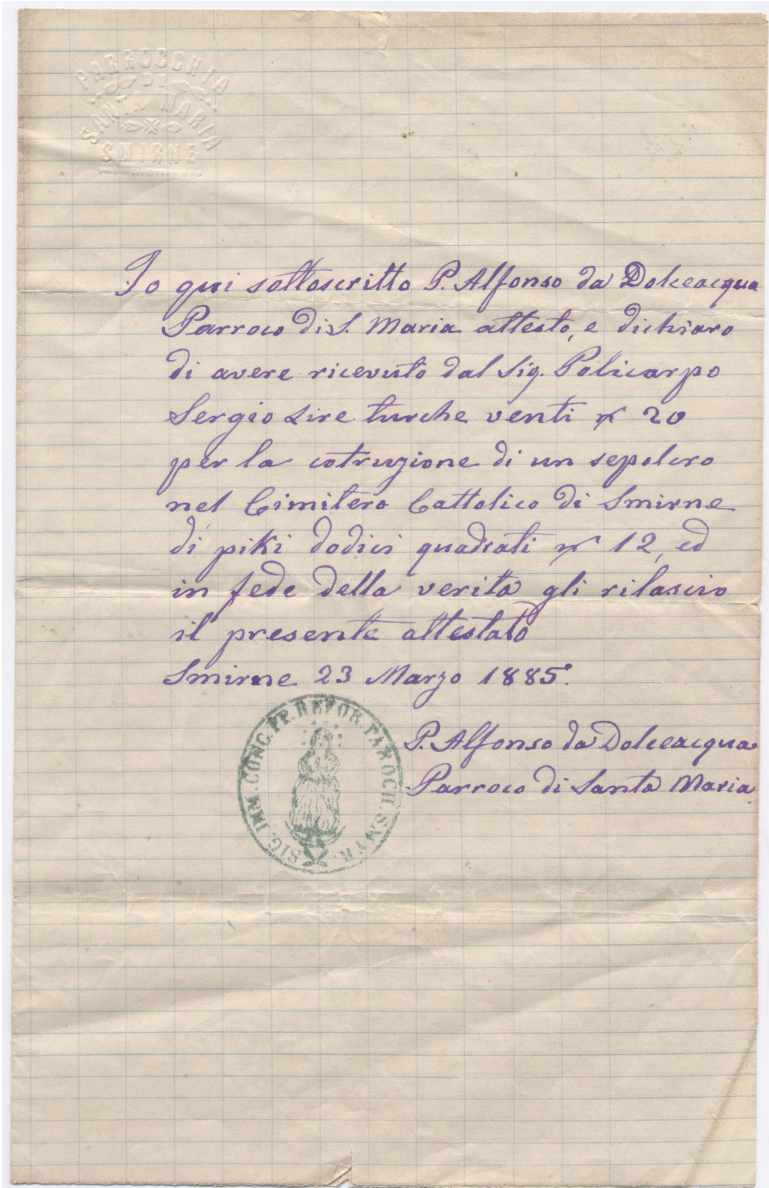
Quand est-ce que tu décideras à nous écrire deux mots ? Il y a très longtemps que tu ne nous as pas écrit.

Baisers de nous tous.

Mireille



Reçu du Cimetière 23 Mars 1885



Reçu de construction du caveau 23 Mars 1885



Adjacente maison D'Andria à Chios



Jardin de la seconde maison D'Andria a Chios



Maison D'Andria a Chios avec la travaka close-up



Maison D'Andria à Chios avec la travaka principale entrée



Long-quarterdek navire cargo Stefano D'Andria sous drapeau Britannique.
L'original se trouve au Musée Maritime de Chios



Flush-decked navire cargo Stefano D'Andria sous drapeau Grec. L'original au
Musée Maritime de Chios.

Dördüncü Vakıf Han
üçüncü kat
Telefon 24486-87-88

T. C.
İSTANBUL
TİCARET ve SANAYİ
ODASI

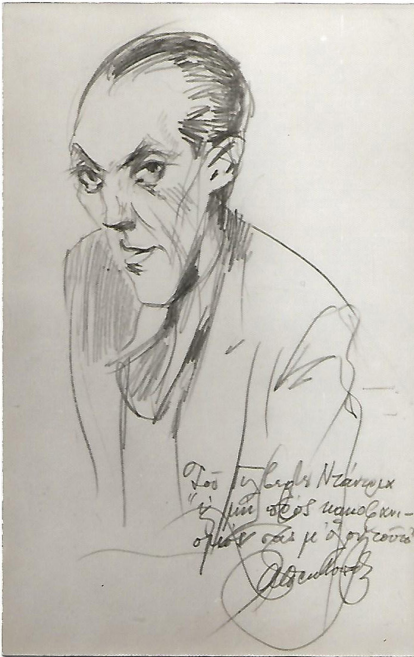
050 TÜRKİYE
POSTALARI

S. N. 31560 S. 3-F

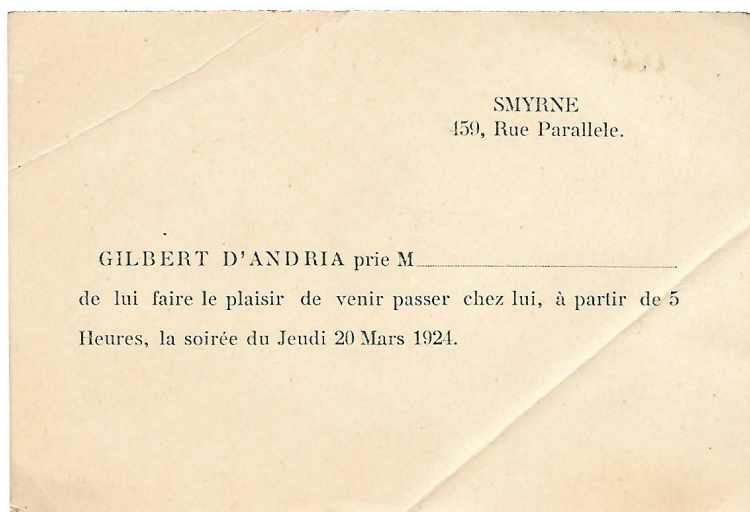
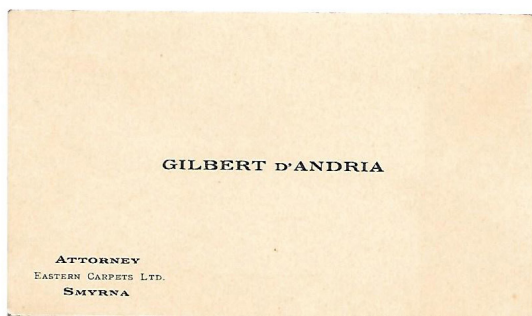
Firma { Antikus Gilberto Dandino

Adres { B. epli Armalı meşit Tstiköl
Cad. Naumanlı yurdu

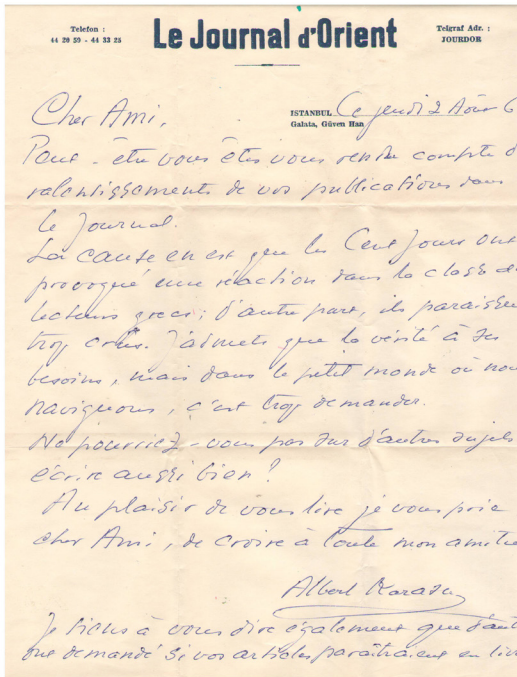
Demande de declaration des revenus de 1945 par Istanbul Ticaret Odası



Gilbert caricature



Carte visite de fondé de pouvoirs à Eastern Carpets
et invitation pour son 23^{ème} anniversaire



Lettre du Journal d'Orient à Gilbert au sujet de "L'île aux cent jours"

Istanbul, le 2 Août 63

Cher Ami,

Peut-être vous vous êtes rendu compte du ralentissement de vos publications dans le Journal.

La cause est que "Les Cent Jours" ont provoqué une réaction dans la classe des lecteurs Grecs; d'autre part ils paraissent trop crus. J'admets que la vérité a ses besoins, mais dans le petit monde où nous naviguons, c'est trop demander.

Ne pourriez-vous pas sur d'autres sujets écrire aussi bien ?

Au plaisir de vous lire, je vous prie, Cher Ami, de croire à toute mon amitié.

Albert Karasu

Je tiens à vous dire également que d'autres ont demandé si vos articles paraîtront en livre ?



Gilbert sketches de personnages de Smyrne



Troisième maison D'Andria à Chios



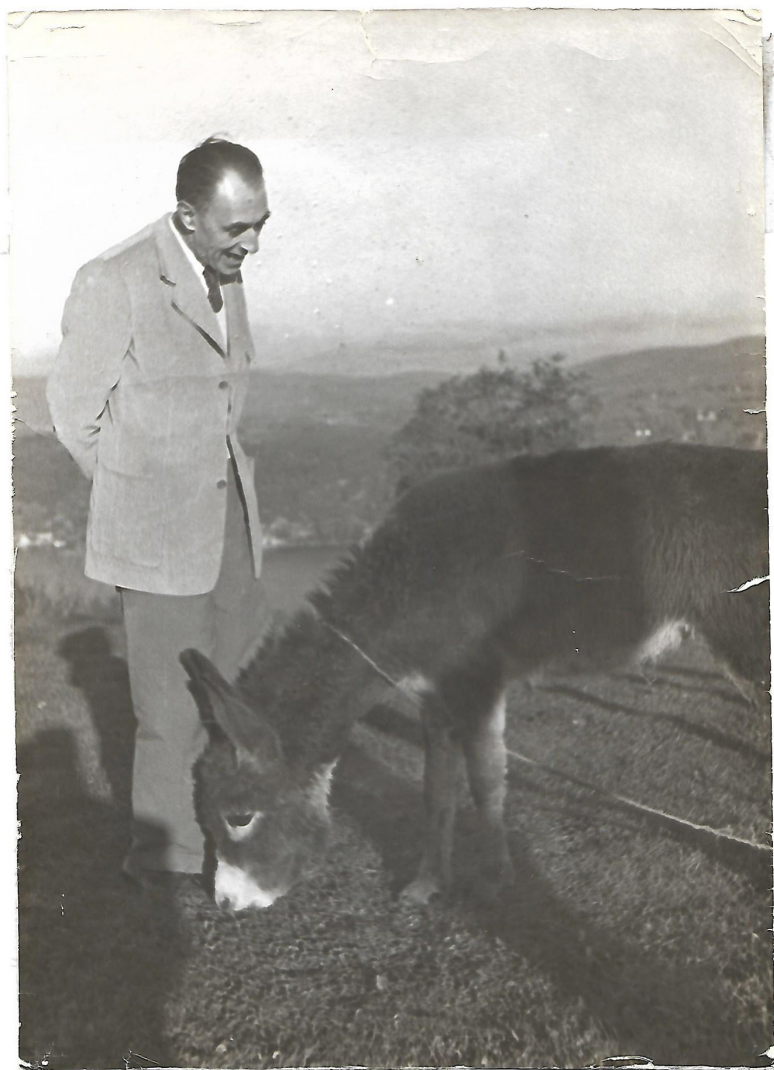
Tombe de Gilbert D'Andria au cimetière de Karabağlar à Izmir



Armoiries D'Andria sur le tombeau de Karabağlar



Entrée principale de la seconde maison D'Andria a Chios



Gilbert aux hauteurs d'Arnavutköy, Istanbul, devant la villa Annabella, chez Remo Aliotti en 1958

INDEX

A

- Abajoli 262
Abbé Gouyet 220, 223, 229, 239
Abez 216
Acropole 174, 175, 311
Albania 259
Albert Hazan 10, 138, 147, 148, 258
Albert Karasu 329
Albert Reggio 98
Alexandre le Grand 146
Ali Galip 128, 245
Alpoar 74
Amsterdam 33
Ange Aliotti 276
Angèle Loreley 11, 255
Angora 41, 245
Anne-Catherine Emmerich 212, 226, 227
Annette 128
Annie 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 305
Ant Ballian 276
Antikus 4, 313
Antoine d'Andria 37
Antonins 17
Apollinaire Mirzan 172
Apollon 165
-

Arabadjian 260
Archag Tchebanian 162
Aristarque 165
Arméniens 18, 19, 20, 23, 30, 41, 143, 205, 206, 261
Arsène Akjali 10, 142, 161, 259, 260
Artin Pigmatian 259
Asie Mineure 18, 139, 207
Aspasia Takopulos 4
Association des étudiants 111, 257
Athènes 4, 11, 95, 114, 115, 116, 175, 189, 196, 251, 259, 261, 262
Atlantide 68
Auboyneau 262
Auguste Bergando 75, 133, 259, 261, 262, 263
Aurette Arcas 304
Ayassoulouk 231
Ayop Compoundjian 257

B

Baie de Bairaeli 146
Bairakli (Bayraklı) 142, 245
Baptistin Capponi 295
Bassi 262
Bébé 259
Bède le Vénérable 139
Bellati 263
Bentley 116
Bergier 182
Bernard Mainetti 258
Berthe Mille 257
Béthabara 216
Beth-Agla 216
Billie Lavina 74
Boileau 152
Boudja 191, 261

Boulé 174
Bournabat 98, 178, 245, 263
Brandis 263
Buccarella 260
Byzance 18

C

Café Costi 14
Café de Paris 14, 259
Café Kraemer 14
Café Loucas 59
Caïphe 217
Capitan Andreas 34, 35
Catherine Adèle de Portu 22
Caÿstre 233
Cecil Hadkinson 257
Charles Corsini 69, 91
Charles Picard 259
Château de Grancey 221
Chevaliers de Rhodes 18
Chios 246, 322, 323, 324, 329, 330
Chopin 154
Christian Caracach 131, 132, 133, 137, 145, 146, 157, 257, 258
Chroniquettes 5
Cinéma Halé 118
Clément Brentano 214, 220
Cockerel 174
Collège de la Propagande 221
Colonel Saniyanis 260
Colonel Zaphyriou 207
Comte Colona 260
Comte Leuni 260
Constantinople 18, 26, 232, 265
Coppée 64

Cordelio 45, 53, 91, 118, 119, 120, 121, 123, 124, 125, 245, 262, 263, 264
Corinthe 98
Corneille 143
Crimée 105
Cyrano de Bergerac 5

D

D'Andria Alcide 22, 39
D'Andria Battistina 268
D'Andria Bernard (Silvio Stefano) 268
D'Andria Edmond 22, 40
D'Andria Giovanni 268
D'Andria Giuseppe Mario 268
D'Andria Hercule 22, 37
D'Andria Mario 267, 268
D'Andria Mario Giuseppe Luigi Oscar 268
D'Andria Pantaleone 267
D'Andria Paul Leopold 268
D'Andria Stefano 268
D'Andria Sylvaire 192
De Andria Jean-François 7
D'Andria Ulysse 22, 38, 39, 297
De Andria Marius 261
Delagrave 94
Delphes 9, 116
de Martigny 102
Demoy 258
Denotovich 78
Docteur Maggiar 76, 77
Dom Bosco 137
Dom Calmet 226
Dominie Braggiotti 42
Dr Strauss 225

E

Eastern Carpets Ltd 4, 250, 262, 328

École évangélique 10, 177, 178

Edgard Penzo 288

Edward La Fontaine 128

Église des Chocolants 81

Église Sainte Marie 227

Elzéar Guiffroy 199

Emile Zola 5

Émilie Hadjiaposto 260

Emmanuel Photiades 259

Empereur Charles 109

Endar 216

Enver Pacha 245

Éphèse 17, 141, 211, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 226, 227, 228, 229,
231, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 287

Erich Schleicher 264

Ernest Aliotti 262

Ernest Curtius 226

Ernest Mirzan 10, 189

Ernest Renan 94, 150

Etienne Dorbault 259

Eugène Aliotti 257, 259

Eugène Poulin 221

Euthymius 226

F

Famouros 260

Fernand Mainetti 167, 169, 170, 171, 172

François Ansaldo 10, 110, 137, 146, 150, 151, 152, 153, 156, 159, 160,
169, 171, 172, 257, 258

François Ciaraldo 257

François Ier 150

François-Joseph 150

François Solari 90

Frère Georges 87

G

G.A. 4

Gabriel Jean Baptiste Arcas 302

Galata 265

Galilée 236

Gambetta 40, 129

Gardner 174

Gênes 20, 21, 269

Génois 18, 21

George Sand 154

Georges Courteline 5

Georges Hamparzum 68

Georges Marcopoli 45

Georges Touchevieux 100, 162

Gérard Noblet 262

Germain Arland 4, 5, 14, 255

Gethsemani 219

Gherson 183

Gilibian 74

Glossolalie 4, 13

Goërres 212

Grammar of Ornament 174, 176

Grecs 17, 18, 19, 20, 21, 23, 24, 25, 30, 110, 145, 146, 147, 172, 173, 203,
226, 237, 258, 260, 261, 327

Grenade 104

Guignebert 201

Guillaume II 109

Guillou 103

Gustave Flaubert 88

Guy de Maupassant 5

H

Hélène D'Andria (née Maggiar) 14
Helvetius 182
Hemyel de Francopy 102
Henri Filipacchi 4, 74, 259
Hermine Lalirian 257
High Life 14
Hippocrate 172
Hippolyte de Thèbes 226
Hoche pied 29
Homère 171, 221, 257
Humbert Mauromati 265

I

Ibrahim Galip 260, 262, 265
Ignace Marcopoli 65, 80
Iki Tchesmelik 204, 246
Iliade 142, 171
Iphigénie 143
Irène Mirzan 262
Itéa 9, 116, 117

J

Jean de Peyrat 5
Jean Filipucci 168
Jean Morias 259
Jeanne Nalpas 258
Jéricho 216
Jérôme Bonaparte 213
Jérusalem 218, 219, 224, 226, 227, 228, 235, 236, 242
John Mahar 98
Jonadab 216
Josachim 216
Joseph Depolla 88, 89

Joséphine de Beauharnais 150
Joseph Marouche 146, 258, 259, 261, 262
Juifs 18, 19, 20, 23
Juvénal de Jérusalem 226

K

Karabağlar 4, 329, 330
Kato sto yallo 5
Klausner 200
Kokaryalı 126, 246
Konak 124, 127, 246
Kyra Kyralina 5

L

Lacépède 182
la Fontaine 70, 161
Lamartine 134, 142
l'Apocalypse 146, 147
La Pointe 121, 143, 205, 260
Laugella 260
Laura 260, 261
Laura Melfa 260
Le Casino 31
Le Journal d'Orient 4, 5, 237, 255
Lenuye 101
Leonard Xanthaki 258
Léonce Guys 262, 264
Léon XIII 196
Léo Taxil 94
Les Chansons du Barayan 5
Les Chemins Rebattus 14
les frères Péré 130
L'Indépendant 108
Livourne 33

Livre de Poche 4
Liza Sperco 64
l'Odyssée 171
Loisy 225
London bar 116
Londres 4, 33
Longin 217
Louis Coulanges 227
Louis-Paul Alaux 229
Lucien Arcas 128, 143, 263, 264, 265, 286, 302
Lucien Damian 263
Lucien Dandoria 176, 261, 263, 264, 265, 288
Luc Madanian 10, 153, 257
Lucrèce 182

M

Madeleine Cramer 264
Madrid 104
Mame 94
Manahaim 216
Marcelle Giudici 264
Marcel Proust 100, 188
Marguerite Missir 264
M. Argyropoulos 177, 178, 179, 180
Marie Capponi 310, 311, 312
Marie d'Agréda 182, 215, 216
Marie Dandoria 265
Marie de Mandat-Grancey 221, 225
Maritza Kyriakides 261, 262
Maritza Valtezaró 258, 260
Marius 261
Marseille 14, 33, 143
Martial Lanza 265
Maurice Salzani 134, 136

Max Lochner 107
M. Bréault 103
M. Cointer 261
M. de Billy 100, 102
M. Demoizé 10, 77, 129, 131, 134, 135
Mehmet Ali Tiney 284
Mehmet Izzet 207
Ménologe 226
Mentzen 126
Mercedes Fragiacomio 260, 262, 305
Meryem Dağ 141
Messiade 182
M. et Mme Gouyoudjian 144
M. et Mme Sousher 264
M. Genoude 182
M. Goidin 130, 132
Mgr. A. Roncalli 313
Mgr. Chrysostome 203, 204
Mgr. Dellepiane 191, 192
Mgr. Duchesne 225
Mgr. Jean-Antoine Zucchetti 187
Mgr. Marengo 10, 185, 186
Mgr. Mussabini 185
Mgr. Roncalli 200
Mgr. Sailer 214
Mgr. Scappapietra 185
Mgr. Timoni 185, 195, 225
Mgr. Tonna 10, 195, 196, 197, 198, 199, 200
Mgr. Vallega 10, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 199, 200
Mgr. Witman 214
Migne 182
Millet 17
M. Jung 130, 222, 229, 237, 238, 239

M. le Mesge 68
Mlle Herminée Salérian 144, 151
Mlle Réré 260
Mlles Della Suda 265
M. Macé 102
Mme Arcas 119, 120, 121, 122, 125, 126
Mme Cramer 263, 264
Mme Daumas 118, 119, 122, 123
Mme. Guiducci 249
Mme Lapandjoflou 264
Mme Lochner 108
Mme Luis 262
Mme Pagy 119
Mme Shotton 88
Mme Topuz 57, 66
Mme Valtezero 258
M. Montagné 102, 103
M. Mousselet 259
Mont des Rossignols 232
Mont Pagus 20
Mont Prion 233
Moulin-Rouge 91
Moustafa Djelal 260
M. Renaudin 259
Mr Ropartz 262
M. Speridès 101
M. Toucas 65
Munster 213, 214
Musée Tussaud 33
Muset 152, 161, 163
Musso 262
Mustapha Kemal 204

N

- Nain de Tillemont 228
Napoléon III 32
Nathanaël-Kassed 216
Navlochon 146
Nestorius 228
Nicéphore Calixte 226
Nicodème 216
Nicolas Maggiar 296
Nico Perpignani 94
Nonne de Dülmen 211, 212, 220
Norbert Balladur 258
Normandie 21
Noureddine pacha 203, 206

O

- Odile Dandoria 265
Oriental Carpet Manufacturers Ltd. (OCM) 4
Oscar 51, 52, 53, 55, 261, 268
Oxford 145

P

- Panaghia-Capouli 211, 223, 225, 227, 228, 229, 230, 231, 233, 234, 236,
237, 238, 240
Panaghia Kapulu 141
Panay Istrati 5
Pantaleone D'Andria 11, 269
Pape Jean XXIII 313, 314, 315
Pardo 262
Parthénon 118, 174, 175
Patmos 140
Patras 9, 95, 98
Paul Maggiar 190, 191
Paul Micalef 258, 263, 264, 265
-

Penrose 174
Père Dellebeque 259
Père Deshais 70, 89
Père Euzet 4, 138, 258
Père Joseph 150
Père Lamare 72, 91
Père Lessailly 71, 72, 86
Pères de Sion 4, 14, 91, 166, 186
Pères Lagrange 226
Pergame 17
Perocaco 257
Philippe de Zara 109, 130, 133, 168
Philo de Zaca 258
Pie IX 32
Pierre Benoit 68
Plaine d'Azizié 233
Polycarpe Theuma 132, 166, 167
Polycrate d'Éphèse 226
Prochore 226
Professeur Forgères 259
Proserpine 67

R

Racine 96
Ralph Themner 257
Ralph Theuma 178
Ramib-Galaad 216
Raymond Heers 262
Raymond Sperco 54, 81, 262
Remo Aliotti 331
René Cros 262, 265
René Letayf 10, 148, 168, 169, 170, 171, 172, 175, 176, 178, 257, 258, 262
René Mille 257
Restaurant des poilus 116

Rêves de Veille 4, 13
Revue des Deux-Mondes 150
Revue de Smyrne 109, 143
Revue Notre-Dame d'Éphèse 141
Richard D'Andria 175, 176
Richard Mirzan 10, 172, 173, 175, 176
Robert de Billy 100
Robert et les Giudici 264
Roi Alexandre 100
Roi Constantin 207
Roi de Sardaigne 21, 29
Roi Ferdinand 109
Romain Rolland 5
Rose Letayf 172, 173
Rue du bazar 118
Rue Hadjistan 45, 131
Rue Mana 253
Rue Messoudiyé 166
Rue Parallèle 58
Rue Pharaon 45
Rue Trassa 68

S

Sacré-Cœur 130, 131, 132, 138
Saint André de Crète 226
Saint Augustin 139
Saint Bernard 95
Saint Cyrille 226
Saint Denys l'Aréopagite 213
Saint Dimitri 206
Saint Épiphasse 226
Saint François d'Assise 150, 151
Saint François de Sales 150
Saint Jean Chrysostome 139

Saint Jean Damascène 213
Saint Méliton 226
Saint Polycarpe 42
Saint Vincent 138, 140, 141
Saint Vincent de Paul 138, 140, 141
Samos 223, 229, 233, 239
Sanhédrin 217
Savoyard 62
Seldjouk 231, 246
Sélim Letayf 261
Sénèque 182
Serge de Maizière 257
Simon 71, 72, 265
S.L.-Leenwood 257
Smyrna Palace 159
Sotirakos 120, 124, 126, 127
Sporting Club 14, 187, 207
Stefano D'Andria 21
Stepho Michel 10, 130, 142, 143
Stylpon Pittakis 178
Sully-Prudhomme 142, 143, 163
Sultan Ahmed II 18
Sylvie Dracopoli 262

T

Talat Pacha 109
Tamerlan 18
Tantale 17, 146
Tante Esther 49, 77, 115, 131, 159, 187, 252
Tante Léontine 49, 62, 70, 113
Tazartès 208, 209
Tchackidji Ali 34, 35, 247
Tépédjik 209
Thérapie 265

Thérèse Neumann 212
Thomas d'Aquin 139
Tom Greenwood 130, 178
Tsankaraki 260

V

Victor Hugo 21, 137, 150, 186
Vital Cuinet 41
Voltaire 161, 183

W

Westphalie 212, 213
Whittall & Cie 41
Willy Sperco 5
Wilson 107, 108

Y

Yasimo 58, 59
Yves Carlier 260

Z

Zumuzoglu 203, 204
